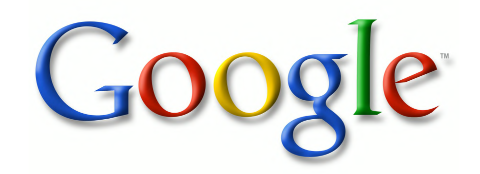
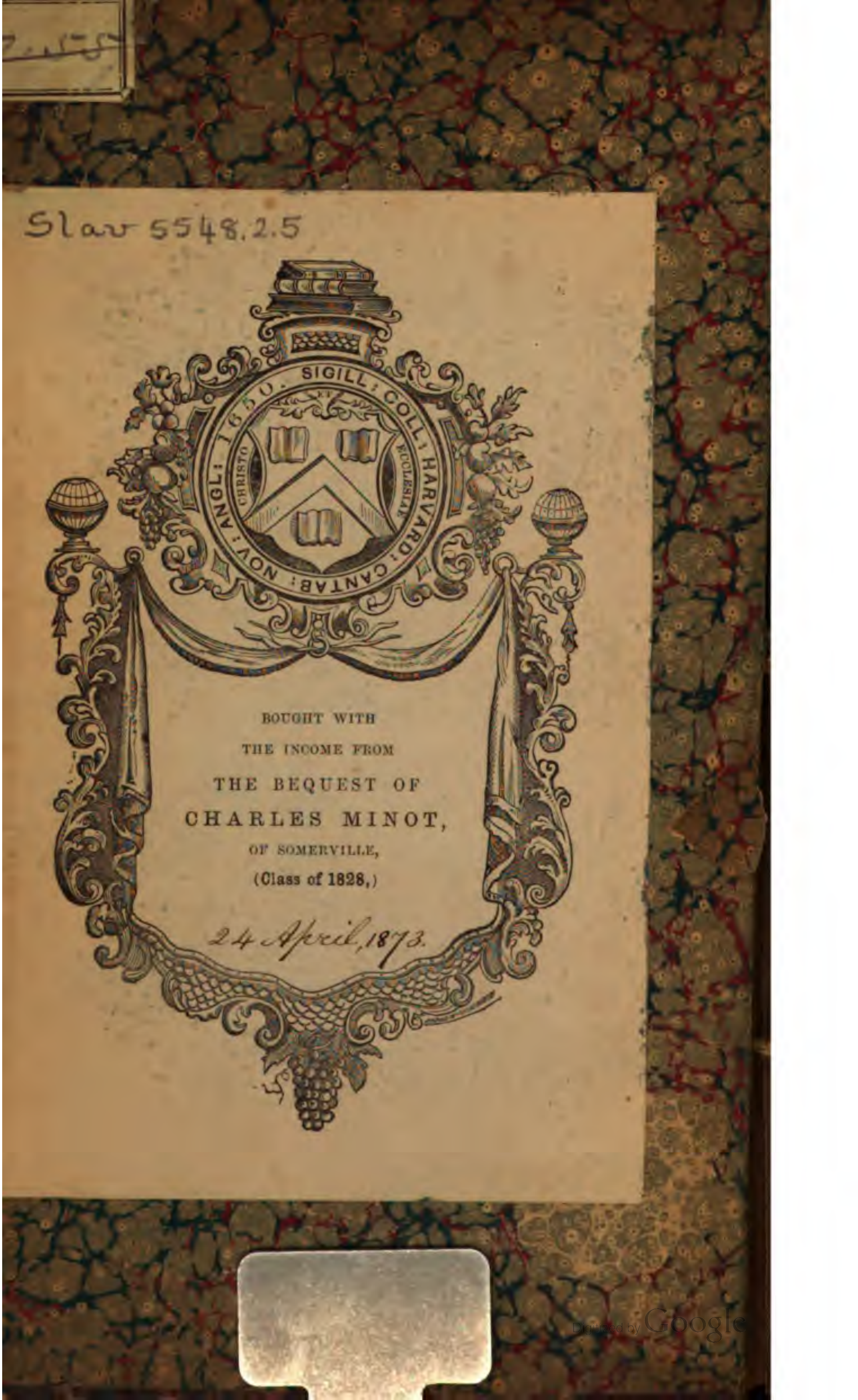
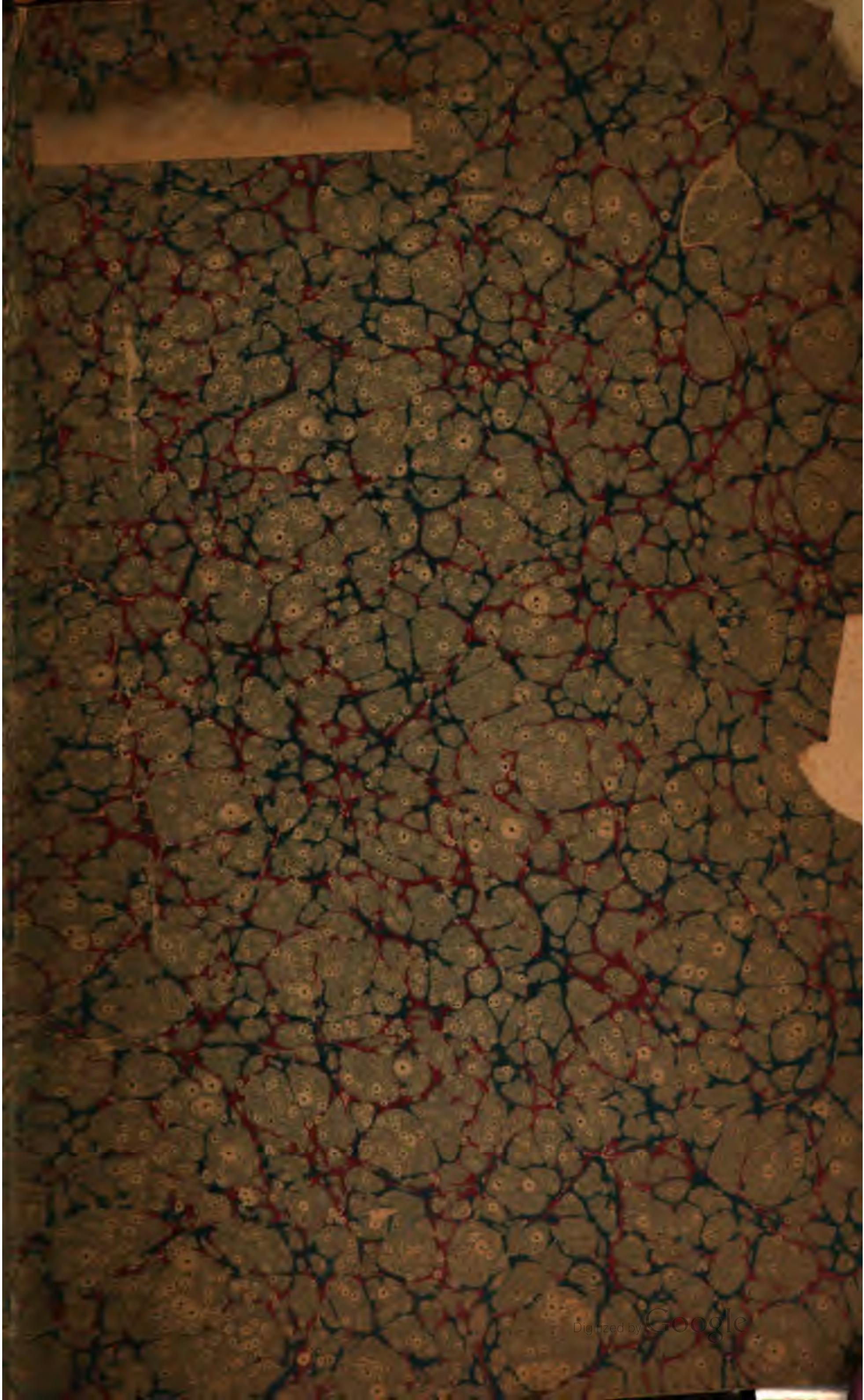




Slav 5548.2.5
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO
ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
24 April, 1873.
Digitized by Google



# HISTOIRE

DU ROI

# JEAN SOBIESKI

ET DU

# ROYAUME DE POLOGNE

II

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

# HISTOIRE

DU ROI

# JEAN SOBIESKI

ET DU

# ROYAUME DE POLOGNE

Count Narcisse Achille
PAR
N. A. DE SALVANDY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

. . . . . . *Ferrea jura*
*Insanumque forum !*

**Nouvelle édition, revue et corrigée**

II



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

1863

1873, April 24.
Minot Fund.

# HISTOIRE

DU

# ROYAUME DE POLOGNE

ET PARTICULIÈREMENT

# DU ROI JEAN SOBIESKI.

## LIVRE SEPTIÈME.

### RÈGNE DE JEAN III

JUSQU'A LA PAIX DE ZURAWNO

ET AUX CONFÉRENCES DE NIMÈGUE.

(Juin 1674. — Octobre 1676.)

SOMMAIRE.

De la royauté dans la constitution polonaise. La royauté en Europe. Situation d'un roi électif au siècle de Louis XIV. — Procédés de Louis XIV envers le roi Jean III. Intrigues de la reine de Pologne. — Guerre turke. Politique d'Achmet Kiuperli. Invasion de Mahomet IV en Ukraine. Prise de Chocim. Siége d'Human. — Première rencontre des Moskowites et des Turks. — Marche de Jean. Retraite de Mahomet IV. — Quartiers d'hiver du roi et de l'armée. Désertion de Michel Paç. Intrigues de l'Autriche. — Nouvelle campagne. Progrès du Turk. Défense de Zbaraz par Desauteuil. — État de l'Europe. Mort de Turenne. — Bataille de Léopol. Siége de Podhaïce. Siége de Trembowla. Héroïsme de Chrzanowska. Fuite des Turks. Pont du Dniester brûlé par les Polonais pour arrêter la marche de leur roi. — Couronnement de Jean et de Marie-Casimire. Diète. Projets de réforme dans la constitution. Opposition de la reine. Résolutions des trois ordres. — Mort d'Alexis. Le tzar Fœdor. — Rupture de la

reine de Pologne avec Louis XIV. Manœuvres de Léopold. — Armement de la Pologne contre Mahomet IV. Nouvelle invasion. Soumission des Wolhynies et de la Pokutie. Dénûment du roi. Rencontre sur le Dniester. Camp de Zurawno. Le roi et l'armée assiégés. La tranchée ouverte. Combats. Sommations. Bataille. Paix. — Exaltation d'Innocent XI (Odescalchi). — Joie de la Pologne. — Services rendus par Jean Sobieski à la république et par la république à la chrétienté, dans cette guerre de Trente ans.

Nous avons montré la Pologne éternellement compromise, successivement affaiblie, d'une manière fatale, par ses coutumes primitives et par ses lois. On a vu les vices de ces lois développés et accrus de siècle en siècle; la discorde propagée entre tous les membres de ce grand corps; l'autorité royale enchaînée; le trône, tout débile qu'il fût, tombé à l'encan entre tous les potentats par l'application nouvelle du régime électif, et proposé, ce semble, par les assemblées nationales au plus offrant; l'ambition des puissances voisines de plus en plus excitée; leurs intrigues et leurs armées également destructives; les frontières sans cesse resserrées; le mot de partage inscrit à la fin dans les traités; en un mot, toute cette vieille et belliqueuse moitié de l'empire des Slaves changée par degrés en une proie que la première paix générale, ou la première coalition, pouvait livrer sans défense au fer et à l'or de l'étranger! Reste à voir si un grand roi, prince d'études profondes et de vaste génie, porté au trône par la victoire, entouré des respects du monde, aura plus de puissance que les institutions; s'il lui sera donné de sauver l'État, que leur fatal génie pousse à sa perte!

L'éternel problème des sociétés humaines, en se constituant, est de régler le pouvoir de manière qu'il ait la force nécessaire, et n'en fasse qu'un légitime usage. Dans la monarchie, où le pouvoir est déféré à toujours, la difficulté

est de l'accorder avec la liberté des sujets; dans les républiques, où il est temporaire, de l'accorder avec l'égalité.

Nul doute qu'avec un simple président, pris dans la cité et fait pour y rentrer bientôt, tels que furent les archontes ou les consuls, et tels qu'étaient encore le grand pensionnaire, le landamman, les doges, la Pologne n'eût compté plus de chances de durée. Car la puissance souveraine y aurait été constituée d'une façon conforme à ses mœurs et à ses lois. Mais nation toute militaire et vouée à une situation éternellement belligérante, elle ne put y songer. Elle se débattait dans un cercle vicieux.

De la sorte, cette république qui avait un roi pour chef, cette monarchie où la couronne était élective et viagère, allait réunir de plus en plus à tous les dangers des gouvernements libres tous les abus de l'ordre monarchique : d'une part, les orages de l'élection, les brigues, les querelles armées, l'élévation soudaine d'un citoyen et de ses proches, leur ambition irritée, leurs efforts pour se perpétuer au pouvoir, leurs intelligences criminelles avec l'étranger; d'autre part, le faste du trône, les alliances de cour, la secrète jalousie contre les libertés publiques. On n'avait les avantages d'aucun des deux régimes : point les satisfactions, que le premier donne aux droits et à la fierté de chacun; point les garanties d'ordre, de stabilité, de grandeur, que le second assure en foule aux intérêts de tous.

Et admirez cette fatalité de la nation polonaise, qui marcha toujours en sens inverse des autres nations! Chez elle la dignité royale tombe, pour la première fois, à la portée des sujets, quand partout ailleurs la fortune élevait de plus en plus les trônes au-dessus d'une ambition privée.

Les Polonais avaient eu dans leur krol un chef de justice

et de guerre, semblable à tous ces capitaines de bandes que les autres peuples se donnèrent dans les commencements, et que nos historiens décorent du nom de rois. A l'instar du reste de l'Europe, ils s'étaient accoutumés à faire toujours leur choix au sein d'une même famille, et cette famille fut la dynastie des Piasts. Le malheur voulut qu'elle tombât du trône, quand la royauté devenait partout héréditaire. Les Jagellons, qui lui succédèrent, et les Wasa, s'éteignirent après quelques règnes. L'élection avait ainsi repris ses droits. D'abord vinrent des princes de races diverses, mais souveraines; ensuite, Michel Wisniowieçki, dont l'origine se rattachait encore au sang des rois. Jean Sobieski, le premier, bien que gentilhomme illustre, fut un roi parvenu.

Précisément alors, la royauté venait d'atteindre le faîte de sa grandeur chez les modernes. On a dit, au début de cet ouvrage, comment elle avait reçu autrefois, des consécrations et des victoires de la religion de Rome et de l'univers, le double caractère d'une magistrature et d'un sacerdoce. Par la chute de la féodalité, elle était devenue la plus haute, la plus forte des puissances. Les progrès de la civilisation la parèrent de toutes les pompes du faste et des arts. Au fragile et grossier pavois des barbares se trouvèrent partout substitués les trônes d'or des monarques de l'Orient. Comme jamais révolution ne se contente longtemps du fait, celle-là chercha ses titres dans le ciel. Le droit public de l'Europe se lia à des vues de droit divin. Vainement Charles Ier s'était perdu par sa foi aveugle à ce mandat surnaturel des rois. La restauration inattendue de son fils sembla une confirmation supérieure de la doctrine d'Henri VIII, de Jacques Ier, de Philippe II, de Louis XIII, nous voulons dire de Richelieu. Louis XIV, qui se trouva unir le

génie de la monarchie à toutes les faveurs de la fortune[1], affermit ces grands changements, en joignant ce que ses exemples avaient de séduction pour les têtes couronnées, ce qu'il y avait d'entraînant pour les hautes classes dans les pompes de sa cour magnifique et polie, à tout ce qu'il y avait d'heureux pour le grand nombre dans une sujétion et une police désormais uniformes : l'égalité devant le souverain semblait un bien immense. Le monde entier était entré dans ces maximes. Il n'y avait plus de princes dont l'origine ne se perdît dans la nuit des temps. Il n'y avait plus de comte de Périgord, pouvant dire de son souverain : Qui l'a fait roi ?

En Pologne, le dernier des citoyens était encore en droit de tenir ce langage. Le monarque, selon ses lois, pouvait être de ceux qui n'appartiennent pas aux races royales, qui n'ont point de titres à chercher au delà d'eux-mêmes. En fait, on venait d'en arriver là sous le prestige de la gloire, et ce qu'on fait une fois avec ce prestige, on le fera ensuite sans lui. Cependant, le roi de Pologne, dans cette situation qui ne pouvait être forte et devait rester précaire, recevait, comme les autres potentats, la consécration d'un autre Sa-

1. La Fontaine, souvent plus politique et plus profond qu'on n'y prend garde, disait très-bien :

De cette haute science
L'original est en France.
Jamais on n'a vu de roi
Qui sût mieux se rendre maître,
Fort souvent jusques à l'être
Encore ailleurs que chez soi.
L'art est beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer.
Louis a su s'y tracer
Un chemin par ses conquêtes.

*Épître à Mme la duchesse de Bouillon.*

muel; comme eux, il avait une cour éclatante; il avait, comme eux, des grands officiers, des chambellans, une Garde-robe, une Bouche, des tranchants, des échansons. Il portait les mêmes titres qu'eux, avait sous les yeux leurs exemples, pouvait aspirer à leur autorité; et, sur ce faîte des grandeurs, où d'ordinaire jouir et conserver semblent l'unique soin, le sien était nécessairement de conquérir! Il voyait ses fils salués du titre d'Altesse, et même l'aîné d'entre eux appelé prince de Pologne, sans avoir d'héritage à prétendre. Il savait que leur destin était de tomber tout à coup, au jour de sa mort, de la première marche du trône dans la foule, pour se voir alors dépaysés au rang des sujets, comme lui-même l'était au rang des rois. Son ambition devait être de leur léguer sa grandeur en dépit des lois et de ses serments. Le monde entier du moins lui supposait ce dessein : ses courtisans, pour se faire une gloire de le prévenir; ses ennemis, pour compromettre sa puissance et sa renommée. Ajoutez toute une famille qui se pressait autour de lui, orgueilleuse de son élévation et avide d'honneurs. Il était également mal à l'aise entre ses proches, entre ses sujets, entre les souverains : autant ses concitoyens l'accusaient d'aspirer à la tyrannie, autant l'y poussaient ses proches, et autant les rois s'étonnaient qu'il prétendît avec eux à l'égalité.

Nul prince ne semblait plus propre que Jean Sobieski à écarter ces périls. Simple, désintéressé, fort oublieux de soi, fort ennemi du faste, tenant beaucoup aux institutions de sa patrie et point à sa propre grandeur, élevé déjà par le consentement universel des nations et par la première des consécrations, celle de la gloire, au-dessus du reste des hommes[1], tel était Jean III; et pourtant il trouva dans les

1. « Quand je serais maréchal de France, duc et pair, enfin tout ce que

passions de ce qui l'environnait, il trouva dans les conjonctures mêmes d'amers chagrins et des chocs funestes ; tant il est vrai que les hommes, accidents d'un jour, ont beau être meilleurs que les institutions ! Elles sont, dans l'ordre politique, la fatalité des anciens : rien ne prévaut contre leur génie.

Les titres avaient en ce temps-là une grande importance, précisément parce qu'un régime nouveau, qui ne laissait subsister rien de fort, celui de la monarchie absolue, s'établissait en Europe. Tous les pouvoirs avaient à se classer. Le titre de Majesté, que les rois s'étaient attribué à l'imitation des empereurs, était encore refusé aux rois de Pologne, comme princes électifs, par l'empire et par la France. Ces deux gouvernements les traitaient simplement de Sérénités, distinction dont la république ne laissait pas que d'être blessée. Jean aurait été heureux de concilier à son pays l'égalité entre les couronnes. Il espéra cette concession de l'estime et de l'affection de Louis XIV. André-Chrysostome Zaluski, neveu du nouveau primat, celui dont les *Lettres historiques et privées* [1] sont le plus précieux monument de cette époque, débutait alors près de la cour de France dans la carrière politique. Il se trouva chargé de cette négociation. Tous ses efforts furent inutiles. Louis, qui se vantait au monde d'avoir donné à la république Jean III pour chef, Louis, qui entendait avoir en lui un auxiliaire docile, ne put se plier à l'avouer pour un de ses pareils. Cette grandeur d'un simple particulier, même dans des contrées lointaines, offusquait la majesté de sa couronne : il était im-

je devrais être aussi bien que les autres, je regarderais toujours Sobieski à cent piques au-dessus de moi. »

(Lettre de Bussy-Rabutin, le 14 juin 1674.)

1. 4 vol. in-4.

portuné de ces beaux-frères de roi, de ces oncles, de ces neveux de reine qu'il comptait en foule dans sa cour. Où sa noblesse voyait une gloire[1], il était près de voir une offense et un péril. Marie-Casimire fut indignée de ses refus; Jean en eut l'âme chagrine. Ayant à écrire à Versailles, il signa sèchement : Votre frère, Jean Sobieski.

Tandis qu'il pouvait donner ce nom de frère à Louis XIV (juin), sa femme unissait à son orgueil de reine des ambitions moins hautes de fille et de sœur. Le jour même que Jean recueillait les acclamations du kolo, elle écrivait à Paris pour obtenir, en faveur de son père, des grâces de cour. A Warsowie, elle exigeait pour son frère, le comte de La Grange-Maligny, les fonctions d'ablégat de Pologne près le roi de France. Dans le même temps, Zaluski, revêtu de ce titre pendant l'interrègne, se présentait à Versailles dans l'ignorance de ces intrigues, pour faire sa charge; la marquise de Béthune, sœur de Marie-Casimire, et le marquis de La Grange d'Arquien, leur père, remuaient ciel et terre dans les deux cours pour perdre l'envoyé polonais et assurer sa succession à Maligny. Tantôt, on essayait de faire refuser les audiences que Zaluski réclamait; tantôt on le dénonçait à Jean comme buvant tout haut à la santé d'Éléonore. Jean était aussi révolté de tout ce bruit que Louis XIV s'en montrait étonné. C'est le fléau inévitable des hommes nouveaux que la foule de proches obscurs qui les assiégent pour exploiter leur fortune et la pervertir. Toutes ces misères étaient pour le roi de France des justifications de ses dé-

1. « C'est tout de bon que le grand maréchal Sobieski est roi de Pologne. Nous avons une reine Arquien. Voilà une belle fortune. Cela fait honneur à la noblesse française. J'ai peur que la marquise d'Époisse, sa tante, n'en meure de joie. »

(Lettre de Mlle de Scudéri, 18 juin 1674.)

dains, et pour le roi de Pologne les contre-poids de sa prospérité.

Cependant, la reine créait au roi d'autres sollicitudes par son active intervention dans toutes les affaires. A peine montée sur le trône, elle s'était déjà aliéné le vice-chancelier Olszowski. Il se plaignait d'être dépouillé par elle de toutes les fonctions et de tous les droits de son ministère. C'est ainsi que, pressée de rémunérer l'assistance de l'évêque de Marseille, elle lui avait donné, sans l'intervention de la chancellerie, la recommandation de la couronne de Pologne pour le chapeau de cardinal. Ce fut aux yeux du vice-chancelier un double tort. Il allait répétant, et tous les évêques avec lui, que nul prélat polonais n'avait encore été promu à l'archevêché de Paris. Dès le premier mois, Marie-Casimire avait troublé le repos du royaume, comme étrangère et comme parvenue. Une monarchie élue n'est bonne évidemment qu'à montrer aux esprits qui réfléchissent les bons côtés de la monarchie héréditaire.

De plus dignes soins occupaient le roi. On ne peut douter que Mahomet IV n'eût dessein d'asservir la république à tout prix. Dans les conseils du divan fermentait avec une ardeur nouvelle, depuis la soumission de toutes les places du Péloponèse et la chute de Candie, l'espoir de régner sur le monde chrétien. L'islamisme voulait recommencer par le nord les conquêtes qu'il avait accomplies, quelques siècles auparavant, par les rivages de l'Afrique, de l'Espagne, de la Sicile, de la Corse, de la Provence, jusque dans les plaines de la Loire et du Rhône. Achmet Kiuperli regardait la Pologne, faible et divisée, comme une position à prendre sur les derrières de l'Europe, entre les Moskowites qu'il méprisait, et l'empire qu'il eût ainsi tourné.

Les ports de la Baltique tentaient son génie. De cette façon, la mer Caspienne, la mer Noire, la Propontide, l'Archipel, la mer Rouge auraient été des lacs intérieurs du vaste empire de son maître : il aurait eu également des ports, des chantiers, des arsenaux, des flottes, sur l'Océan indien et sur les mers du Nord. La domination turke se serait trouvée couper en deux et dominer le monde.

Achmet Kiuperli faisait marcher une nombreuse armée à l'appui de ses desseins (juillet). Dans l'élévation du vainqueur de Chocim, il ne voyait qu'un motif de précipiter son entreprise, avant que le nouveau règne se fût affermi, et que les dangers d'Alexis eussent réuni ce prince dans une alliance défensive avec la Pologne. Caplan-Pacha, personnage illustre parmi les musulmans comme petit-fils d'Acomat et beau-frère de Kiuperli, avait rallié sur les bords du Danube toutes les troupes échappées au désastre du sérasquier Hussein ; de nouvelles bandes lui arrivaient d'Europe ou d'Asie, et il les portait aussitôt en avant. Le grand-vizir vint présider aux apprêts; les hospodars, Doroszenko et le kan des Tatars étaient convoqués; le kan Sélim Gieray avait même ordre d'amener deux hommes par cazgan ou chaudron, c'est-à-dire par famille. Le rendez-vous était sous les murs de Chocim ; là furent les outrages, là devaient être les premières vengeances. Achmet Kiuperli voulait en avoir la gloire. Avant l'arrivée de son maître, il fait attaquer la place par Caplan-Pacha. Le gouverneur polonais Ochab s'intimide : il n'avait qu'une garnison faible et délabrée; l'armée des barbares passait pour être de 400 000 combattants. Après un assaut, il se rend, et les Turks assouvissent sur lui, sur la garnison, sur les femmes leur rage meurtrière.

Dans le même temps, un convoi turk, qui se rendait à Kamiéniéç, fut pris et l'escorte exterminée par Iablonowski. L'émir Célibey, qui la commandait, trouva la mort dans cette rencontre : c'était un Tatar renommé qui, au temps de Casimir, avait servi la Pologne sous Sobieski et obtenu de lui une étroite amitié; il jouissait de la faveur la plus intime du grand vizir; il comptait aussi parmi les favoris du kan et parmi ceux du Grand-Seigneur. Cet officier, oublié de l'histoire, eut l'étrange fortune que le roi de Pologne, le kan des Tatars, Achmet Kiuperli et Mahomet IV donnassent des larmes à sa mort.

Mahomet avait rejoint ses armées, environné de 12 000 Serden Gietchdi. On nommait ainsi un corps de janissaires ou autres volontaires de l'empire, qui se vouaient à la mort en acceptant ce titre, phalange terrible que les sultans ne formaient qu'à l'approche des grands dangers. Comme il passait en revue ses vastes lignes, un espion fut trouvé dans les rangs. Le sultan le fit venir, lui donna de l'or, et le chassa, en lui recommandant seulement une chose : c'était de bien dire au roi de Pologne tout ce qu'il avait vu.

Jean n'était pas de force à défendre contre le torrent ces provinces lointaines et malveillantes; il se replia. Son étoile voulut qu'au lieu de courir droit à Léopol et Krakowie, les Turks se détournassent sur l'Ukraine, soit, comme on l'a prétendu, que le kan des Tatars, secrètement favorable au roi et à la république de Pologne, conseillât ces résolutions par ombrage des progrès de la domination ottomane; soit plutôt que les mouvements des Moskowites, qui portaient une puissante armée sur les frontières, inquiétassent le kan et Kiuperli.

L'agrandissement journalier de ce vieil empire grec du nord, déjà si vaste, et les efforts constants d'Alexis pour l'étendre à la fois vers la mer Caspienne et vers la mer Noire, pouvaient échapper encore à l'Europe, et même au divan, mais non point aux princes de Krimée. Alexis pesait sur eux de tout son poids, depuis que les guerres de Bogdan lui avaient livré Kiow et un instant assujetti l'Ukraine. En ce moment, ce n'était pas moins de 100 000 hommes qu'il assemblait aux ordres de Radamanowski, pour descendre le cours du Borysthène, sous prétexte de châtier ce qu'il nommait, comme Jean, la révolte de Doroszenko. L'œil perçant d'Achmet Kiuperli découvrit sans doute de ce côté des dangers et un avenir nouveaux; dans un plan d'opérations où le monde signala une faute grave, peut-être serait-il bien de reconnaître une rapide et glorieuse prévoyance.

Quoi qu'il en soit, Mahomet IV et le grand homme qui guidait ses conseils, s'étaient enfoncés vers la droite. Bientôt Kunicza bombardé capitule (août); Mohilow et Iampol, autres places des bords du Dniester, ouvrent leurs portes. Plus au nord, Ladyczin sur le Bog, que les Polonais ont défendu avec vigueur, dont les habitants ont obligé par leurs trahisons la garnison à se rendre, est détruite de fond en comble. Enfin (septembre), Human, place située sur les confins de la Tatarie, et la véritable métropole de l'Ukraine, voit le Grand-Seigneur paraître aux pieds de ses murs. Toute cette immense armée est arrêtée par des fortifications grossières. Le vainqueur de Candie entreprend un siége régulier. « Puisqu'ils n'en savent pas davantage, » dit alors, avec son admirable sagacité, le roi de Pologne, tranquille maintenant au milieu de l'effroi public, « je promets de

rendre bon compte d'eux avant la fin de la campagne. » Il tint parole.

Le siége d'Human était conduit par Kara Méhémet, homme ambitieux, que son courage dans le désastre de Chocim n'avait pu préserver de la défaveur et de l'exil. Achmet Kiuperli et le sultan cherchaient les occasions de se défaire de cet inquiet génie. L'ordre lui fut donné d'emporter Human tel jour, sous peine d'avoir la tête tranchée. Les dispositions faites aussitôt pour donner l'assaut, il appela les notables à une conférence, leur déclara que si la place n'était pas rendue sur-le-champ, chacun d'eux serait mis à mort quand il faudrait enfin capituler, et, secondé par une insurrection des habitants, il escalada les remparts. Citoyens, soldats, paysans d'alentour, tout fut passé par les armes (15 septembre). Le reste de l'Ukraine se soumit sans coup férir. A l'exception du poste de Bialacerkiew que le colonel Rapp défendait toujours, et de Kiow maintenant occupé par les Moskowites, du Dniester au Borysthène tout fléchit sous la loi des musulmans.

Les Moskowites, de leur côté, après s'être étendus cinquante lieues le long de ces rivages du Borysthène, si récemment placés à la portée de leurs armes, avaient atteint Doroszenko, et le tenaient depuis un mois assiégé dans Czéhryn, sa place d'armes. Un secours que le Grand-Seigneur s'était hâté de lui envoyer fut détruit par Radamanowski. C'était la première fois que les Moskowites et les Turks se rencontraient sur les champs de bataille. L'étoile des petits-fils d'Olga trouva dans ce premier conflit une première victoire. Mahomet irrité se porta, avec toutes ses forces, de son camp de Ladyczin, au-devant de ses nouveaux

adversaires, pour les châtier. Ils ne l'attendirent pas, et se rejetèrent sur la rive gauche du fleuve.

Jean alors s'ébranla (23 septembre). Il avait voulu n'entrer en campagne qu'avec le secours de l'hiver. Les Litvaniens arrivaient à peine, et Michel Paç ne paraissait au rendez-vous que pour se venger, par des outrages et des trahisons, de la grandeur de son rival. Il fit, dès le premier moment, mettre à mort, comme coupable d'indiscipline, un tambour qui avait obéi à un ordre direct du roi. Du reste, tous les grands entouraient le souverain; les princes Démétrius et Constantin Wisniowieçki s'étaient rendus des premiers à leur poste, et l'évêque de Marseille suivait Jean à cheval, pour combattre auprès de lui.

A son approche (octobre), les Turks, que le froid et la faim commençaient à entamer, que les Tatars abandonnaient d'ailleurs pour se défendre des armées d'Alexis et mettre en sûreté dans la Krimée plus de 100 000 esclaves enlevés aux provinces polonaises, les Turks prirent l'alarme. Leurs lignes se replièrent de toutes parts; le Grand-Seigneur montra l'exemple; il ne s'arrêta qu'à Silistrie. On suppose que les mouvements du Sophi qui menaçait Babylone, et les intrigues toujours actives de la sultane Valideh dans Constantinople précipitèrent cette retraite sans combat. Les pachas, laissés sur le Dniester, ne songèrent point à se défendre dans la plaine. Leur unique soin fut de disperser leurs troupes dans les villes. Achmet Kiuperli rendit leur tâche plus facile, en renouvelant la population presque entière de ces contrées. Des *Croyants*, appelés de Tatarie, avaient remplacé la population chrétienne, qui fut transplantée dans le canton des quarante églises, sur diverses plages de la mer Noire, parmi les champs de Constanti-

nople; et dans tous ces lieux, le nom de Russes distingue, aujourd'hui encore, leurs descendants.

Jean, dans une marche rapide, qui lui fit donner le nom d'ouragan, enleva tous les postes, et réduisit à merci la plupart des garnisons. Tandis que Iablonowski investissait Kamiéniéç, il assiégeait Bar en personne; il détruisait le sultan Adzil Gieray et ses Tatars accourus pour sauver cette seconde forteresse de la Podolie; il l'emportait d'assaut à la tête de ses dragons, le jour anniversaire de la victoire de Chocim (11 novembre); enfin il marchait sur Mohilow, le soumettait ainsi que Braclaw, Nimirow et dix autres places (décembre). En même temps, le référendaire de Léopol Rzewski prit Raskow de vive force, et Achmet-Pacha s'évada seul pour aller apprendre son revers au divan. Radziwill mit le siége devant Pawolocz, où commandait André Doroszenko, frère de l'hetman. Czéhryn seul demeura libre : tout le reste de l'Ukraine reconnaissait de nouveau l'autorité de la république. Les Ottomans étaient captifs; les Tatars avaient disparu. Les Russes et les Kosakes, vaincus par la clémence autant que par les armes, accoururent de toutes parts. Leurs prêtres et leurs bannières en tête, ils apportaient le pain et le sel, signe de la soumission commune. Conduits par le brave Hukol, un de leurs chefs renommés, ils jurèrent fidélité éternelle à la couronne, en jetant de la terre par-dessus leur tête inclinée : de tous les serments, c'était parmi eux le plus solennel.

Pour ne pas perdre en quelques mois ses rapides conquêtes, le roi résolut de demeurer jusqu'à l'été campé dans ces déserts, à la tête de son armée : c'était faire violence à la coutume héréditaire et fatale des Polonais de retourner à

leurs foyers chaque hiver, chargés du butin de la campagne. Jean comptait les retenir sous les drapeaux par sa présence, régler le gouvernement des provinces assujetties, et ouvrir lui-même des négociations décisives. Il distribua ses quartiers entre Kiow et les frontières de la Moldavie. Paç eut le poste de Bar, celui qui présentait le plus de ressources à une armée; le roi s'établit de sa personne à Braclaw, dans des cantonnements affreux, où les chevaux n'avaient d'autres fourrages que la paille des toits, les hommes d'autres aliments que ceux qu'il fallait aller conquérir dans les champs de la Walaquie. En vain les grands, à la voix de la reine, le fatiguaient de leurs prières pour qu'au lieu d'hiverner sur ces frontières désolées, il vînt recevoir la couronne : pressé surtout de la mériter, et peu touché des occasions d'en jouir, il persista.

Déjà, il avait pacifié l'Ukraine en préservant les peuples des vengeances de la noblesse par une discipline sévère, et du pillage de la troupe par d'énormes largesses à ses compagnons d'armes : il avait plié au joug, par ses libéralités aussi bien que par ses exemples, cette armée également surprise de ne plus piller et d'obéir; il obligeait la Porte à traiter de la paix; Doroszenko, d'une capitulation; la Moskowie, d'une alliance. Les Moskowites venaient d'ouvrir à Ladzyn des conférences pour unir la politique et les armes des deux couronnes contre l'Ottoman et le Tatar, leurs communs ennemis. Mahomet, après avoir refusé, dans sa fuite même, de lire une lettre du roi victorieux qui proposait la paix, était devenu plus traitable au bruit du congrès de Ladzyn. Kiuperli, découragé, inclinait l'esprit de son maître vers les négociations, et Doroszenko, près de se voir abandonné de ses alliés comme de la fortune, écrivait

d'humbles lettres [1] pour demander grâce. Quand le roi lui envoyait porter des paroles de clémence, il mettait son bonnet sur la tête du messager; il lui ceignait son cimeterre, vives marques de dévouement et de soumission qui promettaient un prochain retour de la Russie aux lois de la Pologne. Au milieu de ces dispositions pacifiques, un coup décisif allait être frappé. Tout était prêt pour entreprendre, à la grande surprise des infidèles, sous les glaces et sous les neiges, le siége de Kamiéniéç : cette conquête ne pouvait manquer de rendre également faciles, également glorieuses la paix et la guerre.

Tout à coup les Litvaniens, soulevés par leur grand-hetman, murmurèrent; ils parlaient de retourner dans leur patrie : le roi marche à eux, passe dans les rangs, et ils promettent en pleurant de vaincre et de mourir avec lui. Paç demande à se retirer seul; la permission lui est donnée. Il part et entraîne son armée. Beaucoup de Polonais l'imitent : Jean seul songeait à ne pas livrer la Pologne sans défense, comme une place ouverte, aux perpétuels ravages de l'étranger.

Dans sa douleur, à l'aspect de cette armée qui désertait, il se contenta de la poursuivre d'Universaux, déclarant aux Palatinats que c'était lui qui la chassait comme incapable et indigne de servir la république; il ordonnait que les corps fugitifs missent bas les armes. La plupart obéirent : il avait eu besoin d'une admirable vertu pour se borner à châtier par le déshonneur des affronts qu'il pouvait laver dans le sang de son ennemi; mais ç'eût été provoquer une guerre civile, et il en fallait moins pour épouvanter son âme polo-

1. Les journaux du temps (janvier 1675) relatent des lettres de ce barbare, curieuses par la profusion des expressions d'obéissance et d'humilité.

naise : avec un tel régime, la guerre étrangère devait mener à la destruction de son pays.

Au bruit de cette trahison, la république entière s'émut (janvier 1675). Les grands se montraient indignés comme le peuple, et la Litvanie comme la Pologne. Le primat Olszowski fulmina des anathèmes. Étonné de ce soulèvement, Michel Paç demanda grâce pour son crime. L'évêque de Wilna, le palatin de Troko, le grand-chancelier, tous les Paç enfin, recoururent à la reine, et lui-même écrivit pour solliciter, par l'intercession de Marie-Casimire, la clémence de son rival couronné. Jean pardonna : il permit à Paç de reparaître sous la tente, après avoir rallié autour de son bountzounk une nouvelle armée. Mais les regrets du Litvanien ne pouvaient réparer le mal qu'avait produit sa faute. Le prestige, qui naissait de la concorde de la Pologne sous les auspices de son roi, se trouvait détruit sans retour. Ce roi, restant comme une sentinelle dévouée dans les solitudes de l'Ukraine, avait étonné ses alliés et ses ennemis : on savait maintenant qu'il n'avait pas plus que ses prédécesseurs la puissance de tenir une armée polonaise sous les armes après quelques semaines d'engagement; que des opérations suivies, des siéges, un plan de campagne, la conduite d'une longue guerre étaient, malgré son génie, livrés aux mêmes hasards. Il fallut abandonner l'investissement de Kamiéniéç. Le sultan Adzil Gieray revint braver, quelquefois même détruire les postes polonais. Doroszenko ne négocia plus que pour gagner du temps ; aux anciennes stipulations il ajoutait toujours la demande de concessions nouvelles. On remarque que ce barbare voulait, au nombre des priviléges de sa nation, le droit d'avoir des imprimeries. Mais l'astucieux Kosake pressait sous main le divan d'envoyer,

au cœur de l'hiver même, une armée châtier cette station obstinée sur les confins de la Turquie.

Le chancelier Christophe Paç, qui conduisait à Ladzyn les conférences ouvertes avec les Moskowites, reconnut avec douleur que, depuis la désertion de son frère, le ton des envoyés du tzar était changé. Ils avaient cessé de beaucoup redouter la Pologne, et de beaucoup espérer d'elle. Ils ne voulaient plus que s'approprier l'Ukraine entière parmi ses dépouilles (février), et, loin de consentir à acheter, au prix de la restitution de Kiow et Smolensk, un traité d'alliance offensive et défensive contre les musulmans, ils demandaient satisfaction pour les pamphlets qui, en discutant dans l'élection précédente les titres des divers compétiteurs, avaient combattu irrévérencieusement, disaient-ils, la candidature du prince Fœdor Alexiowitsch. Les conférences furent rompues[1].

Ainsi, toutes les mesures du roi se trouvaient renversées. L'hiver se passa en combats sans profit comme sans gloire sur la ligne du Borysthène, en préparatifs menaçants dans l'empire ottoman, au cœur de la Pologne en discordes. Les troupes qui avaient déserté, erraient d'un bout de la répu-

1. Nous remarquons que le Mercure hollandais de février 1675, en rendant compte de ces conférences, emploie, pour désigner le tzar, le titre de *Sa Majesté Russique*. Il y revient ensuite. C'est, ce nous semble, la première fois que le titre de Majesté est donné au knès des Moskowites, et le nom de Russie à son empire. Ce nom ne pouvait être justifié que par la possession toute récente et contestée de Kiow, métropole des Russies. Les Russies Blanche, Rouge et Noire appartenaient toujours à la Pologne. Les Hollandais, qui avaient seuls des relations suivies avec le gouvernement de Moskow, parce que leur commerce d'Archangel les avait créées, étaient plus disposés à mettre la puissante monarchie des tzars au niveau des États européens; longtemps on ne trouve que dans leurs journaux ces dénominations royales, appliquées au chef des *Scythes barbares*, comme on disait toujours par opposition aux Polonais, ou *Scythes polisés*.

blique à l'autre (mars), mettant à feu et à sang les provinces, imposant des rançons, pillant les églises et les châteaux, traitant leur patrie en terre conquise, au lieu de la défendre. Le bruit des armées que la Porte assemblait à Bender pour en finir, comme elle le disait, avec cette nation rebelle qui avait méconnu les bienfaits du traité de Buczacz, faisait trembler la Pologne, déjà saccagée par l'invasion de ses infidèles soldats. Les ennemis du roi reprenaient faveur, en l'accusant d'avoir embarqué son pays dans cette guerre qui ne pouvait manquer d'aboutir à un affreux esclavage. Les Palatinats découragés ne donnaient ni trésors, ni armée.

L'Europe imputa tous ces malheurs aux manœuvres de Léopold. Ce prince, en effet, ne pardonnait pas au roi son élévation; il faisait d'ailleurs l'étrange calcul de s'effrayer moins de l'assujettissement des Polonais que de leurs victoires. Ces victoires auraient amené sur-le-champ la paix, et une paix pouvait appeler sur lui seul tout le poids de l'empire ottoman. La conquête de la Pologne devait être au contraire pour les Turks un long et difficile travail. Les efforts de la cour impériale tendirent donc, dans tout le cours de ces événements, à entraver les préparatifs militaires du chef de la république. La cour qu'à cette époque Éléonore tenait encore à Thorn, tournait contre Jean ses dernières armes. « Quoique l'exemple de ce héros, dit un historien du temps, dust porter tous ses sujets à travailler avecque la mesme application pour le salut de l'Estat, néanmoins les intrigues que les partisans de la maison d'Autriche continuoient pour brouiller les affaires de ce royaume, essayant de soulever la Petite-Pologne et la Litvanie, eurent de l'effet; ces projets produisirent une indignation que le roi,

par une sagesse digne de son grand caractère, empêcha d'éclater[1]. »

On découvrit dans le camp une conspiration contre sa vie. Son chef du gobelet fut convaincu d'avoir trempé dans le complot. Jean étouffa le procès pour ne pas accroître le trouble de la république. Son unique soin était de changer ses châteaux paternels en places fortes, et ses paysans en soldats : c'était à ses frais qu'il amassait des munitions pour approvisionner les places; il se préparait ainsi à recevoir, en quelque sorte tout seul, le choc de l'une des plus terribles invasions qui eussent menacé sa patrie.

Cette fois, son système de guerre était changé; il ne pouvait penser, dans sa faiblesse, à livrer des batailles. Il avait créé de tous côtés des forteresses, et multiplié les retranchements, pour user, s'il se pouvait, dans des siéges son formidable adversaire. Une armée de Kosakes, séduits par les procédés de Jean, se formait, au prix d'une veste de drap de France et d'un écu par homme, sous les ordres de Sierzko, hetman des Zaporogues, que la jalousie du pouvoir de Doroszenko et quelque culture, quelques goûts qui attestaient des mœurs polies pour un barbare, attachaient à la Pologne. Pawolocz, tout défendu qu'était ce poste par 10 000 Russes ou Tatars, venait de tomber au pouvoir de Michel Radziwill (28 mars). Tout à coup l'armée ottomane se présenta. Les neiges et les glaces avaient à peine disparu, que le torrent inonda la Podolie, toute l'Ukraine, la Pokutie, et battit à la fois de ses flots Kiow et les monts Karpathes (avril). Éclaireurs fidèles de l'invasion, les Tatars portaient de tous côtés le massacre, le pillage, l'incendie.

1. Histoire des grands-vizirs Mahomet et Achmet-Coprogli pachas; avec le plan de la bataille de Chocim. (Paris, 1676, t. II, p 271.)

Jean ne put même essayer une résistance; il lui fallut s'éloigner à grands pas de ses quartiers de Braclaw, abandonner sans combat toutes ses conquêtes, dérober des marches, éviter des engagements, choisir enfin pour sa petite armée de fortes positions sur les frontières de la Wolhynie et de la Russie-Rouge. Il y forma un vaste demi-cercle qui avait Léopol pour point d'appui. Iablonowski, posté à Zloczow, couvrait tout le Nord. De Brody et de Zalosz, le prince Démétrius protégeait la Russie; campé à Brzezan, le grand-enseigne observait tout le cours du haut Dniester; quelque cavalerie légère continuait à tenir la campagne; et le roi, prenant la position centrale de Léopol pour ses quartiers, amassait dans tout le royaume les moyens de soutenir le choc qui allait peser sur lui quand la première ligne serait forcée. Il conservait, au milieu de l'abattement public, courage et sécurité. Car, disaient ensuite les Polonais, ne craint rien qui a tout prévu!

Jean plaçait son espoir sur la politique (mai), autant et plus que sur les armes. Conservant des intelligences en Krimée, dans la cour de Baktshi-Seray, rendant Doroszenko suspect à la Porte par des témoignages opiniâtres d'affection et de confiance, traitant toujours avec son puissant voisin Alexis, il étendait plus loin encore ses relations et ses espérances. Un ambassadeur du sophi de Perse avait traversé tout le Nord pour arriver jusqu'à lui. Ce ministre de l'Asie l'attendait à Zolkiew, ainsi qu'un envoyé du tzar. La reine, à peine relevée de couches, avait ouvert les négociations. Jean se hâta d'aller lui-même les conduire avec éclat. Il comptait effrayer la Porte par cet appareil d'une coalition, qui aurait menacé à la fois et envahi les frontières ottomanes depuis les bords du Dniester et du Pruth, jusques aux confins de l'Arabie.

Un séraskier, qui avait une grande réputation de courage et d'habileté, mais qu'embarrassait une obésité monstrueuse[1], Schischman Ibrahim pacha, commandait l'armée musulmane. Quinze pachas, cinq beglierbeys, et les hospodars combattaient sous ses ordres. Le kan des Tatars amenait cinq sultans, ses frères ou ses fils. Le grand vizir n'avait pas voulu risquer sa gloire, ni Mahomet IV sa vie, sur ce périlleux théâtre. Une fille de la Pologne, captive dans le sérail, y enchaînait le sultan à ses pieds. On disait beaucoup qu'elle travaillait à fléchir les ressentiments de la Porte. Divers messages du kan, qui se proposait pour médiateur, semblaient confirmer ces bruits. Dans sa détresse, Jean accepte les offres de Sélim Gieray. Le général Koriçki, sous-chambellan de Kulm, et un autre officier, sont envoyés au prince tatar. Il les présente au séraskier (juin), qui leur dit simplement de s'expliquer en deux mots, parce qu'il n'a pas le loisir d'en entendre trois : « C'est trop peu, » répondent-ils, non moins laconiques que lui, et le musulman, les entraînant sur ses traces, court mettre à feu et à sang Woloczyszca, Winaiowicz, d'autres places de Wolhynie. Il arrive devant Zbaraz, ce patrimoine antique des Wisniowieçki. Quarante heyduques et soixante Polonais seulement y sont renfermés. Un capitaine français, Désauteuil, les commande, et, derrière ces murailles, il arrête cette immense armée, « faite, dit un historien polonais, pour emporter d'assaut, non Zbaraz et la Pologne, mais le monde entier[2]. »

1. Le prince Cantémir conte que *Schischman* (gras) Ibrahim pacha avait un chirurgien français employé à le dégraisser deux fois l'an ; il ne dit pas par quel procédé.

2. Zaluski.

Par malheur, 5 ou 6000 paysans russiens avaient cherché un asile dans la place. L'épouvante, ou peut-être la haine pour la domination polonaise les aveugle. Ils exterminent la faible troupe de Désauteuils, le jettent lui-même par-dessus les remparts; et Ibrahim, dès lors maître de la ville, fait monter les plénipotentiaires polonais, qu'il tient captifs, sur une colline, pour leur donner le spectacle d'une ville polonaise incendiée, d'une population taillée en pièces tout entière, ou traînée en esclavage. Les femmes, les nobles, sont réservés pour les sérails de l'Asie. Les vieillards, les enfants périssent par le fer et la flamme. Ibrahim n'épargne que Désauteuils. Il fait panser ses plaies, et, à la demande du roi de Pologne, il lui renvoie ce brave. Peu de jours après, les malheureux négociateurs polonais, secondés en secret par le murza des Tatars, Noghais, qui avait lui-même son fils prisonnier dans le camp royal, parviennent à s'évader.

L'ardeur du pillage commençait à l'emporter sur les intérêts de la victoire. Ibrahim, de qui on ne pouvait attendre de l'activité, s'attacha, comme ses devanciers, à des siéges dans lesquels se perdaient l'avantage du nombre et celui de la belle saison; les supplices, par lesquels il châtiait des résistances héroïques, attestèrent ses fautes autant que sa cruauté. La guerre prit ainsi un caractère imprévu de lenteur et d'incertitude. Toujours menacé par les Moskowites, et abandonné des Kosakes dont l'inconstance s'était laissé séduire à la générosité du roi, Doroszenko resta inactif, ou ne s'occupa qu'à se défendre des complots de sa femme qu'il empoisonnait, de deux filles israélites qu'il faisait brûler vives, et d'un pope auquel il coupait le nez et les oreilles. Sierzko, habile à profiter des disgrâces de son ri-

val, s'était élancé (juillet) des îles Zaporogues sur les corps tatars qui saccageaient l'Ukraine, et avait porté le désordre dans les lignes ottomanes. Le roi, partout présent avec quelques escadrons de troupes légères, faisait sur le front de l'ennemi, et quelquefois jusque dans les provinces occupées par ces armées, une guerre de partisans à la fois éblouissante et destructive. Il coupait les communications, reprenait le butin, taillait en pièces les colonnes. Ibrahim déconcerté résolut de forcer à la fois toute la vaste ceinture qui couvrait Léopol. Mais il avait laissé aux Polonais le loisir de hérisser ces positions de retranchements formidables. Les pachas chargés d'enlever Zalosz sur le grand-hetman Wisniowieçki, voulurent d'abord interroger la fortune. Une poule noire lancée vers la place revint tout effarée dans leurs rangs, et, par ce sinistre présage, y porta l'épouvante et la fuite. 20 000 Tatars se présentèrent en même temps à Zloczow, devant Iablonowski. L'habile capitaine les battit, et leur sultan Nuraddin, en faisant demander au vainqueur l'assistance de son médecin, lui envoya un carquois d'or garni de flèches, ce qui signifiait un aveu de sa défaite. Iablonowski se hâta d'envoyer au prince fugitif un chirurgien français, Renaut, et il lui fit remettre parmi d'autres présents une selle magnifique; la selle est l'unique oreiller de ces tribus guerrières : c'était lui conseiller le repos. Après deux mille ans, les fils des Scythes et des Sarmates employaient encore pour correspondre le langage des emblèmes, comme au temps de Darius. Le blason, au reste, vient de là, et n'est rien de plus.

Achmet Kiuperli, courroucé, menaça la tête d'Ibrahim. Une seconde armée franchissait le Dniester; le Grand-Seigneur allait se mettre en marche avec une troisième, qui se

réunissait à Andrinople. Le séraskier, abandonnant tous ses siéges stériles, revint au parti qu'il aurait dû prendre d'abord, celui de forcer les lignes polonaises sans souci des places, d'aller droit à Léopol, et d'enlever ce poste formidable, dernier boulevard qui protégeât sérieusement Krakowie, la capitale et toute la Pologne.

Léopol, en polonais Lwow, en allemand Lemberg, en latin et en français Léopol, était la troisième ville du royaume, la seconde des Russies, la première de ce démembrement vaste et riche des Russies qu'on appelait Russie Rouge ou Palatinat de Russie. Elle reçut son nom de Léon, fils de Daniel, chef ou roi des Russiens de Galicie, de qui étaient, dit-on, issus ces Danilowictz, aïeux maternels de Sobieski. C'était une cité populeuse, le principal comptoir de la république du côté du Levant, le centre de son commerce avec les Hongrois, les Turks, les Tatars, le point de rencontre, le lieu d'échange des produits de l'Europe, particulièrement de ses draps, de ses soieries, de ses étoffes diverses, avec les denrées de l'Asie et les vins de la Grèce. Les juifs y étaient nombreux; ils avaient dans ses faubourgs deux synagogues. Second archevêché catholique de Pologne, elle avait encore un évêque arménien et un évêque schismatique russe ou grec. Car tous les cultes possédaient le droit de cité dans cet empire, où la réforme avait seule rencontré des cris de réprobation et des lois de sang. Enfin, Léopol était la principale place d'armes de la république. Là se rencontraient tous les magasins de son armée, la principale fonderie de canons, son plus riche arsenal. Des remparts, des tours, deux lignes de fossés profonds défendaient la ville, couverte en outre par une ceinture de collines escarpées dont les flancs étaient hérissés de monastères que

Jean fortifia. Deux citadelles, l'une dans la ville même, l'autre sur une de ces montagnes qui dominent toute la contrée, achevaient d'en faire un poste considérable. Si ce dernier boulevard avait le sort de Kamiéniéç, c'en était fait de la république, attaquée cette fois au cœur : Jean résolut de s'ensevelir sous ses débris.

Trois grandes guerres tenaient alors en suspens l'Europe entière : l'invasion des Turks en Pologne; les victoires de Frédéric-Guillaume et de ses alliés sur le jeune Charles XI de Suède, mal défendu par Wrangel qui vieillissait; enfin, la lutte acharnée de l'Espagne et de l'empire contre la France. Ou plutôt, ces trois guerres n'en faisaient qu'une, celle de la maison d'Autriche contre Louis XIV; car Louis XIV se sentait atteint par tous les coups qui frappaient la Suède, et il ne s'affaiblissait pas moins de tous les malheurs et de tous les périls des Polonais, puisque, s'ils n'eussent pas eu tout à craindre pour eux-mêmes, Louis XIV n'aurait eu qu'à vouloir pour tourner leurs armes contre l'empire. Ce fut en ce moment qu'un coup de canon, perdu suivant les uns, pointé à bon escient, disent les autres[1], par le prince Herman de Bade, fixa sur les bords du Rhin les regards de l'univers; ce coup de canon devait avoir un long retentissement dans la postérité. Il était chargé de toute éternité, dit Mme de Sévigné. Il avait tué M. de Turenne (27 juillet).

Des révoltes dans la Bretagne, dans la Guienne, dans la

1. Les journaux du temps, les journaux ennemis de la France, font honneur au prince de Bade d'avoir reconnu l'escorte et même la personne de Turenne, et d'avoir aussitôt chargé un canonnier de l'abattre. Quelle gloire! Rien n'atteste l'exactitude de cette version; mais il est remarquable que l'autre soit seule relatée dans tous les historiens. C'est qu'elle fut la seule qu'ait accréditée la générosité des écrivains français.

Languedoc, écrasés sous le faix des impôts [1], et le désastre de Créqui à Konsarrbruk (11 août), furent pour Louis XIV, qui n'y était pas accoutumé, d'autres revers. L'illustre ami de Sobieski, Condé, courut soutenir sur le Rhin la fortune de la France. Ce fut sa dernière campagne et sa dernière gloire.

Mais du moins Condé trouvait une armée, celle de Turenne; et le roi de Pologne allant sans cesse de ses avant-postes à Léopol, de Léopol à Warsowie, avait travaillé en vain à rassembler des troupes. Le peuple, dans sa dure condition, s'inquiétait peu des dangers publics; car le serf n'a point de patrie : et la noblesse était occupée à protéger ses manoirs contre une sorte de jacquerie militaire, organisée par les déserteurs de la dernière campagne, qui portaient le ravage d'un bout du royaume à l'autre. C'était presque le seul ennemi dont les Polonais pensassent à se défendre. Quant à l'invasion turke, les uns disaient : « Tout est perdu; qu'y ferions-nous? » Les autres : « Jean Sobieski est là, il saura bien nous sauver! » Et tous, attendant de brigands domestiques le meurtre pour leurs enfants, l'incendie pour leurs demeures, ou fatigués de trente ans de guerre, laissaient dans un morne désespoir la fortune disposer seule de leur pays.

Tout ce qui nous a été conservé de la correspondance du roi, montre une âme en proie à l'indignation et à la douleur. Il n'avait pas plus de 8 ou 10000 combattants;

1. « Vous savez les misères de cette province. Il y a 10 ou 12000 hommes de guerre, qui vivent comme s'ils étaient encore au delà du Rhin. Nous sommes tous ruinés; mais qu'importe! nous goûtons l'unique bien des cœurs infortunés. Nous ne sommes pas seuls misérables. On dit qu'on est encore pis en Guienne.... *Ils mirent l'autre jour un enfant à la broche.* » (Mme de Sévigné). — Voilà ce qu'était le temps!

le reste se trouvait épars dans les places. Paç était arrivé presque seul pour faire preuve de regret et de dévouement. Sapieha avait mené les premières levées du grand-duché; Radziwill s'avançait à la tête de vingt-neuf autres compagnies; c'était tout ce qu'on pouvait réunir, et le sultan Nuraddin, qui s'était établi sous le canon de Léopol et en avait déjà incendié les faubourgs, ne commandait qu'une avant-garde qui était de 40 000 hommes. On attendait de jour en jour Ibrahim et son armée.

Jean accourut. L'ordre était de ne célébrer son arrivée par aucune démonstration dispendieuse et bruyante. Mais il apprit qu'Ibrahim et ses lieutenants s'étaient disculpés à Constantinople de leurs retardements, sur ce qu'ils n'avaient su où le trouver : il ordonna que toute l'artillerie de la place, saluant son retour, leur apprît qu'on n'aurait pas loin à courir pour le rencontrer.

Jean n'était occupé qu'à remonter les courages; dans ce but, il voulut (17 août) que la reine vînt avec ses enfants s'associer à son sort : il semblait appeler tout ce qui lui était cher dans un sépulcre.

Ces précieux gages étaient arrivés à peine, qu'un vaste incendie annonça la marche de l'armée musulmane[1]. Bien-

1. Cette bataille de Léopol, ou de Lemberg, a été l'occasion d'une foule d'anachronismes. Jonzac, historien de Iablonowski, qui apporte un soin extrême dans le tableau des opérations militaires, s'est trompé, pour cette grande journée, d'une année entière. On l'a généralement fixée au 24 septembre. Nous adoptons une autre date, parce que la relation de Zaluski (t. I, pag. 576) et l'histoire de Lengnich (pag. 249), qui nous semblent décisives, l'assignent positivement aux derniers jours d'août. Les opérations qui suivirent n'auraient pu avoir lieu dans l'espace de temps qu'on suppose; il y a donc nécessairement erreur dans quelques dates, et l'erreur nous paraît venir de ce que les historiens ont suivi la *Gazette de France*, qui a retardé exactement d'un mois tous les événements de la campagne. Cette singularité se reproduit dans d'autres circonstances. On ne saurait ex-

tôt on la vit, du haut des collines, s'avancer en bataille. A quatre heures du soir (24 août), elle asseyait ses tentes en présence des lignes polonaises. Mais Jean n'avait pas entendu lui en laisser le loisir. Il fait aussitôt sonner la charge. Sa petite armée campait dans les vallées, à un quart de lieue de la ville, appuyée aux montagnes que couvrait son artillerie. Tous les abords étaient impraticables pour des troupes nombreuses. Chaque pli de terrain cachait une embûche; des redoutes liaient de tous côtés le camp aux fortifications de Léopol : afin de garantir ses ailes, Jean avait imaginé de hérisser au loin les collines et leurs vignobles des lances de ses hussards; toute cette noblesse devait combattre au pistolet et au sabre, tandis que les lances aux flammes éclatantes formaient comme une seconde armée dont l'aspect combattait pour elle. Le roi avait ainsi fait ses dispositions en homme qui était bien résolu à ne pas survivre à son pays, mais qui ne désespère pas de vaincre. Agenouillée avec ses enfants et tout le peuple dans l'église des jésuites, aux pieds d'une image miraculeuse du bienheureux Stanislas Kotska, saint de la maison de Iablonowski, la reine demandait au ciel le salut de la Pologne. Le ciel sembla l'entendre. Une tempête de neige et de grêle, chassée des Karpathes par l'ouragan sur le camp des infidèles, les troubla sans importuner les rangs polonais, et le roi, donnant sa bénédiction à son armée, comme père de la patrie, la lança, aux cris trois fois répétés de Vive Jésus! Cet innombrable ennemi,

pliquer les motifs du cabinet français. Sans doute, il croyait avoir quelque intérêt particulier à prolonger l'ignorance du public sur les événements du Nord, et ces anachronismes dissimulaient le retard ou la suppression des nouvelles. On verra, dans les détails qui vont suivre, une preuve évidente de l'exactitude de la date à laquelle nous nous sommes arrêté.

qui croyait apporter l'épouvante, recevait inopinément le combat.

L'action préparée en Général, Jean la poursuivit en soldat; la cavalerie polonaise avait fléchi; il y court et la ramène : « Vous entendez bien, leur criait-il, qu'il faut que je sois tué ici, ou que nous soyons vainqueurs! » Et il rappelait que sa femme, ses enfants étaient là, destinés à tomber dans la ruine commune, ou à vivre si la patrie vivait. Le chevalier Lubomirski, Paç, le comte de Maligny, Michel Radziwill, essayaient en vain de le contenir et de le dépasser. Il chargeait à la tête des premières colonnes, et grâce au choix du terrain, à un ordre de bataille savant, à ces flots de neige qui importunaient les Turks, à la terreur qu'inspiraient son nom et sa présence, peut-être à l'enthousiasme d'une action si grande, et au pieux espoir dont le cri de guerre de Vive Jésus! avait rempli ses compagnons, il triompha. Nuraddin sentait de reste, dit Daleyrac, par le désordre des siens, qu'une puissance supérieure les poussait. Il fit en vain des prodiges de courage pour rallier ses troupes surprises d'une attaque soudaine, embarrassées de leur nombre même, foudroyées par des feux supérieurs, troublées, peu après, de la nuit qui survint, pressées sur un étroit champ de bataille dans des lieux qu'elles ne connaissaient pas. Tout s'enfuit. Le lever du jour les trouva à huit lieues de Léopol. Les contemporains ont dit que les musulmans étaient plus de 300 000 combattants[1], que les Polonais n'étaient pas 5000[2]. Ces chiffres doivent être fabuleusement exagérés. Mais l'effrayante disproportion du nombre se révèle dans cette exa-

1. Le docteur Connor, médecin de Jean Sobieski, pag. 149.
2. Daleyrac, *Anecdotes de Pologne* — Les gazettes du temps.

gération même ; ce qui l'atteste mieux encore, c'est le récri de l'Europe, en apprenant la victoire de Léopol. Malgré les merveilles auxquelles Sobieski avait accoutumé le monde, personne ne pensa que le génie d'un grand homme pût avoir tout fait. La chrétienté crut, tout entière, et cria au miracle[1].

Le miracle devait se prolonger jusqu'à la fin des hostilités; la France surtout retentit de ce grand fait d'armes, parce que son ambassadeur accompagnait le monarque polonais dans le cours de ses exploits. L'évêque de Marseille, que l'on comparait à l'archevêque Turpin, eut la gloire d'avoir deux chevaux tués sous lui, aux côtés de ce grand capitaine qui n'avait jamais été si grand. Se montrer partout avec toutes ses forces, rompre les grandes masses, écraser tour à tour leurs divisions séparées, tomber comme la foudre sur les endroits qui semblaient le plus hors d'atteinte, exciter par l'exemple d'un héroïque dévouement des dévouements héroïques ; tel fut l'art du roi de Pologne dans cette admirable campagne, que rien peut-être n'égale dans les siècles antérieurs, qui a été à peine surpassée de nos jours.

« Ceux de la postérité qui liront dans l'histoire de Pologne les campagnes de cette année, disait la *Gazette de France*, ne pourront s'imaginer qu'un roi, manquant de toutes sortes de secours, et tirant toute sa fortune de sa prudence et de sa valeur, ait eu le courage de se camper, avec 4 ou 5000 hommes, à onze lieues de plus de 150 000 Turks et Tatars; qu'il ait eu le bonheur de les em-

1. On prétendit prouver l'intervention divine par cette neige subite qui était inouïe, disait-on, au commencement de l'été, *novâ æstate* (Zaluski). Si c'était à la fin de septembre que se fût livré le combat, la neige n'aurait pas surpris, et on n'aurait pas dit : Novâ æstate. Ce fait est concluant.

pêcher pendant six semaines d'entreprendre l'attaque de ses avant-postes; qu'il ait pu enfin vaincre des ennemis si puissants par sa merveilleuse conduite, réduisant les infidèles à une fuite si précipitée, qu'ils firent, en une seule nuit, dans leur retraite, plus de chemin qu'en trois jours pour venir attaquer Sa Majesté polonaise.... Le ciel a sensiblement fait voir qu'il défendait lui-même ce boulevard de la chrétienté. On a aussi plus que jamais connu en cette grande journée, qui fait une si belle suite des merveilleux exploits de Sa Majesté, que la Pologne ne pouvait placer sur son trône aucun prince plus digne d'y monter. »

Les débris des troupes musulmanes rencontrèrent de toutes parts de nouveaux revers (septembre). Tous les chefs polonais rivalisèrent de victoires.

Ibrahim-Pacha voulait tenter de refaire son armée. Il résolut de prendre ses quartiers sur la frontière du Palatinat de Russie. Les Wolhynies haute et basse seraient ainsi restées en son pouvoir; et, à la campagne suivante, il ne lui fallait qu'une marche et un combat pour enlever Léopol. En dix jours, Warsowie pouvait le voir à ses portes.

L'occupation de Podhaïce, place située en avant de Haliczs, sur le plateau élevé d'où la plupart des fleuves de la Pologne s'écoulent, lui était nécessaire pour servir de point d'appui à ses cantonnements. Mais Podhaïce était puissante par ses remparts, sa garnison, ses souvenirs : c'était là que Sobieski, grand maréchal, avait tant illustré son nom et ses armes, quelques années auparavant. Ibrahim s'y porta avec tout ce qu'il avait rallié de troupes; c'était encore une immense armée. Jean et Paç d'accourir pour le forcer à lever le siége : le siége était terminé! Podhaïce s'était rendue aux Turks (9 septembre), sur la première

sommation. Le fort de Zawale, à deux milles plus loin, avait eu le même sort. Ces nouvelles furent pour le roi des coups de foudre. Le désastre aurait été irréparable, si la soldatesque victorieuse, en livrant aux flammes dans une aveugle furie ces rapides conquêtes, ne les eût réduites à n'être plus que de vains et tristes trophées. Ibrahim dut chercher ailleurs une base d'opérations ou un point d'arrêt solide, et il jeta les yeux, à quelques lieues en arrière, sur Trembowla, place forte des confins de la Podolie, qui dominait toutes ces provinces. La ville est située au pied d'une haute montagne, dont une vieille citadelle occupe les escarpements. Cette citadelle est de tous côtés inaccessible; et la ville même, appuyée à la montagne d'un côté, entourée partout ailleurs des nombreux replis du Janow, n'était abordable que par une plaine coupée de bois et de marais. Là, commandait le lieutenant-colonel Samuel Chrzanowski, intrépide soldat qui n'avait pour toute garnison qu'une centaine de gens de guerre et la noblesse d'alentour réfugiée auprès de lui. Ibrahim tenta d'abord le pouvoir de la corruption; il recourut aux menaces. Chrzanowski ne répondit à ses sommations et à ses promesses que par des railleries. Le bombardement commença aussitôt (29 septembre) et fut effroyable. Cinq mille bombes portèrent dans la place la désolation et l'incendie; les aqueducs furent détruits : les assiégés manquaient d'eau, de vivres, de munitions; la mine jouait depuis longtemps sous le rocher; une large brèche était ouverte; l'assaut avait déjà été quatre fois tenté. Tout annonçait qu'il allait l'être encore; et, debout sur la brèche avec tout ce qui restait de combattants les plus braves, Chrzanowski attendait le choc de moment en moment. Intrépide comme lui,

sa femme courait sur les remparts, deux poignards à la main et criant : « S'il pensait à se rendre, il y en aurait un pour lui.... l'autre serait pour moi ! »

Mais toutes les âmes étaient loin d'être aussi fortement trempées. Quelques-uns des gentilshommes du voisinage, réfugiés dans Trembowla, quittèrent furtivement (octobre) le poste où Chrzanowski les avait fixés, et se réunirent dans une citerne pour contraindre le commandant à capituler. L'intrépide Chrzanowska les a entendus ; elle va au travers de la mitraille tout redire à son mari, qui s'élance, arrive parmi les traîtres, les charge le cimeterre à la main, et, s'écriant : « Nobles, comptez-vous faire vos preuves en délibérant au lieu de combattre ? » il les chasse devant soi jusque sur la brèche.

Malgré tout, Trembowla était perdue, lorsque les bruissements du canon se firent entendre dans le lointain : les cœurs se relevèrent ; c'était Jean qui apportait du secours.

Au premier bruit du siége, il avait résolu de tout faire pour épargner à Trembowla le destin de Podhaïce et de Zawale. Sa petite armée s'avançait en bataille, toujours prête à livrer combat et à recevoir le choc des masses ennemies. Chaque division avait des tabors, comme points d'appui et camps retranchés. Parvenu ainsi à quelques lieues de Trembowla en passant sur le ventre des hordes éparses dans la contrée, le roi porta vingt pièces de canon sur des collines, et ce furent leurs décharges, qui, favorisées par le vent, allèrent réveiller l'espérance dans la place assiégée. Ibrahim fit aussitôt ses dispositions pour l'emporter enfin : il invita le kan des Tatars à venir près de lui jouir du spectacle de ce dernier assaut. Jean s'avança au bord du Janow, déterminé à une lutte désespérée jusque dans le

camp du séraskier. Ses lieutenants le suppliaient en vain de renoncer à cette entreprise, du moins de les y exposer seuls, de conserver sa tête sacrée à laquelle était attaché le destin de la patrie; rien ne put le fléchir. Tandis qu'il lançait le prince Boguss Radziwill sur la rive droite avec ses troupes légères (6 oct.), les Turks donnaient l'assaut avec furie. Les assiégés firent des miracles; dans leur détresse, ils renvoyaient aux assaillants les milliers de boulets dont leur étroite prison était jonchée. Ibrahim fut repoussé. Un émissaire du roi, qu'il saisit dans ses lignes, lui apprit que le roi était en personne dans l'armée polonaise; au bruit de ce grand nom, dit l'historien[1], l'effroi le saisit. Inquiet d'avoir Jean Sobieski à combattre dans cette contrée pleine de marais et désolée, effrayé de l'hiver qui approchait, il sonna la retraite après s'être donné la joie d'égorger tous les captifs trop vieux pour suivre sa fuite précipitée (6 octobre). Le surlendemain le trouva devant Kamiéniéç; mais son armée était débandée par le désordre de la retraite, et par les coups que les Polonais frappaient sur ses bataillons épars. Il n'osa point s'arrêter sous le canon de cette place, et passa nuit et jour le Dniester. Impatient de voir derrière soi le Pruth et le Danube, il ne s'arrêta qu'à l'abri de cette triple barrière.

En ce moment, des renforts arrivaient à Jean de tous côtés. Les avant-postes, inquiets d'avoir à porter la guerre au delà des frontières de la patrie, s'étaient empressés de mettre le feu aux ponts laissés par Ibrahim, pour rendre inutile par de nouveaux retards la marche de leur roi. Force lui fut de faire halte; il ne put que lancer dans les principautés quelques partis de Kosakes sous le comman-

1. Zaluski, t. I, pag. 545.

dement du chevalier Lubomirski. Tel était l'effroi inspiré par le nom de Jean, qu'un jeune homme, Odoieski, tombé, vers Gradeskoï, aux mains du kan des Tatars qui fuyait plus lentement qu'Ibrahim, n'eut qu'à désigner avec assurance les partisans qu'on apercevait, comme l'escorte du roi s'avançant à la tête de ses hussards; aussitôt les Tatars qui l'entouraient se prirent à leur tour à fuir en désordre jusqu'au Danube. Le Polonais recouvra sa liberté dans la déroute. Lubomirski porta au fond de la Walaquie la terreur du nom polonais, et ne se replia que devant un ennemi plus redoutable que les Turks, laissé par les Turks dans ces malheureuses provinces comme un témoin de leur passage : la peste y régnait, et achevait de les désoler.

La Pologne, délivrée une fois encore, se mit à pousser des cris de joie; le sénat et les provinces députèrent de toutes parts vers le libérateur de la république, suppliant ce héros, au pas de tortue, disait-on [1], pour monter au trône, au vol d'aigle pour courir au danger et à la victoire, de venir enfin recevoir la couronne qu'il avait si souvent méritée. Rien ne le retenait plus sur les frontières (novembre). Il laissa ses lieutenants pacifier, par l'appareil des armes et quelquefois des châtiments, cette malheureuse Ukraine, toujours indocile au joug polonais, toujours changeante, toujours prête à tendre les bras au Moskowite ou à Doroszenko, et tellement ravagée par tant d'expéditions contraires qu'il n'y avait plus d'âmes vivantes hormis dans les places fortes, et que le tzar fut contraint d'abandonner ses stériles conquêtes des bords du Borystène, de rappeler ses armées autour de la vieille métropole de Kiow : la vaste

1. Testudo ad solium, aquila ad salutem reip. (Votum in senatu Andreæ Olszowki episc. Culmensis, pag. 585.)

contrée sur laquelle s'était étendue leur domination ne les pouvait nourrir.

Jean était retourné cacher ses lauriers à Zolkiew (9 nov.), près de Marie-Casimire. Les ministres du prince Abaffi de Transylvanie, de l'empereur, de Charles II d'Angleterre, du roi de Suède, de l'électeur de Brandebourg, l'évêque de Marseille enfin, l'avaient devancé dans ce manoir, où un nouvel ambassadeur du sophi de Perse ne tarda pas à paraître en pompe magnifique (décembre). Tous ambitionnaient pour leurs maîtres l'alliance d'un si grand roi. La Perse, qu'inquiétait déjà, avec une prévoyance si bien justifiée depuis lors, la fortune des tzars, aurait voulu tourner contre cet empire les armes de Sobieski. Léopold le sollicitait contre la France, la Suède contre le Brandebourg; Forbin-Janson s'offrait à incliner les Turks à la paix, s'il voulait entrer dans l'alliance de Louis XIV contre Frédéric-Guillaume ou Léopold. Et comme l'Europe commençait à s'affaisser sous le poids de ces grandes guerres, toutes les puissances invoquaient, pour les conférences de Nimègue qui s'ouvraient alors, plus même que pour la suite des hostilités, l'appui de son amitié et de son intervention.

Mais Jean était tout entier à une seule pensée, la continuation, et, s'il se pouvait, la conclusion de la lutte terrible dans laquelle sa patrie était depuis trop longtemps engagée; Uue seule pensée occupait aussi la Pologne, les apprêts de la solennité où son libérateur devait enfin ceindre le bandeau des rois.

Les diétines, assemblées pour élire la diète du couronnement et rédiger les cahiers des nonces territoriaux (janvier 1676), furent partout paisibles. C'était un spectacle nouveau. Cependant de graves questions y furent agitées.

L'archiduchesse Éléonore, qui allait enfin quitter la Pologne et sa cour inquiète de Thorn, afin de prendre le gouvernement du Tyrol, Éléonore avait essayé une dernière fois de la puissance de son nom et de son parti, non plus pour ressaisir la couronne qui lui était échappée sans retour, mais pour en contester la possession à son heureuse rivale. Elle espéra que la Pologne ne souffrirait pas que l'huile sainte coulât sur le front de la fille des marquis d'Arquien, formalité auguste qui pouvait seule étendre jusqu'aux reines les prérogatives du trône, leur obtenir une maison comme celle du roi, des gardes, un revenu considérable, des droits à un douaire. Les débris du parti de l'Autriche s'agitèrent pour arracher aux diétines un vœu ennemi. Tout fut inutile. On trouva que Jean avait assez de gloire pour tenir lieu d'aïeux à sa compagne, déjà l'élue de sa tendresse et la mère de ses fils, avant qu'il fût lui-même l'élu de la Pologne. Marie-Casimire, grosse de huit mois, s'achemina, au milieu des glaces et des neiges, vers les pompes qui l'attendaient. Jean avait voulu que cette solennité s'accomplît dans le cours de l'hiver, pour être plus tôt libre de reprendre la route des frontières. Dans cette précipitation, nombre d'ambassadeurs des diverses cours de l'Europe étaient encore sur les chemins avec leurs vastes suites, leurs pesants et magnifiques équipages, que déjà la cérémonie pour laquelle ils se pressaient était terminée. Sobieski avait pris son rang, sans les attendre, parmi les têtes couronnées.

C'est à Krakowie que la république polonaise couronne et ensevelit ses rois. La cérémonie de l'inauguration se lie à celle des funérailles. Le nouveau souverain mène à pied le deuil de celui qui n'est plus, et n'arrive au trône qu'en

passant à travers les tombeaux de tous ces potentats dont il vient recueillir l'héritage. Ce rapprochement avait de quoi faire naître de graves et religieuses pensées : par malheur, elles ne duraient trop souvent qu'un jour (31 janv.).

Il y avait cette fois deux princes à conduire au tombeau. Les restes de Jean-Casimir étaient arrivés de France pour reposer près des Jagellons, dont la race avait fini en lui. Michel était porté sur le même char de mort; ensuite venait à pied Jean III : c'était toute l'histoire de la Pologne depuis trente ans; c'était la vie entière de Sobieski. En prononçant l'oraison funèbre de ses deux devanciers, l'évêque de Krakowie n'eut guère à raconter que les grandes actions de leur successeur. Lorsque cinq hérauts d'armes, couverts de pied en cap d'armes noires, entrèrent au galop dans l'église, et vinrent bride abattue rompre sur le caveau funéraire le sceptre des rois, la couronne, le globe, le cimeterre, une lance et un javelot, les cœurs furent peu saisis : on savait bien que les armes de la patrie n'étaient pas brisées.

Le roi alla, selon l'usage (1er février), en procession solennelle au tombeau de saint Stanislas, évêque de Krakowie, faire amende honorable pour l'attentat commis sur cet ardent apôtre des droits du peuple et du clergé par Boleslas l'Intrépide, il y avait six cents ans. Après cette expiation, dans laquelle semblent empreints le génie de Grégoire VII et l'empire dont sa main puissante avait posé les bases, le jour du couronnement se leva enfin (2 fév.). Jamais tant de pompe, tant de concours, tant de noblesse n'avaient rehaussé l'éclat de ces solennités; la république entière semblait accourue. Les *possédés* seuls, dont la Petite-Pologne abondait, formaient dans Krakowie comme un autre

peuple qui, s'agitant dans la boue profonde des carrefours, remplissait les airs de cris sauvages. La foule était si grande que le primat Olszowski, appelé par sa charge à célébrer l'office saint, ne parvint à se frayer passage qu'en rappelant que sans lui rien ne pouvait s'accomplir, puisqu'à l'archevêque de Gnezne seul appartenait le privilége d'inaugurer les rois. Jean s'avançait vers la cathédrale, Michel Paç portant devant lui le bountzounk de la Litvanie, l'ambassade de Perse relevant de sa magnificence orientale le triomphe du vainqueur de l'islamisme, et l'évêque de Marseille à cheval proclamant, par son air glorieux, qu'il regardait toute la grandeur de Sobieski comme son ouvrage. Après s'être incliné sous les sept onctions qui consacrent les rois, Jean présenta Marie d'Arquien aux bénédictions du primat. Au moment où, revêtue de la pourpre, et sa belle chevelure pendant jusqu'à terre, elle inclina son front orgueilleux sous le royal bandeau, des murmures éclatèrent. On eût dit, selon un contemporain, ce frémissement qu'à l'élévation les possédés ne peuvent contenir. Telle fut la dernière satisfaction d'Éléonore; les murmures se perdirent dans le bruit d'universelles acclamations, et rien ne manqua au bonheur de Jean Sobieski : ce fut au milieu des respects publics qu'il put conduire Marie-Casimire à ce trône sur les degrés duquel tous deux avaient servi. Le trône s'élevait le lendemain (3) sur la place publique de Krakowie : tous deux y parurent dans l'éclat de la royauté, pour prêter le serment à la république, prendre possession du premier droit de la souveraineté en Pologne, celui de faire des nobles, et recevoir, avec l'hommage de ces nouveaux membres de l'ordre équestre, les soumissions des trois ordres, le serment des cités, les panégyriques pompeux des aca-

démies, ceux de la Sorbonne de Krakowie, les félicitations de tous les ambassadeurs. Le jeune Jacques-Louis, filleul de Louis XIV, et désormais appelé le prince de Pologne, était à cheval au pied du trône, entouré de tous les grands de la république, naguère les rivaux de ses parents, aujourd'hui leurs sujets. Des deux époux, lequel devait être le plus heureux et le plus fier: Jean, de tant donner à une femme adorée, ou Marie-Casimire, de tant recevoir de l'amour d'un grand homme? Leur fils n'avait pas dix ans.

La diète, dite du couronnement, ouvrit aussitôt (4 fév.) sa session, disposée, dans l'émotion de son enthousiasme, à faire un bien immense. C'était peu de chose qu'un grand homme sur le trône; la Pologne, évidemment, ne pouvait retrouver sa puissance d'une façon durable que si ce trône était auguste et fort. Aussi, quelques évêques voulaient-ils insister pour que la charge de grand-hetman fût réunie à la couronne : le roi, par un scrupule malheureux, persévéra dans son refus. Marie-Casimire, de son côté, entrava tout; malgré l'empire qu'elle exerçait sur le cœur et l'esprit du roi, il avait pris contre ses conseils quelques résolutions utiles : elle était décidée à les rendre vaines. Ainsi, Jean voyait avec plaisir les grands et le clergé se réunir dans le louable dessein de rendre triennales les dignités militaires de la république et de les assujettir à un serment d'obéissance au prince. Cette innovation lui aurait donné un empire salutaire sur les chefs de l'armée. L'une des plus grandes plaies de la constitution aurait été guérie, et peut-être des améliorations nouvelles seraient-elles nées de ce premier changement. Peut-être la Pologne eût-elle été sauvée de l'anarchie : c'était l'être de la conquête. Marie-Casimire empêcha cette résolution, dès lors impos-

sible pour toujours, quand l'ascendant du nom et du génie de Sobieski ne l'avait pas opérée. Marie-Casimire l'empêcha, en opposant les passions de la petite noblesse au bon sens des grands. Par ses brigues, la chambre des nonces resta déserte toutes les fois que la question fut débattue dans le sénat. Quels étaient ses motifs? Elle n'avait pu obtenir au comte Stanislas Iablonowski le bâton de grand-hetman; celui d'hetman de campagne devait payer ses services : elle ne voulait pas qu'en recevant cette dignité, il la trouvât diminuée en éclat et en puissance. C'était par l'amitié qu'elle professait pour la mère et pour la femme du comte, c'était surtout par sa reconnaissance des services qu'il avait rendus à sa maison dans le champ électoral, que la reine expliquait ce dévouement, auquel se trouvèrent à la fois sacrifiés les intérêts de la royauté, la grandeur de Jean III et l'avenir de la Pologne.

D'autres débats, provoqués par la désertion de Paç dans la campagne de l'Ukraine et élevés pour affaiblir l'autorité du grand-hetman de Litvanie, n'eurent pas de résultats plus heureux. La générosité de Jean repoussa tout concours dans cette agression à son ennemi. Le prince Michel Radziwill, qui déclarait ne plus vouloir obéir à un traître, faisait à ce traître des partisans, en donnant pour motif de ses propres prétentions à l'indépendance, son titre de beau-frère du roi, autant et plus que les torts de Paç.

C'est ainsi que se passa, sans produire de biens durables, la première diète du nouveau règne. L'enthousiasme de l'avénement une fois tombé, on ne devait plus espérer des Polonais le sacrifice de leurs éternels ombrages; et, sans une réforme profonde dans les lois, les prospérités de leur pays n'étaient que viagères.

La distribution des vacances était la grande affaire qui fixait l'attention des ordres assemblés. Les rois ne peuvent faire des promotions qu'après leur couronnement, et cette fois il y avait cent vingt postes éminents à donner. Le roi, du haut du trône (4 mars), déclara, selon ses promesses, grand-hetman le prince Démétrius Wisniowieçki; hetman de campagne, Stanislas Iablonowski; grand-maréchal de la couronne, Stanislas Lubomirski; maréchal de la cour, le grand-enseigne Sieniawski; grand enseigne, le chevalier de Malte Lubomirski, frère du grand-maréchal. L'évêque de Warmie Widzga fut vice-chancelier en place d'Olszowski, que son élévation au siége primatial empêchait de conserver les sceaux. Ces choix, dans lesquels le roi s'attacha à étouffer tout souvenir des anciennes discordes, obtinrent des applaudissements universels : tout le monde lui sut gré d'efforts multipliés pour ramener la paix entre son beau-frère Radziwill et le grand-hetman de Litvanie. On vit aussi volontiers un traité proposé au grand chancelier Leszczynski, pour qu'il cédât ce haut poste à un seigneur d'un vaste savoir, d'un sens profond, d'une bonne renommée, le comte Jean Wielopolski, dont on annonçait le mariage avec Marie-Anne d'Arquien, dernière sœur de la reine. Au milieu de ces arrangements, la reine mit au jour une fille, que Louis XIV devait tenir sur les fonts baptismaux avec l'électrice de Bavière, et que la fortune destinait à remplacer un jour sa marraine sur le trône électoral.

Le roi profita du calme que lui laissaient la disposition des emplois vacants et l'état de Marie-Casimire pour fixer sur les intérêts publics l'attention de la diète. Il n'avait qu'une pensée, le dénoûment du grand drame auquel l'Ukraine servait de théâtre. Le duc de Courlande était venu

prêter foi et hommage au roi, et promettre à la république deux régiments avec un de ses fils. Le grand électeur promettait aussi des secours, et annonçait la restitution de Draheim. Mais on ne savait plus quelle serait la politique de la Moskowie. Le jeune Fœdor montait sur le trône. Le tzar Alexis, son père, avait terminé, dans la force de l'âge, le 8 février précédent, sa grande vie. Il laissait à ses fils, avec un territoire immense, l'institution d'une armée permanente; une police régulière et uniforme dans l'État; des lois sous lesquelles pliaient la noblesse, le peuple et l'armée; le commerce agrandi; les provinces fécondées par des colonies de populations entières, particulièrement 500 000 Polonais transférés sur le Volga, pendant les guerres de Jean-Casimir; des écoles qui prospéraient; de nombreuses relations avec l'Europe et l'Asie; un vaste plan de civilisation au dedans, de conquêtes au dehors; enfin, parmi d'autres grandes vues, un traité conclu avec la Hollande pour créer sur la mer Noire, comme sur la mer Caspienne, après avoir soumis leurs rivages, des ports, des flottes et des chantiers. Il y avait là matière à méditation pour la Pologne. On voit que l'œuvre de Pierre le Grand était bien avancée, du vivant et du fait de son père. Alexis n'avait pas eu besoin du stage dramatique de Sardam pour devenir un grand homme. Pour le paraître, pour être reconnu tel par la voix du monde, il ne lui a manqué que l'attention de la France. Le voyage de Paris était plus nécessaire à sa gloire que celui d'Amsterdam.

Jean proposa deux innovations utiles : une capitation qui pesât également sur tous, et la levée d'une infanterie permanente. La capitation fut votée; le clergé s'y soumit sans résistance, en se bornant à solliciter du saint-siége la per-

mission de fournir à l'État ce subside. Il fut aussi réglé qu'un fantassin pourrait être levé dans les villages par foyer, et tenu constamment sous les drapeaux. Cette milice, qu'on appela l'infanterie agraire, devait se composer, sur le pied de paix, de 30 régiments de 1000 hommes chacun; c'était une organisation puissante qui promettait à l'armée polonaise un ensemble inconnu jusqu'alors. La diète décida encore que le roi serait toujours maître de convoquer la Pospolite. On arrêta que 73 000 hommes seraient mis sur pied pour la campagne prochaine, dont 20 000 de hussards, pancernes, dragons ou walaques, 18 000 de troupes litvaniennes de toutes armes, le reste de gens de pied. Une si puissante infanterie ne s'était jamais vue en Pologne. On s'occupa même de créer des magasins pour épargner les provinces et maintenir la discipline, toutes choses auxquelles jusqu'alors on n'avait point songé : des fonds furent faits pour ces dépenses. Jamais roi n'avait tant obtenu de l'ordre équestre. L'assemblée alla jusqu'à vouloir que, malgré son avénement à la couronne, Jean conservât les starosties qui avaient récompensé ses travaux, et que, jusqu'à la troisième génération, ses fils en eussent l'héritage. Ce n'est pas que ces résolutions ne fussent vivement débattues. Pierre Opalinski, palatin de Lenczyça, staroste général de la Grande-Pologne et l'un des chefs du parti d'Éléonore, s'était signalé dans cette lutte contre toutes les propositions du trône. L'Autriche, qui s'alarmait de la face nouvelle que semblaient devoir prendre les affaires de la république sous les auspices de son génie tutélaire, multipliait les dissensions et les difficultés. Trois soleils et une croix de feu qui avaient paru dans le ciel, en Silésie, secondèrent les efforts des opposants, par le trouble

que ces récits jetèrent dans les esprits. Le roi fit voir une habileté, alors fort admirée, à gouverner les débats, à triompher des obstacles. Son caractère fut plus que jamais conciliant, sa parole plus que jamais puissante. Pour en finir avec les intrigues ennemies, il refusa de prolonger la session qui touchait à son terme : toutes les lois furent votées, séance tenante. On le vit rester quarante heures sur son trône; deux nuits se passèrent dans ces laborieuses délibérations. Enfin, le troisième jour se leva, tout était terminé; c'était le dimanche de Pâques (5 avril), et le prince, les sénateurs, les nonces passèrent tous ensemble du palais du sénat au pied des autels, rendant grâces à Dieu d'un double bonheur, disent les historiens polonais, la fin des comices et la fin du jeûne.

Les diétines de *relation*, celles à qui les nonces *réfèrent* dans les palatinats les actes de la diète et rendent compte de l'exécution de leur mandat, furent paisibles (mai). La Pologne, depuis l'avénement du vainqueur de Podhaïce et de Chocim, savait tenir des assemblées qui ne fussent pas des champs de bataille; sa liberté n'était plus une guerre civile. Les résolutions de la diète furent unanimement approuvées.

Mahomet s'effraya des déterminations de la république et de sa concorde. Il avait passé l'hiver à se mettre en mesure de frapper des coups décisifs, non pas qu'il aspirât désormais à des conquêtes, ni même à des vengeances. Achmet Kiuperli jugeait trop bien que, Sobieski vivant, la Pologne ne serait pas assujettie; et, quoique son orgueil jaloux souffrît de voir son étoile pâlir devant le génie de ce formidable adversaire, il reconnaissait la nécessité de traiter enfin[1]. L'apparition d'ambassades persanes à la cour

1. On trouve une preuve de l'intérêt que cette grande lutte et ces grands

de Krakowie et de Zolkiew inquiétait sa politique. Des révoltes à Memphis, à Babylone, à Damas; la fidélité douteuse du kan des Tatars; l'alliance chancelante de Doroszenko; par-dessus tout, l'effroi superstitieux qu'inspirait aux armées musulmanes la seule pensée d'avoir encore le roi Jean à combattre; peut-être aussi les prières de la captive polonaise qui régnait au sérail, et les représentations multipliées de Louis XIV, étaient pour Mahomet autant d'invitations pressantes à la modération. Il ne voulait plus qu'une paix glorieuse.

C'était aussi la paix, mais glorieuse, que Jean voulait conquérir. Heureux des votes de la diète, il comptait marcher cette fois à la rencontre des barbares, et mettre un terme à cette longue guerre en leur dictant, au cœur de leurs provinces, des conditions tutélaires. Dans cette pensée, il pressait les apprêts avec vigueur : mais en Pologne (juin), combien il y a loin des résolutions aux effets! Ces têtes indociles ne savaient pas se plier à des charges nou-

hommes inspiraient en Occident, dans ces lignes que Mme de Sévigné écrivait alors même, sur un livre tombé depuis dans le plus juste oubli. Après avoir dit à sa fille précédemment, le 15 mai, que ce livre *était une mode*, elle ajoutait, le 4 juin : « Je veux vous envoyer, par un petit prêtre qui s'en va à Aix, un livre que tout le monde a lu et qui m'a divertie, c'est l'*Histoire des Vizirs* (Mahomet et Achmet Kiuperli) : vous y verrez en la personne du grand vizir que vous avez entendu louer, et qui règne encore présentement, un homme si parfait, que je ne vois aucun chrétien qui le surpasse. Dieu bénisse la chrétienté! Vous y verrez aussi des détails de la valeur du roi de Pologne, qu'on ne sait point, et qui sont dignes d'admiration. » Et, plus loin, le 5 août, même année, la femme illustre dit encore : « Quand vous lirez l'*Histoire des Vizirs*, allez jusqu'au fils (Achmet Kiuperli), et si vous trouvez un plus honnête homme parmi ceux qui sont baptisés, vous vous en prendrez à moi. » Ce jugement était bien sévère *pour ceux qui étaient baptisés* (Louis XIV); car l'*honnête homme*, que Mme de Sévigné admirait tant, ne se faisait faute ni de recourir à la perfidie, ni de verser le sang à flots, pour assurer son pouvoir.

velles. Vous eussiez vu partout les habitants se refuser au double impôt du recrutement et de la capitation; les paysans et les nobles fuir de province en province, de bourgade en bourgade, devant les exacteurs; le trésor rester vide; l'institution de l'infanterie agraire demeurer à peu près stérile, sous la double influence de l'opposition orgueilleuse des nobles et de la fainéante opposition du peuple. Certes, faire entrer le peuple dans les intérêts publics, fortifier de son secours le corps épuisé de l'État, c'était là une grande pensée. Mais était-ce par des charges de plus qu'il fallait d'abord associer les serfs à la vie du pays? Les serfs ne virent pas le but, et la noblesse ne le vit que trop. La fortune réservait à Jean d'autres mécomptes.

Des projets vaniteux préoccupaient la reine; elle voulait promener sa grandeur en France. Sa santé, disait-elle, réclamait l'air natal; ses médecins français lui avaient commandé les eaux de Bourbon-l'Archambault; elle faisait, au milieu des fêtes, les préparatifs de son départ[1], et n'attendait plus, pour s'acheminer vers sa patrie, que son beau-frère le marquis de Béthune, ambassadeur extraordinaire de Louis XIV, qui devait lui apporter l'agrément du roi, et tenir, au nom de son maître, l'enfant nouveau-né sur les fonts baptismaux. Béthune, à qui l'empire était fermé, fut retardé plusieurs semaines (juillet) dans la Baltique, où Tromp faisait triompher sur les flottes suédoises le pavil-

1. « La reine de Pologne, écrivait Mme de Sévigné le 24 juillet, vient à Bourbon. Je crois qu'elle joindra fort agréablement au plaisir de chercher la santé, celui d'avoir le dessus sur la reine de France. Je suis persuadée que, pendant qu'elle sera en train, elle viendra à Paris. Vous en aurez la vue, et vous admirerez ce que c'est que la fortune. » On ne voit pas comment Marie-Casimire aurait eu *le dessus* sur la reine de France. Nos rois prenaient le pas, même chez eux, sur toutes les têtes couronnées. Louis XVIII ne s'en est que trop souvenu!

lon de la Hollande. Dans son impatience, la reine ne l'attendit pas jusqu'au bout; elle procéda sans lui au baptême (18 juillet), partit en pompe avec le prince Jacques (22 juillet), rencontra Béthune à quelques journées de marche (5 août), et renonça brusquement à son voyage. Louis ne pouvait se résoudre à traiter d'égal à égal avec la fille du capitaine des gardes suisses de Monsieur. Il trouva dans son titre de reine élective le motif de chicanes subtiles et de distinctions altières. Marie-Casimire revint à Zolkiew indignée[1].

Sur ces entrefaites, l'empereur s'avisa de prendre ombrage de cette ambassade du marquis de Béthune et des communications éclatantes de la cour de Javorow avec celle de Versailles. Louis XIV venait de triompher, à Bouchain et Condé, du génie du prince d'Orange; Créqui balançait avec succès, sur le Rhin, l'habileté du duc de Lorraine; Schomberg et Navailles battaient les Espagnols dans le Lampourdan; Vivonne conquérait la Sicile, et, le génie de la France triomphant aussi sur les mers, Duquesne voyait expirer vaincu le grand Ruyter. Toutes ces faveurs de la fortune, qui avaient encouragé l'orgueil de Louis XIV dans ses procédés blessants et impolitiques, furent précisément ce qui redoubla les alarmes du conseil de Vienne, au sujet de l'intimité, plus étroite que jamais, pensa-t-on, de la France et de la Pologne. Sauf en Suède, où le jeune roi Charles XI prenait les rênes du gouvernement sous de tristes auspices, battu en Scanie par le roi de Danemark, et dépouillé de la Poméranie par le grand électeur, les alliés

1. Le 12 août, Mme de Sévigné écrivait encore : « Il me semble que cette reine de Pologne ne vient plus tant. Peut-être qu'elle attend le Grand-Seigneur ou le grand-vizir que nous aimons. »

avaient partout des revers. Que serait-il advenu, si, après avoir dicté la paix aux Ottomans avec la nombreuse armée qu'il levait, Jean avait tourné son humeur belliqueuse contre Frédéric-Guillaume ou même contre l'empire?

La république demeurât-elle neutre, les sujets de crainte ne manquaient pas à la cour impériale. L'insurrection à la fois religieuse et politique de la Hongrie s'était, depuis vingt mois, ranimée avec fureur. Le parti des protestants, des nobles, des amis de l'antique liberté, étroitement lié avec Louis XIV, fortifié de ses deniers et de ses promesses, joignait à l'appui patent des Transylvains l'appui secret des Turks. Chaque jour les impériaux et les musulmans en venaient aux mains; une guerre semblait imminente : que deviendrait la cour impériale, si elle avait à supporter, d'un côté, le poids de la puissance ottomane tout entière, de l'autre les victoires de la France? Il fallait donc perpétuer cette lutte secourable de l'aigle polonaise et du croissant. Le salut de l'Allemagne était à ce prix.

Le cabinet de Vienne inventa de publier que Jean trompait la république, qu'il ne destinait point ses coups à la Porte, que la paix venait d'être secrètement conclue avec elle avant le sacre, que les armements ne menaçaient que le Brandebourg, ne serviraient que la France, la France à laquelle il était tout simple que l'élu de la faction française sacrifiât la Pologne.

Ce bruit, semé par des émissaires habiles, courut, d'une façon magique, d'un bout du royaume à l'autre. Les Polonais se virent embarqués, pour une prédilection, pour un caprice de leur roi, dans une guerre ruineuse et stérile. Aussitôt, le clergé, et surtout les nobles, de décliner hautement la capitation; les recrues, de déserter en masse; les

volontaires, de retourner à leurs manoirs, en saccageant tout sur la route. Et déjà, à ce moment même, l'armée musulmane (août) remontait, à marches forcées, les rives du Dniester, le passait sous Chocim, lançait à la fois ses Tatars sur Halicz, Buczacz, Jesupol! Ne trouvant partout que des populations ou des troupes étonnées d'apprendre que la guerre durât encore, les barbares entraînaient sans effort un peuple tout entier en esclavage. Le fer et le feu désabusèrent la Pologne.

Le roi, qui avait fait de vains efforts pour combattre l'erreur populaire et appeler ou retenir les nouvelles levées sous les drapeaux, rassembla en hâte à Léopol (septembre) tout ce qu'il y avait de troupes qui ne se fussent pas débandées. Les garnisons distribuées dans les nombreuses places qui couvraient ces frontières, il rallia environ 10 000 hommes, dont 3000 du grand-duché. Les grands-hetmans Paç et Démétrius Wisniowieçki, effrayés du péril, lui déférèrent d'une commune voix le commandement suprême qu'ils auraient été en droit de lui dénier, d'après les lois, depuis son couronnement. Il confia au premier l'aile gauche, au second le centre, à Iablonowski l'aile droite, et courut à l'ennemi. Une fois encore, la Pologne allait voir toute sa fortune tenir à une seule bataille et à un seul homme (19 septembre). Ce jeu terrible, renouvelé d'année en année, ne pouvait manquer de la conduire à sa ruine.

Les Ottomans passaient, selon l'usage, pour être près de 300 000. Il y avait 130 000 Tatars que menait le kan en personne. Le sultan Galga et le vaillant Nuraddin marchaient à ses côtés. L'armée turke était de 80 000 combattants. Le prince Ducas, hospodar de Moldavie, y avait joint quelques milliers de soldats. Doroszenko ne put se réunir

à l'invasion : il était aux prises avec les Moskowites, fatigués de ses changements, et résolus à le soumettre. Du reste, toute cette multitude marchait avec peu de confiance; son nombre ne la rassurait pas. La terreur que les victoires de Sobieski avaient répandue en Orient était si grande, qu'il avait fallu multiplier les supplices pour entraîner les officiers eux-mêmes en avant. Mais le séraskier était loin de partager cet abattement. Ce n'était plus le lourd Schischman Ibrahim-Pacha; il venait de mourir. Son successeur, Ibrahim-Shaïtan-Pacha, chef du pachalik de Damas, était un général habile. Ce surnom de Satan, qu'il portait, attestait l'effroi et l'estime qu'avait de lui son armée. Il savait que le roi avait à peine sous la main une poignée d'hommes, et il se croyait appelé à rétablir la fortune du croissant; ce fut par nécessité d'obéir à la lettre de ses instructions qu'il proposa l'ouverture de conférences pour la paix. Il se réservait de les rendre vaines. Ce qu'il voulait, c'était de laver dans le sang les injures de l'islamisme.

Au lieu de tenter les champs dévastés de la Wolhynie, Shaïtan-Pacha porta sur la Galicie tout le poids de ses armes. Maître de la Podolie et d'une portion de la Russie-Rouge, il avait rapidement joint la Pokutie à ses conquêtes, et donné au prince Ducas l'investiture de cette province. Les habitants, Grecs de religion, étaient loin d'être réconciliés avec la république, bien que les querelles religieuses qui avaient enfanté cette terrible guerre se fussent depuis long-temps perdues dans ses vicissitudes; ils accueillaient avec joie tout espoir de scission, et se réjouissaient même, pour éviter le joug de la Pologne, de passer, comme leurs coréligionnaires des provinces du Danube, sous le protectorat de Constantinople. Inquiet de cette disposition des esprits,

le roi était résolu de tout tenter pour ressaisir cette contrée qui s'appuie aux monts Karpathes, maîtrise le Dniester, confine à la Hongrie, à l'Ukraine, à la Moldavie. Il passe donc le fleuve (22 septembre), attaque Zurawno qui s'y appuie; mais il ne peut, sur son propre territoire, se procurer des espions, et n'a de ressource pour s'instruire de la situation de l'ennemi que de se mettre à la tête de sa cavalerie et de battre la plaine. Il a bientôt rencontré les Tatars, et lancé sur eux le chevalier Lubomirski, dont l'intrépide ardeur les étonne, les bat, les disperse, les poursuit jusqu'à la citadelle de Woinilow, qu'ils tenaient assiégée; le chevalier pénètre dans la place, y porte du secours. Là, les Tatars font volte-face; ils reviennent au combat, présentant un front assuré. L'armée musulmane tout entière marchait derrière eux (24 septembre).

C'était précisément le jour où les ambassadeurs de la république, ayant le prince Constantin Wisniowieçki à leur tête, arrivaient dans le camp turk, et y étaient accueillis avec de grands honneurs. Shaïtan-Pacha vit ou feignit de voir dans cette agression une trahison et un outrage. Il emprisonna les envoyés dans leurs tentes, et commit quelques-uns de ses lieutenants au soin de châtier les agresseurs. Le roi n'eut que le temps d'envoyer Athanase Miaczynski dégager l'intrépide grand-enseigne, qui se replia, poursuivi par les spahis et les Tatars. Ceux-ci, à leur tour, s'arrêtèrent étonnés à l'aspect de Jean, qui les attendait dans une forte position, à la tête de ses hussards. Le combat s'engage. Iablonowski fait des prodiges, prend le fils du kan des Tatars, risque lui-même de tomber dans leurs mains, quand le roi arrive avec ses gardes, délivre son ami, et ressaisit la victoire. La nuit était venue. Il retourne à

son infanterie, et ne songe plus qu'à se retrancher avec sa petite armée, pour recevoir le choc de ses adversaires innombrables.

Le lendemain (25), les Tatars, puis les Turks parurent sur les hauteurs. L'armée polonaise sortit de ses lignes, présentant fièrement le combat. Le kan et le séraskier ne voulaient point combattre : ils n'avaient point encore avec eux tout leur monde. Ils se bornèrent à prendre position, à marquer leurs lignes, à dévaster par l'incendie toutes les approches du camp polonais pour l'affamer. Mais Jean n'avait pas perdu la nuit qui venait de s'écouler; il avait ramassé tout ce que le pays pouvait offrir en provisions de bouche et de guerre, envoyé sur la rive gauche du Dniester l'ordre de lui apporter des vivres sous l'escorte des renforts qu'il attendait, et mis toute son armée, soldats, officiers, valets d'armes, à la tâche de creuser des fossés, d'élever des redoutes, de construire des retranchements. Sa gauche s'appuyait à la petite place de Zurawno; le Dniester couvrait ses derrières; sa droite était défendue par des bois et des marais. La petite rivière de Swiczza, qui courait sur le front de ses lignes, complétait ce système de fortifications naturelles, que le travail et l'art rendirent promptement imposantes. 66 pièces de canon, presque toutes servies par des artilleurs français, en défendaient les approches. Stanislas Konieçpolski vint, à la tête de 3000 hommes, s'enfermer dans cette vaste citadelle (26). A l'aspect de ce renfort, les Ottomans s'étendirent sur les deux rives du Dniester : toutes leurs forces se trouvaient réunies; on ne peut pas les estimer à moins de 150 000 hommes. Leur artillerie était formidable; leurs ingénieurs nombreux. C'étaient ceux qui avaient emporté Candie. Un siége en règle commença.

Durant vingt jours[1], se prolongea cette situation extraordinaire d'un roi assiégé avec une poignée de soldats par une immense armée, et représentant, dans ses périls, toute la fortune de sa patrie. La Pologne consternée disait dans tous ses temples les prières des mourants. La reine tour à tour courait à Warsowie, rassemblait le sénat, appelait la Pospolite aux armes, prenait tous les pouvoirs du roi, ou multipliait les *ex voto*. Cependant, le temps s'écoula; les mineurs avancèrent rapidement sous le camp polonais. Tous les matins, après avoir invoqué le dieu des armées, Jean sortait de ses lignes. Il offrait le combat, châtiait les Tatars qui étaient venus le braver jusque sur les deux rives de la Swiczza, attaquait les ouvrages avancés de l'ennemi, écrasait les janissaires dans leurs tranchées, et rentrait le soir dans son camp pour donner du repos à ses compagnons, sans en prendre lui-même.

Quelquefois l'armée musulmane sortait aussi tout entière de son camp, enseignes déployées, sonnait la charge, lançait en avant ses éléphants et ses chameaux, puis rentrait sous ses tentes, soit que les chefs voulussent provoquer les Polonais au combat et rompre leur front de bataille, soit qu'ils voulussent simplement railler cette poignée de braves, en les flattant un moment de l'espoir d'une mort guerrière, alors qu'on ne leur réservait que l'alternative de périr de faim ou de poser bas les armes.

Un jour (29), les Polonais se laissèrent entraîner à la poursuite des Tatars qui étaient venus les braver à portée de pistolet : bientôt l'aile droite fut engagée tout entière. Le centre restait découvert et rompu : les Turks alors descen-

1. Tous les historiens disent trente-huit jours. Cette erreur une fois commise par l'un d'eux, tous l'ont transcrite sans examen.

direnl dans la plaine. Toute leur artillerie entra en ligne; elle faisait dans les rangs d'affreux ravages. Iablonowski et le prince Démétrius multipliaient de vains efforts pour mettre fin à ce combat, qui pouvait tout perdre. Paç et ses Litvaniens, après d'admirables faits d'armes, pliaient sous le poids dès masses ennemies. Le roi vola au secours des siens ; il jeta l'épouvante parmi les infidèles, qui poursuivaient en désordre leur victoire, tua par milliers hommes et chevaux, prit ou encloua nombre de pièces, renversa les premières redoutes, puis il ramena ses troupes victorieuses sous la protection de ses batteries. Son secrétaire italien, l'abbé Brunetti, fut tué à ses côtés dans la mêlée : lui-même eut son cheval blessé. Il perdit 600 gentilshommes dans cette échauffourée, et bénit Dieu d'avoir trouvé un succès dans ce qui devait être sa défaite et sa ruine.

Ibrahim-Shaïtan traînait après soi une nombreuse artillerie de siége; quatre batteries, chacune de vingt pièces de quarante-huit, ce qui alors était énorme, se démasquèrent tout à coup (1 octobre) et portèrent l'effroi dans le camp polonais, au moment où l'armée assistait à la célébration des saints mystères. Le lendemain, une batterie nouvelle, munie de quatre mortiers et d'autant de pièces d'un calibre extraordinaire, joignit son feu aux batteries déjà dressées. Les travaux étaient en même temps poussés avec vigueur; bientôt fut achevé un long boyau profond, avec de vastes places d'armes et des épaulements, où 6000 chevaux pouvaient être à couvert. Le roi avait opposé la mine à la mine, et l'on vit deux armées se chercher, se joindre, se combattre sous terre; mais les Polonais n'étaient pas assez nombreux pour un si difficile labeur. Le péril devenait pressant; par bonheur une sortie habilement conduite surprit

les assiégeants, détruisit leurs ouvrages, les repoussa jusque dans leur camp (7) ; les sultans tatars et Shaïtan-Pacha, du haut des collines sur lesquelles leurs tentes étaient plantées, contemplaient cette nouvelle déroute d'un air étonné ; ils résolurent d'en finir avec cette poignée d'assiégés, et presque de captifs, qui osaient leur tenir tête ; le jour suivant, cette immense armée descendit dans la plaine, non plus pour braver ses ennemis, mais pour leur livrer l'assaut et les exterminer (8).

Avec des troupes épuisées et abattues, le roi n'osait attendre l'attaque derrière ses remparts ; il détacha Iablonowski pour défendre la Swiczza, seul point par où les barbares pussent arriver jusqu'à lui. Le palatin tint ferme pendant deux heures ; il eut deux chevaux tués dans la mêlée ; enfin le nombre l'accabla, et il fallut que le grand-hetman se portât promptement à son secours avec les reîtres et les dragons. Une nouvelle bataille fut livrée dans la plaine ; appuyés de l'artillerie de Zurawno et du camp, les Polonais tinrent tête longtemps à ces masses embarrassées de leur nombre, pressées dans un espace étroit entre une place forte et des marais, obligées de passer d'abord une rivière au gué, dans une saison rigoureuse pour les hommes d'Asie. Cependant, les spahis débordèrent la petite troupe qui les arrêtait, et se jetèrent entre elle et son camp ; à cet aspect, tout est saisi d'épouvante, tout s'enfuit dans les retranchements ; Jean alors se présente : on eût dit, selon Zaluski, Jupiter Stator. Les Polonais qui fuyaient s'arrêtent ; le Turk surpris hésite : le roi arrivait, escorté de ses hussards terribles, qui n'avaient pas donné encore. Les corps avancés des Turks se virent à leur tour pressés entre le choc de ce nouvel adversaire et les coups de la première

ligne ranimée; ils furent écrasés; l'armée se rallia, revint sur les infidèles avec ensemble et avec furie. Le kan, et les sultans ses frères ou ses fils, chancelaient, quand Shaïtan-Pacha accourut, amenant l'élite de ses réserves. La fortune resta plusieurs heures indécise; le roi alors feint une retraite précipitée, rompt ainsi les rangs des Turks qui se croient victorieux, les entraîne au bord des fossés sous la mitraille de ses batteries, et les voit hésiter: plusieurs pachas trouvèrent la mort dans la mêlée. Jean à son tour fut un moment perdu au milieu des janissaires; Lubomirski aperçut son péril; l'armée s'élança sur ses traces pour reconquérir son chef. Cet effort entraîna les Polonais jusque dans les retranchements ennemis : deux batteries furent détruites; la confusion, l'épouvante, la fuite étaient partout ; 2000 musulmans étaient restés sur le champ de bataille, seulement entre la Swiczza et le camp retranché : parmi eux, on comptait une foule de chefs renommés. La nuit vint mettre un terme au carnage, avant que le camp et le séraskier pussent rétablir le combat et rendre au nombre ses avantages sur le patriotisme, sur l'enthousiasme, sur le génie.

Tout un jour se passa en démonstrations (9); les Kosakes du camp polonais promenaient injurieusement à la pointe de leurs lances, le long des lignes ennemies, les têtes des mursas, des beys, des agas, tombés dans la journée de la veille. La terreur restait grande parmi les barbares; le revers avait, suivant l'usage, engendré des discordes ; le kan et le séraskier se renvoyaient les fautes; le kan d'ailleurs, instruit des progrès rapides des Moskowites sur le territoire de Doroszenko, de la prise de Czhéryn, de la soumission des Kosakes, était impatient de retourner à ses

États, restés ouverts de toutes parts. Il insista pour la paix; le séraskier céda, et un de ses lieutenants vint dire au général Greben, connu du kan des Tatars pour avoir négocié précédemment dans sa cour, que les chefs de l'armée du Grand-Seigneur, touchés du courage des Polonais et de leur roi, consentaient à traiter; qu'ils n'ignoraient pas l'état misérable où les assiégés étaient réduits; qu'ils connaissaient leur dénûment de toutes provisions de guerre et de bouche; qu'ils savaient le petit nombre de jours nécessaires pour les voir livrés par la famine et la misère aux vengeances de la Sublime Porte; mais que la Porte aimait mieux trouver dans un roi comme Jean Sobieski un allié qu'un captif, et qu'elle n'exigeait dans une telle extrémité que deux choses : la ratification du traité souscrit par Michel à Buczacz, et une alliance offensive contre la Moskowie.

L'armée polonaise, instruite de l'arrivée du parlementaire, entourait, ivre d'espérance et de joie, le général Greben dans sa marche vers la tente du roi. Jean écouta les propositions. « Que l'aga, dit-il, reporte fidèlement ceci à son maître : Si de telles propositions sont adressées encore au roi de Pologne, il fera pendre quiconque se chargera du message. » Une heure après, le bombardement avait recommencé, et le premier boulet porta sur la tente royale (10 octobre).

Cette fois, le bombardement fut terrible : les batteries avaient été rapprochées; elles s'élevaient sur de hautes redoutes, qui dominaient le camp. Les assiégeants ne prirent de relâche, ni le jour, ni la nuit; les Polonais ne trouvaient d'asile que dans leurs fossés, aux pieds des retranchements : partout ailleurs régnaient la mort et l'incendie; et, depuis près de trois semaines, ils n'avaient pas ouï parler

de la Pologne, et, dans ce long silence, tout espoir de secours s'était évanoui, et la disette augmentait ses ravages! Un petit bois, qui avait fourni des herbes pour les chevaux, du gland pour les hommes, était épuisé; les munitions même commençaient à manquer; les courages manquaient à leur tour. On voyait, à portée de mousquet et jusqu'aux extrémités de l'horizon, s'étendre de tous les côtés, comme un mur épais, le camp de l'infidèle. Le camp chrétien était une prison, dont on ne pouvait tout au plus faire qu'un tombeau. La désertion y régna; ceux qui restèrent éclataient en murmures. Pourquoi ne pas accepter une paix qu'au bout du compte le roi Michel avait bien acceptée dans de moins grands périls? la nécessité n'est-elle pas une loi que le monde entier subit sans déshonneur?

Michel Paç, après avoir combattu dans le conseil de guerre tous les plans proposés par le roi pour assurer le salut de l'armée, se porta près de lui, à la tête d'une troupe de mutins, l'interprète de la désolation des troupes et de leur résolution de déserter en masse. « Déserte qui voudra, répondit le roi; moi je reste, et du moins les infidèles n'arriveront au cœur de la république qu'en passant sur mon cadavre!

« J'aurais pu vaincre, ajouta-t-il, je mourrai : du reste, je sais bien qui souffle aux soldats cet esprit de découragement et de révolte : il est juste que ceux qui arrivent les derniers sous les drapeaux parlent les premiers de fuir. »

Le roi dit, et monte à cheval. « Amis, criait-il en courant dans les lignes, je vous ai tirés de pas plus mauvais que celui-ci. Quelqu'un croit-il par hasard que ma tête se soit affaiblie parce que vous y avez mis une couronne[1]? »

1. Zaluski.

A sa voix, l'armée se ranime : il rend l'espoir aux plus abattus par sa tranquille assurance. Du bombardement il fait un profit pour ses soldats, en payant cher chaque boulet qu'ils lui rapportaient, et plus cher encore les bombes et les obus. Ce fut à qui recueillerait cette manne terrible. Les Turks, en voyant les batteries polonaises alimentées de nouveau, furent pris de désespoir. Ils ne doutèrent pas que les Tatars, qui occupaient la rive gauche du Dniester, n'eussent laissé arriver à Jean des convois et des secours. Une escarmouche, où son étoile lui reste encore fidèle, achève de relever ses compagnons, de déconcerter ses ennemis. Quarante-huit heures d'inaction suivirent, pendant lesquelles les musulmans demeurèrent nuit et jour en éveil, dans l'attente de quelque savant stratagème, de quelque grand coup inopiné; puis enfin, après la nuit la plus tourmentée, a dit Jean lui-même, qu'il eût passée de sa vie, il sort de son camp avec son armée entière, et fait ses dispositions pour exécuter les desseins qui devaient tout sauver, ou tout finir (14 octobre).

A cet aspect, les Ottomans s'étonnent : ils voient les chrétiens plus nombreux qu'ils n'avaient supposé. Tous ces combats, où la victoire était restée fidèle au génie de Sobieski, avaient augmenté dans les âmes l'empire de ce grand nom. Les Tatars ne doutaient point qu'il n'y eût de la magie dans sa puissance. Les Turks s'effrayaient des approches de l'hiver; ils redoutaient surtout les conseils du désespoir : une sorte de terreur panique troublait toute cette multitude. Shaïtan-Pacha savait d'ailleurs que Michel Radziwill s'avançait à la tête de la Pospolite. On assure aussi que l'or du roi s'était frayé passage jusqu'à lui. Enfin, ses instructions secrètes étaient de conquérir non des pro-

vinces, mais la paix. La paix lui assurait les bonnes grâces de Kiuperli : un revers perdait sa tête. Au moment où Jean donnait le signal, remettant encore une fois au Dieu des armées le sort de son pays, la paix lui fut offerte ; elle fut bientôt après conclue, telle que ses envoyés l'avaient demandée : paix honorable qui abolissait sans retour les humiliations du traité de Buczacz, et remettait à des conférences postérieures la décision du sort de la Podolie, en ne conservant à la Porte, entre ses conquêtes, qu'une part de l'Ukraine et Kaméniéç. Toutefois, la puissance ottomane allait toujours grandissant, la Pologne s'affaiblissant toujours. Tout ce qu'avaient pu les triomphes et le génie de Sobieski était de borner les revers, de circonscrire les dommages, de retarder la ruine. La clef de la république du côté du midi passait dans les mains de l'étranger. Mais toutes les autres places restituées, tous les prisonniers, tous les esclaves rendus, la moitié de l'Ukraine et la frontière du Dniester reconquises, la prétention au tribut à jamais abjurée, assurément, dans les conjonctures où se trouvaient le roi, l'armée et la république, c'était obtenir mieux que la victoire (16 octobre).

Héros chrétien, Jean portait ses regards, comme un autre Godefroy de Bouillon, sur la terre consacrée par les miracles de la rédemption. De son camp, il délivra le tabernacle de Bethléem et le saint tombeau, en exigeant que la garde en fût rendue aux religieux latins qui en avaient précédemment le dépôt. Cet intérêt tenait une grande place alors dans les préoccupations sincères de la chrétienté, sans s'appeler encore, ni *la question* d'Orient, ni *la question* des lieux saints. L'Europe avait sollicité vainement les stipulations que dicta Jean III. Elles couvrirent de gloire la Pologne et son roi.

La paix de Zurawno fut ainsi racontée en France[1] : « La paix de Pologne est faite, mais romanesquement. *Ce héros*, à la tête de 15 000 hommes, entouré de 200 000, les a forcés, l'épée à la main, à signer le traité. Il s'était campé si avantageusement que, depuis La Calprenède[2], on n'avait rien vu de pareil. C'est la plus grande nouvelle que le roi pût recevoir, par les ennemis que le roi de Pologne et le Grand-Seigneur vont nous ôter de dessus les bras. Le M....[3] a déjà mandé qu'il avait eu bien de la peine à conclure cette paix. Il souffle, il s'essuie le front, comme ce médecin qui avait eu tant de peine à faire parler cette femme qui n'était point muette. Dieu sait quelle bavarderie ! C'est à peu près la même peine qu'il eut, quand on élut *ce brave roi*. »

Mme de Sévigné avait raison. *Le Marseille* avait peu contribué aux négociations de Zurawno ; il n'y était pas. Deux jours avant, il avait voulu, ainsi que le marquis de Béthune et un envoyé d'Angleterre, pénétrer dans le camp polonais, et se porter pour médiateur. Shaïtan-Pacha fit trancher la tête au trompette que les trois ministres lui avaient envoyé. Ils ne parvinrent jusqu'au roi de Pologne que pour voir l'armée ottomane replier ses tentes.

On avait répandu que ce prélat était enfin pourvu du chapeau, demandé pour lui par le roi de Pologne. Mme de Sévigné, qui ne l'aimait pas, écrivit à sa fille : « Ce que vous dites de la raison qui vous fait être ravie que M. de Marseille soit cardinal, est justement la mienne. Il n'aura plus la joie, ni l'espérance de l'être. » Il y a longtemps que

1. Mme de Sévigné, lettre du 18 novembre 1676.
2. Allusion aux romans héroïques du temps.
3. L'évêque de Marseille.

nous pensons qu'un bon livre à faire, c'est la correspondance de Mme de Sévigné, étudiée au point de vue de l'histoire et de la politique contemporaines. Elle renferme des mines d'or.

Cependant, l'armée musulmane, après avoir porté le ravage dans toute la contrée, manquait de tout à son tour. Elle fit sur-le-champ ses apprêts de départ, demandant à grands cris la satisfaction de contempler de près le *lion invincible* qu'elle avait tant vu sur les champs de bataille. Shaïtan-Pacha se tint seul à l'écart. Ses troupes et ses lieutenants défilèrent devant le roi, en remettant dans ses mains 15 000 Russiens destinés à l'esclavage. C'était pour lui le plus riche des trophées.

Jean comptait s'attacher aux pas des barbares et aller aux frontières attendre, sur un pied respectable, la ratification du divan. Mais ni la victoire, ni les revers, ni la guerre, ni la paix ne pouvaient retenir sous les drapeaux, au delà d'une campagne et en quelque sorte d'un coup de main, ce vaillant et malheureux peuple qui avait traversé les siècles sans perdre une seule des pratiques de sa vie barbare. Tout s'écoula; et sur l'autre rive du Dniester se rencontra le prince Michel Radziwill, qui arrivait avec la Pospolite ardente à délivrer son roi (19)! Michel apprit au roi que sur le trône pontifical venait de monter, sous le nom d'Innocent XI, ce même Odescalchi que nous avons vu bénir l'union de Jean avec Marie-Casimire, alors comtesse Zamoyska. Ce pontife avait autrefois porté les armes dans les rangs de l'armée polonaise; il avait depuis lors représenté le saint-siége près la république et contracté des liens étroits avec la plupart des grands : c'était un allié assuré à la Pologne. Son premier soin venait d'être, en effet,

d'envoyer au roi 150 000 florins pour l'assister dans sa guerre contre l'infidèle. Les deux armées polonaises, en se joignant, célébrèrent, au bruit des fanfares et des salves répétées, les mystères saints, à la gloire du Dieu qui versait tant de bienfaits sur la républiqne. Il y avait trente ans que les malheurs des Kosakes, leur rébellion et les mépris obstinés de leurs maîtres avaient allumé l'incendie. Sobieski avait pu seul l'empêcher d'être mortel pour son pays. Après tant et de si cruelles épreuves, la Pologne respira. Depuis le grand règne de Wladislas, c'était la première fois.

Ce que Jean Sobieski était pour son pays, la nation polonaise l'avait été, pendant ces trente années, pour le reste du monde. Les peuples, dans leur reconnaissance, la nommèrent avec raison le boulevard de la chrétienté. Comment dire, en effet, ce qui serait advenu, si les Ottomans, alors au plus haut point de leur splendeur, ne s'étaient pas usés, trente ans de suite, comme le dragon sur la lime, au glaive de la Pologne; s'ils n'avaient pas été empêchés par cette guerre obstinée de tourner toutes leurs forces sur les Vénitiens ou sur les impériaux, pendant la longue conflagration de l'Occident? Maîtres de Bude et de presque toute la Hongrie, ils n'avaient qu'un pas à faire pour écraser l'Autriche ou Venise. Plus tard, ils le voudront. Mais la face du monde sera changée : la paix régnera en Europe; Achmet Kiuperli n'aura pas survécu (23 octobre) au traité de Zurawno, et Jean Sobieski sera toujours plein de vie.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

# LIVRE HUITIÈME.

---

## SUITE DU RÈGNE DE JEAN III.

### PRÉLIMINAIRES DE LA CAMPAGNE DE VIENNE.

(Octobre 1676. — Décembre 1682.)

SOMMAIRE.

Négociations de toutes les puissances. Congrès de Nimègue. — Craintes du Brandebourg et de l'Autriche du côté de la Pologne. — Cordon bleu de Jean III. Aventure de Brisacier. — Récris du parti autrichien dans la diète. Persistance de Jean dans la politique de la France. Secours aux Hongrois. Projets sur la Prusse. — Troubles de Dantzig. Strauch. Jean Hevelke. — Manœuvres de l'Autriche dans le sérail. Kara-Mustapha, grand vizir. Ses insultes à la Pologne. — Georges Chmielnicki. Son histoire. Campagne de Kara-Mustapha contre les Moskowites. — Traité de la Moskowie avec la Pologne. Traité de la France et de la Hollande à Nimègue. — Changement dans la politique du roi de Pologne. — Ultimatum de la Porte. Résolutions du roi. — Diète de Grodno. Ses particularités. Ses orages. Jésuites. Accord des factions à prolonger les débats. — Tentatives de croisade. Plan du roi de Pologne. Adhésion d'Innocent XI. — Refus de Léopold. Paix générale en Europe. — Tableau de la politique de Louis XIV. Suite de la lutte contre la maison d'Autriche. Envahissements en pleine paix. — Résistance d'Innocent XI et de Jean III. — Hostilités du parti français contre le roi. Diète de Warsowie. Comment rompue. Arrangement avec la Porte. Repos de la Pologne. — Agressions de Louis XIV contre l'empire. Armements des Turks. — Détresse de Léopold. Frédéric-Guillaume. Pierre Ier. Recours de l'empire à la Pologne. — Hostilités. Victoires de Tékéli. Marche de Mahomet IV et de Louis XIV. Dangers de la maison d'Autriche.

Le monde entier négociait alors : Louis XIV, avec la Hollande, avec le Brandebourg, avec le Danemark, avec l'Angleterre, avec la Turquie, avec Alger, avec Tunis, avec Gênes, avec l'Espagne, avec l'Autriche, avec les Hongrois insurgés; l'empereur, avec Louis XIV et Charles XI de Suède; Charles XI, avec le grand-électeur, le Danemark, la Moskowie; la Moskowie, avec la Suède et la Perse, la

Hollande et la Chine, la Porte et la Pologne; la Pologne, avec la cour de Rome, la république de Venise, la Transylvanie, les hospodars dont elle recherchait toujours l'alliance, avec le Brandebourg qui retenait ses villes, enlevait ses citoyens et confisquait ses revenus, avec l'Autriche qui lui contestait les salines de Wiéliczka, avec les Turks qui pressaient l'envoi de l'ambassade extraordinaire annoncée au divan. Enfin, le congrès de Nimègue travaillait, sous la médiation de l'Angleterre, à replacer cette Europe, agitée par tant d'intérêts divers et tant de luttes acharnées, sur les bases du congrès de Westphalie.

Mais, au milieu de ces pacifiques démonstrations, la guerre continuait à tenir le monde en feu. Il y avait peu d'États qui n'eussent leurs provinces assaillies et désolées par les mouvements des armées contraires. En conservant le vieil usage de ne marcher qu'avec un cortége de noblesse et de gens d'armes, qui avaient l'air d'autant d'armées et qui en avaient les mœurs, ces ambassades sans nombre, dont l'Europe entière était sillonnée en tout sens d'une façon nouvelle, portaient de contrée en contrée le pillage, les insolences, le rapt, en un mot les désordres de la guerre, autant et plus que les perspectives de la paix.

La Pologne seule prit possession d'un repos qui n'était troublé que par les dévastations habituelles de sa propre armée. Elle célébrait dans les fêtes l'avénement de cette ère nouvelle. Les palatinats n'avaient pas assez de pompes et assez de louanges pour consacrer les travaux de l'*héroïque*, du *divin* Jean III, de *ce Jupiter*, de *ce Phébus*, de *ce Mercure*, de *cet Apollon*, de *cet Alcide*, de *ce dieu Mars* [1], qui

1. Voir les lettres de Zaluski, les harangues de Radziwill, celles du maréchal de la diète, les panégyriques de Martin Winkler et de Joseph Bieza-

avait à la fois servi glorieusement la cause de Jésus-Christ, sauvé sa patrie, et conquis à cette patrie fortunée un repos dont lui seul ne devait pas jouir.

C'était dans sa retraite chérie de Zolkiew, près de Marie-Casimire, loin du bruit et du faste d'une capitale, qu'il était allé cacher sa renommée (28 octobre). Les hommages des peuples, les intérêts des cours, les chagrins vinrent de toutes parts l'y chercher.

L'évêque de Marseille ne s'était pas seulement vanté à la France d'avoir fait la paix de Zurawno. Il le disait à toute la Pologne; le monde entier le crut, tant cette paix entrait merveilleusement dans les vues de Louis XIV. L'empereur craignit de voir les Turks fondre sur les provinces héréditaires. Le bruit en était déjà public à Paris depuis longtemps. «Que dites-vous de notre bonheur, qui fait venir notre ami le Turk en Hongrie...?» disait déjà Mme de Sévigné, le 29 avril de cette même année, c'est-à-dire plusieurs mois auparavant.

Frédéric-Guillaume, de son côté, redouta une invasion dans la Prusse ducale, ou dans le Brandebourg. Il était vrai, en effet, que la cour de France épuisait toutes les ressources de la politique pour entraîner Jean dans ses alliances et ses inimitiés. S'il voulait porter la guerre dans l'empire, la couronne de Hongrie lui était offerte et garantie; s'il préférait s'étendre vers le nord, c'était la Prusse ducale et le cours de l'Oder qui lui étaient assurés. Aussi les deux cabinets menacés mirent-ils tout en œuvre pour troubler la concorde et la sécurité de la Pologne. Sur la foi de leurs émissaires, la république se crut à la veille de guerres nou-

nowski, professeur de Krakowie, les poésies de Krasicki, de Morsztyn, de Kwiatkiewicz, etc., etc.

velles, hasardées pour le bon plaisir du cabinet de Versailles. Les incidents les plus simples alimentaient ces alarmes. Un jour (27 novembre), c'était un courrier du grand Condé qui arrivait de Chantilly, portant simplement une lettre de félicitations sur la campagne de Zurawno, la plus belle du roi de Pologne au jugement de ce grand maître. Une autre fois, c'était Béthune qui recevait Jean, au nom de Louis XIV, chevalier de ses ordres. La faction de l'Autriche fit grand bruit de ce cordon bleu donné depuis près d'un an, et c'était juste ! la faction de France s'était soulevée, quand Michel avait pris le collier de la Toison-d'Or. A la vérité, on savait de reste que Jean n'était le vassal de personne, qu'il ne prêtait pas de serments indignes de lui. Mais l'esprit à la fois ombrageux et loyal des Polonais voyait, dans les Ordres du reste de l'Europe, des liens étroits et des engagements féodaux. Ils ne doutèrent point que la politique de la cour ne fût enchaînée à celle de la France.

Cependant, d'étranges incidents s'étaient passés. On se souvient que Louis XIV avait autrefois offert à Sobieski une retraite en France avec le bâton de maréchal ou une duché-pairie. Ce titre ducal, qui n'avait jamais existé, semblait désormais à tous ses proches une propriété de famille. La reine le demanda pour son père, et Louis objecta qu'il fallait d'abord au marquis d'Arquien une terre assez opulente pour soutenir la dignité la plus haute de la monarchie. Dans le même temps, le marquis de Béthune, zélé pour ses propres intérêts autant que pour ceux du roi son maître, s'avisa aussi de revendiquer pour soi le duché, de le revendiquer au nom, mais à l'insu de son royal beau-frère. L'amitié de M. de Seignelay et du grand Colbert

travaillait à faire pencher la balance en faveur de ses prétentions, lorsque survint une troisième candidature, si bizarre qu'elle entraîna les deux autres dans un même revers, et presque dans un même ridicule.

Un carme français parut à Warsowie, chargé d'une haute et mystérieuse mission auprès du roi. Tous les partis prirent l'éveil. Il apportait des lettres d'un M. de Brisacier, secrétaire de la reine de France. Ce personnage, fils d'un maître des comptes, et apparenté à une foule d'officiers inférieurs de la maison royale, s'était mis à croire ou à dire que Mme de Brisacier, sa mère, encore vivante, avait été honorée des premières amours de Sobieski dans son voyagè au temps de la Fronde. Il assurait avoir eu la gloire de naître de cet obscur commerce, et pensait que le brillant mousquetaire, dont il se disait issu, étant devenu roi, rien de moins que le duché ne pouvait honorer suffisamment sa naissance quasi-souveraine. Ce misérable avait eu la tête montée par le funeste scandale des amours et des adoptions de Louis XIV. Jean ne retrouvait dans sa mémoire nul souvenir de Mme de Brisacier; mais il lui parut tout simple, disait-il, qu'elle se fût effacée dans le nombre de ses bonnes ou mauvaises fortunes. Ses doutes cédèrent, quand le carme lui remit, avec un riche portrait de la reine Marie-Thérèse, une lettre de cette vertueuse princesse, attestant la notoriété des faits, et sollicitant, dans les termes les plus vifs, l'intervention de Sa Majesté Polonaise auprès du roi son époux, en faveur d'un officier de sa maison, revêtu, disait la lettre, de toute sa confiance et de toute son estime.

Le roi fut étonné, mais écrivit à Louis XIV par déférence pour cette prière auguste. Louis XIV s'étonna plus encore,

mais se contenta de prétendre que la lettre de la reine était l'œuvre d'un faussaire, et il envoya Brisacier avec sa mère à la Bastille. On put croire, comme dit Mme de Sévigné, que M. le duc de Brisacierski allait être pendu.

Il ne le fut point; les portes de la prison s'ouvrirent au bout de quelque temps, et il mourut en Moskowie cherchant la route des Indes et celle de la fortune. Mais cette affaire eut un éclat fâcheux. Brisacier avait mené mille intrigues honteuses pour arriver à ses fins, et fait grand bruit pour étaler sa gloire. Il s'était vanté d'asseoir sa pairie sur une grande terre, celle de Rieux, qu'il marchanda hautement. Dans le temps donc que Jean soutenait à Zurawno le poids de la puissance ottomane, il était à Paris, à Versailles, dans toute l'Europe, en butte aux railleries, et l'événement se compliqua tout à coup d'un incident financier qui devait occuper longuement l'attention des puissances.

L'abbé de Choisy, qui raconte avec beaucoup de détails toute cette histoire, suppose que Brisacier avait envoyé au roi de Pologne une lettre de change de 100 000 écus, payable à Dantzig. Il ajoute que Jean se la fit payer sur-le-champ, mais qu'il restitua ensuite cette somme, quand l'imposture fut découverte, aux créanciers de l'imposteur. Avec un peu d'attention, on reconnaît promptement une fable dans tout ce récit. Brisacier n'avait eu qu'à peine le patrimoine nécessaire pour acheter son humble charge de secrétaire de la reine. Comment aurait-il possédé la somme, énorme alors, de 100 000 écus? Quel négociant n'eût fait bruit à Paris d'un officier de la reine prenant de telles valeurs sur une terre étrangère, quand une traite de 50 000 mille écus, négociée à Londres quelques années

auparavant par le chevalier de Rohan, avait suffi pour découvrir et perdre ce seigneur illustre? D'un autre côté, où Brisacier eût-il trouvé jamais des créanciers pour des dettes montant à cette somme? Quelle n'aurait pas été la surprise d'un souverain recevant un tel don d'un de ses clients et de ses bâtards? Rien de tout cela, par soi-même, ne pourrait se supposer. Ce qui est vrai, c'est qu'à cette époque, ainsi qu'on le voit dans Daleyrac, un des Akakia, résident de France à Dantzig, négocia sur cette place une lettre de change de 100 000 écus; cette lettre de change devait acquitter un engagement de subsides contracté par la France envers la Suède; ce fut de Warsowie qu'elle arriva à Dantzig, par l'entremise de Béthune; cette négociation, qui devait être ignorée du Brandebourg, était menée mystérieusement; le secret en fut trahi, précisément par la grandeur de la traite; et comme l'aventure de Brisacier préoccupait tous les esprits, le public français rattacha cette nouvelle circonstance à une anecdote dont sa malignité était très-émue. A quatre cents lieues, et avec des communications rares, incomplètes, fautives, la méprise est facile à concevoir[1].

Maintenant, il est curieux de connaître la version française du fond même de l'affaire. On verra que l'initiative, la première pensée, l'envoi d'un agent étaient attribués à Sobieski. Mme de Sévigné écrivait le 25 septembre 1676 : « J'ai trouvé à Paris une affaire répandue partout, qui vous paraîtra fort ridicule. Il y avait à la cour une manière d'agent du roi de Pologne, qui marchandait toutes les belles terres pour son maître. Enfin, il s'était arrêté à

1. *Voyez* Mémoire de l'abbé de Choisy, pour servir à l'histoire de Louis XIV.

celle de Rieux en Bretagne, dont il avait signé le contrat à 500 000 livres. Cet agent a demandé qu'on fît de cette terre un duché, le nom en blanc. Il y a fait mettre les plus beaux droits, mâles et femelles, et tout ce qu'il vous plaira. Le roi et tout le monde croyaient que c'était ou pour M. d'Arquien, ou pour le marquis de Béthune. Cet agent a donné au roi une lettre du roi de Pologne, qui lui nomme, devinez qui? Brisacier, fils du maître des comptes; il s'élevait par un train excessif et des dépenses inutiles : on croyait simplement qu'il fût fou ; cela n'est pas bien rare. Il s'est trouvé que le roi de Pologne, par je ne sais quelle intrigue, assure que Brisacier est originaire de Pologne, en sorte que voilà son nom allongé d'un *ski*, et lui Polonais. Le roi de Pologne ajoute que Brisacier est son parent, et qu'étant autrefois en France il avait voulu épouser sa sœur : il a envoyé une clef d'or à sa mère, comme dame d'honneur de la reine. La médisance, pour se divertir, disait que le roi de Pologne, pour se divertir aussi, avait eu quelques légères dispositions à ne pas haïr la mère, et que ce petit garçon était son fils. Le petit agent a divulgué cette affaire, la croyant faite; et dès que le roi a su le vrai de l'aventure, il a traité cet agent de fou et d'insolent, et l'a chassé de Paris, disant que, sans la considération du roi de Pologne, il l'aurait fait mettre en prison. Sa Majesté a écrit au roi de Pologne, et s'est plainte fraternellement de la profanation qu'il a voulu faire de la principale dignité du royaume; mais le roi regarde toute la protection que le roi de Pologne a accordée à un si mince sujet comme une surprise qu'on lui a faite, et révoque même en doute le pouvoir de son agent. Il laisse à la plume de M. de Pomponne toute la liberté de s'étendre sur un si beau sujet.

On dit que ce petit agent s'est évadé : ainsi cette affaire va dormir jusqu'au retour du courrier[1]. »

Elle ne dormit pas. Elle devait peser sur la politique du nord de l'Europe. Curieux motif de méditation pour ceux qui ont le plus de penchant au fatalisme historique, sous le nom de Philosophie de l'Histoire! Au lieu de tout couvrir par une grâce éclatante à l'un des alliés réels du roi de Pologne, Louis se fit un prétexte de ces ennuis pour rompre toute négociation sur le duché. Le cordon bleu était tout ce que pouvait prétendre le marquis d'Arquien. Marie-Casimire, de plus en plus offensée, ne s'occupa plus que d'appeler son père à la cour de Warsowie (décembre). L'orgueil de Louis XIV, plus fort que sa politique, semblait avoir autant d'application à mortifier et aigrir le couple qui régnait sur la Pologne, que sa politique, au contraire, mettait de prix à se l'attacher.

De toutes ces aventures, il n'était parvenu aux Polonais que des bruits confus sur cette terre de Rieux, destinée, disait-on, à former une duché-pairie pour le fils du roi de Pologne ; ce fils du roi était aux yeux du public le prince Jacques. L'indignation fut grande : on voyait toute la maison royale se jeter dans le vasselage de la France.

La diète s'ouvrit sous ces auspices (janvier 1677). La faction d'Autriche espéra y saisir la victoire. Cette faction avait toujours à sa tête les Opalinski, les princes de la maison de Wisniowieçki, les Paç, qui restaient les rivaux jaloux, les ennemis actifs de leur roi. Autour d'eux se groupaient tous les mécontents qu'avait suscités le nouveau règne, tous les ambitieux qu'il n'avait pas satisfaits. La Litvanie en faisait toujours le fond, parce qu'il y avait

1. 642e lettre de Mme de Sévigné, édit. de Blaise, 1818.

là plus de penchant vers les doctrines de la cour impériale; la Petite-Pologne s'y joignait, trop voisine de l'Autriche pour n'être pas déjà envahie et subjuguée par sa politique. Enfin, cette fois la Podolie faisait cause commune avec les ennemis du roi, épouvantée d'une paix qui maintenait Kamiéniéç dans la possession des Turks. Les opposants arrivèrent pleins d'emportement : le roi avait trahi la république, en sanctionnant par l'abandon d'un tiers de l'Ukraine la rébellion des Kosakes; il l'avait trahie, en livrant à l'infidèle la clef du royaume; et pourquoi? pour mettre à la place d'une guerre sacrée, une guerre impie, une guerre au Brandebourg et à l'Autriche, les alliés constants de la nation! pour combattre des chrétiens, au lieu de combattre des musulmans! pour asservir ses concitoyens à la France, au lieu de les affranchir des infidèles! pour perdre le sang polonais dans des luttes inutiles à la Pologne, au lieu de l'employer à conquérir une paix glorieuse!... Et, comme il fallait de ces griefs qui saisissent l'esprit des masses, peuple ou noblesse, on ajoutait qu'avec l'aide de la France, il marchait hardiment au pouvoir absolu; qu'il avait jeté le masque, en se portant pour chef de l'armée au lieu et place des grands hetmans, violation des lois qui ne pouvait être trop tôt réprimée. Car ces lois, héritage de la sagesse des aïeux, avaient trop bien prévu qu'avec un roi maître des soldats, c'en serait fait de la liberté!

Le bon sens de la diète (février) fit justice de ces clameurs, et le parti vaincu n'osa point lutter contre le vœu de la majorité en faisant usage de son droit de *veto*. Le palatin de Kulm, Gninski, fut chargé de porter à Constantinople la ratification de la paix de Zurawno. On désigna

des plénipotentiaires pour traiter avec Abaffi et les hospodars. La reine obtint la nomination du comte de Maligny à l'ambassade de France. Le parti de la cour l'emporta enfin de tous points (mars). Qui pouvait oublier quelle nécessité terrible avait pesé sur le roi de Pologne, à Zurawno ? Qui ne s'estimait heureux qu'il eût commandé l'armée dans cette grande occurrence? Comment ne pas sentir que la paix seule donnerait les moyens de ressaisir quelque jour, avec la capitale de la Podolie, l'ancienne suzeraineté des Polonais sur les Kosakes, les Walaques et les Moldaves? La paix pouvait seule rétablir les armées et les finances, les finances, épuisées à ce point que le trésor était impuissant à fournir les 100 000 livres votées pour l'ambassade de Constantinople. Il fallut que quelques évêques s'entendissent avec le commerce de Dantzig pour en faire l'avance sur gages. Alors seulement Gninski put songer aux préparatifs de son départ (avril).

On ne saurait douter que, malgré les mécontentements de Marie-Casimire et les siens propres, le roi ne fût entré fort avant dans les vues de la France. Il avait le cœur très-français, et luttait pour ne pas laisser des ressentiments privés dominer ses conseils. Suivant toute apparence, il avait penché vers les desseins de Béthune. Le Brandebourg, l'empereur et leur faction étaient alarmés. Déjà le marquis de Béthune recrutait publiquement (mai) pour le service des mécontents hongrois. Les reîtres, les Walaques, tous les aventuriers, tous les mercenaires qui se trouvaient sans emploi dans l'armée polonaise, accoururent sous l'étendard que tenait levé le ministre de Louis XIV. Nombre de gentilshommes s'y pressèrent. Le grand enseigne Lubomirski, et un Français, le comte de Boham, se por-

taient hautement pour chefs de cette troupe, qui monta bientôt à 6000 combattants. Soit dévouement à Louis XIV quand même, soit ressentiment plus vif des procédés hostiles de Léopold, soit sympathie pour cette vieille nation qui défendait la liberté de ses pères, Jean ferma les yeux.

Au mépris des vives réclamations du parti autrichien, Béthune n'était occupé qu'à lancer la Pologne dans d'autres aventures (juin). Le grand-électeur s'apprêtait à mettre de nouveau le siége devant Stettin, dernier rempart de la Poméranie suédoise. La France s'était engagée à faire les frais d'une diversion que la Suède voulait tenter, en attaquant par la Livonie la Prusse ducale. Le marquis de Béthune levait d'avance dans la Prusse royale (c'est-à-dire polonaise), une petite armée, qu'il tenait cantonnée sur les bords de la Wistule pour appuyer les Suédois à leur apparition. Tous ces actes étaient contraires au droit des gens. Les plans auxquels ils se liaient évidemment, ne pourraient recevoir d'exécution qu'avec le concours déclaré du roi, puisqu'il fallait que le passage fût donné à l'armée de Charles XI au travers de la Corlande et de la Samogitie. Jean pouvait être entraîné : il avait à se plaindre des usurpations et des procédés de Frédéric-Guillaume, non moins que de la politique de Léopold. Ces deux cours, avec leurs frontières incertaines et leurs populations mêlées, lui paraissaient un voisinage fatalement redoutable. Son point de vue fondamental était de regarder toujours le cabinet français comme l'allié naturel, le défenseur nécessaire de la république contre ces voisins inquiets et ambitieux ; politique très-juste, quoiqu'elle dût être déçue, à trois reprises, cent ans plus tard ! Le secours alors ne viendra pas d'où il l'avait espéré. Les dangers seront bien où il les avait prévus.

La proposition, souvent renouvelée par Louis XIV, d'assurer à Jean la conquête de Königsberg et de toute la Prusse ducale, ou brandebourgeoise, pour prix de ses bons offices, l'avait dû séduire. Le retour de cette province à la domination de la Pologne aurait produit pour la république une foule de biens : l'affaiblissement de la maison de Brandebourg et son confinement sur la rive gauche de l'Oder; la suppression d'une enclave, occasion et instrument d'agressions sans terme; l'acquisition d'un vaste littoral, tout entier polonais, depuis la Poméranie jusqu'à la Courlande; l'accession d'une population industrieuse et commerçante, d'une bourgeoisie éclairée, de ports fréquentés; enfin, un rang parmi les puissances navales de la Baltique et l'avantage d'être en sûreté, de ce côté, quand partout ailleurs la république était une place démantelée que tout le monde pouvait assaillir et morceler!

Frédéric-Guillaume menacé chercha (juillet) dans une guerre civile des moyens de défense. Dantzig était une république dans la république. Cette cité, puissante dans tout le Nord par le commerce et les richesses, se gouvernait par ses propres maximes, sous la protection de la couronne de Pologne. Selon la pratique des États populaires, les haines et les partialités y régnaient plus souverainement que les lois. Il y avait guerre entre le sénat et le peuple, entre les magistrats et les citoyens, entre les luthériens et les calvinistes, entre le parti prussien et le parti polonais. Les émissaires du Brandebourg soufflèrent la discorde. Un tribun, plein de fougue et d'éloquence, mit, de son côté, la ville en feu. Strauch était son nom ; la chaire luthérienne, son champ de bataille; l'abolition des impôts et des privilèges, son étendard. Destitué par les magistrats, réin-

tégré par le peuple, la peur le saisit; il s'enfuit à Hambourg, et fut arrêté sur la route par le grand-électeur, qu'il avait souvent maltraité dans ses discours et dans ses écrits. La querelle entre ces deux puissances était ancienne. Frédéric ayant une fois fait avertir le docteur de prendre garde à lui, attendu que la bastille prussienne de Pilaw n'était pas loin de Dantzig, il avait répondu que l'enfer était encore plus près de Berlin. Cependant, l'électeur n'était pas encore damné, et Strauch était pris. A cette nouvelle, le peuple de Dantzig (1er août) entra en délire. Il fallut que le roi accourût pour apaiser ses fureurs. La reine, de nouveau grosse de huit mois, lui prêta le secours du charme entraînant de sa grâce et de sa beauté. Le couple illustre fut reçu avec enthousiasme par cette population insurgée. On crut à la parole du roi, disant qu'il avait réclamé Strauch. On sut gré à la reine d'avoir choisi Dantzig pour berceau du prince qu'elle mit au jour (6 septembre). La gloire de Jean donnait tant de prix et d'autorité à ses efforts pour réconcilier les partis et adoucir les sectes, que l'ordre renaquit à sa voix. Le peuple, qui était luthérien, cessa de demander l'expulsion des riches, qui, la plupart, étaient calvinistes. Le primat Olszowski étant mort subitement à la table du roi (17 septembre), ses obsèques purent être célébrées publiquement avec toutes les pompes de l'Église catholique. Il y avait plus de cent ans que Dantzig n'avait vu la croix promenée dans ses rues. Il fallut, disaient les magistrats, la passion qu'on avait de plaire au roi pour obtenir des habitants cette marque de leur obéissance aveugle et de leur affection[1]. Deux époux, célèbres dans la science de Kopernic, Jean Hevelke et sa femme, dont la

1. Gazette de France, 1677.

docte conversation charmait le séjour du roi dans ces contrées, consacrèrent cette réconciliation subite de leurs concitoyens, en donnant à une constellation qu'ils venaient de découvrir le nom de Sobieski. Jean Hevelke était de ces savants sur lesquels s'étendaient les libéralités magnifiques de Louis XIV, de ceux qui ont fait dire à Boileau :

> Est-il quelque vertu sous les glaces de l'Ourse
> Dont la triste indigence ose encore approcher,
> Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?

Autant Frédéric-Guillaume s'obstinait à refuser de rendre Strauch au roi de Pologne, parce que c'eût été rendre le repos à la Prusse royale, autant Léopold, dont les provinces étaient envahies par l'armée du chevalier Lubomirski et du comte de Boham, s'appliquait à chercher des garanties, ou bien des représailles. Ce fut à Constantinople qu'il les trouva. Malheureux en Flandre, où Louis avait enlevé au printemps Valenciennes, Cambrai, Saint-Omer; malheureux en Lorraine, où le brave duc Charles venait d'être obligé de replier ses enseignes avec sa devise fameuse, *Aut nunc, aut nunquam;* malheureux en Hongrie, où le comte de Boham écrasa les troupes impériales (9 octobre); malheureux en Allemagne, où Créqui s'empara de Fribourg (17), l'empereur tourna ses efforts du côté du divan. Achmet Kiuperli ne vivait plus; la paix de Zurawno avait été le dernier acte de son glorieux ministère. Un personnage, destiné aussi à tenir une grande place dans les affaires de l'Europe et dans l'histoire, Kara-Mustapha, beau-frère de Kiuperli et favori du Grand-Seigneur, avait hérité du sceau de l'empire. Au comble de la puissance, il venait d'être élevé jusques à la famille impériale et de re-

cevoir la main d'une fille de Mahomet IV, âgée de cinq ans. A ce moment l'ambassadeur polonais parut sur le territoire ottoman. Il allait trouver une politique nouvelle Ce n'était plus la paix qu'on voulait au sérail, c'était la guerre. A qui la destinait-on? A l'empire? à la république de Pologne? au tzar? On ne le savait pas encore. Mais la hauteur des formes et du langage attestait qu'on n'était embarrassé que sur le choix des ennemis.

L'ambassadeur de France, Guilleragues, s'était brouillé avec le grand vizir pour une question de tabouret. Il était gardé à vue à Péra. Les impériaux, dont il ne pouvait balancer les intrigues et l'or, en profitaient pour prendre de l'ascendant. Ils animèrent le sérail contre la Pologne. Des difficultés inouïes accueillirent le palatin de Kulm aux portes de Constantinople. On le retint sept mois entiers à Daud-Pacha, faute de pouvoir convenir du cérémonial de son entrée; il se vit obligé de demander des vivres pour sa suite, composée dans le principe de 3 à 400 gentilshommes, et, selon l'usage, grossie sur la route de nombreuses caravanes de marchands. Maintenant, il n'avait pas moins de 800 chevaux. Le grand vizir, en apprenant quel cortége entourait l'ambassadeur polonais, répondit que s'il amenait tout ce monde pour prendre Constantinople, ce n'était pas assez; que si c'était pour honorer sa marche, c'était beaucoup trop. On voit que Kara-Mustapha ne laissait pas d'être un homme de sens : « Du reste, ajouta-t-il, il nous sera très-facile de nourrir 700 Polonais à Daud-Pacha. Le sultan en nourrit bien 7000 sur ses galères. »

Gninski put enfin pénétrer dans Constantinople. Comme on apportait au vizir les fers d'argent (1678, janvier) que

les chevaux de l'ambassade avaient perdus : « Ces infidèles, dit-il, ont des fers d'argent, mais des têtes de plomb, puisque, envoyés d'une pauvre république, ils ne savent pas faire de l'argent un meilleur usage. » Après ces débuts, Gninski eut ses audiences (13 janvier), et entama les négociations ; mais on pressent qu'il ne trouva plus que des prétentions hostiles et des caprices insultants. L'Autriche avait attaqué la paix de Zurawno à Constantinople, comme honteuse pour l'islamisme ; à Warsowie, comme honteuse pour la Pologne, et le superbe successeur d'Achmet Kiuperli prêtait l'oreille à ses suggestions aussi bien que les Paç.

Chose singulière ! A ce même moment où la fidélité persévérante de Jean à l'alliance de Louis XIV armait contre lui les ressentiments de deux voisins redoutables, du Brandebourg et de l'Autriche, sans même que la paix fût encore affermie du côté des Turks, Louis ne pouvait se résoudre à donner les plus légitimes contentements à l'orgueil de Marie-Casimire. Le marquis d'Arquien, appelé, faute de mieux, à la cour de sa fille, vendit sa charge de capitaine des gardes suisses du duc d'Orléans. La marquise de Béthune, son autre fille, qui n'avait pas été payée de toute sa dot, saisit dans les mains de Monsieur, duc d'Orléans, le prix de la charge de son père (février) ; elle eut à ce sujet avec sa royale sœur de Pologne une querelle bruyante, y fit intervenir Monsieur, et provoqua ainsi entre ce prince et la reine de Pologne une correspondance injurieuse qui laissa dans l'âme de Marie-Casimire de justes et ineffaçables ressentiments. Louis XIV aurait pu s'opposer aux procédés du duc d'Orléans son frère ; il aima mieux rappeler de Warsowie son ambassadeur. Le cœur navré de tracasseries sans cesse renaissantes, toujours occupé à en dérober le spectacle à

l'Europe, et d'ailleurs attaché à l'esprit aimable, à la conversation éclairée du marquis de Béthune, Jean le retint. Ainsi, la position de la Pologne, avec son roi élu, restait affaiblie, compromise, irritée, pleine de complications et de périls du fait de cette dissonance, même quand l'élection avait donné un grand roi !

Louis XIV, Mahomet IV, ou plutôt Kara-Mustapha, son ministre et son gendre, enfin le jeune comte Émeric Tékéli, fixaient les regards du monde. Louis, dans une campagne d'hiver, enlevait Gand et Ypres (9-25 mars). A l'aspect du roi de France pénétrant dans ces places qui n'avaient jamais vu, disait Pélisson, un de nos rois, Racine et Boileau, qui suivaient l'armée, ne tarissaient pas de louanges, ni la France et l'Europe d'étonnement. Tékéli venait d'être promu au commandement par les Hongrois, et, dans une campagne éclatante, il fixait la victoire sous ses drapeaux. De son côté, Kara-Mustapha employait l'hiver à persécuter Gninski de ses insolences, et à inquiéter de ses armements la chrétienté entière. Bravant à la fois trois empires, il n'accordait au palatin de Kulm de rares audiences, que pour charger le traité de Zurawno de conditions altières ; il soutenait hautement la guerre de Hongrie et marchait, à la tête des 300 000 combattants de toutes les expéditions ottomanes, contre les récentes conquêtes du tzar sur le Borysthène.

C'était le temps d'étranges aventures (avril). Kara-Mustapha voulait présenter aux Kosakes de l'Ukraine et aux Zaporogues un hetman qui pût remplacer Doroszenko, captif à Moskou. On se rappela qu'il y avait aux Sept-Tours un pauvre caloyer (moine) enseveli depuis longues années dans un cachot. C'était Georges Chmielnicki, le fils de

Bodgan, celui que nous avons appelé le Richard de ces Cromwells sauvages. En se réfugiant dans un cloître pour fuir le pouvoir et chercher le repos, il était tombé dans une horde de Tatars, et y avait trouvé l'esclavage. Vendu en Krimée, reconnu et envoyé à Constantinople, jeté aux Sept-Tours, il aperçut en rade quelques vaisseaux français, et, pour les joindre à la nage, s'évada par une fenêtre de sa prison. La corde se rompit; il tomba rudement, se releva, franchit une haute muraille, tomba encore, demeura évanoui dans le sang et la vase, fut découvert, condamné au bâton, attaché dans son cachot à un carcan de fer, puis douze ans s'écoulèrent. Un jour, sa prison s'ouvre; des esclaves s'agenouillent, non pour lui demander sa tête, mais pour lui présenter les pelisses d'honneur, lui donner un cheval et des armes, le conduire en grande pompe au sultan, qui l'institue duc et hospodar des Russies. Il accompagna le vizir et sa puissante armée, condamné maintenant, par une suite de sa servitude, à reconquérir la souveraineté de son père. On ne peut jamais dire de quelles extrémités ne reviendront pas au pouvoir les vaincus du sort!

Jean était à Dantzig; la sédition l'y avait rappelé (3 mai), provoquée par l'imprudence de religieux qui s'étaient autorisés des condescendances du parti luthérien envers le roi pour scandaliser les réformés par le spectacle de processions publiques. Les malheureux payèrent de leur sang cette témérité; la révolte fut effroyable (7 mai). L'intervention habile et ferme du roi l'ayant calmée, Frédéric-Guillaume n'imagina rien de mieux pour raviver les passions, que de relâcher Strauch. Le docteur fut reçu (22 juillet) au milieu des pompes de l'allégresse

publique. Mais il y a une vertu dans les prisons de Berlin : il en revint tout changé. « C'était, dit un historien du temps[1], le même homme; ce n'était point le même factieux. » Tranquille de ce côté, Jean aurait pu, dans l'absence même des Suédois qui s'annonçaient toujours et se faisaient toujours attendre, frapper sur la Prusse ducale le coup qu'il méditait, si la marche des armées ottomanes ne l'eût tenu dans de vives alarmes. Le torrent pouvait tout à coup se détourner sur la Pologne. Le nom de Chmielniçki ne laissait pas que d'être redoutable par la contagion des espérances et des souvenirs de liberté qu'il réveillait chez les paysans de toutes les Russies polonaises. Il fallut porter les hetmans avec toutes les troupes aux frontières, et presser les négociations de Moskou. On pouvait empêcher le tzar Fœdor de traiter avec la Porte, en concluant une étroite alliance avec lui. Cette alliance était bonne, à tout événement, pour affronter soit le Brandebourg, soit les Turks, soit Léopold. Mais le tzar, tout en désirant fort la coalition proposée, avait soin d'annoncer des prétentions exorbitantes. Il menaça un jour les ambassadeurs de la république de les jeter en prison, eux et toute leur suite, qui passait 1500 personnes. Ces ambassadeurs étaient les princes Michel Czartoryski et Casimir-Jean Sapieha. Ils rentrent dans leurs logements, livrent des tonneaux de vin et d'eau-de-vie à tout leur monde, établissent leurs trompettes sur les toits, leurs musiciens italiens et allemands aux fenêtres, passent enfin toute la soirée dans une fête bruyante. Le tzar et tout Moskou s'étonnèrent. A minuit, Fœdor appelle un de ses chambellans; cet homme dormait, il n'entend pas. Son maître prend une lampe, et lui brûle la barbe. Il

1. Mémoires du chevalier de Beaujeu.

s'éveille alors, en criant que le Kremlin est en feu ; puis remis enfin de son émoi, il va, par l'ordre de son maître, savoir d'où vient le vacarme qui importune le tzar ; il se présente, tout honteux de la mésaventure de sa barbe, aux chambellans de Czartoryski, et apprend d'eux que l'ambassade polonaise est en joie, parce qu'elle quitte Moskou le lendemain pour regagner la Pologne. Cette nouvelle troubla Fœdor. Trois jours après (26 juillet), le traité était conclu.

Ce traité se réduisit à renouveler pour treize ans, jusqu'en juin 1693, la trêve d'Andruskow, qui devait expirer au mois d'octobre. De cette sorte, le destin de Kiow et de Smolensk restait encore indécis. Mais Fœdor payait 1 300 000 florins pour indemnité de l'occupation. Il promettait de restituer la Séverie à la diète prochaine, et restituait sur-le-champ plusieurs districts de la Russie-Blanche. Jean Sobieski n'était occupé qu'à guérir les blessures des règnes précédents.

Cette paix était nécessaire. Tout plia devant les Turks. Radamanowski se fit battre (17 août). Czéhryn, place d'armes des Kosakes, tomba au pouvoir de Kara-Mustapha et de Georges Chmielnicki. Le vizir poursuivit les Moskowites (septembre) jusque dans le Borysthène, et s'en revint dégoûté de cette guerre dans des contrées sauvages, occupé seulement de construire à Oczakow une place d'armes qui, dominant à la fois le cours du Dniester et la mer Noire, imposât en même temps aux Kosakes et aux Tatars, aux Moldaves et aux Russiens, aux Moskowites et aux Polonais. Les conquêtes de cette campagne profitèrent peu à Chmielnicki, personnage singulier qui avait dans sa destinée de ne pouvoir être ni moine, ni souverain. La puis-

sance et la retraite lui réussissaient également mal. A peine maître de l'héritage de son père, il disparut, tué, suivant les uns, dans un combat; suivant d'autres, ramené aux Sept-Tours. La Porte réunit le gouvernement de l'Ukraine à celui de la Moldavie dans les mains de l'heureux Ducas, qui, de valet d'un marchand d'Yassy, devenu hospodar, sut longtemps, contre l'usage des parvenus, faire bénir ses lois, et enleva ainsi plus que jamais les Kosakes à la domination de la Pologne.

Des événements plus grands s'étaient passés sur la scène du monde. Louis XIV n'avait pas été enivré par la victoire; il savait la tempérer, afin de l'affermir : pour avoir triomphé si longtemps des alliés, il ne croyait pas devoir affronter l'univers. Une de ses applications était de tenir la Grande-Bretagne loin des affaires de l'Europe; dans ce but, il avait acheté Charles II, qui, en bon Écossais, lui vendit l'Angleterre. « Le parlement d'Angleterre, disait un homme d'esprit[1] l'année précédente, nous hait fort; mais le roi rabat les coups. Son savoir-faire nous garantira de leurs mauvais desseins. »

Ce savoir-faire s'usa; Charles, après avoir trahi tour à tour sa gloire pour ses plaisirs, ses amis pour son repos, sa patrie pour Louis XIV, se mit à trahir Louis XIV, on ne sait pourquoi, mais sans doute par lassitude ou impuissance de lutter plus longtemps contre le vœu public. Malgré ses promesses, malgré ses marchés, il laissa le duc d'York contracter, par le mariage de sa fille avec le prince d'Orange, cette alliance de famille si contraire à son penchant, et si funeste peu après à sa maison. L'introduction de protestants passionnés dans une famille anglicane de si-

1. Bussy-Rabutin, lettre du 9 avril 1677.

tuation et catholique de naissance, on dirait de cœur, si le mot n'était trop grand pour des princes si corrompus, était une faute qui devait être fatale. Elle le fut. Émancipé par cet acte du côté de Louis XIV, Charles fit davantage : il convoqua les chambres. Telle est l'énergie qu'impriment les assemblées nationales, quelquefois, il est vrai, périlleusement, que l'annonce d'une session prochaine du parlement opéra ce que les armes du continent conjuré n'avaient pu obtenir. « *Cette seule nouvelle*, écrivait Pélisson, produira de très-mauvais effets contre nous, tant en Hollande qu'en Allemagne, et leur rendra le courage que les mauvais succès de cette année commençaient à leur ôter. »

Louis avait tourné alors à la paix, dans l'espoir de réussir plus sûrement que par la guerre à rompre une coalition formidable ; les états-généraux y inclinaient par déplaisir du mariage du plus grand de leurs citoyens, car le prince d'Orange n'était pour eux rien de plus, avec une fille de cette maison despotique des Stuarts. La paix avait donc été tout à coup signée le 10 août. Vainement, le prince d'Orange chercha une vengeance sanglante aux plaines de Mons, en attaquant, trois jours après, le duc de Luxembourg ; il n'y trouva que la honte et le revers. L'Espagne ne tarda pas à imiter la Hollande (18 octobre) ; il était facile de comprendre que le grand-électeur, Léopold et le Danemark, abandonnés à eux-mêmes, accepteraient des conditions désormais proposées de concert par la France et les puissances signataires. Le monde prenait une face nouvelle.

Sur ces entrefaites, les Suédois s'avisèrent d'accomplir enfin cet envahissement de la Prusse ducale promis depuis si longtemps à la France. Horn se porta sur Königsberg par les champs de Friedland, à la tête de 16 000 hommes. C'é-

tait plus qu'il n'en fallait pour conquérir tout le duché, si ce général n'eût multiplié les fautes. La plus grande de toutes était ce long retard, cette campagne d'hiver, après la dispersion des troupes assemblées par Béthune, et tenues en vain deux ans sous les armes. Dans le même temps, un Français qui servait dans l'ambassade de Gninski, Dupérier, arriva de Turquie, portant la nouvelle que le palatin de Kulm était retenu prisonnier sur le Danube jusqu'à ce que toute la Podolie fût remise aux musulmans. C'était le *sine qua non* d'un traité dicté en termes superbes par le grand-vizir. Il fallait obéir ou combattre ; Jean n'hésita point : il résolut d'en appeler à son épée.

Toute sa politique se trouvait changée forcément comme l'état des affaires : il s'était exposé en pure perte, par sa persistance dans la politique française qui le délaissait sans souci, à l'inimitié du Brandebourg et de l'Autriche. Il ne pouvait plus avouer pour ennemis que les Turks. Les Hongrois, près de se voir abandonnés par Louis XIV, ne pouvaient plus avoir que les Turks pour alliés. Jean, pour soutenir le poids de la puissance ottomane, était obligé de se réconcilier promptement avec ses deux formidables voisins, d'abandonner les Suédois à Frédéric-Guillaume, les Hongrois à Léopold. Comme il avait cru jusque-là s'appuyer contre l'empire à Louis XIV, il lui fallait maintenant s'appuyer à l'empire contre les Ottomans. Le parti français a été implacable pour ce changement de front de Sobieski, et il l'est resté jusque dans l'histoire. On a tout rattaché aux griefs personnels. On a vu qu'il les avait vaincus. Maintenant, il était vaincu par la nécessité politique. C'est, à nos yeux, l'évidence.

Donc, tous les rapports étaient intervertis, et, dans la

joie que ces difficultés donnaient à la faction autrichienne, Jean, au dedans comme au dehors, voyait de toutes parts des périls.

Ses plans militaires furent promptement arrêtés. La garnison de Kamiéniéç était réduite à une poignée d'hommes; il savait que les Turks veulent du temps pour se mouvoir, et ne doutait pas qu'en déclarant le premier la guerre il ne pût s'emparer de cette place, qui lui tenait tant à cœur, avant que Kara-Mustapha songeât à y jeter des munitions et des soldats : son intention était de l'investir dans la sécurité de l'hiver ; son espoir, de l'enlever par un coup de main ; son ambition, de lier ses efforts à ceux du tzar, et de prévenir, par de rapides succès, le développement des forces ennemies. Mais les rois de Pologne, pour se disposer à combattre, étaient obligés d'abord d'en discuter en pleine diète l'utilité et les moyens. Il devait arriver, la plupart du temps, que la politique du prince se trouvât impuissante et découverte ; c'était un double malheur.

La loi voulait que les Universaux de convocation fussent publiés trois mois à l'avance. Au bout de six semaines, se réunissait en diétines, pour l'élection des nonces territoriaux et la discussion de leurs pouvoirs, la noblesse des palatinats. Ces assemblées décidaient de tout. Le roi leur adressa des instructions graves et solennelles sur les dangers de la patrie ; il rappelait que, si ses volontés eussent été mieux observées, si après Chocim on eût consenti à marcher en avant, si l'année suivante on n'eût pas déserté en Ukraine, si plus tard les lois de la diète du couronnement eussent été exécutées, les levées faites, les subsides acquittés, la Pologne aurait dicté la paix sur le Danube au lieu de la recevoir à Zurawno; et, si alors même la noblesse

l'eût entendu, si elle fût restée sous les armes plutôt que d'abandonner les frontières, la Porte aurait tenu les conditions du traité; on n'aurait pas maintenant à gémir de voir la Pologne privée tour à tour de toutes ses barrières, du Danube, du Pruth, du Dniester; enfin, on n'aurait pas à chercher dans les alliances des appuis incertains. dans la guerre une chance de salut redoutable.

Il demandait que tout ce qui avait été résolu à Moskou fût approuvé; que les nonces fussent choisis parmi des hommes sensés; qu'ils comprissent par quels maux la Providence avait puni les discordes de la patrie, et sussent empêcher, après la perte de tant de provinces, la ruine même de la république suspendue sur un abîme.

Malgré tout, les diétines furent orageuses (novembre). L'Autriche et le Brandebourg continuaient à semer les agitations dans la Grande et la Petite-Pologne; les assemblées de Marienbourg, de Lublin, d'autres encore, furent rompues. Tant d'intérêts puissants et divers allaient être en présence! Ce qui était pis que tout, des querelles privées devaient se vider dans la diète prochaine, et les vieilles discordes de la Litvanie et de la Pologne reprenaient toute leur ferveur.

C'était dans le grand-duché que la diète allait cette fois se tenir. Le décret porté sous Michel par les Paç, pour fixer en Litvanie le siége d'une diète sur trois, n'avait pas été exécuté encore, parce que celles de l'interrègne et du couronnement ne comptaient pas. Ce fut au milieu des cris et des protestations de toute la Pologne que la cour s'achemina pour la Litvanie. La reine était grosse de six mois; sur la route, elle mit au monde à Biala, chez les Radziwill (14 novembre), au milieu de fêtes magnifiques, de combats d'ours et

de taureaux, de concerts d'artistes appelés d'Italie, une princesse qui ne vécut pas ; quelques jours après (2 décembre), elle faisait son entrée à Grodno, siége de la diète prochaine. Grodno est une petite ville bâtie en bois, mise naguère à feu et à sang par les Moskowites, relevée de ses ruines à la nouvelle de la réunion des comices dans ses murs, et ravagée aussitôt par les clopêcs, ces répétitions de guerre civile, dans lesquelles les enfants et les valets du royaume et du duché s'instruisaient à se combattre et à se haïr. La Litvanie, cette fois en force, y cherchait d'éclatantes représailles de toutes les victoires remportées par la Pologne dans ce jeu sanglant, quand les diètes se tenaient à Warsowie.

C'était pour déconcerter Michel Paç que le roi avait placé dans cette ville le siége de l'assemblée. Ce seigneur était palatin de Wilna ; il avait spéculé sur les profits que lui assurerait la réunion des trois ordres dans son palatinat. La résidence du gouvernement et de la diète dans le grand-duché ne donnait déjà que trop d'ascendant à lui et aux siens, parce que toutes les charges du cabinet et de la cour devaient alors être remplies par les grands officiers de la Litvanie. Jean, heureusement, s'était appliqué à balancer leur influence par celle de quatre frères qu'il avait élevés à tous les postes dont les Paç ne se trouvaient pas revêtus. C'étaient les Sapiéha. Un procès divisait ces deux familles puissantes ; les factions se rangèrent sous leurs étendards : les Sapiéha ralliaient la Grande-Pologne et les amis de la France ; les Paç restaient fidèles à l'esprit litvanien et à la faction impériale. Quelque chose d'étrange se passait ; le parti français était toujours le parti du roi, mais sans vouloir comme lui l'expédition de Kamiéniéç, ni la guerre contre

les Turks, soit de peur que la guerre amenât des chances encore plus funestes que la nouvelle paix dictée par le divan, soit par condescendance pour les efforts de Béthune, qui multipliait dans ce dessein les libéralités et les intrigues. Les Paç, au contraire, qui, à l'instar de l'Autriche, voulaient la guerre de Turquie autant et plus que le roi, étaient avant tout les ennemis personnels de Jean ; ils ne travaillaient qu'à lui créer des embarras nouveaux. Ce parti avait maintenant à sa tête la reine, qui, dans ses ressentiments implacables contre Louis XIV, s'était déclarée hautement l'ennemie du parti de la France. Dans ces discussions qui ajoutaient tant de complications à tant d'acharnement, où était le parti de la patrie, le parti de ses intérêts et de sa gloire?

La diète fut ouverte (5 décembre). Un Sapiéha, grand-écuyer de Litvanie, fut nommé maréchal des nonces. Mais le sénat n'était pas en nombre. Les sénateurs des palatinats voisins de la Prusse ducale tardaient à venir, inquiets de la marche de Frédéric-Guillaume, qui, passant la Wistule en traîneaux avec son armée (1679, 2 janvier), malgré la petite guerre que lui fit Béthune, courait sauver de l'invasion suédoise ce duché, dont son fils devait faire un royaume. D'autres s'absentaient, pour marquer leur ennui de ce voyage sous le ciel glacé de la Litvanie; d'autres tardaient pour donner à leur cortége le temps de grossir et faire dans Grodno de plus illustres entrées. Quinze jours tout entiers se passèrent avant que la salle des nonces pût remplir la vieille formalité de venir en corps dans le sénat baiser la main du roi.

Une querelle de deux seigneurs occupait tous les esprits. Le grand-enseigne Lubomirski avait, dans la diète précé-

dente, revendiqué, au nom de l'ordre de Malte dont il était membre, des biens que s'était appropriés le prince Démétrius. Démétrius se vengea en citant le chevalier à la barre, comme traître à Dieu, au roi et à la république, pour avoir vendu les troupes polonaises au roi de France et à la Porte Ottomane, en les entraînant, malgré la foi des traités, dans les rangs des mécontents hongrois. Les deux adversaires arrivèrent à Grodno avec toute une armée; les comices se rangèrent sous l'une et l'autre bannière : tous les différends privés et publics se mêlaient à ce débat. Le roi, ses actes, sa politique présente et passée se trouvaient en cause. L'emportement était au comble; des hostilités, des envahissements de domicile, des rapts se succédèrent. Au lieu d'une assemblée délibérante, on aurait eu une guerre civile, si, à force de patience et d'autorité, Jean n'était parvenu à étouffer ce funeste procès.

Mais la question de Kamiéniéç, qui pressait, n'en vint pas plus vite. Les deux partis ne se rapprochaient que dans une égale inclination à tout éluder. Gênés par des passions et des intérêts contraires, tous deux suscitèrent mille débats également violents et stériles. C'était d'abord l'illégalité du maintien des sceaux dans les mains du grand-chancelier de la couronne, Widzga, que le roi venait d'élever à l'archevêché de Gnesne. Ce prélat n'avait pas encore reçu l'institution canonique; on ne l'attaquait que parce que les attaques aux chanceliers (ministres et représentants du roi) sont une joie dans les diètes, dit Zaluski, et font partie de la liberté. Il se hâta de déposer les sceaux du royaume. Le vice-chancelier Wielopolski les reçut, à l'applaudissement de toute la Pologne. Vinrent ensuite (février) de grands cris sur ce qu'un gentilhomme avait brisé à coups de pistolet le

buste du roi, puis le procès de ce maniaque, et sa condamnation à avoir la tête et le poing coupés. Le roi, qu'attristaient ces longs témoignages d'une fidélité inopportune, s'empressa d'étendre sa clémence sur le condamné, et d'occuper l'assemblée d'intérêts plus chers.

Par malheur, l'attention publique fut détournée encore par l'histoire d'un revenant, que les jésuites, disait-on, s'occupaient à mouvoir dans l'intérêt des Paç, pour dominer, par ses oracles, les conseils de la république. Dans l'expression de sa douleur, Jean, un jour, n'épargna point la société de Jésus, que pourtant il aimait, à laquelle il avait toujours demandé des confesseurs et des chapelains. Le père Pikarski, évêque de Kiowie, son prédicateur, était en ce moment à sa table; il fut pris d'une fièvre ardente, et mourut, en répétant sans cesse dans son transport : *Læsa est Societas*. Jean fut désolé; il aimait, comme toute la Pologne, le savoir de ce prélat, son courage et sa vertu.

La société de Jésus allait occuper les comices d'une affaire plus sérieuse. Elle avait de grands biens à Jaroslaw, et on l'accusait d'usurpations répétées sur les propriétés du voisinage. Le procès était porté à la diète. Cette affaire faisait grand bruit, Jean multiplia les efforts pour l'étouffer, dans l'espérance d'obtenir enfin la solution des questions générales. On a conservé une lettre qu'il écrivait au général de la société (mars). « C'est, disait-il, avec une vive douleur que je vous vois, par votre persistance à étendre vos propriétés au delà de toutes les limites et de tous les droits, faire violence à l'attachement qu'au su du monde entier les grands services de la Société envers l'Église de Dieu m'ont inspiré pour elle. Je ne veux pas faire juger vos frères de Jaroslaw dans la diète; je craindrais d'envenimer encore la

haine assez et trop forte déjà que vous portent les ordres du royaume. C'est par intérêt et par affection que je crois devoir engager Votre Dévotion à essayer de porter remède à des maux croissants, et d'éloigner des jésuites de Pologne la contagion trop manifeste de passions ambitieuses et cupides. Défiez-vous du changement trop fréquent des recteurs de vos colléges : de peur de démériter de l'Ordre et de ne point laisser des monuments de leur passage, il y a lutte entre eux pour enrichir les établissements, quels que soient les moyens. C'est là leur unique souci, leur unique attention, c'est leur tourment. Ordonnez-leur de produire leurs titres à deux commissaires que je nommerai, afin que tout se termine sans scandale. »

La Société s'était déjà vue bannie de Dantzig et de la Prusse ; elle savait la vérité de ce que lui disait le roi sur les sentiments publics à l'égard de son institut : elle se soumit, et la diète allait pouvoir continuer ou plutôt commencer ses travaux. En ce moment, se présente au pied du trône André-Chrysostome Zaluski, alors chancelier de la reine. Il se présente pour demander, au nom de sa maîtresse sérénissime, la fixation de son apanage. Le roi s'emporte ; il renvoie le chancelier à Marie-Casimire, qui assistait dans une tribune aux débats. C'était malgré Zaluski qu'elle avait pris cette résolution ; elle avait voulu profiter de l'absence d'un grand nombre de nonces ses ennemis, et entre autres du plus animé de tous, de Sieniawski, récemment promu au poste de maréchal de la cour. Elle persiste et renvoie Zaluski désolé. Au premier mot qu'il prononce, la colère de Jean éclate avec emportement : « Si Votre Majesté, répond Zaluski, ne se souvient pas que je suis prêtre, qu'elle se rappelle que je suis gentilhomme ! » Et il se retire, déter-

miné à quitter la cour pour jamais. Le roi lui envoie sa sœur, la princesse Radziwill, qui l'arrête et l'entraîne au palais. Jean, à sa vue, lui tend la main en lui disant : « Convenons que nous sommes tous deux très-vifs. Que Votre Domination me promette de ne plus se fâcher contre moi ; je lui promets à mon tour de ne plus lui en donner lieu. » Zaluski raconte avec émotion, que, dans tout le reste de sa vie, Jean tint parole.

Cependant, la question de l'apanage se trouvait inscrite ; elle dut être appelée. Aussitôt, un nonce demande que le douaire d'Éléonore soit porté plus haut ; il menace de rompre l'assemblée, si on ne le satisfait pas. A ces mots, tout s'émeut ; de longues négociations commencent. Les Paç, enfin, le ramènent ; ils ne pouvaient combattre Marie-Casimire, désormais leur plus haut appui. Le prince Démétrius représenta qu'on fixait la pension d'une cuisinière à son mariage, qu'on ne pouvait faire moins pour la reine. La faction autrichienne vota ; une dotation de 200 000 florins fut assurée à Marie-Casimire en starosties, et en pensions sur les salines de Viéliczka.

La diète était parvenue ainsi, d'incidents en incidents, au terme de sa session ; il fallut la prolonger. C'en était fait de l'expédition de Kamiéniéç ; mais un plan plus vaste occupait le roi et pouvait être encore résolu. Il voulait proposer aux couronnes une alliance, et en quelque sorte une croisade contre la Porte Ottomane. Les conjonctures étaient favorables ; l'empereur et le roi de France venaient de déposer les armes. Le grand-électeur luttait seul encore contre l'ascendant de Louis XIV ; Jean espéra.

Les ambassadeurs se pressaient dans l'étroite enceinte de Grodno ; mais Béthune et le comte d'Altheim ne faisaient

que continuer sur ce nouveau champ de bataille la guerre close à Nimègue entre les maisons d'Autriche et de France. L'Autriche suivait toujours son plan, de diriger contre la Pologne seule les mauvais desseins et les entreprises de la Porte Ottomane; afin de traîner tout en longueur, elle répondait aux offres d'alliance en demandant avant tout le châtiment, pour crime de haute trahison, de quiconque avait embrassé la cause des Hongrois révoltés. La France voulait toujours entraîner la république sous les enseignes de Tékéli. Cette grande question de la Hongrie était déplorablement compliquée : nous le verrons dans toute la suite de cette histoire, et c'est par là qu'est arrivé le dénoûment que lui a donné enfin la fortune. Défenseurs des libertés de leurs pères, et alliés nécessaires de la Porte Ottomane, qui était leur seul point d'appui considérable contre la cour de Vienne, les mécontents ne pouvaient rien attendre de la république de Pologne; car la Pologne aurait couru, en les soutenant, le double danger d'une guerre acharnée avec Léopold, et du perpétuel agrandissement de barbares attachés à l'insulter elle-même et à l'asservir. Quand Louis XIV, qui avait suscité publiquement la révolte, venait de l'abandonner par ses traités au seul protectorat armé de la Porte, quand il la livrait au glaive des milices impériales rappelées tout à coup du Rhin sur le Danube, les Polonais pouvaient-ils se charger du poids de la lutte? Pouvaient-ils, pour défendre sans chance de succès l'indépendance domestique de la Hongrie, adhérer aux démembrements exigés par le divan, se faire les alliés des musulmans contre la chrétienté, risquer enfin de dix manières l'indépendance nationale et l'avenir tout entier de leur patrie? Tel était le langage de la faction des Paç : elle obéissait à son juste effroi des Turks,

à ses vieilles attaches avec la cour de Vienne, et à un autre sentiment encore, une secrète répugnance pour les maximes de liberté qu'invoquaient les Hongrois insurgés.

Le roi, qui pensait comme le parti de France sur les malheurs de la Hongrie, pensait comme les Paç sur les intérêts de la Pologne. Sans renoncer entièrement à secourir, quelque jour, les mécontents par les traités ou par les armes, il voulait d'abord affranchir sa couronne de toute honte, sa patrie de tout danger.

Un envoyé tatar vint dans la diète proposer la médiation de son maître, pour essayer de fléchir, par des soumissions, l'orgueil du divan. Des cris de guerre à l'infidèle lui répondirent; le nonce du saint-siége appuya ces cris. Une ambassade moskowite offrit l'alliance offensive et défensive du tzar; mais rien ne put être résolu. Dans ces perplexités, Jean demanda (4 avril) que des subsides fussent votés pour l'entretien de l'armée, des pouvoirs donnés à des ambassadeurs pour la conclusion d'une ligue puissante, la décision à prendre selon les événements, laissée à sa prudence.

Après quatre mois de débats stériles, toutes ces propositions passèrent en une nuit. Les deux factions adoptèrent avec joie un tempérament qui laissait au roi la responsabilité de l'avenir. Le grand trésorier Morsztyn, homme adroit et habile, fut destiné à l'ambassade de Paris; un de ses neveux, sous-écuyer de Litvanie, à celle d'Angleterre et de Hollande. Le prince Michel Radziwill fut renvoyé à Vienne, à Rome, à Venise, dans toute l'Italie : l'Espagne ni la Suède ne furent oubliées. La chrétienté tout entière dut être conviée à une croisade nouvelle. En finissant ses travaux, la diète en décida l'impression et la publicité. L'innovation

pouvait être bonne en principe; elle était peu opportune.

Kara-Mustapha se hâta de ravitailler Kamiéniéç, et de hérisser la Podolie de soldats ; en même temps, le roi fut invité au règlement des limites, suivant les stipulations dont la Porte avait chargé le traité de Zurawno. Autrement, l'empereur Mahomet IV ou son ministre allaient apparaître à la tête de leurs armées. Kara-Mustapha continuait de recruter à grand bruit ses forces de terre et de mer; il faisait surtout des levées dans le Péloponèse; il transportait le peuple entier des Maïnotes et les autres races esclaves de Laconie sur ses vaisseaux ou dans ses milices. Ces esclaves étaient le pur sang des héros; on pouvait, avec de tels soldats, essayer la conquête du monde.

Toutefois, Jean ne se borna pas (maï) à solliciter l'assistance des couronnes. Au milieu des dangers de la Pologne, les moyens de la défendre un jour de plus ne suffisaient pas à son patriotisme et à son génie. Les instructions de ses représentants dans les cours leur proposaient une pensée plus haute. « Rendre aux barbares, disait-il, conquête pour conquête, les chasser de victoire en victoire jusque dans les limites qui les vomirent sur l'Europe; en un mot, non pas vaincre et comprimer le monstre, mais le rejeter dans les déserts, l'exterminer, relever sur ses ruines l'empire de Byzance, cette entreprise était seule chrétienne, digne, sage, décisive[1]. » Pour marcher sur Constantinople, Jean ne demandait que le concours de deux des quatre ou cinq puissances qui étaient exposées aux premiers coups de l'islamisme.

Ardent à lier son nom au vaste dessein du roi de Polo-

1. Oratio principis Radziwill ad Imp.

gne, Innocent XI n'attendit pas, pour y applaudir, le ministre, le beau-frère du monarque polonais, « de ce prince qui, depuis trente ans, dit-il dans son conseil (juillet), était le boulevard de la république chrétienne, le mur d'airain contre lequel s'étaient brisés tous les efforts des barbares. Aux voûtes du Vatican flottaient les témoignages de ses saintes victoires. Lieutenant invincible du Dieu des armées, son bras, destiné à porter le sceptre, l'était aussi à briser le joug païen sous lequel gémissaient les nations. Comment les entrailles paternelles du chef de l'Église ne frémiraient-elles pas de joie à la pensée de l'entreprise héroïque qui pouvait être tentée, puisque le vainqueur de Chocim s'offrait à l'accomplir? » Innocent promettait au nouveau Godefroy de Bouillon l'arsenal de ses foudres, de ses bénédictions, de ses appels, de ses trésors.

Mais il fallait des secours plus positifs, et le tzar n'envoyait à Warsowie légation sur légation (juillet), qu'afin d'obtenir à Constantinople une paix meilleure. A l'ouverture des conférences, le chancelier Paç disait très-bien au roi : « Voilà, sire, le premier acte de la comédie! » De son côté, Léopold, témoin des relations chaque jour plus étroites de Tékéli avec la Porte Ottomane qui faisait briller à ses yeux la couronne de Hongrie et avait donné l'ordre au prince de Transylvanie de le soutenir et de recevoir ses serments, Léopold espérait encore conjurer pour son compte, par des soumissions, l'orage qui tenait l'Europe en alarmes. Il refusa donc avec éclat son alliance et ses secours à la Pologne (4 août). Venise fit mieux : elle ne permit pas au prince Radziwill de franchir ses frontières. Dans l'effroi commun, une chétive république avait plus de courage; les Ragusains tenaient leur ville minée, pour ne livrer aux barbares

que des décombres, si Mahomet IV prétendait les assujettir.

La Pologne se trouvait ainsi abandonnée à elle-même; l'unique secours que lui offrît le monde, et il aurait été puissant, fut un essaim de noblesse française qui venait chercher des dangers nouveaux sous les drapeaux du glorieux roi du Nord. Louis les rappela. C'était sa volonté qui avait créé autour de Jean cet abandon et cette solitude. La France tient une telle place dans l'univers, Louis XIV en tenait une si haute entre les têtes couronnées, sa politique prit tant de part aux difficultés dans lesquelles la Pologne était engagée, qu'on ne saurait comprendre la suite des événements, si d'abord on ne connaissait bien ce qui se passait à Versailles et dans le reste de l'Europe.

Frédéric-Guillaume, poursuivi dans le Brandebourg par Créqui, s'était soumis à la fortune dès le 22 juillet; menacé de son côté dans le Jutland, le roi de Danemark fit aussi sa paix (2 septembre). Une foule de traités secondaires réconcilièrent les puissances entre elles (octobre). La mission du congrès de Nimègue se trouva remplie.

C'était une de ces époques courtes et rares dans l'histoire, où les peuples déposent tous à la fois les armes, comme des lutteurs fatigués, pour reprendre haleine. La dernière de ces rapides trêves, celle qui eut lieu lorsque les traités des Pyrénées, d'Oliwa, de Rothschild se succédèrent, avait été marquée par la mort de Mazarin. Celle-ci le fut par un autre événement qui tenait, le croirait-on, l'Europe entière attentive : c'était le long ébranlement[1], et enfin la chute de Mme de Montespan.

1. Trois ans auparavant, septembre 1676, Mme de Sévigné écrivait : « Tout le monde croit que l'étoile de Quanto (Mme de Montespan) pâlit. Il y a des

Au premier abord, dans le temps où nous sommes, on est disposé à être surpris autant qu'offensé de cet intérêt si vif de toute notre nation pour de royales amours, surtout quand elles étaient comme alors un public scandale. C'est oublier que ces amours étaient des affaires publiques, et que leurs changements pouvaient être des révolutions. Autant l'histoire tient compte du caractère différent des différents règnes, autant les contemporains étaient condamnés à se préoccuper des influences diverses sous lesquelles pliait le maître de l'Europe. La France, auparavant, avait été aussi grande en puissance réelle et en ascendant incontesté. Même, dans la plupart des siècles précédents, depuis saint Louis, sa suprématie avait été plus acceptée. Mais jamais sa grandeur ne s'était autant traduite en génie et en majesté que par Louis XIV. Il avait créé pour elle un empire nouveau dans le monde moderne, celui que la Grèce exerça sur le monde antique par l'influence de ses exemples, de son goût, de ses chefs-d'œuvre; et ici, à la gloire des lettres et des arts, se joignaient la gloire et le génie des conquêtes. La France dominait l'esprit des peuples, comme Louis la fortune des rois.

Maintenant ce que Louis a été sous la tendre et digne La Vallière, sous la noble Fontanges, sous la fière Soubise, sous la superbe Montespan, le sera-t-il sous Mme de Main-

chagrins naturels, des gaietés affectées, des bouderies. Enfin, ma chère, tout finit. On regarde, on observe, on s'imagine, on croit voir des rayons de lumière sur des visages que l'on trouvait indignes, il y a un mois, d'être comparés aux autres (Mme de Maintenon). On (le roi) joue fort gaiement, quoique la belle garde la chambre. Les uns tremblent, les autres rient. Les uns souhaitent l'immutabilité; la plupart, un changement de théâtre. Enfin, voici le temps d'une crise digne d'attention, à ce que disent les plus clairvoyants.... » Au bout de trois ans, en 1679, la crise n'était pas terminée.

tenon, qui a un plus grand esprit, avec une âme moins jeune et peut-être moins haute? Malheur profond du gouvernement absolu créé par Richelieu ! Chaque caprice des passions du maître méritait l'attention des politiques et suscitait les espérances ou les craintes des peuples !

C'était ici le faîte des grandeurs de Louis. Par l'effet seul des événements, ou par celui des influences, peu à peu le grand roi, le Français magnifique ira s'effaçant. Le intrigues remplaceront les combats ; les persécutions, les victoires, et rien ne remplacera les prospérités. Un temps viendra où le despotisme tout nu restera en tiers avec l'adversité. Alors le cortége des grands hommes sera tombé sous la faux du temps. Survivant à son siècle comme à sa maison, Louis demeurera le dernier représentant, et, en quelque sorte, un grand débris de son siècle héroïque. A l'époque où nous sommes parvenus, il est à ce haut point, ce point mystérieux des vies éclatantes, où, avant de déchoir, elles dominent et écrasent tout.

On peut dire que Louis XIV avait régné au congrès de Nimègue. Il fit la part des restitutions et des conquêtes, conserva ce qu'il voulut, fut terrible à ses ennemis, tutélaire pour ses alliés. La Suède avait été battue partout, et il se trouva qu'elle aussi avait vaincu : le roi lui fit rendre tout ce qu'elle avait perdu dans la guerre. En même temps, il acquérait des alliés dans les ennemis même qu'il dépouillait pour elle. Indignés de l'abandon où la Hollande, l'Espagne et l'empire les avait tour à tour laissés, Frédéric-Guillaume et le roi de Danemark se vouèrent vivement à la cause de la France.

Nous disons la cause de la France ; car, avec la paix, rien n'était changé. Louis entendait ne pas cesser de battre en

brèche la maison d'Autriche. A l'exemple de Richelieu, c'était toujours le point sur lequel roulait sa politique. Mais il avait voulu n'avoir affaire qu'à cette seule puissance, la dépouiller sans combat, l'écraser sans défense. Ce long et sourd duel fut ce qu'on appela la paix de Nimègue.

En effet, le prince d'Orange avait les mains liées par le traité des états généraux. L'Espagne épuisée licenciait de toutes parts ses soldats. Le grand-électeur était désarmé et séduit. La guerre civile, semée dans les cités d'Allemagne, tenait la plupart des princes enchaînés.

La guerre civile répondait aussi des Anglais. Ils payaient chèrement leurs résolutions hostiles. Le cabinet de France avait versé l'or, les dissensions, les emportements contraires parmi eux, et les événements servaient à souhait ses efforts. Ce fut d'abord l'inexplicable intrigue d'Oates, qui conduisit les catholiques, les jésuites, lord Stafford à l'échafaud. Charles II consentait à se distraire un moment de ses plaisirs en faveur de ses amis condamnés, pour les *gratifier de la hache*, suivant l'expression officielle du temps, en place des supplices et raffinements effroyables qu'inventaient les factions. Plus tard, ce devait être le tour de la réaction antiprotestante. Hideux et incomparable mélange de corruption, de cruauté et de déraison, la restauration anglaise, à laquelle, pour l'honneur des monarchies, rien dans le monde n'a ressemblé, la restauration scoto-anglaise fut une orgie qui avait pour diversion les échafauds.

Rassuré ainsi au couchant, au midi, au nord, Louis XIV eut soin d'alimenter, à l'autre bout de l'Europe, cette autre guerre civile qui attaquait au cœur la monarchie de Léopold. La Hongrie refusa la paix brillante que lui offrait

l'empereur, sur l'assurance, que les émissaires du cabinet de Versailles prodiguaient au comte Tékéli, de la prompte intervention des Turks.

Le roi de France se trouvait donc en Europe seul maître de ses forces et tranquille dans sa gloire. Aussi cette paix, qui se célébrait par d'illustres hyménées, cette paix qui unissait le chef infirme de la monarchie espagnole avec Marie-Louise d'Orléans (novembre), le dauphin de France avec une princesse de Bavière, le roi de Suède avec Ulrique de Danemark, cette paix éclatante ne devait être en réalité qu'un nouvel acte du long drame de la guerre (1680). Les ratifications étaient à peine échangées, que Louis prenait d'assaut (janvier) les dernières forteresses du duc de Lorraine. La jeune reine d'Espagne n'avait pas encore assisté aux nombreux auto-da-fé de son mariage, que le roi de France, à l'étonnement du monde, lançait (février) ses troupes dans les Pays-Bas espagnols, rançonnait ou brûlait les villages, enlevait Charlemont et Alost, sous prétexte qu'il avait oublié de stipuler la restitution de tels districts, d'exiger la suppression de tels titres, par exemple celui de comte de Bourgogne, que Charles II, épouvanté, se hâta d'abandonner à ce terrible allié.

D'où venait tant de mépris des traités, du droit, de l'opinion du monde? Le voici. L'ordre, la fermeté, la sagesse, la tolérance avaient enfanté les merveilles des arts; ces merveilles enfantèrent des trésors. Ces trésors permettaient au roi de tenir sous les drapeaux, en pleine paix, les 400 000 hommes qui faisaient trembler toutes les cours. L'industrie aurait pu dire à bon droit, en présence de toutes ces prospérités : L'ÉTAT, C'EST MOI.

Chaque jour allait voir éclore des prétentions et des

hostilités nouvelles. Louis XIV inventa en même temps de commenter les traités par des invasions, et d'opérer des conquêtes par des arrêts. Deux chambres de justice (mars), instituées à Brisach pour l'Alsace, à Metz pour les Trois-Évêchés, prononcèrent, sous le nom de réunion des domaines aliénés, la confiscation d'une foule de contrées et de places fortes limitrophes qu'occupaient aussitôt des soldats. Les rois, les princes étaient cités à ce tribunal, jugés, expropriés. Les arrêts frappèrent à tort et à travers amis ou ennemis. Le roi de Suède perdit le duché de Deux-Ponts, et son amitié fidèle se changea en une implacable haine, destinée à se perpétuer, plus de trente ans après, d'une façon si obstinée et si fatale, dans Charles XII. Les électeurs de Trèves, l'électeur palatin, le landgrave de Hesse, une foule de souverains ainsi dépouillés remplirent l'Allemagne de leurs plaintes, et appelèrent à la diète de Ratisbonne des décisions de ce suzerain nouveau de l'empire, qui tenait ses droits de la faiblesse, de l'indigence, de la désunion communes (mai).

Quand on considère de près Louis XIV, on reconnaît que ce qui domina chez lui, ce fut l'orgueil. Il le portait jusqu'à la passion : car les intérêts mêmes de sa politique y étaient immolés, ainsi qu'on l'a vu dans ses procédés malhabilement injurieux envers Marie-Casimire, ainsi qu'on le voit dans son agression imprudente et stérile sur le patrimoine de Charles XI. Il portait en même temps cette passion jusqu'au génie : car nul n'a su mieux que lui se faire obéir et respecter des hommes ; nul n'a ainsi fait accepter du monde sa résolution de s'élever au-dessus de tout niveau et de tout écraser. Le même pour ses enfants, pour ses sujets, pour ses alliés, voulant les plier

tous à la même servitude, réduisant le dauphin de France à l'*anéantissement*[1] comme la noblesse, comme les communes, et prétendant y réduire la chrétienté, il s'irritait d'un dissentiment à l'égal d'une sédition, de quelque part qu'il vînt, de Jean couronné, de Condé à Chantilly, du pasteur Claude, du grand Arnauld. Il voulait régner au dehors et au dedans sur les mœurs et sur les esprits, sur la vie privée et sur la vie publique, en matière de foi et en matière de gouvernement. C'est ainsi qu'il pesait à la fois sur les jansénistes, obligés de se cacher ou de fuir (juin); sur le saint-siége, qu'il dépouillait en France dans l'affaire de la régale, et outrageait à Rome dans l'affaire du droit d'asile (juillet); sur les réformés, enfin, contre lesquels des édits, chaque jour plus durs (août), commençaient à tourner, sous le manteau de l'édit de Nantes, toutes les rigueurs et tous les raffinements de son pouvoir. C'est ainsi encore que, tout en humiliant la maison d'Autriche sur le Rhin, la Sambre et les Pyrénées, il exigeait pour ses ambassadeurs des honneurs nouveaux, soit à la Haye où il craignait le réveil des vieilles inimitiés (septembre), soit à Constantinople où il avait tant à cœur de resserrer les liens de la vieille alliance. Conduites par Duquesne, Mortemart, Tourville, Jean Bart, ses flottes, reines des mers, brûlèrent dans le port de Chio l'escadre de Tripoli, contraignirent les pavillons de l'Espagne et de la Hollande à s'abaisser devant celui de France, bombardèrent Gênes la superbe, Alger plus tard, tandis que ses troupes de terre mettaient hardiment, en pleine paix, le blocus devant Luxembourg, et que Genève était contrainte de souffrir la

1. Expression des Mémoires du maréchal de Richelieu pour peindre l'*existence d'automate* à laquelle ce prince avait fini par se condamner.

messe dans ses murs. On le voit, la guerre n'avait pas cessé ; seulement, il n'y avait qu'une partie belligérante : le monde ne se défendait pas.

Dans le même temps, cette main, qui tenait le joug appesanti sur tous les États, terminait le portail du Louvre et le canal du Midi (octobre), commençait l'hôtel des Invalides, bâtissait Landau, Sarrelouis, Phalsbourg, Huningue, maintenait sur ses escadres 60 000 matelots, multipliait les écoles militaires, créait des cours d'anatomie, des académies d'architecture, s'honorait du protectorat de l'Académie française et consacrait ce titre par des médailles, élevait des chaires au droit national, envoyait dans l'univers entier des colonies de savants, de mathématiciens, d'astronomes, chargés d'étudier le ciel et d'étonner la terre. Ce fut alors (novembre) que, frappées de cette hauteur envers et contre tous, éblouies de ces conquêtes dans la guerre et dans la paix, la France et l'Europe décernèrent à Louis, tout d'une voix, le surnom de Grand.

Incomplète et périlleuse grandeur, que celle qui joignait au faste des exigences de réparations et de soumissions incessantes à l'égard des faibles, le recours à la commune habileté de l'artifice et de l'intrigue contre les forts, avec le tort permanent d'une inexorable dureté envers tous! On ne peut nier que la politique de Louis XIV ne prît alors un cours nouveau. La femme qui se saisissait de lui, jugeait-elle nécessaire de fausser et d'endurcir son âme, naturellement haute et magnanime, pour mieux l'asservir?

En ce temps-là, tout était sourdes menées et profondes embûches dans le monde. Les complots contraires de la cour et des factions d'Angleterre, les desseins cachés de Louis contre une partie de ses sujets, les efforts de son cabinet

pour prendre Léopold entre deux colosses et le perdre quand il devait se croire en sûreté, ceux du sérail pour dérober au conseil aulique le but d'armements à la fois gigantesques et mystérieux, ceux de la Moskowie pour livrer la Pologne aux vindictes ottomanes en se retranchant derrière une paix protectrice, tant de machinations diverses marchèrent de front pendant des années. Chez les Français, cette paix triomphante de Nimègue fut une époque de renouvellement et de décadence. La France s'était élevée avec son roi; elle déchut comme lui. Dans la cour la plus brillante de l'univers, l'effroi régnait au milieu des fêtes. Une singulière et subite terreur s'était emparée des esprits. « Depuis bien des années, on n'a pas ri à Versailles! » écrivait cette femme admirable, qui est, à son insu, l'historien de Louis XIV. Aux gémissements de 100 000 protestants, qui fuyaient déjà devant les durs préludes de la persécution, emportant ce talisman des arts, véritable force de Louis, se mêlait le bruit de scandales *inouïs*, disait encore Mme de Sévigné, *chez les peuples policés.* Après le procès de la Brinvilliers était venu celui de la Voisin. La mort subite s'était mise dans les familles les plus grandes du royaume; le poison ne s'appelait plus que *poudre de succession;* et, quand on n'osait pas le crime, on employait la magie, afin de se défaire d'un héritier, d'un ennemi, d'une rivale. Louis avait dénoncé ses peuples à l'anathème du monde, en instituant une chambre ardente[1]

1. Pour revenir à la France, le roi a établi un tribunal qui est une espèce d'inquisition : on l'appelle la chambre ardente ou cour des poisons. C'est là qu'on fait le procès à tous ceux qui sont suspects de ces diaboliques intrigues. Les meuniers, boulangers, bouchers, fruitiers, marchands de vins et toutes autres personnes qui vendent de quoi manger et boire, prêtent serment à cette cour de judicature; de même que tous médecins, droguistes,

pour mettre un terme aux sorcelleries et aux empoisonnements. Cette chambre s'attaqua à tout ce qu'il y avait de considérable en France. L'Arsenal et la Bastille virent comparaître le duc de Vendôme, la princesse de Tingry, l'évêque de Langres, la duchesse de Bouillon, qui allait aux interrogatoires avec une vingtaine de carrosses, sous l'escorte de toute la maison d'Elbœuf et de Lorraine. Le duc de Luxembourg, malgré ses victoires, se vit jeté dans un cachot, et, malgré son acquittement, fut tenu deux ans en exil par Louis XIV. C'est ce que Voltaire, qui ne craint pas de dire que Lauzun fut seul, sous ce règne, victime d'exil et de détention arbitraires, appelle : *aller quelques jours à la campagne*. La comtesse de Soissons n'évita un châtiment que par la fuite : l'abbé de Savoie, son fils, la vengea sous le nom de prince Eugène. On assure qu'elle se vengea elle-même en empoisonnant, quelques années après, cette jeune reine d'Espagne, fille de son amie l'infortunée Madame Henriette. Quand on songe à tout ce qu'il

apothicaires. On publie tous les jours des arrêts par lesquels il est enjoint à toutes personnes qui se piquent de deviner, de sortir du royaume sous peine de mort. On a ordonné encore que quiconque aura abusé de quelque sentence de la loi écrite, et fait des enchantements, caractères magiques, charmes, ou telles autres choses qui sont au-dessus des forces de la nature, soit sévèrement puni. L'État et l'Église, les magistrats et les personnes privées, se trémoussent beaucoup pour découvrir les auteurs de ces inhumaines tragédies, et pour empêcher que la même chose n'arrive à l'avenir. Chacun a l'œil sur son voisin, et les gens d'une famille se défient les uns des autres. Le père soupçonne le fils et observe tous ses mouvements, et la mère se défie de la fille qui fait toute sa joie. Les enfants prennent des précautions avec leurs parents, et le frère ou la sœur n'osent manger ou boire de ce qui a été apprêté par un autre frère ou par une autre sœur. Les liens sacrés de l'amitié ne suffisent pas pour vaincre la peur qu'on a d'être empoisonné.

(L'Espion turc, t. VI, p. 356.)

M. de Sévigné écrivait : « Me voilà près de maman mignonne, qu'on ne m'accuse pas encore d'avoir voulu empoisonner. Je vous assure que dans le temps qui court ce n'est pas un petit mérite. »

y eut de morts soudaines dans le grand siècle, en voyant reines, maîtresses, ministres, princes de tout âge, disparaître tour à tour par des coups de foudre, on frémit. Comment ne pas se rappeler qu'au milieu de toutes ces grandeurs de la monarchie, Mme de Sévigné écrivait : C'EST L'ÉTOILE DU CRIME QUI RÈGNE !

Les générations, grandies sous un niveau si pesant, ne pouvaient manquer d'être faussées par ce régime. Une consolation est de voir que si les mœurs publiques s'y corrompaient, l'esprit français résistait à ce que le joug avait d'extrême et de funeste, par sa propre vertu. Port-Royal, Fénelon, le comte de Boulainvilliers, que dis-je! La Fontaine, Mme de Sévigné, Racine, Molière, Molière qui détruisait tant de choses avec privilége du roi, tous les grands esprits du temps, et on ne parle pas de toute la littérature réfugiée, forment une véritable opposition sous ce long règne de la monarchie absolue. Mais cette opposition naturelle du génie était une protestation pour la postérité plus qu'un appui pour la nation et un obstacle pour le pouvoir souverain. Les générations nouvelles servaient en silence. La génération inquiète et enthousiaste de la Fronde n'était plus ; quelques mois enlevèrent en même temps La Rochefoucauld, le cardinal de Retz, Mme de Chevreuse, Mézeray, Lamoignon ; Corneille suivit de près. La brillante duchesse de Longueville avait peu auparavant fini à Port-Royal son orageuse carrière, alors protectrice avouée de cette secte d'hommes de bien et de beaux génies : c'était pour elle une dernière manière de faire la guerre au roi. En la perdant, Arnauld et Nicole s'enfuirent, laissant le champ libre à Louis XIV. Jean sur son trône n'apprit pas sans douleur cette mort d'une prin-

cesse qui avait charmé sa jeunesse ; il ne devait plus lui venir de France que des chagrins.

C'est qu'il était arrivé, de degrés en degrés, à contrecarrer par sa politique celle de Versailles. Tout ce vaste ensemble de plans ambitieux et de conquêtes superbes, qui motivaient en quelque sorte et ornaient l'obéissance publique, pouvait avorter par la faute de Sobieski. Deux hommes seuls dans le monde gênaient Louis XIV et faisaient obstacle à ses desseins : c'étaient le roi de Pologne et le pape Innocent XI.

Innocent XI, d'un caractère altier, dur, opiniâtre, magnifique comme le roi de France, fut en toutes choses son antagoniste. Né sujet de la maison d'Autriche, attaché à sa faction dans le conclave, il eut promptement des démêlés avec la France. Il embrassa la cause de l'empire, y resta fidèle, et, dans ce partage de l'Europe en deux camps, il était destiné à se trouver du parti du prince d'Orange contre les Stuarts, de même que le roi très-chrétien était du parti des infidèles contre l'empire apostolique. Innocent, dans ses efforts pour relever, de concert avec Jean III, la vieille bannière des croisades, obéissait à sa haine pour Louis XIV autant qu'à son zèle éclairé pour la cause de la civilisation, ou à son zèle pieux pour celle de l'Évangile. La guerre de Louis aux réformés de son royaume ne réussit pas à rapprocher les deux puissances. Dans ces difficultés, les jansénistes prirent le parti du pape, car il avait le même adversaire ; le pape, par la même raison, vit les jésuites se séparer du saint-siége ; ils allaient où n'étaient pas leurs ennemis, en croyant aller où était la cause du pouvoir et celle de l'unité. Louis se vengea de la haine invincible du pape contre les musulmans, en l'accusant d'in-

clination secrète pour les huguenots et les jansénistes. On vit le fils aîné de l'Église livrer la personne du souverain pontife aux injures dévotes de tous les gazetiers. Le bon La Fontaine, d'autres fois si naïvement héroïque, eut le malheur de commettre son génie dans ces panégyriques des sévices de Louis, dans ces insinuations acérées contre Innocent XI :

Pour nouvelles de l'Italie,
Le pape empire tous les jours.
Expliquez, seigneur, ce discours
Du côté de la maladie ;
Car aucun saint-père autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-ci véritablement
N'est envers nous ni saint ni père.
Nos soins, de l'erreur triomphants,
Ne font qu'augmenter sa colère
Contre l'aîné de ses enfants [1].

De son côté, le roi de Pologne, par cela même qu'il continuait à refuser de se soumettre aux lois de Constantinople et poursuivait l'entreprise de réunir la chrétienté dans un commun effort contre le croissant, avait pris place irrévocablement dans un système contraire à celui de Louis XIV : il s'était fait son ennemi.

Aussi était-ce un ennemi, et presque un rebelle que Louis XIV voyait en lui. On a vu qu'il n'avait pu s'accoutumer à traiter Marie d'Arquien en reine. Elle était toujours pour lui sa sujette ; il s'indignait de la trouver hostile, après l'avoir blessée à plaisir. Maintenant, sa colère n'allait à rien moins qu'à vouloir détrôner ce couple, jusqu'alors si cher à la France.

Aussi Béthune ne représentait-il plus la France à la cour

1. Épître au prince de Conti.

de Warsowie. Le changement eut pour prétextes des querelles de la reine et de l'ambassadrice qui avaient eu un si fâcheux éclat que le marquis fut rappelé et la marquise exilée. A leur place vinrent Forbin-Janson, maintenant évêque de Beauvais, et le marquis de Vitry, fils du maréchal de Vitry, et neveu du maréchal de L'Hospital. Forbin-Janson restait appliqué à la tâche difficile de plaire en même temps aux deux couronnes, parce qu'il attendait toujours le chapeau de cardinal du crédit et de l'amitié de leurs majestés polonaises. Vitry alla plus hardiment à ses fins; son père avait gagné le bâton de maréchal, et son oncle une fortune, dans la dépouille du maréchal d'Ancre, dont ils furent les meurtriers. Lui non plus ne s'effrayait pas des orages d'une révolution; la dureté de son caractère était empreinte dans ses formes et dans ses rapports; il sembla n'avoir d'autre mission que de faire porter fruit aux germes de discorde déposés dans les deux cours; nulle intrigue ne lui parut trop dangereuse, nul complot trop coupable, afin d'empêcher la Pologne de jeter le gant à la Porte Ottomane.

Une diète s'assembla (14 janvier 1681), pour apprendre ce qu'avaient obtenu dans les cours les ambassadeurs de la république, et prononcer enfin sur le parti qu'on devait suivre. Mais à peine était-elle réunie, que Jean put voir les tempêtes amassées autour de lui. La faction de France ne lui appartenait plus : Vitry la dominait, et ses mauvais desseins perçaient au grand jour. Les passions s'animèrent, le sang coula, l'ambassadeur manqua tomber sous les coups d'une troupe de hussards. Un Forbin-Janson fut tué; Michel Paç et l'un des Sapiéha tirèrent le sabre en plein sénat sur les marches du trône. On imagine si le sang coulait

dans les cours du palais de la diète et dans les corridors. La livrée, toujours prompte à imiter ses maîtres, et ivre de vin brûlé, passait le temps des débats de l'assemblée à s'égorger à coups de sabre et de hache. Les vainqueurs charriaient ensuite les morts dans la Wistule; si l'étranger s'étonnait d'un spectacle qui se reproduisait de toutes parts dans les rues et les carrefours, on lui répondait en riant que telles étaient les libertés de la Pologne[1].

Jean n'eut d'application qu'à fermer les yeux sur ses injures personnelles, qu'à tempérer les factions, qu'à les dominer par le sentiment de l'intérêt public. Les ambassadeurs près les cours étrangères purent être entendus. Les indulgences du saint-siége et ses subsides, de bonnes paroles de Savoie et de Portugal, partout ailleurs des refus comme ceux de Léopold, dictés uniquement par la peur, ou même des duretés, comme celles de Venise, dictées par la peur et par la France, c'était tout ce que la chrétienté offrait à la Pologne dans ses périls, après tant de sacrifices glorieux pour la cause commune.

Néanmoins, l'assemblée décida qu'une paix honteuse ne serait pas acceptée, que des efforts immenses seraient faits, que le sort de la Pologne serait remis à son roi. Après cinq mois d'orages, la diète touchait au terme de ses travaux. Il ne restait plus, suivant l'usage des assemblées polonaises, qu'à sanctionner, dans la réunion des trois ordres, toutes les résolutions adoptées jusqu'alors séparément dans la salle du sénat et dans celle des nonces. Un nonce, André Prziemski, se lève et déclare que si tout n'est pas

1. Legatio in Moschoviam, à teste oculari Benhardo Leopoldo Francisco Tannero Bohemo Pragense, legati principis camerario germanico. (Norimbergæ, 1689.)

terminé séance tenante, il rompra l'assemblée. A ces mots, on s'étonne; 20 000 ducats lui sont offerts pour qu'il rétracte son vote; car l'usage s'introduisait alors de faire du *liberum veto* un trafic. Mais Prziemski n'était plus à vendre; il persiste et sort : le roi se hâte d'appeler les questions, effrayé de la nuit qui approchait (4 juin). Une constitution interdisait toute réunion des nonces aux lumières. Précédemment, on avait voulu conclure ainsi promptement de trop longs débats, et tenir la séance malgré la nuit close, en restant, par respect pour la lettre de la loi, dans une profonde obscurité; le jour vint, et trouva les députés, les sénateurs, le roi, ses ministres, endormis sur leurs bancs.

Cette fois, Jean fait allumer les flambeaux dans les salles voisines, pour que leur clarté, aidée de celle de la lune, permette de terminer les travaux sans désemparer. Aussitôt, un autre membre de l'ordre équestre, Dombrowski, lance son *veto* sur tous les actes de la diète; puis, il disparaît en s'écriant que la constitution était criminellement méconnue. Louis XIV l'avait donc emporté; Jean se voyait désarmé pour longtemps. Lois, impôts, levées, tout lui manquait à la fois, il n'avait plus ni le droit, ni les moyens de combattre; il se leva, et congédiant l'assemblée dont les discordes réduisaient la république à ces extrémités : « Auguste, s'écria-t-il avec douleur, Auguste vaincu ne savait que répéter : Varus, rends-moi mes légions! Que ceux qui ont rompu la diète me rendent aussi mes légions, à moi! Qu'ils me rendent notre sécurité troublée, notre honneur compromis, nos frontières assujetties! Qu'ils me rendent toutes ces moissons de gloire que nous avons conquises, et qui sont perdues, toutes celles qui nous attendaient encore! Qu'ils me rendent Kamiéniéç que nous au-

rions repris sans doute, et qui ne sera bientôt peut-être qu'en troisième ligne parmi les places d'armes enlevées par les barbares sur notre malheureuse patrie[1]! » Innocent XI, indigné, punit sur l'évêque de Beauvais les torts de l'ambassade de France. Il lui refusa toute sa vie le chapeau de cardinal.

Par bonheur, le divan, au lieu de songer à faire repentir la république des desseins hostiles de son roi, n'était occupé que d'écarter de l'arène, dans laquelle Mahomet IV méditait de descendre bientôt, un adversaire tel que Sobieski. Les armées turkes avaient horreur d'une guerre de Pologne. Kara-Mustapha craignait une révolte, s'il tentait de les ramener au combat contre ce prince, leur terreur. Un envoyé turk arriva, portant des propositions nouvelles dans une bourse d'or; cet homme se jeta le visage contre terre, en s'écriant qu'il remerciait le grand dieu de Mahomet de lui avoir permis de voir la face d'un si grand roi. Les propositions qu'il apportait étaient tolérables; Jean les accepta.

Il y avait une telle réaction de l'esprit public contre la trahison visible des dernières scènes de la diète, que deux ans paisibles allaient s'écouler. Le roi les employa à faire des règlements utiles, à compléter l'armée régulière et à la discipliner; il établit et consolida l'usage de la tenir cantonnée sur les confins du territoire, pour éviter aux provinces, en pleine paix, les ravages de la guerre. Les arts, suivant son usage, charmaient ses loisirs; il acheva de parer un palais qu'il avait construit à deux lieues de Warsowie, dans un site sauvage, sur les bords de la Wistule, pour concilier ses goûts de solitude et ses devoirs de roi.

1. Zaluski, t. I, part. II.

Il y établit, à côté des merveilles de l'Italie, une de ces colonies hollandaises dont l'usage se répandait alors, et qui défrichaient le sol, faisaient des fromages, donnaient au paysage un air rustique. Willanow ressembla à Versailles, comme le trésor de Sobieski à celui du roi de France, comme sa simplicité au faste et à la magnificence de Louis XIV. « A tout prendre, dit un contemporain français, Willanow n'approche point des maisons que nos bourgeois, gens de robe ou fermiers, ont fait bâtir aux environs de Paris[1]. »

Durant ce temps, les partis firent silence; ils n'avaient plus ni sujet de querelle, ni champ de bataille. Un ordre inconnu régna; car on ne compte pas quelques troubles épars, quelques-uns de ces brigandages dans lesquels la noblesse cherchait souvent encore les jouissances et les aventures de la vie nomade de ses pères. Il arriva aussi que Krakowie fut un moment en proie à l'incendie et au pillage. Les écoliers de la Sorbonne avaient le privilége de maltraiter à merci et miséricorde, le jour de la Saint-George, tout juif qui ne se rachetait pas à beaux deniers comptants. Les juifs s'avisèrent de protester contre le privilége et de refuser la rançon; ils furent assaillis, exterminés, livrés aux flammes. « C'était, dit le chambellan allemand du prince Czartoryski[2], un spectacle très-risible que le désespoir forcené de cette race maudite, et ses cris sauvages, et les coups dont les chrétiens les accablaient pour les faire taire. » Par malheur, le feu gagna des maisons juives aux maisons chrétiennes. Il advint aussi que, dans l'ivresse du combat, les écoliers comprirent la ville

1. Mémoires du chevalier de Beaujeu.
2. Franciscus Tanner Pragensis

entière dans leurs fureurs; comme ils étaient nobles, ils ne pouvaient être punis avec sévérité; mais enfin ils le furent : c'était un grand triomphe des lois. On peut dire que la Pologne était heureuse : toutes les frontières assurées, tous les palatinats unanimes dans leur soumission, c'étaient là des biens que la nation connaissait pour la première fois.

Pendant ce calme de la république, la tempête continuait à s'amasser de toutes parts sur l'Europe. Mahomet IV poursuivait ses éternels apprêts, et Louis ses agressions altières. Le même jour (30 septembre), Catinat alla occuper Casal, et Louvois surprendre Strasbourg. L'Allemagne et l'Italie se trouvaient démantelées à la fois par ces deux grands coups frappés en pleine paix. Le roi en personne s'avançait avec toute sa cour (octobre), la reine, Mme de Montespan et Mme de Maintenon dans la même voiture, pour passer en revue ses armées et prendre possession de ses conquêtes, comme ce kalife qui, en montrant son cimeterre, disait : « Voilà mes titres! «

La mesure était comblée. L'empire fut saisi tout entier d'épouvante et de colère (novembre). Léopold, la Hollande, l'Espagne conclurent aussitôt (novembre) une ligue défensive, à laquelle, cette fois, accéda la Suède (décembre). Malgré tous les troubles de l'Angleterre, le parlement allait entraîner Charles II dans cette nouvelle coalition. Louis, étonné, rappela (1682) brusquement dans leurs quartiers ses armées de Flandre qui étaient sur le point d'envahir, sous de vains prétextes, les Pays-Bas autrichiens; il se soumit à lever le long blocus de Luxembourg. Il motiva ce changement sur ce que, son ambassadeur près la Porte Ottomane l'informant qu'elle dirigeait ses longs armements

contre l'empire et allait ouvrir les hostilités, sa magnanimité, dans un péril si grand pour la chrétienté, lui faisait une loi de remettre à l'arbitrage de Sa Majesté Britannique le redressement de ses griefs, afin de laisser à la maison d'Autriche ses moyens de défense tout entiers contre l'ennemi commun. Cette magnanimité, que les gazetiers français exaltèrent à l'envi[1], ne devait persuader que Voltaire. L'Europe n'en fut pas touchée. Elle le fut d'autant moins qu'on saisit dans le même temps une correspondance de Vernac, envoyé du roi près Tékéli, qui donnait le tarif des subsides payés par Louis aux mécontents, pour qu'ils se joignissent aux infidèles en dépit de toutes les concessions du conseil de Vienne. On vit, dans l'ajournement des entreprises hostiles, une marque de ce que pouvait le parlement anglais, ce perpétuel épouvantail du cabinet de Versailles; et, comme, de son côté, l'Europe se fiait peu à l'impartialité de Charles Stuart, Charles II d'Espagne et Léopold refusèrent de l'accepter pour arbitre. Un congrès ouvert à Francfort, et la diète de Ratisbonne, alors assemblée, discutèrent ces différends et les éternisèrent.

Cependant, toute incertitude sur les desseins de la Porte Ottomane commençait, en effet, à s'évanouir. L'alliance des Transylvains, des Moldaves, des Walaques, des Russiens de l'Ukraine avec les Hongrois, venait d'être conclue; le comte Émeric Tékéli, qui les commandait, se reconnut tributaire de la Sublime Porte, fut déclaré par elle prince de Hongrie, et reçut en grande pompe le caftan d'hospodorat

1. La levée du blocus de Luxembourg, action plus digne d'une gloire immortelle que les conquêtes les plus fameuses, apprit à l'empire ce qu'il avait à redouter. Loin d'en profiter, il chercha à diminuer l'éclat d'une action, si héroïque et si désintéressée, que jusque-là elle n'avait pas eu d'exemple. (*Mercure*, août 1683.)

et de vasselage (avril). Il se formait là, sous le protectorat du croissant, une fédération d'États chrétiens, qui, du Danube, était arrivée aux monts Karpathes et au Borysthène: de proche en proche, cette fédération pouvait composer à la Porte un puissant empire.

Léopold ne put détourner les yeux plus longtemps de ce nouveau danger qui allait s'agrandissant sous ses pas; il chercha de toutes parts des secours. Ce fut d'abord à la diète de Ratisbonne (mai) qu'il s'adressa. Mais elle était divisée; les princes les plus exposés aux invasions de la France voulaient que les prétentions de Louis fussent discutées et la paix affermie de ce côté sur des bases nouvelles, avant de donner à l'empereur leur contingent. L'électeur de Brandebourg jouissait trop des dangers et de l'humiliation de la maison d'Autriche pour venir à son aide; il se jeta même dans une ligue défensive, formée de la France, du Danemark, de Munster. De son côté, Venise ne s'était pas relevée des coups qu'elle avait reçus à Candie; elle persistait dans sa déférence pour le cabinet de Versailles. Le saint-siége ne pouvait répondre que par des vœux aux appels de l'empereur; les quatre déclarations de l'Église gallicane, alors fulminées par l'assemblée du clergé de France, lui étaient une plus grande affaire que l'invasion ottomane. Peut-être étaient-elles la réponse du roi très-chrétien aux dispositions trop anti-ottomanes jusqu'alors du souverain pontife, et une manière de distraire sa pensée des périls de l'Autriche par ceux de son autorité, tant il y a de ressorts ignorés et de faces inattendues dans les choses humaines. Enfin, pour ce qui était de la Moskowie, le tzar Fœdor n'était plus. A sa place, un enfant, ou plutôt l'anarchie, régnait depuis quelques semaines. Cet enfant, âgé de neuf ans à

peine, était le tzar Pierre; il commença de régner à l'instant où naissait Charles XII. Le sénat et la noblesse l'avaient porté au trône, quoiqu'il eût un frère plus âgé que lui, le faible Ywan, également infirme d'esprit et de corps. A la voix de Sophie, sœur aînée des deux princes, les strélitz coururent aux armes (26 mai), pour associer le malheureux Ywan à l'empire. Cette monarchie barbare était en proie aux combats de deux factions, l'une, qui avait secondé Fœdor dans le système d'améliorations soutenues auquel s'était vouée la généreuse dynastie des Romanow; l'autre, qui avait goût à la barbarie et voulait en perpétuer l'empire. Celle-ci s'appuyait sur les strélitz; ils opérèrent une réaction effroyable dans laquelle la vie de Pierre ne fut conservée que par miracle. L'enfant vit tous ses soutiens, tous les chefs de son parti tomber autour de lui avec la foule des boyards. La vengeance fermenta dans son âme; cette vengeance a fait les prospérités de la Moskowie. Pierre grandit, lié d'intérêt et de cœur à la cause de la civilisation qu'il devait venger en barbare et servir en homme de génie. Mais il n'était pas encore d'âge à tenir les rênes, Ywan n'était pas de force à vouloir les prendre : les deux tzars tombèrent également sous la tutelle de l'ambitieuse Sophie, et trop de dangers étaient amassés autour d'elle pour qu'elle eût le loisir de songer à secourir Léopold.

Restait la Pologne; Léopold l'implora.

Il l'avait durement repoussée naguère, et s'était toujours montré l'ennemi personnel de son souverain. N'osant se confier en la grandeur d'âme de Jean, il plaça son espoir sur de moins nobles mobiles. On savait quels ressentiments nourrissait le cœur de Marie-Casimire. Ce fut à elle que l'empereur s'adressa. Sous le prétexte d'un pèlerinage,

elle se rapprocha des frontières pour négocier plus à l'aise, et vint, facilement gagnée, appuyer de tous ses efforts auprès de son mari les démarches officielles du cabinet qui l'avait poursuivie longtemps, dans l'intérêt de la reine Éléonore, de ses outrages et de ses complots.

Jean flottait parmi de grandes perplexités. D'un côté, c'était le maintien de la paix, son plus bel ouvrage; l'abaissement de l'Autriche, voisine importune et secrète ennemie; le triomphe de Tékéli et de ses Hongrois; les sollicitations de la France, qui ne craignait pas de marchander les résolutions royales à prix d'or, et s'adressait à l'ambition du roi, à l'orgueil du père, en promettant tout son appui pour assurer au prince Jacques-Louis l'héritage paternel. De l'autre côté, c'était la popularité attachée à toute guerre contre le croissant; c'étaient la reine qui avait ses injures à venger sur le cabinet de Versailles, le pape dont le nonce interpellait sans cesse la fervente piété du roi, Léopold qui recourait au grand expédient de sa maison, la main d'une archiduchesse, en offrant cette alliance au jeune prince de Pologne, à qui on garantirait aussi la succession de son père; c'était par-dessus tout la haine héréditaire de Sobieski pour l'Ottoman, dont il avait juré, dès le berceau, de combattre, partout et toujours, la redoutable grandeur. La guerre était dans ses sentiments et ses vœux; il y trouvait la chance de ressaisir les conquêtes des derniers temps; il vengeait sa patrie, réparait ses ruines et sauvait la chrétienté. C'était plus qu'il ne fallait pour l'ébranler.

Toutefois, la France multipliait les séductions pour l'enchaîner à la ligue contre la maison d'Autriche. Les cabinets unis de Paris, Berlin et Copenhague lui offrirent la

Silésie, Louis XIV ajouta la Hongrie, pour lui et ses fils. La tentation était grande; la Pologne serait devenue ainsi un puissant empire. Pour comble de difficultés, arriva une lettre du Grand-Seigneur, qui déclarait que ses armements n'avaient rien d'hostile pour la république. Mahomet IV sollicitait l'amitié des Polonais et celle de leur roi. Jean pouvait croire dès lors la sûreté de la république désintéressée dans la querelle.

Cependant, la première ambition du conseil de Vienne était toujours de traiter à tout prix avec le divan, pour pouvoir se venger de la France; le comte Albert Caprara portait à Constantinople des propositions nouvelles, lorsque tout à coup Tékéli ouvrit les hostilités (juin). Il venait de prendre envers l'insurrection des engagements de plus, en épousant la veuve du prince Rakoczy, fille de ce vaillant comte Zrini, mis à mort avec Nadasti et Tettembach il y avait dix ans. Aussitôt, cette princesse abjura l'Église romaine pour la religion protestante, et le comte Émeric se jeta sur les impériaux.

Le sang que Léopold s'était plu à répandre retombait maintenant sur lui; il s'avisa de recourir au frère de l'ambitieuse compagne de Tékéli (juillet), au comte Zrini, fils de son illustre victime, pour lui confier la tâche d'apaiser ce complot redoutable. Zrini, que Léopold avait élevé dans la cour impériale, ne rejoignit sa sœur que pour entrer dans ses haines et dans ses vengeances. Tékéli malade se faisait porter à la tête de son armée (août); Cassovie, Éperiès, Tokay, Onotz, Zips, Fillelk, tombèrent devant lui. En quelques semaines, il ne resta plus à l'empereur, dans ce royaume, que Presbourg, Comorn, Raab, en un mot la lisière de l'Autriche et de la Moravie. Tékéli frappa les

monnaies à son effigie, avec la devise : « Pour Dieu, la patrie et la liberté ! » Moyennant la promesse d'interdire à jamais l'entrée de ses États à la société de Jésus, de punir même de mort quiconque en proposerait le rappel, le divan lui conféra l'investiture de ce royaume (septembre).

Le gouverneur de Bude, Ibrahim-Pacha, assurait à l'insurrection hongroise par son assistance ces rapides victoires. Mais, de leur côté, les impériaux construisaient-ils un fort, rompaient-ils un pont sur les frontières, il exigeait d'eux mille réparations envers la Porte Ottomane, pour des actes contraires, disait-il, aux traités existants. En effet, les traités n'étaient pas rompus ; la trêve conclue à Saint-Godard devait durer deux ans encore. C'était là l'éternel espoir de Léopold : aussi s'empressait-il de déférer à ces sommations insultantes, et Ibrahim-Pacha continuait de saccager son territoire, de s'y recruter d'esclaves par milliers, d'emporter ses villes. C'était de la même manière que, toujours en pleine paix, Louis XIV, au même quart d'heure, se déterminait à mettre à contribution les Pays-Bas, et ordonnait à ses généraux de brûler cent villages espagnols pour un, si les Espagnols s'avisaient d'user de représailles ; de la même manière encore, il rasait les murailles de la ville d'Orange, souveraineté alliée, attendu que les calvinistes du royaume y envoyaient leurs enfants à l'école. Les procédés de Louis attestent qu'il savait que les desseins de Mahomet le préservaient du danger d'une coalition.

On ne peut s'empêcher de remarquer que la gazette officielle de Louis célébrait le bonheur dont jouissaient les populations soumises à Tékéli, en comptant, parmi les motifs d'envie qu'elles offraient aux sujets de Léopold,

*l'entière liberté de religion dont elles jouissaient.* La même feuille contenait la déclaration, que, lorsque les réformés seraient parvenus à sortir du royaume malgré les galères et les supplices, leurs biens seraient confisqués sur les acquéreurs, et les contrats annulés. Dans la même feuille, un rapport de l'intendant de Poitou annonçait qu'il venait d'opérer 39 849 conversions, et ce rapport marchait sous l'escorte d'un édit qui condamnait ces convertis aux galères, s'ils reparaissaient dans leurs temples. Les temples dont ils auraient franchi le seuil devaient être rasés jusqu'aux fondements. Des ducs et pairs travaillaient de leurs mains à l'exécution de ces sentences, qui se multiplièrent, durant plusieurs années, d'un bout du royaume à l'autre; tout cela s'appelait la stricte exécution de l'édit de Nantes. L'excuse était le zèle pour la foi, et, dans le même moment, on poussait le flot de l'invasion musulmane sur l'empire!... Ce n'est jamais impunément que la politique se joue ainsi de la conscience humaine.

La dernière illusion du conseil de Vienne se dissipa. On apprit (1er octobre) que toutes les soumissions avaient été vaines; que le grand-vizir ne daignait point recevoir le comte Caprara; que l'étendard de Mahomet venait d'être arboré en pompe au sérail; qu'à ce signal l'armée entière, une armée immense, s'était ébranlée; que le Grand-Seigneur et son vizir s'étaient mis en marche sur Andrinople, traînant l'ambassadeur de Léopold à leur suite comme un utile témoin des merveilles de la puissance ottomane, et le chargeant de faire dire à l'empereur qu'ils l'extermineraient dans Vienne, malgré son Dieu crucifié. Presque en même temps arriva la nouvelle (4 octobre) que les conférences de Francfort étaient rompues, que Louis parlait de s'en re-

mettre à son épée du soin de vider ses différends. L'empereur éperdu courut avec tout son peuple au pied des autels, pour demander à Dieu le salut de sa monarchie et de sa maison. Sa maison ne tenait en Espagne qu'à une vie, en Autriche qu'à quelques places. Jean Sobieski la sauva.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

# LIVRE NEUVIÈME.

## SUITE DU RÈGNE DE JEAN III.

### CAMPAGNE DE VIENNE.

(1683.)

SOMMAIRE.

Dispositions militaires de l'Europe et de l'Asie. Kara-Mustapha. Ses vues. Ses préparatifs. — Résolution de Jean. Ses motifs. Ses négociations avec la Perse, la Suède, la Moskowie, l'Ukraine, Tékéli. Ses desseins sur la Grèce. — Ressentiments de Louis XIV. Complots du marquis de Vitry. Agitations de la diète. Procès de Morsztyn. Bruits en Europe des infirmités du roi de Pologne. — Ses apprêts. Envoi de Lubomirski en Hongrie. — Marche de Mahomet IV sur le Danube, de Louis XIV sur le Rhin. — Ouverture des hostilités. Succès de Tékéli. Retraite de Charles de Lorraine, de Léopold. Investissement de Vienne. — Vienne. Son histoire. Ses fortifications. Tranchée ouverte. — Camp des Turks. Leur magnificence, leurs forces. Cour de Kara-Mustapha. Princes tatars. Princes chrétiens. — Garnison de Vienne. Stahremberg. Capliers. Duc de Croy. — L'évêque Colonitz. — Progrès des Turks. Effroi de l'Europe. Incertitude de Louis XIV. Mort de Marie-Thérèse. — Souscriptions. Volontaires étrangers : Conti, Carignan, Eugène. — Détresse de Vienne. Marche de Jean. Courroux de Louis XIV. Invasion des Pays-Bas. — Réunion des Polonais et des impériaux. Traversée du Danube. Marche sur le Kahlemberg. Lettre du roi. Vue du camp turk. Conseils de Kara-Mustapha. Résolution de Jean. — Ordre de bataille des deux armées. Souverains. Princes. Nations. — Messe du Léopolsberg. Bataille de Vienne. Délivrance de la ville. Prise du camp turk. — Perte réciproque. — Entrée du roi dans Vienne. — Sa lettre à la reine. Ses trophées. — Résultats en Europe.

Des bords de la Baltique à ceux de la mer Rouge, tout était en mouvement, les princes, les peuples, les armées. La religion de Jésus-Christ et l'islamisme, l'Asie et l'Europe, la civilisation et la barbarie semblaient s'apprêter à vider en une seule fois leur longue querelle. Digne successeur des

Kiuperli pour les desseins et le courage, Kara-Mustapha Kuloglou ne rêvait rien moins qu'une de ces marches des kalifes, qui embrassaient dans leurs conquêtes tout un côté de la Méditerranée. Déjà sur le retour de son âge, mais d'un caractère ardent, d'un génie plus ambitieux encore et plus impatient que les Kiuperli, il se croyait appelé à consommer enfin, sous le règne distrait et paresseux de Mahomet IV, l'ouvrage des Mahomet II et des Soliman. Ses premiers coups étaient destinés à l'empire; à l'Italie, les seconds. C'étaient les vieux plans de son glorieux prédécesseur, qui avaient fait dire de ce grand homme au marquis de Saint-André Montbrun, l'un des défenseurs de Candie, que « de l'humeur dont il le connaissait, le vizir n'aurait pas de repos qu'il n'eût fait de la basilique de Saint-Pierre les écuries du sultan. » Les écrivains français du temps prétendent que Kara-Mustapha ne comptait descendre sur l'Italie qu'après avoir assuré sa marche en se mesurant sur le Rhin avec le roi de France. Peut-être ce bruit était-il une flatterie pour Louis XIV, ou un calcul afin de rappeler le roi très-chrétien à la pensée publique, parmi ses alliances musulmanes. Peut-être aussi la renommée du grand roi était-elle importune, en effet, à l'orgueil ottoman que la politique française travaillait depuis si longtemps à exalter, par ses efforts pour le soulever contre l'empire.

Quoi qu'il en soit, on a vu les préparatifs remplir près de sept années; tout ensemble minutieux et gigantesques, ils annonçaient le projet de tenter la conquête de l'Occident et la résolution de ne pas s'y prendre à deux fois. Les provinces les plus éloignées avaient fourni des soldats. Il en était venu des rives de l'Euphrate et des sources du Nil. Des tribus arabes tout entières, les Kurdes, les mameluks,

les Albanais, les Tatars, les Grecs même marchaient pressés sous le même drapeau, et la prévoyance se montrait à côté de la force. Le capitan-pacha parcourait tous les rivages de l'Archipel, soumettant les révoltes çà et là renaissantes du Péloponèse, de Candie, des îles; il pressurait ces industrieuses populations, fécondes jusque dans l'esclavage, pour en arracher des tributs et des soldats. Dans les ports de la Turquie, les vaisseaux de toutes les nations, hormis ceux de France, avaient été saisis pour transporter des munitions de Smyrne, d'Alep, d'Alexandrie, à Thessalonique et à Byzance. 2000 chameaux étaient employés, depuis des années, à continuer ce service, depuis les ports de la mer Égée jusqu'aux bouches du Danube; le fleuve disparaissait sous les saïques qui remontaient son cours; 10 000 chariots faisaient arriver ces approvisionnements aux places fortes des provinces de Tékéli. Les troupes s'avançant, pendant tout l'hiver, d'Andrinople sur Belgrade et Bude, la Hongrie ne tarda pas à se sentir écrasée sous le poids de cette immense armée.

Au bruit de la marche des barbares, la pensée flottante du roi de Pologne s'était fixée. Il embrassa le parti du saint-empire. Quelles considérations le décidèrent? Personne n'a songé aux sentiments personnels que les procédés de Louis XIV et les colères de Marie Casimire avaient pu jeter dans la balance. La postérité n'a vu dans sa résolution qu'un mouvement chevaleresque, une religieuse inspiration; c'est dire qu'elle n'y a découvert aucun dessein utile et politique, en d'autres termes qu'elle l'a condamné. Et toutefois, quel était l'ennemi, qui, depuis trente ans, avait sans cesse tenu la Pologne à deux doigts de sa perte? Quel était celui dont le roi Jean devait, à cette époque, craindre

les ambitieux projets pour le jour où il ne serait plus là afin de les briser? A cette époque, l'empereur, tenu toujours en échec par la France, ne paraissait pas destiné à tenter des conquêtes prochaines sur sa frontière du nord. Abattre le Turk, l'empêcher de s'étendre le long du territoire de la Pologne, tout faire pour ne pas le retrouver au delà des monts Karpathes comme sur le Dniester, repousser le danger loin de l'Allemagne, afin de n'en être pas menacé au cœur de la république, n'était-ce pas, dans la situation donnée, le premier intérêt de la Pologne? C'est ainsi qu'en jugeait Sobieski; car il répondit aux dernières tentatives faites près de lui par la France pour le détourner du projet de sauver l'empire, qu'il s'en désisterait, si Louis XIV voulait contracter l'engagement solennel d'accourir à l'aide de la république avec toutes ses forces, lorsque, Vienne tombée, les Turks marcheraient sur Krakowie. Louis refusa cette promesse, et Jean passa outre.

Si donc les politiques des époques suivantes l'ont condamné, c'est sur un état de l'Europe différent, que Sobieski et son siècle n'ont pas connu, qui a été l'ouvrage des fautes de Louis XIV, de ses revers, de la paix d'Utrecht, en même temps que de la délivrance de Vienne. C'est par conséquent sur des événements éloignés, et parce qu'ils n'ont observé les résultats que d'une façon incomplète. Ils n'ont pas remarqué le plus grand de tous et le plus direct. La bataille de Vienne terrassa la puissance ottomane; ce péril cessa d'agiter l'Europe entière. Il cessa absolument de troubler la Pologne. La Pologne cessa de se voir chaque année en danger de mort; elle rentra en possession de la Podolie, de Kamiénièç, de la frontière du Dniester. En un mot, la république a vécu cent ans sur cette grande journée.

Sa détermination prise, Jean ne pensa qu'à la rendre utile et glorieuse. Léopold lui proposait de s'engager à serrer avec lui les nœuds d'une alliance de famille, dès que le prince de Pologne serait en âge de les former; d'assurer le titre de princes de l'empire au père et au frère de la reine; enfin, de garantir au roi et à sa famille la souveraineté de la Walaquie et de la Moldavie, vieux démembrements de l'empire des Slaves. Jean ne voulut de clauses expresses que dans l'intérêt de la république, telles que l'engagement réciproque des deux puissances de s'assister l'une l'autre tant que durerait la guerre, l'abandon des prétentions de l'Autriche sur les salines de Wiéliczka, un subside de 1 200 000 florins pour les premiers frais de l'expédition; l'intervention de Léopold près du roi d'Espagne pour assurer à la Pologne toutes les dîmes de Naples et de Milan que lui offrait le saint-siége. L'empereur, en outre, ne tarda pas à reconnaître, par des lettres autographes, au chef de la république, ce titre de majesté que les prédécesseurs de Sobieski n'avaient pas encore obtenu de l'empire, et que Sobieski lui-même n'avait pu obtenir de la France.

Mais les vues de Jean ne s'arrêtaient point à ces transactions. Il proposa un traité pour le rétablissement d'une république du Péloponèse et d'Athènes, grande pensée qui l'occupa toujours. C'était le complément de ses desseins et de sa carrière. Il prétendait rendre à l'Asie le fléau de l'islamisme. Il voulut que tous les sacrifices fussent tentés pour détacher les Hongrois de la Porte; il conseilla de nouvelles démarches pour entraîner à son exemple Venise, les tzars, la Perse même dans la ligue; il exigea que des voies de conciliation fussent promptement ouvertes auprès de Louis XIV. Ses soins s'étendirent jusque dans le nord, où il contracta

une étroite alliance avec la Suède, et jusque dans l'Ukraine, où il intéressa l'ardeur guerrière des Zaporogues à lui promettre leur concours.

Ainsi, tous les intérêts préoccupaient à la fois sa politique. Quand les musulmans étaient le plus redoutables, il songeait à les déposséder de la Grèce, leur première et plus noble proie. Il se séparait de la politique du roi de France, sans se constituer son ennemi, comme faisait Innocent XI. Il prêtait un appui à la maison d'Autriche, sans retirer son assistance à la Hongrie. Tékéli ne laissait pas que de s'effrayer du protectorat auquel les événements avaient lié sa fortune. Jean, pour conférer avec lui sur leurs intérêts communs, alla courir l'ours et l'élan dans les monts Karpathes. Le comte n'osa se refuser à un armistice que le roi de Pologne exigeait. Léopold respira ; il put employer paisiblement l'hiver à remplir ses magasins, à fortifier ses places, à grossir et organiser son armée. Ce furent les premiers fruits de l'assistance de la Pologne.

L'empereur déféra à son nouvel allié la médiation entre les griefs de la Hongrie et les droits de sa couronne. De son côté, Tékéli, par un accord secret, promit de respecter inviolablement les frontières de la république, d'en écarter les musulmans comme ses soldats. Il s'engagea même à ne point envahir la Moravie, qui était ouverte, et dont la possession eût coupé les communications de Vienne avec la Bohême, la Saxe, la Pologne. Le prince de Transylvanie, Michel Abaffi, qui mettait le même prix aux bonnes grâces du roi, entra dans les mêmes engagements.

Léopold avait envoyé une ambassade solennelle à Sobieski pour lui décerner l'arbitrage de ses différends avec Louis XIV; mais Louis ne voulut point accepter pour mé-

diateur entre la maison d'Autriche et la France le mari d'une de ses sujettes, le mari surtout de Marie d'Arquien. Il se contenta de donner à l'Espagne et à l'empire jusqu'au printemps, c'est-à-dire jusqu'à l'ouverture probable des hostilités, pour le satisfaire sur ses griefs et ses droits. Ses griefs étaient les plaintes suscitées par ses envahissements; ses droits, des menaces d'envahissements nouveaux.

Dans ces grandes conjonctures, le cabinet de Versailles continuait de mettre toute son application à annuler deux puissances, l'Angleterre et la Pologne, à détacher l'une de l'alliance active de la Hollande, qui redevenait hostile; l'autre, de celle de Léopold et d'Innocent XI. Il réussit pour la première, on sait au prix de quelle catastrophe! Le marquis de Vitry se vanta de réussir pour la seconde; la chute de Jean Sobieski, habilement préparée, était son moyen de succès.

Le parti de France offrait à ces tentatives un point d'appui considérable; car ce parti ne se séparait pas seulement du roi par caprice, par passion, par vénalité; il avait d'autres motifs. La paix était devenue promptement chère à la Pologne. La maison d'Autriche y avait toujours été impopulaire. « Tout le monde, » comme Jean le disait lui-même, « n'était pas en position de comprendre que le bélier ottoman qui battrait les murailles de Vienne porterait aussi sur Lemberg, sur Krakowie, sur Dantzig. » Suivant l'usage, les passions s'emparaient des sentiments généreux, des préjugés légitimes. Tous les mécontents à titres divers, tous ceux qui étaient las du repos de la république, las de la gloire de leur concitoyen couronné, trouvaient dans l'intérêt de la patrie d'admirables motifs pour la mettre en feu.

La diète s'ouvrit (27 janvier); elle fut calme d'abord.

Les nonces élurent tout d'une voix pour leur maréchal un Leszczynski, grand tranchant de la couronne, gendre de Stanislas Iablonowski. Michel Paç et le prince Démétrius ne vivaient plus; Paç était mort d'un accès de colère, sur ce que, durant une émeute, son église était tombée sous les coups de la multitude. Jean conféra son office à Casimir Sapiéha. Stanislas Iablonowski reçut enfin ce bâton de grand-hetman de la couronne, que la reine, du vivant de Démétrius, avait tant ambitionné pour lui. Sieniawski fut hetman de campagne; le chevalier Lubomirski, maréchal de la cour; un Potoçki, castellan de Krakowie. C'était la plupart des chefs du parti de France : ces faveurs ne réussirent pas à les calmer.

L'archevêque d'Éphèse, Palaviccini, nonce apostolique, et le comte de Walstein, ambassadeur de Léopold, furent successivement admis (février) devant les trois ordres de la république. Les nonces s'étaient rendus dans la salle du sénat, et ces ministres présentèrent les lettres écrites par leurs maîtres au roi, aux sénateurs et à l'ordre équestre. Alors les fureurs éclatèrent. « Jamais, disait-on, nous n'avons voulu des princes du sang d'Autriche pour chefs, et nous prendrions les armes afin de conserver leur joug à nos frères de Hongrie, de Moravie, de Bohême, de Croatie! Les Turks vont soumettre à leur empire le cours entier du Danube? que nous importe! Quand, il y a deux ans, l'empereur pouvait espérer que l'orage fondrait sur nous; quand il pouvait croire que la Wistule passerait sous les lois de l'infidèle, vola-t-il aux armes? Non, il nous refusa durement ses secours; et aujourd'hui nous lui porterions les nôtres, alors que le Grand-Seigneur nous propose une paix éternelle! Les Turks, après tout, ne sont pas nos ennemis

nécessaires; ils ont au midi des proies meilleures à dévorer. Nos éternels ennemis sont le Brandebourg et l'Autriche, qui ont osé faire des traités pour partager la république, qui ne peuvent s'agrandir qu'à nos dépens. Aussi nos pères ont-ils cultivé par-dessus tout l'amitié de la France, la France, qui, placée à trois cents lieues de nous, peut toujours nous défendre; nous opprimer, jamais. Et c'est cette alliance tutélaire que nous foulerions aux pieds pour nous jeter dans les bras de princes qui sont doublement nos ennemis : car ils en veulent à nos institutions autant qu'à notre territoire! Notre liberté est de mauvais exemple pour tous les Slaves qu'ils tiennent assujettis. Voyez si notre cabinet s'est jamais approché des leurs sans se montrer bientôt despotique; on peut prédire à coup sûr qu'en devenant leur ami, tout autre qu'un roi tel que le nôtre serait devenu déjà l'ennemi de la liberté. Parmi le commun des hommes, on est père plutôt que citoyen; à peine sur le trône, les idées de monarchie héréditaire germent dans le cœur; et rêver l'hérédité, c'est vouloir le pouvoir absolu : car l'un ne va pas sans l'autre [1]. »

A la tête du complot tramé pour renverser les desseins du roi ou bien sa couronne, marchait le grand trésorier Morsz-

1. Cette opinion est le résumé fidèle d'une foule de pamphlets que l'auteur de cette histoire a pris soin de lire. Nulle part on ne saisit sur le fait, aussi bien que dans cette sorte d'écrits, le génie, les sentiments, les vœux des partis. Quelques-uns des pamphlets que nous avons lus sont empreints d'une rare vigueur de pensée. L'expression est moins entachée de mauvais goût que ne l'était alors l'éloquence parlementaire des Polonais, et on remarque dans la polémique toutes les hardiesses en même temps que tous les artifices qui ont distingué depuis ces productions chez une nation plus raffinée. La presse anglaise n'offre point d'analogies aussi frappantes. Nouvelle preuve des singuliers rapports de caractère que nous avons signalés entre les Polonais et le peuple du continent qui s'est le plus associé à leurs diverses fortunes.

tyn. Son refus d'unir sa fille au comte de Maligny, frère de la reine, avait soulevé contre lui tous les ressentiments de Marie-Casimire; ces vives querelles, nouveaux fruits de la monarchie élective, le jetèrent dans une opposition violente. Mari de l'une des Françaises qui avaient suivi en Pologne la princesse de Gonzague, Morsztyn s'était voué tout entier aux intérêts de la France, il lui livrait tous les mystères du cabinet; il avait pris l'engagement d'empêcher Jean d'assister Léopold : les grands biens qu'il venait d'acheter en France semblaient indiquer les précautions d'une conscience inquiète et le dessein de changer de patrie.

Les Sapiéha, tous chargés des bienfaits du roi, entrèrent dans le complot; Iablonowski lui-même fut loin d'être exempt de soupçons. On a dit que, malgré l'amitié qui l'unissait au roi, il se lassait du second rang de la république. Déplorable régime, où nulle institution, pas même la royauté, n'étant immuable et inaccessible, tout était sans cesse ballotté par mille orages, les affections comme les intérêts, les hommes comme les partis, les existences privées comme la fortune publique.

C'était sur Iablonowski que les conjurés devaient porter la couronne[1]. L'affection même de la reine pour ce seigneur ne l'empêcha pas d'entrer dans ces menées. On ne peut dire ce qui fût advenu, si le roi n'eût saisi (mars) une correspondance de l'ambassadeur de Louis XIV se vantant auprès de son maître du nombre de seigneurs qu'il avait achetés, des trames qu'il formait avec eux, des facilités que lui avait offertes, disait-il, le caractère vénal de la

1. On a nié que le complot s'étendît jusqu'à la vie du roi; la plupart des historiens l'affirment, entre autres David Braun, conseiller de Prusse, dans son *Comitiorum Poloniæ tractatus*. Jean le disait formellement dans ses Universaux donnés le 3 mai pour l'exécution des décisions de la diète,

nation, enfin des services odieux que lui rendait Morsztyn. Une lettre du grand trésorier fournit d'irrécusables éléments de conviction; elle était accompagnée de dépêches de sa main, en chiffres dont on ne put découvrir la clef. Muni de ces documents, Jean se rend au sénat; là il fait lecture des papiers qui dénoncent les conspirateurs, présents la plupart autour de son trône; habile autant que magnanime, il borne au seul Morsztyn sa colère et ses mépris. Il déclare que Vitry, pour faire montre de zèle, a calomnié les autres; il demande que tout ce qui l'écoute atteste l'imposture en déclarant la guerre à l'infidèle que soutenait Louis XIV, en couvrant, contre l'invasion, Warsowie et la Pologne, menacées des mêmes coups que Vienne et l'empire.

Une acclamation unanime lui répond. Les factieux s'empressent les premiers d'applaudir. Chacun n'est occupé que de se défendre de l'accusation de trahison et de vénalité. C'est que Jean et sa gloire étaient chers à la Pologne : la foule des ennemis de l'Autriche, tout en voulant entraver les résolutions du roi, étaient loin de se croire liés à une conjuration subversive. La colère publique se prononça de toutes parts contre les coupables. L'ambassadeur de Louis XIV fut insulté dans les rues. Un noble seigneur de Litvanie, Tyszkiewicz, l'assaillit et maltraita son escorte. Un autre dit grossièrement en pleine diète qu'il fallait le traiter à la turke, et lui donner quatre cents coups de bâton. Une loi retira aux ambassadeurs le droit de résidence en Pologne. Le grand-trésorier fut mis en jugement; il demanda grâce, l'obtint de la magnanimité royale, sous la condition de donner la clef de ses chiffres; il promit tout, moyennant un délai de six mois. Selon l'usage, il demeura

dans l'intervalle sous la garde du grand-maréchal Lubomirski, qui le laissa plus tard s'évader, emportant, dit-on, en France, avec son secret vainement réclamé près le cabinet de Versailles, les fruits de longues déprédations.

Cependant, la diète avait adopté (31 mars) tout ce que le roi avait proposé : le traité d'alliance offensive et défensive était conclu. Par ce traité, l'empereur s'engage à tenir 60000 hommes sous les armes, et la république à en fournir 40 000 *pendant toute la durée de la guerre qui commence*. Léopold, qui ne pouvait croire à sa fortune, demande que cette promesse d'assistance réciproque soit placée sous la garantie d'un serment, prêté dans les mains mêmes du chef de l'Église par l'entremise du cardinal protecteur de chacune des deux couronnes. Dans ce serment (avril), où Jean apporte toute la candeur de son âme, la sollicitude est poussée au point de déclarer nul tout parjure. Ces précautions singulières, ces graves solennités eurent une portée plus grande que l'empereur lui-même n'avait prévu. On verra la conscience du roi et la politique de la Pologne en rester longtemps enchaînées.

Une tentative de rompre la diète à son dernier jour fut (18 avril) sans succès. Le nonce, soudoyé pour lancer le véto, n'eut pas le courage de tenir bon jusqu'au bout : on le ramena. Vitry quitta la Pologne, n'ayant d'autre ressource que de représenter à son maître toute la faiblesse des Polonais, et de peindre le roi trop chargé d'embonpoint, trop fatigué de goutte pour pouvoir reparaître dans les camps. Le cabinet de France répandit ce bruit dans toutes les gazettes et dans toutes les cours. La France, l'Allemagne, l'Europe restèrent convaincues que Léopold n'avait obtenu que l'assistance des Polonais, point le concours de leur roi.

Le roi cependant ne s'occupait plus (mai) qu'à se mettre en mesure de porter à l'Europe menacée l'appui de sa présence et de ses armes.

Il envoya sur-le-champ le chevalier Lubomirski avec quelques milliers de combattants, pour rendre plus respectables à Tékéli les approches de la Moravie. Il avertit en même temps le comte, que, si ses gens brûlaient une paille en Pologne, il irait en personne brûler ses trésors, sa femme et lui-même dans son château de Montchaz. Il s'appliqua enfin à démêler les secrètes pensées et les plans militaires de Kara-Mustapha. Son cabinet passait pour être le mieux servi au dehors. L'Orient surtout était tout ouvert à ses espions. Il avait toujours quelques ministres dans le divan; en ce moment, une bande de Kosakes faisait pour son compte le brigandage et une sorte de police armée de l'autre côté du Balkan, dans les environs même d'Andrinople. Une lettre, saisie par ces audacieux coureurs, lui apprit que les premiers coups de Kara-Mustapha porteraient sur Vienne. Il se hâta d'en prévenir la cour impériale. Aussitôt Léopold d'ordonner à sa prière la démolition des vastes faubourgs qui s'appuient de tous les côtés aux fossés de la capitale, et contre l'usage comprennent ses grands édifices, ses grandes habitations, les palais des premières maisons de l'empire. Puis, on réfléchit que l'ennemi avait d'autres places à prendre auparavant, d'autres siéges à faire. Raab ou Javarin, Comorn, Presbourg, forteresses puissantes, couvraient la capitale. Même en ajoutant foi aux prodiges qu'on racontait de l'armée musulmane, ne lui fallait-il pas deux campagnes pour enlever ces premiers remparts de l'Autriche? On avait tant fait de mal au roi de Pologne, que tout ce qui venait de ce

côté était suspect. On ne crut pas à sa nouvelle plus qu'on ne croyait à ses secours. L'ordre de démolition fut révoqué.

Mahomet IV et son vizir venaient de se mettre en marche sur la Hongrie. Dieu voulut que l'officier chargé de porter cette nouvelle à Léopold, qui en pâlit, fût le jeune Nadasti, fils de l'une de ses grandes victimes. On sut que le kan des Tatars, les hospodars des principautés, le woïewode de Transylvanie, Tékéli enfin, s'avançaient tous en même temps vers le rendez vous assigné aux armées ottomanes. C'était au pont d'Essek, entre Belgrade et Bude[1] que Mahomet l'avait assigné. Là, le maître de tant de nations éparses sur les trois parties du monde s'arrêta. Il remit en pompe à Kara-Mustapha, avec la double aigrette de héron, la robe d'or, et le carquois de diamants, gages de sa souveraine puissance, l'étendard de Mahomet, la cause de l'islamisme et le sort de la chrétienté. Ensuite, il retourna poursuivre dans les plaines d'Andrinople et sur les revers du Balkan ses chasses fabuleuses, où 40 000 hommes étaient occupés à lui traquer des bêtes fauves; et l'immense armée qu'il laissait à son lieutenant, s'ébranla en lançant à Léopold des sommations insultantes. Louis XIV, de son côté, s'achemina vers le Rhin (27 mai) pour frapper

1. Le prince Cantémir et son traducteur, secrétaire d'ambassade à Constantinople, ne font aller Mahomet IV que jusqu'à une petite ville à huit lieues d'Andrinople. Malgré cette autorité très-imposante, nous avons dû adopter la version contraire, qui a pour elle toutes les gazettes du temps, les Mercures de France et de Hollande, les divers journaux recueillis par Zaluski, celui de Dalayrac, l'*Augustum Viennes* de Duclos, l'Histoire des Turks de Vanel, et l'Histoire de cette guerre, par Lacroix, secrétaire d'ambassade de France. Celui-ci, témoin oculaire, raconte les faits avec tant de détails, que son exactitude ordinaire ne peut être supposée cette fois en défaut. Ce fait du reste est sans nulle importance.

ses coups sur la maison d'Autriche. Rassuré sur les dispositions de l'Angleterre, que son gouvernement tenait exilée des affaires du monde par la conspiration de Monmouth, par le procès de Russel, par celui de Sidney, Louis se portait à la tête de ses camps de l'Alsace et de la Franche-Comté; déjà ses flottes dominaient la Baltique, mer nouvelle au pavillon de la France, attendant l'ordre d'attaquer les alliés de Léopold. La Pologne se voyait ainsi obligée de mettre en défense ses rivages; l'empereur, de diviser ses troupes, pour pouvoir faire face à un double danger, et l'empereur n'avait pas sur le Danube 30 000 combattants! c'était l'unique barrière qui séparât Kara-Mustapha de l'Allemagne ou de l'Italie.

Quoique abandonné par son beau-frère dans les conférences de Nimègue, le vaillant duc de Lorraine, maintenant l'un des plus grands capitaines de l'Europe, et naguère le vainqueur de Philippsbourg, était venu (juin), prendre le commandement des impériaux. La cour l'obligea de mettre le siége devant Newhausel, petite place de Hongrie à huit lieues de Presbourg; il venait de l'investir, quand, tout à coup (18 juin), Tékéli lui dénonce la rupture de la trêve. Charles n'a que le temps de courir sur le Danube, et se trouve sous les murs de Raab en présence des barbares. On s'attendait au siége de cette place, qui domine l'Autriche et la Hongrie. Mais point! Charles essaye de défendre (1er juillet) le passage de Raabwitz. Vains efforts! devant ces masses qui couvrent huit lieues de terrain, tout plie. L'armée hongroise à la solde de l'empereur, forte de 6000 hommes, à l'exemple du comte Budiani, son chef, passe tout entière sous les drapeaux qui ont pour devise : Dieu, la patrie et la liberté. Partout les populations

ouvrent les bras à leurs frères affranchis. Le palatin Paul Esterhazy, resté fidèle, arrive seul à Vienne pour raconter à Léopold que, dans cette Hongrie, ensanglantée si longtemps par son pouvoir, il n'a plus un pouce de terre. Des lettres interceptées de la comtesse Tékéli lui avaient appris que, jusque dans sa cour, la Hongrie conspirait à tirer vengeance de ses longs malheurs. L'Empereur jette dans les fers son jeune chambellan, le comte Zrini, accusé de ne méditer rien moins que de l'enlever lui-même, et de le livrer aux Tatars. C'était, dit-on, cette âme impatiente qui avait inspiré au grand vizir sa marche hardie au cœur de l'Empire.

Cependant, Lorraine ne sauve ses troupes que par une manœuvre savante qui sauvera l'Empire. Il jette son infanterie dans l'île de Schutt pour la porter sur Vienne à marches forcées, par Presbourg, Wagram, Essling, et, couvrant avec sa cavalerie la rive droite du fleuve, il se retire en bon ordre, dispute le terrain de poste en poste, combat en ligne à Pétronell, à une journée de Vienne, sans être écrasé, mais en laissant sur le champ de bataille l'élite de ses officiers, entre autres le chevalier de Savoie, frère du comte de Soissons, le jeune prince Thomas d'Aremberg, le comte Mellini.

Au bruit de cette sanglante retraite (5 juillet), Vienne, qui se croyait toujours en sûreté, fut saisie d'épouvante. Léopold trouva un remède dans ce péril extrême : ce fut de défendre, sous peine de mort, *de parler des circonstances présentes*. On n'en parla plus, et vingt-quatre heures s'écoulèrent ; puis, sur le revers des hautes plaines (7 juillet), du côté de la Hongrie, les Tatars parurent, mettant tout à feu et à sang. Trompés par l'opiniâtre sécurité de la cour, les

moissonneurs étaient dans les champs faisant en paix leur récolte. Il fallut que, sur les neuf heures du soir, à la lueur des flambeaux, l'Empereur, les deux impératrices, les archiduchesses, la reine Éléonore maintenant duchesse de Lorraine, se précipitassent hors des murs. A leur exemple, 60000 habitants s'enfuirent éplorés, par une porte, tandis qu'à l'autre on attendait les Tatars. La cour se jeta de l'autre côté du Danube, et remonta la rive gauche dans la direction de la Franconie ou de la Bohême, au milieu de la confusion universelle, à la clarté des incendies allumés au loin par les barbares. Un cabaret fut souvent l'unique asile de toute cette grande maison impériale qui fuyait. Il arriva que l'impératrice, grosse de six mois, se vit réduite à passer la nuit au bivouac, sans autre couche qu'un peu de paille, sans autre abri que quelques branches d'arbre et la voûte du ciel. Le trouble était si grand qu'on ne songea point à couper les ponts. Celui de Krems était envahi, quand le marquis de Sepeville, ambassadeur de Louis XIV, s'en aperçut, s'y établit avec ses gentilshommes, et, par son courage, sauva les illustres fugitifs (9 juillet). Ces Français commencent toujours par ce que veut l'honneur, sans s'inquiéter de ce qui plairait à la politique. A Lintz, à Neuhaus, point de repos. Les Tatars avaient paru dans Saint-Polten et Molk (11), à cheval sur la grande route de Bavière. Ce ne fut qu'à Passau, sur les confins des États héréditaires, que Léopold respira; et déjà son œil inquiet cherchait s'il trouverait à Prague, ou à Inspruck et Milan, de plus sûrs asiles.

On ne revenait point de la marche rapide de Kara-Mustapha; c'était une chose nouvelle dans le monde. On n'avait pas inventé encore de laisser de côté les places fortes,

de courir aux capitales. Chef d'une immense armée, le vizir s'en avisa. Malgré le récri de tous ses lieutenants, il s'avança d'une façon si brusque, que menacer Raab de démonstrations vaines, jeter des ponts sur les rivières et passer, inonder l'Autriche, menacer les remparts de Vienne, avait été pour lui l'affaire de quelques journées. Son avant-garde à peine établie, lui-même arriva ; le soir (14 juillet), la tranchée était ouverte. Celui qui préludait ainsi avait droit de prétendre à la conquête de l'Allemagne.

La capitale de l'Autriche s'élève sur la rive droite du Danube, à quelque distance du grand cours du fleuve, divisé en plusieurs bras dans toute cette région, et comprenant des îles sans nombre dans ses vastes domaines. Elle est assise au confluent d'un de ces bras qui semble se détacher pour venir du nord baigner ses murs, puis retourne au lit principal vers l'île Lobau, et de la rivière de Wienn qui arrive du couchant et forme ainsi, au sud et à l'est, avec ce bras du Danube où elle se jette, une des défenses de la ville dans plus des deux tiers de son enceinte. De ses murailles, une plaine inégale et fertile s'étend du côté de l'est et du midi, vers la Hongrie, jusqu'à la rencontre de l'amphithéâtre des montagnes qui séparent l'Autriche de la Styrie; du côté du couchant et du nord les montagnes la pressent et semblent planer sur elle. Là s'élève à pic, dominant et embrassant la ville à quelques portées de canon, la chaîne du Kahlemberg, rameau escarpé de tous ces monts issus des Alpes du Tyrol, qui viennent en quelque sorte s'arrêter court en plongeant sur le lit du fleuve. Couverte ainsi, d'un côté, par la rivière qui arrose ses fossés et qu'elle a dotée de son nom, de l'autre par ces fières montagnes, et au nord protégée par le Danube, Vienne

paraît avoir été dès les temps reculés un poste considérable. Ce fut Auguste, qui y planta par les mains de Tibère, alors son lieutenant, les aigles romaines, qu'à des titres divers elle a toujours gardées depuis. Le nom de *Vindobona*, qu'elle portait alors, annonce que la race slave des Wendes y avait ses établissements. C'est dans son voisinage que Marc-Aurèle connut, en combattant les Quades et les Marcomans, la valeur de la légion fulminante. Elle servit d'extrême frontière à l'empire romain, comme plus tard à la monarchie de Charlemagne. Le duché d'OEst-Rich s'appela ainsi de ce qu'il fermait la marche orientale de la vaste domination des Francs. Il devait devenir lui-même plus tard le centre d'une autre monarchie formée du démembrement de tous les États voisins, de la réunion de toutes les races contiguës, souveraineté fréquemment battue en brèche par la guerre, toujours relevée par la paix, toujours agrandie par les conquêtes et les mariages. Vienne suivit les destins de la maison d'Habsbourg, fut puissante comme elle; elle prit rang parmi les premières métropoles de l'Allemagne, quand ses princes eurent fixé sur leur tête les couronnes électives de la Bohême, de la Hongrie, du Saint-Empire. En 1529, Soliman l'assiégea. Charles-Quint accourut et sauva sa capitale. Depuis lors, les vieilles murailles firent place à des fortifications modernes. Mais dans une longue sécurité, la contrescarpe, les fossés, les bastions, les chemins couverts avaient eu beaucoup à souffrir de la négligence et du temps. Les fossés, immenses et profonds, étaient alors comme aujourd'hui convertis en jardins. On disait en Europe que c'était une ville de cour, non pas une ville de guerre.

Le duc de Lorraine sut en peu de jours tout réparer, for-

tifier la contrescarpe d'épaisses palissades, mettre la place dans un état respectable de défense, en même temps que la protéger contre les coups de main, et relever les courages par les combats brillants de sa petite armée. Nous avons dit que des faubourgs considérables régnaient dès lors sur les glacis. Ils donnaient et donnent encore une physionomie singulière à cette double cité, dont le cœur est ceint de murailles, et qui y rassemble sa force et sa vie autour de la flèche aiguë de son clocher de Saint-Étienne, derrière une colossale ceinture de bastions altiers qu'entourent les vastes fossés, tandis que, plus loin, elle étale ses plus beaux quartiers, riches et superbes sous le nom modeste de faubourgs. La plupart étaient plus opulents que la ville ; les grands y avaient des jardins et des maisons. Celui de Léopoldstadt, sur le bras du Danube qui baigne les remparts et dans une île d'une lieue et demie de long, est ainsi le mieux défendu ; là résidaient les juifs opulents ; là se déployaient une foule de palais ; là le Prater, promenade fréquentée, servait déjà de rendez-vous à la ville et à la cour. C'étaient ces quartiers dont le roi de Pologne avait inutilement demandé la destruction, mais plus particulièrement ceux qui occupaient au midi la rive droite de la Wienn et attendaient les barbares. Maintenant on y pensa. Les bourgeois travaillèrent de leurs propres mains à démolir ou incendier leurs demeures. Mais l'incendie n'allait pas aussi vite que les Ottomans. Dans les décombres des palais, dans les bois des jardins, entre autres ceux de Rottenhoff et de Spina, ils trouvèrent des points d'appui pour dresser leurs batteries et ouvrir la tranchée à 200 pas de la place.

Depuis quatre jours, les habitants consternés regardaient du haut de leurs murailles se prolonger autour

d'eux, et s'y asseoir comme un vaste croissant qui appuyerait ses deux extrémités au Danube, avec un bruit extraordinaire de clochettes, de trombones, de cymbales, toute la multitude des bandes ennemies. Ils voyaient aussitôt les postes fixés, les diverses troupes, les diverses nations établies, les tentes dressées. Ce fut une seconde ville qui s'éleva en amphithéâtre devant eux, s'étendant depuis les cendres de leurs faubourgs et les sépultures de leurs pères jusqu'aux pieds des montagnes du couchant, jusqu'aux flancs de celles du nord, plus populeuse, plus belle, plus commerçante que leur propre ville, pleine de caravanes de marchands d'Europe et d'Asie, éclatante de tout le luxe de l'Orient, et destinée à les engloutir. Aujourd'hui encore le voyageur en retrouve les vastes lignes et en étudie les débris.

Le jour, les habitants contemplaient dans une muette terreur ces dômes, ces banderoles, ces queues de cheval sans nombre, ces troupes de chameaux et d'éléphants qui montraient l'Afrique et l'Asie conjurées, ces armées de bétail qui allaient en troupes immenses se désaltérer au Danube et promettaient une longue subsistance à l'infidèle; puis la tente des exécutions, qui, suivant l'usage, dominait le camp tout entier, parce qu'il fallait que le pouvoir absolu et la mort planassent sur toute cette vaste scène. Le soir était-il venu : près de chaque drapeau, et aux mains de chaque sentinelle, brillait un fanal; ces feux rougissaient le ciel; aux bruissements de l'artillerie, qui n'avaient point de relâche, se mêlaient les cris aigus des musseims appelant à la prière les soldats du Koran. Tout était menaçant pour les assiégés, la nuit comme le jour, le ciel comme la terre.

Du reste, ce n'étaient pas ces campements méthodiques des grands hommes de guerre de la Turquie; il y avait plus de richesse que d'art et de science. Trop confiant dans ses forces pour prévoir un danger, Karà-Mustapha ne s'inquiète que d'épouvanter les chrétiens par le nombre, et de les éblouir par le faste. Assises à l'est de la ville, vis-à-vis de la porte de Hongrie, au déclin de plaines élevées, avec le parc du palais impérial de la Favorite pour jardin, ses tentes, vaste citadelle d'or et de soie, dominent Vienne, le Danube, le camp, et font face au Kahlemberg; elles l'emportaient en étendue sur Bude ou Presbourg. Il traînait après soi son sérail tout entier, toute sa maison, cent cinquante valets de chambre, jusqu'à sa ménagerie. Ses meubles étaient tendus de cachemire, de brocart, de velours. Ses armures, ses vêtements, toute sa personne disparaissaient sous les pierreries et l'or. Cet homme surpassait tout ce que l'histoire raconte des Xerxès et des Darius. On ne peut douter qu'en mettant de côté les eunuques, les esclaves, les musiciens, les ouvriers, les marchands, les femmes, il n'eût quelques 300 000 combattants de toutes les nations. Le terrible Sélim Gieray, le plus renommé des kans tatars depuis longtemps, les sultans ses fils, Michel Abaffi, le prince Ducas de Moldavie, l'hospodar de Walaquie Sirvan Cantacuzène, Émeric Tékéli, formaient à ce lieutenant du prophète un cortége de souverains tributaires. Et, ce qui ne s'était pas vu encore, plus de 100 bouches à feu étaient charriées dans l'attirail immense de tous ces instruments de destruction, de victoire ou de plaisir.

Vienne n'avait que peu de troupes pour sa défense. Le duc de Lorraine, dont l'infanterie était arrivée, en remontant la rive gauche, en même temps que les Turks la rive droite,

et qui s'était hâté de passer le fleuve, l'y avait jetée tout entière. La garnison se trouva ainsi composée de 14 000 combattants, auxquels se joignirent, en compagnies régulières, 4000 ou 5000 hommes de la bourgeoisie, les corps de métiers, et l'université. Le comte de Stahremberg, qui avait été gouverneur de l'empereur Léopold, commandait alors dans Vienne. Général d'artillerie habile et intrépide, il avait mérité à Senef l'estime de Condé. Sous lui, présidait au conseil le comte de Capliers, commissaire général des vivres, que l'histoire, à l'exemple de Léopold, a trop oublié dans ses récompenses, et qui, à plusieurs reprises, suppléant de Stahremberg blessé ou malade, et toujours son auxiliaire dévoué, contribua, autant que Stahremberg lui-même, à la défense de la capitale. Autour d'eux se pressait une foule de noblesse de toutes les nations : un Zrini, resté fidèle à l'Empereur; un prince de Wurtemberg; le comte de Souches, fils du célèbre général Radwight; le marquis Obizzi; les comtes de Trausmansdorf, de Salbourg, de Kilmanseg; Sigismond de Zetern, d'une maison illustre de Silésie; le baron Walter, du Wurtemberg; le Vénitien Colalte, comte de Saint-Michel; un comte de Cinq-Églises; un Forbin-Janson; le vieux Vignancour, ambassadeur de France sous Mazarin près l'empereur Ferdinand III, dont maintenant il défendait le fils. Le prince Ferdinand de Schwartzemberg donna 100 000 florins et 300 000 muids de vin pour le siége. On vit le comte de Colonitz, évêque de Neustadt et de Vienne, s'enfermer dans la ville, et trouver 300 000 thalers, dont Stahremberg avait besoin, en vendant son argenterie pour compléter ce secours. Oublierons-nous un prince de la vaillante maison française de Croy, le duc Charles-Eugène, qui, se jetant

presque seul dans une barque, descendit, pendant 25 lieues, le cours du Danube, sous les feux croisés des barbares, pour aller se faire ouvrir les portes de Raab, qu'il avait promis de défendre? C'est la gloire de l'humanité que le dévouement et le courage sachent toujours s'égaler aux périls.

Charles de Lorraine, dont jamais le génie n'avait été plus ferme et plus sage que dans ces extrémités, se retira derrière le fleuve pour en fermer tous les passages avec quelques milliers de chevaux qui lui restaient, et circonscrire la guerre sur la rive droite. Il espérait même se maintenir dans le Léopoldstadt et les îles. Les assiégés auraient conservé ainsi l'usage du Danube et la liberté des communications avec les Impériaux de la Bohême et de la Moravie. Mais Kara-Mustapha ne semblait connaître ni les difficultés, ni les retards. Le jour de son arrivée, il avait choisi, à l'autre extrémité, dans le Rottenhoff, le point d'attaque, désigné à ses mineurs et à son artillerie le côté le plus faible de la place, celui auquel le palais impérial s'appuie, et conduit à portée de mousquet un double boyau. Le lendemain (15 juillet), il enleva le Léopoldstadt au galop de ses escadrons, lancés à travers le bras du Danube qui en baigne les bords; Charles assailli ne parvint qu'avec peine à couper le pont du grand bras du fleuve et à retirer ses troupes sur Essling. Vienne se trouva investie de toutes parts. Une nouvelle attaque fut aussitôt pratiquée de ce côté sous les eaux; une batterie aussitôt dressée en avant du Prater. En même temps, le bombardement commença sur toute la ligne. Le jour suivant (16) vit un monastère, le théâtre, la riche église des Écossais, l'arsenal, mis en cendres; le palais de l'Empereur, ruiné; les tran-

chées, poussées jusqu'à trente pas de la contrescarpe; des batteries nouvelles, établies; le comte de Stahremberg, blessé. Le vizir somma Vienne de capituler.

A la nouvelle du siége et de ses débuts, il y eut terreur panique en Europe. La cour impériale avait rempli l'Allemagne de son épouvante. La diète de Ratisbonne, que Léopold invoquait, parlait de subir la loi de la France pour avoir ses secours. L'Italie se sentait, comme l'Empire, près de passer par le fer et le feu. L'effroi régnait au Vatican. Le Capitole chrétien attendait ses barbares.

Prêt à envahir l'Empire de concert avec Frédéric-Guillaume, Louis XIV s'arrêta. L'armée ottomane passait, dans toutes les feuilles du temps pour monter à 20 000 chameaux, 700 000 hommes, et 100 000 chevaux. On parlait d'un corps de réserve de 3000 officiers d'artillerie, de 2000 chameaux occupés à charrier encore 600 bouches à feu, d'une levée en masse de tous les habitants valides de la Grèce. Que Vienne tombât comme autrefois Byzance, c'en était assez pour que Louis eût à supporter sur le Rhin tout le poids de la puissance musulmane; il entendait l'Europe lui reprochant ses dangers, et la religion peut-être lui reprochant ses malheurs. Le souvenir de sa gloire de Candie et de Saint-Godard, alors que les Français secouraient Venise ou sauvaient l'Empire, gênait son penchant. Innocent XI augmenta les embarras de sa conscience et de sa politique, en appelant solennellement à la défense de l'Église son fils aîné. D'ailleurs, sa grande ambition était de procurer l'élévation du dauphin de France au titre de roi des Romains. Peut-être espéra-t-il l'obtenir d'une démarche magnanime; Verjus, son plénipotentiaire à Ratisbonne, déclara qu'il s'abstiendrait d'hostilités contre la

maison d'Autriche durant toute cette guerre, moyennant la reconnaissance de ses prétentions dans le délai d'un mois. On a même répété qu'il offrit 80 000 hommes à Léopold ; nous ne trouvons dans les documents sérieux du temps nulle trace de cette proposition peu vraisemblable. Ce qu'il y a de certain, c'est que Léopold, bien que ses terreurs aient quelque peu égayé l'histoire sous la plume de Voltaire, fit voir dans ces extrémités la persistance courageuse qui a caractérisé toujours sa maison dans les revers. Nullement guerrier, il avait fui devant les Turks ; il ne plia point devant Louis XIV. Toutes les sollicitations du collége des princes et de celui des électeurs y échouèrent. Soit qu'il haît la France encore plus qu'il n'aimait sa monarchie, soit qu'il crût suffisant de gagner du temps de ce côté pour voir ce que de l'autre déciderait la fortune, il se contenta de discuter les propositions de Verjus sans les accepter. Tandis qu'il se disait appliqué à balancer les avantages du traité qui lui était offert, Louis revint à Paris, balançant de son côté les conseils contraires de sa politique, tourmenté des scrupules de sa grandeur d'âme et des remords de sa foi, partagé entre la disposition d'exterminer la maison d'Autriche, et la gloire de la sauver (20 juillet).

La reine, qui l'avait accompagné dans son voyage, ne rentra dans Versailles que pour mourir, frappée (30) d'une de ces morts soudaines si communes en ce temps dans la maison royale. L'infortunée Marie-Thérèse, après avoir passé sa vie sur le trône le plus brillant de l'univers, s'écria qu'elle n'y avait compté d'heureux qu'un seul jour. Louis versa des pleurs sincères sur cette mort, premier chagrin, dit-il, que la reine lui eût donné. Madame raconte que, le jour des compliments de condoléance, l'évêque

de Gap entra en pas de bourrée, faisant semblant de pleurer des yeux et riant de la bouche, ce qui lui donna une figure « si grotesque, dit-elle, que les princes, les princesses, le roi lui-même et toute la cour rirent jusqu'aux larmes[1]. » On comprend qu'une telle douleur n'endormit pas les ressentiments de Louis XIV. Il ne notifia point son veuvage au roi de Pologne. La politique adoptée par les conseils de Warsowie l'exaspérait au point de lui faire transgresser les lois mêmes de l'étiquette.

Ce deuil, qui jeta sur les magnificences de la cour de France ses crêpes funèbres, acheva de voiler Louis inactif aux yeux du monde. Accoutumées à révérer autrefois en lui le défenseur des faibles, le champion de la chrétienté, par-dessus tout le chef et le créateur de cet empire des arts qui avait pour siége Versailles et pour tributaire l'univers entier, les nations s'étonnaient, dans cette lutte de l'Europe policée contre les barbares, de ne pas espérer en lui.

C'était vers le Nord que se tournaient tous les regards. Innocent XI adressait au roi de Pologne messages sur messages. L'Empereur, le duc de Lorraine, tous les princes allemands lui envoyaient de jour en jour des courriers, lui demandant de faire une fois pour l'Europe ce qu'il faisait depuix trente ans pour sa patrie, de la sauver du joug de l'infidèle. Au premier bruit des dangers de Vienne, il était accouru de Willanow, où les couches de sa femme l'avaient retenu, à Czenstochowa, où l'appelait un pieux pèlerinage, et de là à Krakowie, rendez-vous de son armée (31). La noblesse s'était précipitée sous les drapeaux, fière malgré tout de signaler son courage dans cette grande

1. Fragments de lettres originales de Madame (Charlotte-Élisabeth de Bavière), seconde femme de Monsieur, duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

et sainte entreprise. Il avait fallu créer 4000 hussards de plus, organiser des corps nouveaux, les discipliner, les armer. Jean fut à peu près réduit, pour ces dépenses, aux subsides du saint-siége. Ses propres revenus fournirent le reste. La Litvanie, par sa lenteur à s'armer, lui allégea le fardeau. Il advenait que la mort de Paç avait été pernicieuse à Jean comme sa vie. Sapiéha était étroitement lié aux intérêts de la France, et sans doute Michel Paç, par dévouement pour l'Autriche, aurait dans cette occurrence secondé le roi.

A mesure que de faibles détachements se formaient, Jean les mettait en marche, en leur donnant pour rendez-vous ces simples mots : *Sous les contrescarpes de Vienne!* Mais l'Empereur, le pape, le grand-vizir, Louis XIV, restaient toujours convaincus qu'il flattait l'Allemagne d'un faux espoir en promettant sa présence. Il était à lui seul un secours si grand qu'on n'y croyait pas.

Cette opinion, que le marquis de Vitry et la cour de France avaient si bien accréditée, servit étrangement les intérêts de l'Empire. Louis, s'y confiant, demeura immobile. L'événement va montrer qu'il n'aurait pas suspendu ses foudres, s'il avait cru à cette rivalité de gloire, à ce salut de la maison d'Autriche et de la chrétienté par un autre que lui. De son côté, Kara-Mustapha laissa endormir cette fougue terrible qui avait tant surpris et effrayé l'Europe. Il ne voyait pas d'apparence que Vienne fût sérieusement secourue; et, comme l'attaque avait été trop brusque pour que les richesses de la cour, du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie opulente, eussent pu être emportées, il craignit que la furie d'un assaut ne livrât au pillage et ne dérobât à sa cupidité une si belle proie. Il se mit à la soi-

gner avec amour, à s'inquiéter sans relâche du salut de Vienne; et, tandis que la mine jouait déjà sous les remparts, qu'il aurait pu s'en saisir à un prix qui ne le touchait pas, celui d'un peu de sang, il ne s'occupa que de la réduire par degrés, voulant qu'une capitulation lui livrât intact le butin qu'il dévorait en espoir.

D'ailleurs, Kara-Mustapha avait trouvé une autre Capoue dans les jouissances de cette domination sans affaires et de ce repos sans contrôle. Il passait sa vie, captif dans les orgies de son sérail. De temps à autre seulement, il sortait, dans une litière armée d'un grillage de fer à l'épreuve du mousquet, pour visiter les travaux. Le siége traîna de la sorte en longueur, mais sans donner de relâche aux assiégés. L'artillerie continuait de battre leurs murailles, et la sape de les menacer. Les janissaires, établis dans les tranchées, s'y défendaient contre toutes les sorties, derrière les parapets, les gabions, les obstacles divers. Dans ces ouvrages se déployait tout le luxe de lignes parallèles, de boyaux de communication, de places d'armes où les Turks excellaient alors. Il fallait que Vienne eût dans chaque maison un homme en sentinelle nuit et jour, pour se préserver de surprises souterraines. La mine avait joué sous un angle saillant de la contrescarpe. Déjà deux bastions étaient entamés. Une fois, le bombardement avait mis tout un quartier en feu. Les deux armées se touchaient dans leurs travaux contraires, si bien que parfois on combattait avec la pioche, et que le général Stahremberg, à peine remis de sa première blessure, fut abattu d'un coup de pierre lancée à la main. En jetant sur les tentes musulmanes des crocs destinés à les renverser, les chrétiens ramenaient souvent les têtes des janissaires endormis.

De son côté, Émeric Tékéli remontait la rive droite du Danube, n'ayant qu'à recueillir les hommages et les serments de ces comtés limitrophes, jusque-là soumis à Léopold. Presbourg même, sur la rive gauche, mais aux confins de l'Autriche, à 8 lieues de Vienne, avait ouvert ses portes. Une marche habile et hardie du duc de Lorraine, que le chevalier Lubomirski seconda avec son audace accoutumée, ressaisit cette ville, devenue la capitale de la Hongrie depuis que Bude avait passé sous la loi des Turks. Mais le duc Charles et Lubomirski victorieux furent contraints de se replier sur la Moravie, heureux que le respect de Tékéli pour le roi de Pologne en défendît l'accès contre ses armes.

Cependant, le temps s'écoulait : les jours, les semaines avaient passé (août). On sut que la brèche était praticable. Les alarmes de l'Europe redoublèrent. Léopold multiplia ses appels aux princes de l'Empire. Waldeck assemblait les troupes des Cercles; l'électeur de Bavière se mettait en marche; l'électeur de Saxe s'apprêtait à le suivre; Frédéric-Guillaume promettait son contingent dès que seraient terminées les négociations de la diète avec Louis XIV. La Savoie annonçait des soldats et donnait des subsides. Le roi d'Espagne vendait un de ses domaines pour en offrir le prix au chef de sa maison. A son exemple, l'inquisition, les communautés, les conseils, toutes les corporations s'engageaient pour des sommes énormes. En Portugal, le zèle pieux de don Pedro, régent pour son malheureux frère don Alphonse VI, auquel il avait enlevé sa femme, sa couronne et sa liberté, ne se contenta point de dons et de levées considérables : il y joignit un auto-da-fé d'une quarantaine de judaïsants. En Italie, les listes de contribu-

tions volontaires couraient de ville en ville, aussi bien que les pèlerinages et les processions. Rome brilla entre toutes les autres villes par ses largesses. Les membres du sacré collége vendirent leur vaisselle. Le cardinal Barberini donna seul 20 000 florins de ses deniers. C'était la première fois qu'on faisait la guerre par souscription. Innocent XI ne se lassait pas d'offrir à Dieu des prières, aux guerriers des indulgences, aux souverains de l'argent. Il alla jusqu'à permettre l'aliénation des biens ecclésiastiques dans l'Italie et dans l'Empire. Rien ne lui paraissait trop onéreux pour se racheter des barbares; Rome moderne pouvait mettre de l'or dans la balance plus facilement que du fer. Elle y mettait surtout des indulgences, des appels, des prières, sa vraie force dans ce monde.

La cause de la croix éveilla l'ardeur guerrière de la noblesse dans toute l'Europe. Les volontaires se pressèrent sous les drapeaux du duc de Lorraine. Enchaînée par son roi, la noblesse française rongeait son frein à l'aspect de cette grande lutte. Les princes partageaient son impatience guerrière. Conti s'évada pour voler sur le Danube. Le roi fit courir après lui : ses ordres, ses menaces l'arrêtèrent. Le prince de Carignan-Soissons, qui l'accompagnait, poursuivit seul sa route, précédé de son frère, *le petit abbé de Savoie*, qu'une vocation indomptable appelait à ceindre enfin cette épée qui a fait si grand le nom du prince Eugène[1]. En apprenant son départ : « Tant mieux, dit Louvois, il ne retournera plus dans ce pays-ci. » Il ne retourna

1. Le prince Eugène, dans ses Mémoires, s'exprime ainsi : « Le roi très-chrétien, avant d'être dévot, secourait les chrétiens contre les infidèles; devenu pou. ant un grand homme de bien, il les agaçait contre l'Empereur, et soutenait les rebelles de Hongrie. Sans lui, ils ne seraient jamais venus les uns et les autres aux portes de Vienne. »

point en France, en effet, si ce n'est les armes à la main, et conduit par la victoire. Par une étrange fatalité, deux princes nés sous le ciel de France, Charles et Eugène, furent donnés par Louis XIV à l'Empire, pour en commander l'un après l'autre les armées et en sauver la fortune.

En ce moment, Charles comptait autour de soi beaucoup de noms illustres et de brillants courages, mais peu de soldats. Il voyait trop bien que, les contingents de l'Empire fussent-ils tous réunis à son armée, il se serait toujours trouvé dans l'impuissance de reprendre l'offensive, ni de tenter la délivrance de Vienne, en supposant qu'il fût encore temps. Ce brave prince, l'amant, le mari d'Éléonore, et le rival malheureux de Jean Sobieski, écrivait sans cesse à Jean d'arriver, d'arriver sans son armée, disant qu'à lui seul il en valait une; qu'il n'y avait que lui au monde qui pût balancer l'avantage du nombre, indiquer la route de la victoire, et sauver l'Empire.

Des députés de la Silésie, de la Moravie, de l'Autriche, se pressèrent aussi à Krakowie (5 août) pour implorer le roi de Pologne, qui souffrait plus que ses alliés de la longueur de ces apprêts. Il vit une fois le ministre de l'Empereur et le nonce du saint-siége tomber à ses pieds et embrasser ses genoux. Léopold finit par lui offrir la cession à toujours du royaume de Hongrie, pourvu qu'il se chargeât de reconquérir ce royaume sur l'Ottoman, et de conserver, s'il se pouvait encore, à sa maison la vieille capitale de ses ancêtres. Jean répondit qu'il ne voulait d'autre prix personnel que la gloire de bien mériter de Dieu et des hommes. Puis, le gros de son armée étant réuni enfin, sans attendre plus longtemps les troupes de Litvanie, le di-

manche de l'Assomption (15 août), jour qu'il choisit en l'honneur de la Vierge sous l'invocation de qui il avait placé ses armes, après avoir fait à pied ses stations dans toutes les églises de Krakowie, il déploya la lance royale, dit adieu à sa capitale émue et prit la route de l'Allemagne. C'en était fait! A peine était-il en marche, qu'il rencontra le général Caraffa (18 août) qui venait s'assurer s'il était vrai que le roi de Pologne s'avançât de sa personne à la tête des Polonais. Le marquis d'Arquien, qui le vit le premier, lui annonça que Jean était proche. « On le dit ! » répondit tristement l'Autrichien, qui n'osait encore croire à cette fortune. Enfin, Jean parut : il sut par ce général, homme de guerre expérimenté, les dispositions des troupes ottomanes sous Vienne, l'étendue de leurs lignes, les ressources de la capitale assiégée. Il fixa aussitôt son point d'attaque, et, plein d'une de ces inspirations de génie qui ne le trompèrent jamais, il déclara que Vienne était sauvée.

Le prince Jacques-Louis, filleul de Louis XIV, marchait aux côtés de son père. A peine âgé de seize ans, il allait mériter l'illustre alliance dont Léopold avait flatté son orgueil. Les deux hetmans de la couronne, Iablonowski et Sieniawski, commandaient sous le roi. La reine et sa cour accompagnaient cette armée, dépositaire de tant d'espérances de gloire, jusqu'à la frontière des deux empires. Là, les deux époux se séparèrent (22 août) : c'était à Tarnowitz, première ville de Silésie. On a raconté que, comme le roi demandait à Marie-Casimire éplorée la cause de ses larmes, elle répondit qu'elle pleurait sur le second de ses fils qui ne pouvait pas suivre son frère aîné. Ou ce propos n'a point été tenu, ou il renfermait, comme nous le verrons plus tard, un sens fatal que le public ne sut pas démêler. Le roi et

la reine n'avaient point la conversation héroïque. Une correspondance récemment publiée[1], celle où Jean raconta à Marie-Casimire toute la suite de la campagne qui s'ouvrait, fait voir qu'ils s'exprimaient en simple langage. Le roi écrivait le lendemain de cette séparation :

Au monastère de Glewitz, 5 h. du matin (24 août 1683).

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette !

« J'ai passé ici une très-mauvaise nuit. Un de mes bras s'est engourdi ; j'en ai ressenti dans l'épine du dos une vive souffrance, il s'ensuivra une crise de rhumatisme.

« Dupont m'a fait plus de mal encore ; il est revenu de chez vous à neuf heures du soir, et m'a dit que l'extrême agitation que vous éprouviez pourrait vous rendre malade. Je vous demande en grâce, ma chère âme, de vous calmer, et de vous soumettre à la volonté de Dieu. Il daignera m'accorder ses anges conducteurs, et me permettre de revenir sain et sauf parmi les miens. »

La princesse à qui s'adressait ce tendre langage avait quarante-huit ans ; le roi en comptait cinquante-neuf. Avec une âme qui restait, comme son génie, toujours pleine de feu, son corps était déjà appesanti par les travaux. Il lui fallait un aide pour monter à cheval ; c'étaient ces infirmités prématurées qui avaient servi à propager en Europe le bruit universel qu'il ne commanderait pas en personne son

1. *Lettres du roi de Pologne, Jean Sobieski, à la reine Marie-Casimire pendant la campagne de Vienne, traduites par M. le comte Plater, et publiées par M. de Salvandy*, 1 vol. in-8°. Cette correspondance, pleine de détails précieux, est du plus grand intérêt.

armée. Quand on sut qu'il approchait, tout s'ébranla. Les populations se précipitèrent de toutes parts sur son passage. Les jésuites d'Olmutz avaient écrit sur l'arc de triomphe de cette capitale : *Salvatorem expectamus* (26 août). Ce furent dans l'Allemagne entière des joies inouïes; jamais encore les pas d'un homme n'avaient si profondément retenti dans le cœur des peuples.

Au bruit de sa marche, la chrétienté reprit espoir. Les électeurs, les troupes auxiliaires se hâtèrent d'accourir. Louis XIV, au contraire, s'indigna. Dans sa colère, il se résolut à lancer ses armées sur les Pays-Bas autrichiens, sans déclaration de guerre, ayant encore à Madrid son ambassadeur, à Paris l'ambassadeur du roi d'Espagne. Bruxelles consterné (31 août) vit tout à coup d'Humières paraître à ses portes. C'est le cinquantième jour du siége de Vienne que ces hostilités s'ouvrirent. Un cri d'improbation s'éleva d'un bout de l'Europe à l'autre.

Seul, Kara-Mustapha ne s'émeut point. Il continue de ne pas croire à l'arrivée de Sobieski, de la même manière que, quelques semaines auparavant, Léopold ne croyait point à la sienne. Il avait consumé le mois d'août tout entier à poursuivre mollement le blocus et le bombardement de Vienne, élargissant la brèche, donnant çà et là des assauts partiels à peu près stériles, lançant sur l'autre rive du Danube, contre le duc de Lorraine, de trop faibles partis, que la colonne du chevalier Lubomirski suffisait à écraser, sans qu'il s'aperçût que Tékéli, fidèle à son traité avec le roi de Pologne, ne les appuyait pas. Dans l'ivresse de sa puissance et de ses débauches, il dormait sur un abîme, entre la gloire de la plus éclatante des conquêtes, de la plus haute des fortunes, ou le fatal cordon.

Un jour de réveil, un assaut pouvait encore tout réparer. Bientôt cet effort ne sembla plus nécessaire. Vienne fut aux abois : la garnison était épuisée, les habitants abattus; une épidémie, le bombardement, les combats souterrains, les assauts, avaient porté partout la désolation et la mort. En vain l'évêque de Neustadt, Colonitz, le Belzunce de ces affreuses scènes, court-il de maison en maison pour ranimer les courages. Il avait combattu en soldat dans Candie; maintenant, il défend Vienne par ses exemples, par sa charité, par sa parole : sera-t-il plus heureux? Sa voix n'est plus entendue. Un présage favorable, huit cigognes qui, des hauteurs du Kahlemberg, étaient venues s'abattre sur la ville (1er septembre), n'avaient relevé que pour quelques jours les courages abattus. Près de deux mois de cette captivité effroyable s'étaient succédé, mois d'horreur et de désolation! l'épuisement des munitions, les progrès des mines ennemies, des attentes de secours toujours trompées, livraient les âmes à un morne désespoir. A ce moment, un émissaire du comte de Stahremberg, qui pénètre jusqu'au camp du duc de Lorraine, lui apprend que les assiégés ne peuvent plus tenir[1]. Ils étaient aux extrémités. L'Empereur et l'Europe ne doutèrent pas que désormais les secours n'arrivassent trop tard. Innocent XI ordonna l'exposition du saint sacrement dans toutes les églises de l'univers.

1. « Monseigneur, il est temps de nous secourir, parce que nous perdons beaucoup de monde, plus encore par la dyssenterie que par le feu de l'ennemi. Nous n'avons plus de grenades, qui étaient notre meilleur appui. Notre canon a été ruiné en partie par l'ennemi et s'est crevé en partie. Nos mineurs viennent de m'avertir que sur le bastion du château ils voient travailler l'ennemi sous eux, de sorte qu'il doit avoir passé le fossé. Il n'y a plus de temps à perdre. »

(Lettre du comte Stahremberg Den hollandschen Mercurien by Casteylen 1683.)

En avançant dans le cours de septembre, le péril s'accrut; le bombardement prit une activité nouvelle; les assiégés virent les Turks presser les travaux, leurs mineurs s'approcher du corps de la place, une demi-lune tomber en leur pouvoir, puis enfin le rempart même s'écrouler. Stahremberg éleva à la hâte des retranchements à l'entrée des rues. C'était la dernière tentative de son courage, la dernière ressource de son désespoir.

A ce terme de ses efforts, il bornait à trois jours ses chances extrêmes de résistance. Chaque nuit, des fusées de détresse, tirées du haut du clocher, portaient aux impériaux l'avertissement de sa chute inévitable. Aucun avis secourable ne lui répondait.

Le deuxième des trois jours désignés avait passé; le soir était venu. Tout à coup, la sentinelle qui veillait au haut de la flèche de Saint-Étienne poussa un cri de joie. Des sommets du Kahlemberg avait jailli une flamme éclatante. Le lendemain, dans la matinée, une armée s'y fait voir, s'apprêtant pour descendre les montagnes. A l'éclat des lances et de leurs banderoles brillantes, on distinguait, avec des lunettes d'approche, les hussards de Pologne, si redoutables aux infidèles. En même temps, on vit les Turks se diviser en deux et même trois armées : l'une qui courait à ces nouveaux venus; l'autre qui se préparait à livrer l'assaut si longtemps ajourné, à en finir avec ce siége éternel; la troisième était une multitude en désordre, pleine d'épouvante, des fuyards occupés déjà à se sauver en Hongrie avec leur butin. A ce spectacle, Colonitz entraîna les femmes et les enfants dans les temples; Stahremberg, les hommes sur la brèche et sur les remparts.

Depuis bien des jours déjà, Jean s'était séparé de son

armée avec quelques milliers de chevaux, pour pouvoir plus tôt, écrivait-il à la reine, entendre le canon de Vienne et boire l'eau du Danube. Il traversait des plaines, alors sans nom, qu'on ne foule plus qu'avec émotion et qui s'appellent celles d'Austerlitz (2 septembre). Quelques-uns des fils de ceux qui les traversaient alors indifféremment, devaient s'y retrouver un jour. Le duc de Lorraine avait couru au-devant du roi jusqu'à Heilbrunn, impatient, comme il le disait, d'apprendre le métier de la guerre sous un si grand maître, et de complimenter les Polonais sur le discernement qu'ils avaient fait voir dans l'élection d'un souverain. Là, les deux illustres capitaines avaient arrêté le plan d'opérations qui devait sauver l'Allemagne, et Jean s'était hâté de camper sur le Danube (5) avec toutes ses troupes qui venaient de le rejoindre, et toutes celles de l'Empire. C'est en pleurant de joie que les impériaux, soldats, princes, gentilshommes, avaient accueilli ce chef victorieux que leur envoyait la fortune. Avant sa présence, la discorde régnait entre tous les princes. depuis son arrivée, elle était tombée devant lui. Tous avaient voué au héros une obéissance qu'il n'avait jamais rencontrée parmi ses sujets, et les opérations qu'il avait résolues s'exécutaient sans obstacle.

Lorraine s'était établi autour de la ville de Tuln, à six lieues en deçà de Vienne, sur la rive gauche du Danube, en arrière d'un coude aigu du fleuve et sous l'ombre des monts escarpés de ce coude qui dérobaient tous ses mouvements aux Turks assez imprudents pour ne pas occuper et ne pas même surveiller la double rive. Il y jeta, en s'appuyant sur deux îles, un triple pont, que Kara-Mustapha laissa construire sans donner signe de vie. Les élec-

teurs hésitaient à s'aventurer au delà du fleuve. Un temps effroyable, de longues pluies, des chemins impraticables, augmentaient leurs alarmes. Mais Jean ne connaissait ni hésitations, ni retards ; la situation de Vienne n'en permettait pas. En ce moment, un message de Stahremberg était arrivé, qui ne portait que ces mots : « Point de temps à perdre. » — « Point de revers à redouter ! s'était écrié Jean ; vous voyez bien que le général qui, à la tête de 300 000 hommes, a laissé construire ce pont à sa barbe, ne peut manquer d'être battu. » Ce fut le lendemain que les libérateurs de la chrétienté passèrent (6 septembre). Les Polonais marchaient les premiers, étonnant leurs simples alliés par la magnificence des armes, le luxe des costumes, la beauté des chevaux. L'infanterie était moins brillante : un régiment surtout affligeait, par son délabrement, l'amour-propre du roi. « Regardez bien ces braves, dit-il aux impériaux ; c'est une troupe invincible qui a fait serment de n'être jamais vêtue que des dépouilles de l'ennemi. » « Si ces paroles ne les habillaient pas, dit l'abbé Coyer, elles les cuirassaient[1]. »

Le même soir, il planta sa lance sur le sol qu'il venait sauver. Un soleil magnifique avait éclairé cette mémorable journée, et les terres séchèrent. Ce jour ne devait pas être propice à Louis XIV ; ce fut le dernier de la vie de Colbert. Avec ce grand ministre descendait dans la tombe une part du génie et de la fortune de son roi.

Le jour suivant, l'électeur de Saxe, George III, homme de guerre renommé ; le prince de Waldeck, qui commandait les troupes des Cercles, puis enfin Charles, franchirent le fleuve.

1. Histoire de Sobieski.

En même temps (8 septembre) arriva par la rive gauche, qu'il avait suivie depuis ses États, l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, si célèbre plus tard par son courage et ses malheurs, âgé alors de vingt-quatre ans, hardi cavalier, nageur intrépide, habile à tout, et impatient de faire ses premières armes. Il marchait à la tête de son contingent, que le grand-vizir n'avait pas eu seulement la pensée d'arrêter dans sa course et de détruire quand il était encore temps. L'armée chrétienne, masquée par la pointe saillante du Kahlemberg qui fait faire un détour au fleuve et qui s'y enfonce comme un long et sombre promontoire, se trouva ainsi tout entière sur la même rive que ces ennemis innombrables, objets de tant d'effroi, et à quelques milles d'eux. Ce roc aigu, cette dent des montagnes, était l'unique barrière qui l'en séparât. Sa force montait à 70 000 combattants, dont un peu plus de 20 000 impériaux, 10 000 Saxons, 12 000 Bavarois, le contingent des Cercles, qui était de 9000 hommes, la foule des volontaires qui risquait de devenir un embarras et un danger plutôt qu'un secours, et environ 18 000 Polonais. On comptait en tout 32 000 fantassins; la cavalerie était généralement très-belle. Jean ne s'était jamais vu à la tête d'une si puissante armée; oubliant le nombre des bandes opposées, ne songeant qu'à leurs fautes, plein de foi en Dieu, confiant en son étoile, il ne doutait pas de vaincre.

Sa plus grande inquiétude était l'absence des Kosakes que Mynzinski lui avait promis d'amener. C'étaient des éclaireurs excellents. Les Tatars trouvaient en eux de redoutables adversaires. Ils avaient une vieille habitude de faire la guerre au Turk. Nulle troupe n'était aussi habile à enlever des prisonniers pour s'instruire des mouvements

de l'ennemi et avoir des guides. C'était ce qu'on appelait prendre langue. On leur donnait jusqu'à dix écus par homme qu'ils ramenaient ainsi. Ils jetaient leurs captifs dans la tente du roi, allaient toucher leur salaire, et revenaient disant : « Jean, j'ai touché mon argent; Dieu te le rende! » Privé de ce secours, le roi se voyait contraint de moins ménager ses hussards, quand les escarpements qu'on avait devant soi seraient franchis, dans les défilés dangereux où on devrait ensuite s'engager. Son chagrin était grand : les étrangers, qui ne comprenaient pas son estime pour cette milice indisciplinée, l'entendaient avec surprise s'écrier sans cesse : « O Mynzinski, Mynzinski! »

L'armée polonaise avait franchi le Danube, et s'était réunie aux alliés, à l'ombre de cette pointe aiguë de Kahlemberg dont nous venons de parler. C'était l'extrémité du mont Ætius des anciens qui termine toute cette partie montagneuse de l'Autriche, continuation des chaînes de l'Illyrie et du Tyrol. Ses sommets, coupés du côté de Vienne, de gorges étroites, de profonds précipices, de bois, de rochers, mais inclinés vers Tuln en pentes douces et riantes, faisaient l'office d'un vaste rideau qui séparait les deux armées, les deux causes, l'Europe et l'Asie. Sur les hauteurs, se déployait une vaste forêt. Il fallait escalader l'épaisse barrière avant de voir l'ennemi, et ensuite la redescendre à pic, par des gorges infranchissables pour une armée, avant d'arriver au camp turk, prolongé de ce côté, au pied et sur le versant de la montagne, le long des premières hauteurs qui dominaient les faubourgs de Vienne.

Il y avait bien une route directe et facile pour arriver à la ville, la grande route de Klosterneuburg, mais serrée en quelques points de si près entre la montagne qui la

surplombe et le lit du fleuve, qu'on n'aurait pu s'avancer qu'en étroite colonne, sans aucune possibilité de se déployer à la sortie du défilé. A l'extrême pointe en effet, en un lieu appelé Nussdorf, dont les maisons sont creusées quelquefois dans le roc, le fleuve se détourne à droite rapidement, et on voit Vienne devant soi; on le touche, et la partie des contre-forts de la montagne qui descend jusqu'aux glacis avait été hérissée par les Turks de retranchements tellement inaccessibles que la tête des alliés serait venue s'y briser. Sobieski avait jugé aisément qu'il n'y avait pas là un point d'attaque possible. Il s'était arrêté au dessein d'arriver par la montagne, de descendre à tous risques sur la ville assiégée par des pentes si escarpées et des gorges si étroites que l'idée d'y voir manœuvrer une armée ne devait venir à personne, à plus forte raison quand il s'agissait de troupes où la cavalerie tenait tant de place. Que dire de l'artillerie? Aussi, l'idée d'y faire passer cette armée superbe qu'il commandait, dont la gloire était sa gloire, fut-elle chez Sobieski un de ces coups d'audace et de génie qui ne peuvent se justifier que par la victoire. C'était le passage du Saint-Bernard, en ayant des retranchements et une armée, une armée immense, devant soi, quand on aurait roulé jusqu'au pied de la montagne.

Le danger était d'autant plus grand que Kara-Mustapha, il faut le dire, a été ici calomnié par l'histoire. L'auteur de ce livre a relevé sur les lieux les traces partout très-visibles de l'établissement des Turks. Il a vu avec surprise que l'assiette du camp ottoman avait été tracée avec toute la science des ingénieurs qui avaient pris Candie et qui passaient jusqu'à Vauban pour les plus habiles du temps. Le camp occupait partout le premier étage des collines, de

sorte qu'il était séparé de la montagne même, sur toute la ligne, par des vallons et des ravins profonds, avec une suite de retranchements, de fossés, d'ouvrages avancés, de redoutes partout hérissées d'artillerie. Ce camp immense était donc une place d'armes, couverte et faisant face de ce côté comme du côté des assiégés. On comprend que Kara-Mustapha, avec ces défenses et la montagne à pic plus loin, n'ait pas cru à une attaque possible dans de telles conditions. Il ne devait la prévoir que par la route de Saint-Polten qu'il avait fortifiée, ou par un passage du Danube, en face de lui, sur le Prater. Le succès de Jean ne peut s'expliquer que par le relâchement extrême de l'armée ottomane, sa surprise et la magie du nom du roi de Pologne. La grande faute militaire du vizir est ce relâchement. Une autre, la confiance poussée jusqu'à ne pas observer le Danube au delà de Nussdorf. La première de toutes, les lenteurs du siége. Ce qui est vrai, c'est que la catastrophe qu'on va raconter prouve qu'à la guerre il n'y a pas d'imprévu. Un général est coupable devant l'histoire quand il ne s'est pas préparé contre l'impossible.

Les alliés avancèrent donc vers les plateaux. A peine quelques Tatars erraient dans les montagnes pour faire du butin. Un Murza, qui rencontra les avant-postes polonais, vint librement demander ce que voulait dire tout cet appareil, et comme on lui répondit que c'était le roi de Pologne, il se prit à sourire en disant : « Le roi de Pologne! Nous savons bien qu'en effet il a envoyé Lubomirski avec quelques escadrons (8 septembre)! »

Rien ne pouvait s'égaler à la confiance des Ottomans, si ce n'est l'inquiétude profonde des Impériaux. Telle était la terreur imprimée aux esprits par l'immense armement de

la Porte, qu'au premier cri d'Allah! qu'on entendait, le désordre et la fuite se mettaient dans les rangs des alliés. Il fallut que les Polonais tinssent toujours la tête dans cette marche laborieuse à travers la montagne, qui devait durer trois jours. Plusieurs milliers de paysans furent occupés à pratiquer des chemins au milieu de la forêt, sur ces croupes sauvages (9 septembre). Les troupes de pied portaient à bras l'artillerie; force fut d'abandonner toutes les pièces de gros calibre. Chefs et soldats n'avaient de vivres que ce que chacun portait avec soi; des feuilles de chêne étaient toute la nourriture des chevaux. Tel nous avons vu, en effet, le passage du Saint-Bernard. Quelques éclaireurs atteignirent les sommets longtemps avant l'armée; ils découvrirent le camp turk, furent saisis d'épouvante, et vinrent par leurs récits répandre dans les rangs une terreur panique. Le roi eut besoin, pour rassurer ses troupes, de la sécurité de sa contenance, de la gaieté de ses discours, du souvenir de toutes les multitudes d'infidèles qu'il avait dispersées dans sa vie. Les janissaires de sa garde, dont il marchait environné, étaient des témoignages vivants de ses victoires, et vainement s'étonnait-on qu'il osât s'avancer contre le croissant sous leur escorte : il allait à eux, leur proposait de retourner aux bagages, ou même de rejoindre le camp turk. Tous répondaient en pleurant que désormais ils ne pouvaient plus que vivre et mourir près de lui. Son ascendant entraînait ainsi infidèles et chrétiens, princes et soldats.

Infatigable, il pensait à tout; lui-même a tracé ce tableau de ses soins sans terme. « De continuelles harangues, mes conférences avec le duc de Lorraine et les autres chefs, des ordres sans nombre à donner, m'empêchent, non-seule-

ment d'écrire, mais même de prendre de la nourriture et du repos. C'est bien pis encore maintenant que Vienne est à toute extrémité, et que quatre milles seulement nous séparent de l'ennemi. Ajoutez le cérémonial des entrevues, les difficultés que fait naître l'étiquette, tantôt une chose, tantôt une autre : qui passera le premier ou le dernier, qui aura la droite ou la gauche ; viennent ensuite les conseils sans fin, les lenteurs, l'indécision ; et tout cela, en faisant perdre beaucoup de temps, fait faire en outre beaucoup de mauvais sang. Une foule de princes nous arrivent jour et nuit de toutes les parties de l'Europe ; viennent ensuite les comtes et les chevaliers des différentes nations qui veulent me voir, ils me prennent mon temps. »

Et, quand il avait passé la journée à ordonner la marche, à régler le campement, à fixer des mouvements auxquels étaient attachées les destinées de l'Empire, tranquille sous le poids de tant d'intérêts augustes et de tant de chances terribles, il passait la nuit à rassurer la jalousie prétendue de Marie-Casimire absente, par des lettres infinies. Loin de s'indigner des reproches, toujours renaissants, par lesquels la tyrannie de cette femme persécutait sa vie, il lui écrivait simplement :

« Il faut que je me plaigne de vous à vous-même, ma chère et incomparable Mariette. Comment est-il possible que vous n'ayez pas meilleure opinion de moi, après toutes les preuves de tendresse que je vous ai données ? Pouvez-vous dire sérieusement que je ne lis pas vos lettres ? Pouvez-vous le croire, tandis qu'il est de fait qu'au milieu de tous mes embarras et de toutes mes sollicitudes, je lis chacune d'elles pour le moins trois fois : la première, lorsqu'elles arrivent ; la seconde, en me couchant, lorsque je

suis libre enfin, et, la troisième, quand je me mets à y répondre. Tout ce compte des années de notre union, du nombre de nos enfants, n'avait rien à faire dans votre lettre pas plus que dans votre pensée; si parfois je manque à vous écrire longuement, ah! ma chère amie, n'est-il donc pas facile de s'expliquer ma précipitation sans le secours de suppositions injurieuses? Les combattants des deux parties du monde ne sont plus qu'à quelques milles les uns des autres · il faut penser à tout; il faut pourvoir au moindre détail.

« Je vous conjure, mon cœur, pour l'amour de moi, de ne pas vous lever aussi matin; quelle est la santé qui pourrait y tenir, surtout en se couchant aussi tard que vous en avez l'habitude? Vous m'affligerez sensiblement si vous n'avez pas égard à ma prière; vous m'ôterez le repos, vous m'ôterez la santé, et, ce qui est bien pis, vous nuirez à la vôtre, qui est ma seule consolation dans ce monde. Quant à notre affection mutuelle, voyons lequel des deux se refroidit davantage. Si mon âge n'est pas celui de l'ardeur, mon cœur et mon âme sont toujours aussi jeunes qu'autrefois. N'étions-nous pas convenus, mon amour, que ce devait être votre tour maintenant, et que c'était à vous à faire les avances? M'avez-vous tenu parole, mon cœur? Ainsi donc n'allez pas rejeter votre propre tort sur un autre; mais prouvez-moi au contraire, en paroles, par écrit, et surtout en réalité, que vous garderez un constant attachement pour votre fidèle et dévoué Céladon, qui est obligé de finir sa lettre en embrassant avec délices son aimable et bien-aimée Mariette. »

Qu'on nous pardonne ces citations. Pour bien connaître Jean Sobieski, il faut suivre, dans ses préoccupations diverses, cet esprit à la fois si libre et si tendre; il faut le

voir en même temps plier sous une femme aimée, et soumettre, sans effort, à une même obéissance, à de mêmes respects, tant de gens de guerre de toutes les nations, tant de volontaires de tous les rangs, près de trente princes qui marchaient enchaînés à sa parole et à sa fortune.

Enfin, la tête de l'armée campa le samedi 11, vers les onze heures du matin, sur la cime boisée du Kahlemberg; c'est à ce moment que Vienne avait aperçu ses libérateurs et senti à la fois renaître ses espérances et redoubler ses périls. L'armée occupa, à peu près sans coup férir, le vieux château qui couronne la montagne, le couvent des Camaldules, l'église de Léopoldsberg, suspendue sur ces hauteurs. On voyait au-dessous de soi la plaine inégale de l'Autriche, sa capitale fumante, le camp des assiégeants, les tentes dorées de ce camp terrible, ses lignes profondes, son demi-cercle immense. Plus près, au-dessous des cimes qu'on occupait, dans les villages et les ravins, se montraient, presque à portée de mousquet, les bandes ottomanes accourues au bruit de cette marche hardie. A mesure que les alliés arrivaient, ils prenaient position le long des sommets, dans les premières déclivités, vers les chemins et les sentiers par lesquels on pouvait tenter de descendre, et des batteries étaient dressées sur tous les points saillants pour seconder l'entreprise, en battant les rampes de la montagne. En même temps, les alliés tenaient allumés ces feux qui avaient porté dans Vienne l'espoir et le courage.

A cette vue, Kara-Mustapha conçut un plan hardi comme tous ses plans. Suivant son usage, l'exécution fut molle et stérile. Son armée ne le secondait plus. Ce long siége y avait porté le découragement. Les maladies avaient fait des ravages. Ses débauches, sa cupidité, dans laquelle on

voyait la cause de ce siége éternel et destructeur, en avaient fait de plus grands. Les anathèmes dont le muphti s'était enhardi à frapper ses désordres donnaient quelque chose de superstitieux et de sacré aux alarmes de la soldatesque. On se rappela mille funestes présages, et surtout l'opposition sainte de l'uléma à la rupture de la trêve qui régnait entre les deux empires. Les janissaires d'ailleurs commençaient à accuser leur chef d'autant de lâcheté que de mollesse et de cupidité : « Venez, infidèles, disaient-ils ; la vue d'un chapeau nous fera fuir. » Quand une armée en est là, elle tient parole.

En même temps, les Grecs de Ducas, d'Abaffi, de Cantacuzène chancelaient dans cette querelle prolongée de l'Évangile et du Coran. Les hospodars souffraient impatiemment l'orgueil du vizir, depuis qu'ils commençaient à douter de sa fortune. Ainsi princes, lieutenants, soldats, tous conspiraient dès longtemps sa ruine, quand des prisonniers, que Jean avait relâchés à dessein, arrivèrent, criant que le roi de Pologne était derrière eux. D'abord, on ne les crut pas; mais ils l'avaient vu ; ils avaient parlé turk avec lui ; ils avaient eu, ajoutaient-ils, mille peines à s'échapper de ses terribles mains. L'épouvante gagna les cœurs ; la fuite se mit dans les rangs. C'est alors que se déploya sur les sommets du Kahlemberg toute la longue ligne des armes étincelantes des alliés. Kara-Mustapha n'en revenait point de voir ces insurmontables remparts occupés par une armée. Un conseil de guerre qu'il assembla lui apprit trop que l'abattement avait gagné jusqu'aux chefs. Le pacha d'Andrinople, que la plupart des autres appuyèrent, conseilla la retraite, se fondant sur l'exemple du grand Soliman. Ibrahim-Pacha, beglier-bey de Bude, qui s'était opposé à l'a-

ventureuse entreprise du siége de Vienne, et tous ceux qui avaient pensé comme lui, triomphaient de cette démonstration de leur sagesse. Le vizir indigné protesta contre la pensée de fuir. Il annonça qu'autres étaient ses desseins : il allait livrer l'assaut, en même temps que le gros de l'armée fermerait les passages du Kahlemberg. En dépit des maladies, des pertes, des désertions, des corps nombreux détachés sous Raab, sous Presbourg, devant Comorn, près de Tékéli, il comptait encore près de cent soixante-dix mille combattants. C'était plus qu'il ne fallait pour exécuter cette entreprise qui n'était que grande, qui devint téméraire parce qu'au lieu de se porter en personne au-devant de l'armée libératrice et d'assurer par sa présence la défense des retranchements, partout préparés par la nature et l'art pour couvrir les avenues de son camp, le vizir, toujours confiant quand il fallait douter, toujours indolent quand il fallait agir, se contenta d'envoyer ses généraux recevoir sans précaution le choc du héros de Podhaïce, de Chocim et de Zurawno.

Le même soir, Jean assemblait un conseil auquel assistèrent les généraux et les princes, afin d'arrêter les dispositions dernières. Il était moins tranquille que Kara-Mustapha. Depuis la chute du jour, les signaux de Stahremberg multipliaient les avertissements de sa détresse ; et les difficultés apparaissaient de toutes parts. « Nous avons trouvé les choses, écrivait Jean à la reine, tout autrement qu'on ne nous les avait représentées, surtout pour les localités et le terrain. Il s'est élevé, depuis dix heures, un vent violent qui nous donne tout droit dans les yeux. Les cavaliers ont peine à se tenir en selle ; on dirait *les puissances aériennes*[1]

1. Les mots imprimés en italique dans cette correspondance sont les ex-

déchaînées contre nous; car le vizir a la réputation d'être un grand magicien....

« Nous avons laissé nos bagages à un mille d'ici, près du Danube, dans une position forte et munie de retranchements. Je n'ai avec moi que deux de mes chariots, et les plus légers; le reste de mes effets est sur des mulets; mais ceux-là même, nous ne les avons pas vus depuis quarante-huit heures. Au reste, tout cela n'est pas important; ce qui l'est davantage, c'est qu'on nous a induits en erreur. Les généraux nous avaient assuré qu'aussitôt que nous aurions franchi le mont Kahlemberg, les difficultés seraient aplanies, et que de là le chemin de Vienne ne serait plus qu'une pente douce le long des vignobles. Arrivés ici, nous apercevons d'abord l'immense camp des Turks, et la ville de Vienne dans le lointain; mais, loin d'en être séparés par des champs, ce sont des forêts, des précipices, et une grandissime montagne que nous avons devant nous, et dont personne ne nous avait parlé. Il nous faut changer à présent notre ordre de bataille, et faire la guerre à la manière des Maurice Spinola et autres, qui s'avançaient *à la secura, gagnant peu à peu le terrain*. Toutefois, *humainement parlant*, et en mettant d'ailleurs tout notre espoir en Dieu, il est à croire qu'un chef d'armée qui n'a pensé ni à se retrancher ni à se concentrer, mais qui s'est campé là comme si nous étions à cent milles de lui, est prédestiné à être battu.

« Le commandant de Vienne nous a déjà aperçus, puisqu'il lâche des fusées et tire du canon sans cesse. Quant aux Turks, ils n'ont rien fait jusqu'ici, si ce n'est qu'ils

pressions textuelles de Jean, qui mêlait ainsi dans toutes ses lettres des expressions et des phrases françaises. Le lecteur est prié de s'en souvenir.

ont détaché une cinquantaine d'escadrons avec quelques milliers de janissaires vers notre aile gauche, où sont le prince de Lorraine et l'électeur de Saxe établis dans le couvent des Camaldules. Les Turks ont l'air de vouloir défendre ce défilé; je veux m'y rendre de suite, et c'est pour cela que je finis cette lettre; car il s'agit de savoir s'ils n'y ont pas fait quelque retranchement; ce qui serait très-fâcheux pour nous, puisque c'est de ce côté que je veux les attaquer. Notre armée occupe l'espace d'un bon demi-mille à travers des montagnes et des bois, dans un terrain si coupé que ce n'est que par de petits sentiers que l'on arrive d'une aile à l'autre.

« J'ai passé la nuit à l'extrême droite, auprès de l'infanterie. On y voyait tout le camp turk, et le canon ne laissait pas fermer l'œil. Nous avons si bien fait maigre ces deux derniers jours de vendredi et de samedi, que chacun de nous pourrait chasser le cerf sur ces montagnes. Les vivres et fourrages qu'on avait promis n'ont pas été fournis; cependant les gens sont de très-bonne volonté; les régiments d'infanterie allemande qui ont été réunis à la nôtre servent avec une docilité que je n'ai jamais vue dans les miens; les nôtres sont à regarder d'un œil de convoitise le camp turk, et ont une grande impatience de s'y établir. Les Tatars ne se montrent pas encore; je ne sais où ils sont restés.

« J'ai reçu, mon cœur, votre lettre du 6 septembre; c'était justement au moment où nous nous préparions à gravir les montagnes. Ne vous vantez pas tant d'être à votre n° 6, puisque celle-ci est mon n° 8; elle m'a entraîné jusqu'au lever du jour. Mais il faut finir enfin, en embrassant

un million de fois mon aimable et incomparable Mariette.

« *Mes baisemains à ma sœur et à M. le Marquis*[1]. J'embrasse tendrement les enfants. »

Le jour qui se levait quand cette lettre fut close (dimanche 12 septembre) devait être grand dans l'histoire : c'était celui qui fixa les destinées de Vienne et de l'Empire ; à pareil jour, la victoire de Chocim avait été gagnée ; à pareil jour aussi, la Pologne avait élevé sur le pavois Jean Sobieski. On voit que Jean n'avait pas dormi comme Alexandre et le grand Condé ; il s'était plu à consacrer à Marie-Casimire les heures que réclamait son repos, et maintenant il sortait de sa tente à cinq heures du matin, au bruit d'une vive canonnade, que les Saxons s'étonnèrent d'avoir à engager sur ces pentes escarpées, au-dessous du château de Kahlemberg. En même temps, le bruissement des canons et des mortiers turks autour de Vienne, que l'armée chrétienne entendait à ses pieds, annonça le réveil du grand-vizir et sa résolution d'emporter en quelque sorte Vienne d'une main, tandis que de l'autre il arrêterait, parmi les gorges et jusque sur le sommet de ces montagnes, les défenseurs de l'Empire.

Kara-Mustapha avait gardé près de soi les janissaires, toute son infanterie, son artillerie presque entière. Ce furent la cavalerie, les spahis, les Walaques, les Tatars, qu'il porta précipitamment à la rencontre de Jean. Les escadrons alliés se déployaient sur le haut du Kahlemberg, le long des croupes boisées qui commandent toute la contrée, le cours du Danube, Vienne et le camp ottoman. A la tête des

1. La princesse Radziwill et le marquis d'Arquien.

ottomans marchait un vieillard de quatre-vingts ans, cet Ibrahim-Pacha, beglier-bey de Bude, le plus grand homme de guerre de ce temps au jugement des Turks, mais sans doute appesanti par l'âge, et peut-être intéressé, à son propre insu, au désastre du vizir par le ressouvenir de ses conseils méconnus : le siége de Vienne avait été tenté, et se poursuivait malgré lui.

L'armée chrétienne s'était formée en bataille sur les plateaux, pour chercher les passages, sortir des gorges et descendre sur le camp et la ville. Les Polonais, conduits par le grand-hetman Iablonowski, tenaient l'aile droite, s'apprêtant à déborder la gauche des barbares, et à se précipiter le plus tôt possible dans des vallées plus propices aux mouvements des hussards, vers le centre même du camp ennemi. L'aile gauche, qui voyait près de soi le Danube et devait en repousser les Turks, était composée de l'infanterie impériale et saxonne en trois divisions. Le comte Caprara, qui avait le prince Louis de Bade et le prince de Salm pour lieutenants, conduisait la première. La seconde avait à sa tête le prince Herman de Bade, celui à qui on attribuait la gloire d'avoir pointé le canon fatal sur Turenne ; sous lui servaient le duc de Croy et Louis de Neubourg. L'électeur de Saxe guidait la troisième division, formée de troupes auxiliaires. C'étaient tous hommes de guerre éprouvés depuis longtemps et capitaines illustres. Cette aile formidable devait marcher droit à Vienne dont elle était plus rapprochée. Elle avait pour cavalerie le corps de l'impétueux chevalier Lubomirski. Le duc de Lorraine en personne commandait l'aile entière.

Le centre était composé de deux divisions : l'une était la cavalerie des Impériaux et des Bavarois, sous les ordres du

savant duc de Saxe-Lawembourg, qui avait le comte Caraffa, le baron de Bareith, le comte Gondola, le baron de Munster, le marquis de Beauvau pour sergents de bataille ; l'autre, l'infanterie de Bavière, de Franconie, des Cercles, sous les ordres du prince de Waldeck. Près de ce maître célèbre voulait combattre, comme simple volontaire, l'électeur de Bavière. Trois princes d'Anhalt, trois de Wurtemberg, deux de Hanovre, deux de Holstein, un d'Eisenach, un de Hohenzollern, un de Hesse-Cassel, brillaient épars dans les lignes. L'Empire était là tout entier; il n'y manquait, dit Voltaire[1], que l'empereur. A sa place, le roi de Pologne était l'Agamemnon, en même temps que l'Ajax de cette épopée. Kara-Mustapha, de son côté, comptait autour de soi quatre princes chrétiens et autant de princes tatars. On ne sait si tant de chefs superbes s'étaient rencontrés depuis la *Jérusalem délivrée* sur un même champ de bataille.

Admis au nombre des aides de camp du duc de Lorraine, le jeune Eugène de Savoie fit son apprentissage du métier de la guerre en portant à Jean Sobieski la nouvelle d'un engagement par lequel s'ouvraient à la fois cette grande vie militaire et cette grande journée. La veille, le comte de Leslé, de la division du prince Herman, avait reçu l'ordre de s'avancer au delà des Camaldules, à la sortie de la forêt, de descendre à travers les vignobles, de se retrancher, et d'asseoir des batteries pour couper le centre des troupes musulmanes qui s'avançaient; il devait les dominer de toutes parts. A la pointe du jour, les spahis, dans leur marche, aperçurent les ouvrages des Impériaux et des Saxons; ils se présentèrent en force pour les détruire, en poussant de grands cris. Le comte de Fontaine,

1. Annales de l'Empire.

et, après lui, le duc de Croy, de la même division, en vinrent aux mains; le duc de Croy fut blessé sérieusement; un autre seigneur de cette maison, le prince Maximilien, tomba frappé à mort; Waldeck se vit obligé d'accourir : l'aile gauche s'était engagée tout entière. Le différend de l'Europe et de l'Asie était commis au dieu des batailles.

Il était huit heures du matin; l'action, étendue d'une extrémité de la montagne à l'autre, devenait vive et sanglante; elle embrassait tout le territoire escarpé de Grinzing à Pelzetsdorf, et déjà les dragons de Savoie, ceux de Croy, un régiment de Saxe et le corps de Lubomirski s'étaient couverts de gloire. Le prince Charles de Lorraine courut auprès du roi pour prendre ses derniers ordres, et tous deux, les instructions données, allèrent, au bras l'un de l'autre, dans la vieille église de Léopoldsberg, qui domine à pic la scène immense, afin d'invoquer ensemble les bénédictions de celui dont ils venaient défendre la querelle. De la terrasse de l'église, leurs regards s'étendaient jusqu'aux Karpathes de la Pologne, dont les cimes ferment l'horizon. Un capucin qui arrivait de Rome, pieux, enthousiaste, éloquent, réputé, dit Daleyrac, grand homme de bien jusqu'à faire des miracles, et chargé de porter aux défenseurs de la croix les bénédictions d'Innocent XI, le père Marco d'Aviano célébra la messe. Les électeurs, ceux des princes qui n'étaient pas encore engagés, toute cette noblesse, l'élite du mònde policé, se pressèrent pour l'entendre : elle fut servie par Jean Sobieski. A genoux tout le temps sur les marches de l'autel, la tête inclinée, les mains en croix, le héros priait avec ferveur; il communia, puis il se releva pour armer chevalier le prince Jacques son fils. Alors Marco d'Aviano s'avança sur le seuil de la chapelle, et, le crucifix

à la main, répandit, de ce lieu, d'où on découvre la scène entière, sa bénédiction sur l'armée en ligne le long des croupes des montagnes : « Je vous annonce, dit-il, de par le Saint-Siége, que si vous avez confiance en Dieu, la victoire est à vous ! » Déjà, le roi était à cheval ; il laissa le religieux, qui voulait le suivre, en prière au haut de ces crêtes abruptes, et il lança l'armée sur ces précipices, ces défilés, ces vignobles escarpés, ces villages suspendus au haut des mamelons, ce camp magnifique de l'infidèle qui semblait la ceinture d'or de la métropole impériale, en s'écriant : « Marchons présentement avec assurance ; Dieu nous assistera ! »

Les chrétiens marchaient d'ensemble, descendant de ces monts sauvages, en cinq colonnes, comme autant de formidables torrents, mais gardant un ordre admirable ; les premiers corps s'arrêtant de cent pas en cent pas pour attendre ceux dont la course était suspendue par les difficultés du sol, et dresser des batteries qui, avec l'avantage du terrain, foudroyaient au loin les escadrons ennemis. Un premier parapet de terre, élevé à la hâte pour fermer les cinq ou six chemins tracés dans la montagne, fut forcé après un combat rude et court. A chaque ravine une nouvelle action exerçait le courage des chrétiens et couronnait leur ardeur. Les spahis mettaient pied à terre pour combattre, et, remontant à cheval, ils cherchaient à quelques pas plus loin des positions propres à rendre de nouveaux combats. Sans infanterie dans ces lieux où la nature du sol en demandait partout, ils s'embarrassaient dans les défilés étroits, les difficiles passages, les bois, les vignes, et, n'ayant point de gens de pied à opposer aux masses de l'infanterie allemande, ils pliaient de toutes parts.

Exaltée par le spectacle de cette marche tutélaire, la garnison de Vienne faisait des miracles sur la brèche. Kara-Mustapha, toujours tranquille entre ces deux batailles, pensa enfin à marcher avec toutes ses forces au-devant du foudre vengeur.

A dix heures du matin, les Impériaux étaient sortis des défilés. A mesure que le terrain s'agrandissait devant eux, tout en restant montueux, avec des pentes difficiles, les colonnes se formaient en bataille et l'armée s'avançait sur trois lignes profondes. Leslé d'abord, puis le duc de Croy, revenu au combat malgré sa blessure, Caprara, Saxe-Lawembourg, avaient planté leurs enseignes sur les coteaux qui dominent les faubourgs. Leur gauche s'appuyait au bras sud du Danube; leur droite se liait au prince de Waldeck, qui déboucha bientôt. Jean ordonna à Charles de Lorraine de faire halte pour attendre les Polonais qui avaient un trajet plus long de quelques milles à parcourir dans les gorges du Wienersberg. A onze heures, ils parurent à leur rang de bataille. Les aigles impériales saluèrent l'apparition de leurs escadrons aux cuirasses dorées, et un cri de *vive le roi Jean Sobieski!* courut d'un bout à l'autre des lignes chrétiennes.

Jean et les chefs mirent pied à terre pour dîner sous un arbre; les soldats mangèrent ce que chacun portait, sans quitter le mousquet ou la lance. A midi, on s'ébranla malgré le poids d'une chaleur accablante; on forma un demi-cercle sur ce vaste amphithéâtre, qui montrait maintenant les alliés à découvert, dans tout leur ordre et tout leur éclat, à l'œil surpris des barbares; puis, on continua cette marche savante et terrible. Jean allait de corps en corps, encourageant toutes les troupes, parlant à chacun la langue

de sa patrie, allemand aux Allemands, italien aux Italiens, français surtout aux Français nombreux qui, en dépit des dispositions de Louis XIV, garnissaient les rangs.

Les Turks avaient profité de cette halte pour prendre des positions, se former, se grossir de puissants renforts. C'était une nouvelle bataille, et plus vive, à livrer. A la faveur des ravins, des coteaux pierreux, des épais vignobles, le village de Nussdorf à l'extrême gauche, puis un autre poste, furent disputés avec vigueur. La croix l'emporta. Heligenstadt, à son tour, gros village, résista : les hussards polonais entrés en ligne se jetèrent, la lance baissée, sur les escadrons turks et les dispersèrent. Mais, emportés par la victoire jusque dans le gros de l'armée musulmane, ils furent un moment compromis. Le jeune Potoçki, fils du castellan de Krakowie, le trésorier de la cour Modrzewski, le colonel Assuérus, trouvèrent la mort dans la mêlée. Jean porta le prince de Waldeck et les Bavarois au secours des siens. Bientôt lui-même parut à la tête de sa seconde ligne et des dragons de l'empereur : le choc fut terrible. Les musulmans fléchirent; ils essayèrent de se défendre sur d'autres hauteurs, furent écrasés, et, le même mouvement s'accomplissant à la fois par le vaste demi-cercle tout entier que formait l'armée chrétienne, l'armée arriva presque au même moment sur toute la ligne en vue du camp. C'était le lieu où devait se décider la querelle.

Ce camp, dont la magnificence enflammait l'ardeur guerrière des soldats, avait toutes ses approches défendues par un ravin profond; et, en avant du ravin, se présentait en bon ordre l'armée musulmane tout entière assemblée autour de l'étendard du grand-vizir. Kara-Mustapha commandait en personne le corps de bataille. Celle de ses ailes qui faisait

face aux Impériaux et s'étendait jusqu'au Danube, avait à sa tête le vaillant et habile Kara-Méhémet-Pacha, signalé dans les guerres de l'Ukraine; l'autre était conduite par le vieil Ibrahim, elle couvrait l'armée jusqu'au midi, à la route de Schœnbrunn. Les Transylvains, les Walaques, les Arabes, les Tatars, une portion des janissaires, étaient en ligne sur des mamelons que l'art avait rapidement fortifiés. Une artillerie formidable hérissait leur front; et comme les Polonais menaçaient, vers le centre, ces masses amoncelées, de leur côté se laissaient voir les lignes les plus épaisses : c'était là que devait combattre Kara-Mustapha. Là se porta le roi en personne, tandis que Iablonowski, avec quelques milliers de chevaux, couvrant la droite, un moment menacée par Sélim-Giéray, balayait dans la plaine ses nuées de Tatars, et qu'à la tête des 40 000 Allemands, le prince Charles de Lorraine, toujours appuyé au Danube, se disposait à profiter du succès ou à réparer le revers.

Il était alors près de cinq heures du soir. Jean comptait coucher sur le champ de bataille, et remettre au lendemain le dénoûment de ce drame solennel. Ce qui restait à faire ne paraissait pas pouvoir être l'œuvre de quelques heures, l'œuvre de troupes fatiguées. Cependant les alliés, malgré le poids du jour, étaient plus animés qu'abattus par leur marche victorieuse. On voyait au contraire la consternation régner dans les troupes ottomanes. De loin, se découvraient les longues files de chameaux pressées sur les chemins de Hongrie. Leur route était indiquée par un sillon de poussière prolongé dans les airs jusqu'à l'horizon. Le grand-vizir, opposant à l'effroi commun son indomptable assurance, augmentait le désordre de ses troupes par cette confiance même, qui exaspérait les esprits. Il était venu ordonner le combat

comme on court assister à un triomphe. Il s'attendait à voir l'armée chrétienne se briser en quelque sorte, sans coup férir, au pied de ses retranchements. Son cheval de bataille, tout bardé d'or, et pliant sous le fardeau, n'était bon ni pour vaincre ni pour fuir. On le voyait lui-même, abrité par une tente cramoisie contre les feux du soleil couchant, y prendre paisiblement le café avec ses deux fils, tandis que l'œil du roi de Pologne mesurait ses lignes.

A l'aspect de cette tente superbe, la colère prit au roi. Son infanterie n'était pas arrivée encore. L'artillerie qu'il avait sous la main, vaillamment conduite par le chevalier Le Masson, chambellan du prince Jacques et chef français de l'artillerie, n'avait pu encore prendre position. Il pointa contre le vizir deux ou trois pièces que, par ordre de Kontski, on avait roulées jusque-là sur des leviers; c'étaient les seules qu'il eût disponibles. Il donnait cinquante écus par volée. Mais il n'y avait point de caissons, et quelques munitions portées à bras furent promptement épuisées. Un officier français, faute de mieux, bourra une fois, avec ses gants, sa perruque et un paquet de gazettes de France qu'il avait sur lui. Enfin, les gens de pied parurent. Le roi leur commanda de se saisir d'une hauteur qui dominait les quartiers de Kara-Mustapha. Le comte de Maligny, leur chef, exécuta l'ordre avec sa valeur française, et, culbutant les avant-postes, arriva le premier sur la redoute. A cette attaque inopinée, l'incertitude se manifeste dans les rangs ennemis. Kara-Mustapha appelle à soi tout ce qu'il avait d'infanterie à son aile droite, et laisse ses flancs découverts : ce mouvement trouble la ligne entière. Le roi s'écrie que ce sont des gens perdus. Il envoie au duc de Lorraine l'ordre d'attaquer brusquement, en ap-

puyant sur le centre, maintenant affaibli et ouvert, tandis que lui-même va renverser ces masses encore désordonnées. A peine il a dit, et déjà il a poussé droit à cette tente rouge qui l'enflamme comme le taureau dans l'arène. Entouré de ses escadrons, reconnaissable à son aigrette brillante, à son arc et son carquois d'or, à sa lance royale, au bouclier homérique que le fidèle Matczynski porte devant lui, plus que tout à l'enthousiasme qu'excite chez cette vaillante milice la présence de son glorieux chef, il brandit au premier rang sa framée, en répétant à grands cris ce verset du roi prophète : « *Non nobis, non nobis, Domine exercituum, sed nomini tuo des gloriam*[1]. » Les Tatars et les spahis le reconnurent et reculèrent : on entendait le nom du roi de Pologne courir d'un bout à l'autre des lignes ottomanes. Pour la première fois on crut tout à fait à sa présence. « Par Allah ! répétait sans cesse Sélim-Giéray, le roi est avec eux ! » Survint alors une éclipse de lune ; les deux armées virent le croissant pâlir dans le ciel. Le ciel semblait prendre fait et cause dans ce grand débat.

En ce moment, les hussards du prince Alexandre, qui tenaient la tête des colonnes, s'élancèrent au cri national de : « Dieu bénisse la Pologne ! » Le reste des escadrons, conduit par tout ce qu'il y avait de palatins et de sénateurs brillants de noblesse, de luxe, de courage, suivirent. Ils franchirent, bride abattue, un ravin où l'infanterie aurait hésité, le remontèrent au galop, entrèrent tête baissée dans les rangs ennemis, coupant en deux le corps de bataille, et justifiant le mot fameux de cette fière noblesse à un de ses rois, qu'avec elle il n'y avait point de revers pos-

1. « Ce n'est pas pour nous, ce n'est pas pour nous, Seigneur Dieu des armées, c'est pour ton nom que nous te demandons la victoire. »

sible; que si le ciel venait à choir, les hussards le soutiendraient sur la pointe de leurs lances!

Le choc fut si rude, que presque toutes ces terribles lances s'y brisèrent. Le pacha d'Alep, celui de Silistrie périrent dans la mêlée. A l'extrême droite, quatre autres pachas tombèrent sous les coups de Iablonowski. En même temps Charles de Lorraine et le prince de Waldeck, passant sur le corps de toutes ces troupes chrétiennes des Principautés, où la politique des hospodars était troublée et flottante comme la foi des soldats, tournèrent les infidèles, et menacèrent de près le camp. Le grand-interprète, Maurocordato, prit la fuite dans la tente même de Kara-Mustapha. Tombé tout à coup du haut de sa confiance altière, le vizir ne sut que fondre en larmes : « Et toi! dit-il au kan de Crimée, qui arrivait entraîné par les fuyards, ne peux-tu me secourir? — Je connais le roi de Pologne, répondit Sélim-Giéray; je vous disais bien qu'avec lui il n'y aurait rien à faire que de nous en aller. Regardez le firmament, ajouta-t-il, voyez si Dieu n'est pas contre nous!» Kara-Mustapha, cependant, essaya de rallier ses troupes, de les faire rentrer dans le camp, de les ranimer; mais point! tout fuyait. Il s'enfuit à son tour, après avoir embrassé son fils en pleurant. Vaincue, pleine d'effroi, n'osant lever les yeux au ciel qui l'épouvantait, l'armée musulmane n'était plus. Elle se débandait de toutes parts. La cause de l'Europe, de la chrétienté, de la civilisation avait triomphé. Le flot de la puissance ottomane reculait épouvanté; il reculait pour toujours.

La fuite du prince des Tatars parut aux ennemis de Jean une trahison achetée d'avance à prix d'or. Cette terreur panique des Turks parut à l'Europe entière un miracle. A six

heures du soir, Jean franchit le ravin sous le feu de quelques janissaires facilement dispersés, et prit possession du camp. Il arriva le premier aux quartiers du vizir. A l'entrée de cette vaste enceinte un esclave accourut, lui présentant le cheval et l'étrier d'or de Kara-Mustapha. Il prit l'étrier, et donna à l'un des siens l'ordre de partir sur-le-champ, d'aller vers la reine, de lui dire que celui à qui appartenait cet étrier était vaincu; puis, plantant ses enseignes dans ce caravansérail guerrier de toutes les nations de l'Orient, il défendit, sous peine de mort, le désordre et le pillage, de peur de quelque surprise, et, pour ainsi dire, d'un remords des Turks, que Kara-Mustapha aurait pu ramener à la charge durant une nuit qui s'avançait orageuse et sombre. Il ordonna seulement à Charles de Lorraine de se porter, à travers les travaux abandonnés des Turks, sur les contrescarpes de Vienne, et au prince Louis de Bade de chasser les assiégeants des tranchées. A la faveur des ombres, tous les janissaires avaient disparu. Après soixante jours de tranchée ouverte, la cité impériale était délivrée des barbares.

Cette grande journée avait été plus brillante que meurtrière. Ce fut la victoire de l'ordre, de la confiance, de l'enthousiasme, du génie. Elle coûta peu de sang. Voltaire n'a fait monter[1] qu'à 200 le nombre des chrétiens tombés dans le combat. Quelques relations ne portaient celui des Turks laissés sur le champ de bataille qu'à 600; d'autres l'élevèrent à 40 000. Mais la manière dont les choses se passèrent, la précision et la rapidité des mouvements de l'armée chrétienne, la multiplicité des charges de cavalerie et leur rapide succès, enfin la fuite précipitée des Turks font as-

1. Annales de l'Empire.

sez voir l'exagération du dernier de ces chiffres. On ne peut admettre davantage le premier ; car les relations même qui le donnent, rapportent que le lendemain le grand nombre des restes sanglants dont la plaine et le camp étaient jonchés infectaient au loin les airs. Jean, dans ses lettres, dit que le sol était couvert des morts de l'infidèle. La *Gazette de France*, dans ses premiers récits, peu bienveillants, mais remarquables par l'exactitude des détails, compta constamment 8 ou 10 000 Turks tués depuis le Kahlemberg jusque dans les tranchées de Vienne. Cette version doit être près de la vérité. Les Polonais seuls portaient leur perte à 1000 combattants; ils ne formaient que le tiers de l'armée. Les Impériaux, les alliés, les Saxons surtout, s'étaient aussi battus avec furie. Leur force d'ailleurs consistait principalement en fantassins ; toutes considérations qui prouvent que leur perte dut au moins approcher de celle des Polonais ; Jean se plaint à maintes reprises dans sa correspondance *du sang versé à flots par sa noblesse* pour la cause de l'Empire.

Au reste, cette armée, formée de tant de nations, marcha sous les drapeaux de Jean sans autre rivalité qu'une émulation admirable d'obéissance et de gloire. Tous ces princes, tous ces volontaires de sang illustre, n'apportèrent dans les rangs d'autre orgueil que celui de se signaler par de plus grands exploits. On comprend l'enthousiasme qu'entretinrent tant de vaillants exemples. Le roi de Pologne eut la joie de voir son jeune fils se montrer, par son sang-froid, déjà digne de lui. Mais, chose singulière ! le nom de ce prince n'a été prononcé dans aucune des relations contemporaines. Ce fut à son frère Alexandre, qui n'avait pas huit ans, que l'Europe attribua, que l'histoire attribue encore

ses jeunes exploits. Faut-il le dire? cet étrange larcin fut l'œuvre de sa mère! Le roi avait laissé à Marie-Casimire le soin de rédiger les récits officiels qui, de Warsowie, se communiquaient à toutes les cours. Dès le départ de l'armée, elle substitua toujours le nom du second de ses fils à celui de l'aîné. Elle le fit, parce qu'au fond de son cœur fermentait une prédilection effrénée. Par un trait d'habileté infernale, elle inventa d'environner ainsi de prestiges, de grandir longtemps à l'avance, dans l'opinion du monde, celui des deux frères auquel son cœur partial voulait assurer l'héritage de leur père. On comprend maintenant les pleurs qu'elle versait, aux débuts de la campagne, sur l'absence du prince Alexandre. Ils n'étaient pas d'une Spartiate, comme on l'a pensé; ils étaient moins encore d'une mère. Quels étaient les motifs de cette préférence criminelle et insensée que nous verrons coûter cher à la Pologne? La malignité des contemporains pénètre hardiment dans ces abîmes. Ils échappent à l'histoire.

Cependant, les alliés conservèrent, dans la victoire, l'ordre qui la leur avait donnée. Ils passèrent la nuit sans se débander au milieu de cette espèce de bazar asiatique qui les conviait au pillage. Après être demeuré quatorze heures à cheval, le roi dormit au pied d'un arbre, où Stahremberg, les portes de Vienne une fois ouvertes, lui envoya des vivres. Au lever du jour (lundi 13) s'offrit un spectacle effroyable: il n'y avait plus de Turks nulle part; mais on voyait leurs œuvres Ils avaient essayé de détruire le camp, ne pouvant plus le défendre; et quoique 120 000 tentes fussent debout encore, partout se montrait l'image de la destruction et de la cruauté. Kara-Mustapha n'avait pas eu le temps d'emporter les queues d'honneur des pachas, ni même, assurait-

on, l'étendard de l'Empire : il sut faire massacrer toutes les femmes de son sérail, pour qu'elles ne tombassent pas vivantes aux mains du vainqueur. Il avait pris le même soin de sa ménagerie, des chameaux qui restaient, des chevaux, enfin des captifs. Les alliés ne marchaient que sur les cadavres des chrétiens de tout âge, d'enfants surtout dont les Orientaux aimaient à avoir grand nombre, et qu'en fuyant ils égorgèrent. Le prince Cantémir, dans son histoire, porte ces victimes à 30 000. Plus loin, l'incendie allumé jusqu'aux extrémités de l'horizon annonçait assez que, renonçant à conquérir l'Autriche, ils voulaient n'y pas laisser pierre sur pierre. Alors commença le pillage, et ce fut avec furie. Tandis qu'officiers et soldats se disputaient les riches débris que leur livrait la victoire, le roi s'occupait de venger tant de barbarie et de couronner son triomphe en poursuivant les vaincus. La cavalerie légère eut cette tâche. Elle ne put les joindre. Kara-Mustapha ne méritait point les précautions de Jean. Loin de penser à revenir sur Vienne, il courait, fuyant toujours. Sa fuite, en cette seule journée, l'entraîna avec tous les siens jusque derrière le Raab.

Cependant, le roi entra dans Vienne. Il entra par cette même brèche où, sans lui, le même jour, auraient passé les barbares. A son approche, les rues, parées de leurs décombres, au lieu des bruits terribles d'un siége, retentissaient des acclamations de tout un peuple qui sortait de dessous les ruines pour saluer le héros auquel il devait la vie. Ce peuple, comparant le chef lointain qui était venu le sauver avec son souverain absent de ses périls, s'écriait, en lui pressant les mains et lui baisant les habits : « Ah! pourquoi celui-là n'est-il pas notre maître! » Le regard

sévère des officiers de l'empereur n'arrêtait point ces transports. Ils suivirent le roi jusque dans l'église des Augustins réformés, où, à défaut d'apprêts, ne voyant pas le clergé s'offrir à ses prières, lui-même entonna le *Te Deum*. Peu après, cependant, cette solennité s'accomplit avec plus de pompe dans la cathédrale de Saint-Étienne. Le roi y assista le front prosterné contre terre. Là était le prêtre qui s'écria : ***Fuit homo missus a Deo*, *cui nomen erat Johannes !***

Au fronton de cette cathédrale, brillait un croissant qui y avait été attaché lors du siége de l'empereur Soliman, en retour de la promesse que ce prince avait faite et tenue de ne pas en bombarder le magnifique clocher. Cette fois, c'était sur ce clocher que les artilleurs de l'infidèle avaient dirigé toutes les batteries. Jean pensa que le croissant devait être abattu. Son vœu, accueilli avec enthousiasme par la population entière, ne reçut d'exécution que trois ans après : ce retard fut la première hostilité de Léopold.

Le roi dîna avec tous les généraux et les princes chez Stahremberg; et le soir il retourna dans le camp, sa conquête. Il avait choisi pour ses quartiers les tentes, ou plutôt le palais enchanté du vizir. Là, il ne prit point de repos ; il écrivit à Louis XIV pour l'instruire de sa victoire, en sa qualité de fils aîné de l'Église et de roi très-chrétien ; c'était un malicieux hommage, une courtoise et spirituelle vengeance. Louis laissa cette lettre sans réponse. Le libérateur de Vienne lui était plus importun que le roi électif.

Jean donna une partie de ses trophées à l'électeur de Bavière, dans l'intention que ce prince les partageât avec la dauphine, et que la cour de Versailles en fût ornée en dépit d'elle. Il dépêcha son secrétaire italien Talenti à Innocent XI, pour lui porter l'étendard que les vainqueurs

appelaient celui du Prophète, auquel les Turks contestaient cette gloire. Enfin, il tourna ses pensées du côté de Marie-Casimire, et lui adressa une relation détaillée de ces deux grands jours. Cette relation fut alors célèbre ; des copies plus ou moins complètes en coururent : la correspondance de Mme de Sévigné en contient des extraits remarquablement fidèles. La voici tout entière, telle que la donne l'original, qui a été retrouvé ; c'est un monument qui fait également bien connaître le héros et sa victoire[1].

« Dans les tentes du vizir, le lundi 13 septembre, la nuit.

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette,

« Dieu soit béni à jamais ! Il a donné la victoire à notre nation ; il lui a donné un triomphe tel que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. Toute l'artillerie, tout le camp des musulmans, des richesses infinies, nous sont tombés dans les mains. Les approches de la ville, les champs d'alentour, sont couverts des morts de l'armée infidèle, et le reste fuit dans la consternation. Nos gens nous amènent à tous moments des chameaux, des mulets, des bœufs, des brebis que l'ennemi avait avec lui, et en outre une multitude innombrable de prisonniers. De plus, il nous arrive un grand nombre de transfuges, la plupart renégats, bien habillés et bien montés. La victoire a été si subite et si extraordinaire, que, dans la ville comme dans notre camp, on était toujours en alarmes ; on croyait voir l'ennemi revenir à tout moment. Il a laissé, en poudres et munitions, pour la valeur d'un million de florins.

1. Lettre neuvième.

« J'ai été témoin, cette nuit, d'un spectacle que j'avais désiré depuis longtemps. Nos gens du train ont mis le feu aux poudres en plusieurs endroits; l'explosion a été comme celle du jugement dernier, cependant sans blesser personne. J'ai pu voir en cette occasion de quelle manière les nuages se forment dans l'atmosphère; mais c'est une mésaventure : il y a là certainement pour plus d'un demi-million de perte.

« Le vizir a tout abandonné dans sa fuite; il n'a gardé que son habit et son cheval. C'est moi qui me suis établi son héritier; car la plus grande partie de ses richesses me sont tombées dans les mains.

« Avançant avec la première ligne, et poussant le vizir devant moi, j'ai rencontré un de ses domestiques, qui m'a conduit dans les tentes de sa cour privée; ces tentes occupent à elles seules un espace grand comme la ville de Warsowie ou de Léopol[1]. Je me suis emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de porter devant le vizir. Quant au grand étendard de Mahomet, que son souverain lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au saint-père par Talenti. De plus, nous avons de riches tentes, de superbes équipages et mille autres hochets fort beaux et fort riches. Je n'ai pas encore tout vu ; mais il n'y a pas de comparaison avec ce que nous avons eu à Chocim. Rien que quatre ou cinq carquois montés de rubis et de saphirs équivalent seuls à quelques milliers de ducats. Vous ne me direz donc pas, mon cœur, comme les femmes tatares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin : *Tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as rien rapporté; car il n'y a*

1. Dans la correspondance de Mme de Sévigné, post-scriptum de Corbinelli (septembre 1683), cette phrase se trouve presque textuellement citée.

*que l'homme qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.*

« J'ai aussi un cheval du vizir avec tout le harnais. Lui-même a été poursuivi de fort près; mais il a échappé. Son kihag, ou premier lieutenant, a été tué, ainsi que nombre d'autres des principaux officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a mis fin à la poursuite; et d'ailleurs, tout en fuyant, les Turks se défendent avec acharnement. A cet égard, *ils ont fait la plus belle retirade du monde.* Cependant, les janissaires ont été oubliés dans les tranchées, et, la nuit, on les a tous taillés en pièces. Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turks, que, tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre donnait l'assaut à la ville. Aussi avaient-ils de quoi fournir à tout cela. Je les estime, sans les Tatars, à 300 000 combattants; d'autres ont compté 300 000 tentes, ce qui composerait un nombre d'hommes au delà de toute proportion connue. Pour moi, je compte à peu près 100 000 tentes; car ils occupaient trois camps immenses. Depuis deux nuits et un jour, s'en empare qui veut; ceux même de la ville sont venus prendre part au butin; je suis sûr qu'ils en ont pour huit jours. Les Turks ont laissé, en fuyant, beaucoup de captifs du pays, surtout des femmes, mais après en avoir massacré tout ce qu'ils ont pu. Il y a donc, par conséquent, beaucoup de femmes tuées; mais aussi beaucoup ne sont que blessées, et elles peuvent encore se rétablir. J'ai rencontré hier un enfant de trois ans, un charmant petit garçon, à qui un de ces lâches a hideusement fendu la tête par la bouche. Le vizir s'était emparé, dans un des châteaux de l'Empereur, d'une très-belle autruche vivante; mais il lui a aussi fait couper la tête, pour

qu'elle ne retombât point au pouvoir des chrétiens. Il est impossible de détailler tous les raffinements de luxe que le vizir réunissait dans ses tentes. Il y avait là des bains, des petits jardins avec des jets d'eau, des garennes à lapins, enfin jusqu'à un perroquet à qui nos soldats ont fait la chasse, mais qu'ils n'ont pu saisir.

« Aujourd'hui, je suis allé voir la ville; elle n'aurait pu tenir au delà de cinq jours. Le palais impérial est criblé de boulets; ces immenses bastions, crevassés et à moitié croulés, ont un aspect épouvantable; on dirait de grands quartiers de roc.

« Toutes les troupes ont bien fait leur devoir; elles attribuent à Dieu et à nous la victoire. Au moment où l'ennemi a commencé de plier (et le plus grand choc a eu lieu là où je me trouvais, vis-à-vis le vizir), toute la cavalerie du reste de l'armée s'est portée vers moi à l'aile droite, le centre et l'aile gauche ayant déjà fort peu à faire; j'ai vu alors accourir Monsieur de Bavière, le prince de Waldeck et autres; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage; les généraux me baisaient les mains et les pieds; les soldats, les officiers, à pied et à cheval, s'écriaient : *Ah! unser brave könig* [1]! Tous m'obéissaient encore mieux que les miens.

« Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince de Lorraine et Monsieur de Saxe; nous n'avons pas pu nous rencontrer hier, parce qu'ils étaient à l'extrême gauche; je leur avais donné quelques escadrons de nos hussards, commandés par le maréchal de la cour [2]. Le commandant de la ville, Stahremberg, est aussi venu me voir aujourd'hui. Tout cela m'a embrassé en me donnant le nom de Sauveur. J'ai

1. Ah! notre vaillant roi!

2. Le chevalier Jérôme Lubomirski.

été dans deux églises où le peuple m'a baisé les mains, les pieds, les habits; d'autres, qui n'y pouvaient toucher que de loin, s'écriaient : « Ah! donnez-nous à baiser vos mains « victorieuses ! » Ils avaient l'air de vouloir crier *vivat ;* mais ils étaient retenus par la crainte des officiers et autres supérieurs. Cependant un gros du peuple fit entendre une espèce de *vivat*. Je remarquai que les supérieurs le voyaient de mauvais œil; aussi, après avoir dîné chez le commandant, me hâtai-je de quitter la ville et de revenir au camp. La foule m'a reconduit jusqu'aux portes. Je vois que Stahremberg est en mauvaise intelligence avec le magistrat de la ville. En me recevant, il ne m'a présenté aucun des employés civils. L'Empereur m'a fait savoir qu'il était à un mille d'ici.... Mais voilà le jour qui commence à poindre; il faut que je finisse cette lettre. On ne me laisse plus la faculté d'écrire et de jouir plus longtemps de votre aimable tête-à-tête.

« Nous avons perdu beaucoup des nôtres dans la bataille; nous regrettons surtout deux personnes dont Dupont vous parlera. Parmi les étrangers, le prince de Croy a été tué; son frère est blessé, et ils ont encore perdu quelques autres personnages de marque.

« *Il padre d'Aviano* m'a embrassé un million de fois dans l'effusion de sa joie; il prétend avoir vu pendant la bataille une colombe blanche planer sur nos armées.

« Nous nous mettons en marche, dès aujourd'hui, pour poursuivre l'ennemi en Hongrie. Les électeurs m'ont dit qu'ils m'accompagneraient.

« C'est vraiment une grande bénédiction de Dieu. Honneur et gloire lui en soient rendus à présent et à jamais!

« Dès que le vizir se fut aperçu qu'il ne pouvait plus

tenir, il fit appeler ses fils auprès de lui, et se mit à pleurer comme un enfant. Il dit ensuite au kan des Tatars : *Sauve-moi, si tu peux.* Le kan lui répondit : *Nous le connaissons bien, le roi de Pologne ; il est impossible de lui résister ; songeons plutôt à nous tirer de là.*

« Nous avons des chaleurs si accablantes que nous n'existons plus qu'à force de boire. On vient de découvrir encore une grande quantité de munitions de guerre. Je ne sais vraiment pas ce qui leur sera resté, et avec quoi ils feront la campagne. Je reçois dans ce moment le rapport que l'ennemi a abandonné une quinzaine de petits canons dans sa fuite.

« Je suis au moment de monter à cheval pour marcher en Hongrie, et j'espère, comme je vous l'ai dit en vous quittant, vous revoir à Stryi. Que Wyszynski y fasse réparer les cheminées et préparer les appartements.

« Cette lettre est la meilleure gazette, et vous pouvez vous en servir à cette fin, en prévenant que c'est la lettre du roi à la reine.

« Les princes de Bavière et de Saxe sont décidés à me suivre jusqu'au bout du monde. Il nous faudra doubler le pas pendant les deux premiers milles, à cause de l'insupportable infection des cadavres, tant d'hommes que de chevaux et de chameaux.

« J'ai écrit au roi de France ; je lui ai dit que c'était à lui particulièrement, comme au roi très-chrétien, qu'il me convenait de faire mon rapport *de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté.*

« L'Empereur est à un mille et demi. Il descend le Danube en chaloupe ; mais je m'aperçois qu'il n'a pas grande envie de me voir, peut-être à cause de l'étiquette. Il se

presse d'arriver à Vienne pour faire chanter le *Te Deum*. Voilà pourquoi je lui cède la place. Je suis fort aise d'éviter toutes ces cérémonies; on ne nous a régalés que de cela jusqu'à ce jour. *Notre Fanfan est brave au dernier point*[1]. »

Plus tard, le roi disait encore :

« ...... Les Turks ont défendu quelque temps leur camp et leurs tentes. Au moment où ils les eurent évacués, je fis publier la peine de mort contre tout cavalier qui descendrait de cheval et tout fantassin qui s'écarterait des rangs; nous nous attendions à tout moment à voir revenir l'ennemi sur nous dès que nous serions disséminés pour le pillage. Bientôt la nuit est survenue; on ne se voyait plus; alors les soldats ont allumé les flambeaux turks, et c'est avec leur secours qu'ils ont commencé à chercher et piller, surtout les officiers et towarzisz, qui avaient des valets à leur suite ou des gens assez déterminés pour ne pas se laisser arracher les tentes une fois qu'ils les avaient occupées.... Ces valets se sont emparés, la nuit, d'une quantité de belles choses qui se trouvaient dans les tentes du vizir. On avait beau en défendre l'entrée, ils faisaient une ouverture du côté opposé, et emportaient ce qu'ils vou-

1. Dans ce jour si glorieux pour la Pologne et son roi, le moindre détail paraît devoir intéresser mes compatriotes. L'historien Kochowski rapporte qu'à la bataille de Vienne, le roi était vêtu d'un habit bleu de ciel, à la polonaise, et qu'il montait un cheval alezan. Il était toujours devancé par un écuyer portant un grand bouclier à armoiries, et par un enseigne qui, pour faire reconnaître au loin la place où était le roi, avait attaché un panache au bout de sa lance. Le prince Jacques (Fanfan) avait un casque sur la tête, une cuirasse sur le devant du corps, et, outre l'épée qu'il tenait à la main, une espèce de sabre court et très-large en usage chez les Polonais d'autrefois. Il ne quitta pas son père un moment pendant tout le temps de la bataille.

(Note de M. le comte Plater, traducteur des Lettres de Jean Sobieski.)

laient. Un petit Kosake, marmiton d'un enseigne, a apporté à son maître pour plus de quatre mille ducats de bijoux. Les Allemands n'ont presque rien eu ; car, excepté ceux qui se trouvaient avec moi, aucun d'eux n'est entré ce jour-là dans le camp turk : aussi n'ont-ils ni prisonniers, ni étendards, ni aucun gage de victoire. »

Les Turks n'avaient pas tant détruit et tant emporté, que d'incroyables richesses ne s'offrissent à l'avidité des chefs et des soldats. Trois cents pièces d'artillerie de tout calibre étaient tombées, ainsi que des munitions immenses, au pouvoir des alliés. Parmi les canons, beaucoup étaient marqués aux armes des empereurs; quelques-uns aussi portaient le chiffre du roi Sigismond. C'étaient ceux peut-être que Zolkiewski avait laissés sur le champ de carnage du Kobylta.

« Je vous envoie, mon amie, écrivait le roi, la liste des munitions qu'on a prises dans le camp turk et dont nous devons faire le partage[1]. C'est une chose inconcevable que l'immensité de leurs préparatifs, et des trésors qu'ils y ont prodigués. Notez que la moitié avait déjà été gaspillée par notre armée, car on n'a commencé à faire la liste qu'après trois jours de pillage. Jusque-là chacun prenait ce qu'il voulait. On a brûlé trois fois plus de poudre qu'il n'en est resté. Il faut traduire cette liste dans plusieurs langues, et la publier dans les gazettes. *Quant à mon butin, il n'y a*

1. Rubinkoski nous a laissé le tableau du parc d'artillerie, des bagages et des munitions que les Turks abandonnèrent aux vainqueurs dans la journée de Vienne. En voici un extrait :

| | |
|---|---|
| 60 canons de 48 livres. | 9000 chariots de munitions. |
| 60 canons de 24. | 125 000 tentes. |
| 160 canons de moindre calib. | 5 000 000 livres de poudre. |
| 40 mortiers. | |

*pas moyen de tout écrire ; mais les choses principales sont : une ceinture de diamants, deux montres de diamants, quatre ou cinq couteaux fort riches ; cinq carquois de rubis, de saphirs et de perles fort riches ; des couvertures, des tapis, et mille autres bagatelles ; des fourrures de martres-zibelines, les plus belles du monde*[1]. Il y a beaucoup de ceintures en diamants parmi les soldats. Je ne conçois pas ce que les Turks en voulaient faire, car ils n'ont pas l'habitude d'en porter ; peut-être voulaient-ils en parer les dames de Vienne qui seraient tombées en leur pouvoir ; ce qui est certain, c'est que les diamants sont beaux, et la monture très-riche. On dit que Minczynski cadet en a une fort belle ; mais il ne veut pas la montrer, et prétend l'avoir déjà envoyée en Pologne. Nos gens en ont vendu dans Vienne grand nombre et à bas prix, de peur que leurs maîtres ne les leur reprissent. Au moment où la déroute a commencé, le vizir est entré dans sa tente, et a ordonné à sa suite de se saisir de tous les sacs d'argent. Aussi y avait-il des transfuges qui apportaient avec eux jusqu'à deux et trois mille ducats. J'ai une cassette d'or massif dans laquelle sont enfermées trois feuilles d'or de l'épaisseur d'un parchemin. Ces feuilles sont couvertes de figures qui ont l'air d'être cabalistiques. C'est dans cette cassette que je garde l'image de la Sainte Vierge dont vous m'avez fait présent. Quant au grand trésor, il est impossible d'apprendre ce qu'il est devenu ; je suis arrivé le premier dans les tentes du vizir, et je n'ai vu personne s'en emparer. Il faut ou qu'il ait été distribué aux troupes, ou qu'on ne

1. On se rappelle que tout ce qui est imprimé en italique a été écrit par Sobieski en français dans les mêmes termes.

nous l'ait pas encore amené, ou qu'il ait été envoyé sur les derrières avant la bataille. »

Vienne passa tout à coup de l'extrême disette à l'extrême abondance. Malgré la désolation et l'incendie de toute la contrée, les vivres étaient en profusion dans le camp turk. Les soldats vendaient un bœuf pour quelques thalers. Un chameau valait quatre florins. Les assiégés se précipitèrent hors des murs pour prendre leur part du butin. Ils jouirent à la fois des plaisirs de la délivrance et des profits de la victoire.

Colonitz sortit aussi des murailles pour venir revendiquer son lot. Les Turks avaient laissé derrière eux, à côté des cadavres des femmes, beaucoup de leurs enfants qu'ils n'avaient pu entraîner dans leur fuite, et qu'ils n'avaient pas eu le courage d'égorger. Le prélat accourut pour recueillir ces orphelins de l'infidèle. Il s'en trouva plus de six cents, et cet autre Vincent de Paule leur servit de père à tous. Il leur donna du pain et de l'instruction, se trouvant assez payé de ses sacrifices puisqu'il les gagnait à la foi.

Le roi recueillit un trophée qui le toucha entre tous les autres. C'était un vieux tableau qui fut découvert dans les ruines du village de Wishau. On y voyait une Notre-Dame de Lorette dont la couronne était soutenue par deux anges, portant dans leurs mains des rouleaux avec ces deux inscriptions : *In hac imagine Mariæ vinces, Johannes. In hac imagine Mariæ, victor ero Johannes.* Cette image, d'une grande vétusté, fut réputée miraculeuse. Jean la destina à la chapelle de Zolkiew, et depuis lors il s'en fit suivre dans tous ses voyages. Il ne reparut pas sous la tente sans y apporter ce talisman.

Le monde sembla tout entier avoir sa part de ces dé-

pouilles et de cette victoire. La nouvelle des grands événements qui venaient de fixer les destinées de l'Occident volait de contrée en contrée, et partout l'accueillait l'enthousiasme des peuples. États protestants, États catholiques, tous célébrèrent sur les places publiques, dans les palais, dans les temples, la victoire de Jean Sobieski. A Mayence comme à Venise, en Angleterre comme en Espagne, toutes les chaires retentissaient de ce grand nom. C'était à qui porterait le plus haut l'homme envoyé de Dieu, et les miracles descendus d'en haut. A Rome, les fêtes durèrent un mois entier. Au premier bruit de la victoire, Innocent XI tomba à genoux, aux pieds d'un crucifix, en fondant en larmes. Des illuminations magnifiques firent du dôme que Michel-Ange a bâti un temple de feu suspendu dans les airs. Quand Talenti arriva, portant l'étendard qui devait être placé à cette voûte près de celui de Chocim, ce fut, comme en Carniole, comme à Venise, comme dans toute l'Italie, un triomphe, une ivresse populaires. On eût dit le Tibre revenu aux jours des triomphes opimes. Mais les enfants du peuple-roi n'ont point de Capitole; ils se bornèrent à promener le signe de l'islamisme, pendant des mois entiers, de couvents en couvents. Dans toute l'Europe, il en courut des images avec de grossières traductions de ses devises arabes. Longtemps les gazettes ne furent pleines que de son histoire. La reine Christine, âgée de 57 ans alors, alla complimenter Innocent XI sur la possession de ce trophée. Elle écrivit à Jean ses félicitations et ses louanges. Tous les princes, tous les rois l'imitèrent. Jean avait vaincu pour toutes les nations civilisées. Le monde lui décerna d'une commune voix le titre de libérateur de la chrétienté.

La lettre de la reine de Suède mérite à plus d'un titre d'être conservée. En la lisant avec attention, on y reconnaîtra partout une égale application à flatter le roi de Pologne et à désespérer Louis XIV :

« C'est un grand et digne spectacle que celui qui a été donné au monde par Votre Majesté dans cette mémorable et glorieuse journée, pour laquelle le Saint-Siége et l'univers tout entier vous doivent tant, que c'est une obligation personnelle pour tout chrétien d'applaudir à votre gloire et de témoigner sa joie. Dans cet heureux jour, Votre Majesté s'est montrée digne non-seulement de la couronne de Pologne, *mais de celle de l'univers. L'empire du monde vous serait dû si le ciel l'eût réservé à un seul potentat.* J'ose dire que personne ne met à plus haut prix que moi votre gloire, vos travaux, votre dévouement, votre victoire sur les maîtres de l'Asie, et je m'en fais gloire ; c'est que personne n'a mieux connu les dangers que nous avons courus, mieux jugé la ruine et l'extermination dont cette formidable puissance nous menaçait. *C'est à Votre Majesté, après Dieu, que désormais tous les autres rois doivent la conservation de leurs royaumes.* Moi, qui ne possède plus de royaume, je me reconnais redevable à vos exploits de ma vie, de ma liberté, de mon repos, ce bien que j'estime au-dessus de tous les empires de la terre. Je dois pourtant avouer mes torts envers *un si grand roi* que l'est Votre Majesté. Je suis tourmentée de la passion de l'envie, *mal d'autant moins tolérable qu'il m'est plus nouveau. Je n'ai envié jusqu'à ce jour aucun de mes contemporains*[1]. Votre Majesté *seule m'est un objet d'envie, m'ap-*

1. Nemini viventi invidebam unquam.

*prend que je suis sujette à ce sentiment, dont je me croyais entièrement incapable.* Au reste, ce que j'envie à Votre Majesté, ce n'est ni sa couronne ni ses trophées : ce sont ses privations et ses dangers; c'est le titre de libérateur de la chrétienté; c'est la satisfaction et la gloire d'avoir, on peut le dire, *donné la vie et la liberté à vos amis et à vos ennemis*[1], car c'est là ce que vous avez fait. Puisse Dieu, seul digne prix des actions héroïques, vous tenir compte de vos travaux dans ce monde et dans l'éternité! il n'y a que lui qui puisse dignement vous récompenser.

« Je suis, etc. »

Dans les passages soulignés, notamment ceux où tous les monarques, même ennemis du roi de Pologne, sont déclarés, avec affectation et insistance, redevables à ce prince de la conservation de leurs couronnes, éclate le dessein d'irriter dans l'âme de Louis les sentiments jaloux que l'Europe lui supposait, que lui supposait Jean lui-même. « Ils crèveront tous de dépit, malgré toutes leurs manigances, » écrivait-il à Marie-Casimire, en parlant de la cour de Versailles. L'humeur y était grande, en effet. Comme dit Bayle, Sobieski avait taillé en pièces non-seulement les Turks, mais aussi les prédictions dont Paris était rempli alors sur la chute prochaine de la maison d'Autriche. C'était le point qui intéressait et touchait le plus vivement le cabinet de Versailles. Cette maison, qui pouvait être abattue, se relevait. Au premier bruit de la délivrance de Vienne, le cabinet de Madrid, maintenant enhardi,

1. Possit dici V. M. dator vitæ libertatisque amicis æque ac *inimicis;* utrisque enim vitam et libertatem in tuto locavit. — Cette expression *inimici*, qui n'est pas *hostes*, ne peut s'appliquer qu'au roi de France

parla d'opposer une déclaration de guerre à l'invasion de la Flandre, espérant entraîner ainsi désormais les états généraux, la Suède, l'Angleterre, l'Empire. Le marquis de Grana, gouverneur de ces provinces, reçut l'ordre de tenter des représailles. Les états généraux lui donnèrent des troupes, firent des levées, se prononcèrent enfin pour la politique belliqueuse du prince d'Orange. Léopold déclara qu'après les succès qu'il venait d'obtenir, par la grâce de Dieu et la présence du roi de Pologne, contre l'ennemi des chrétiens, son premier soin serait de défendre ses alliés de tout attentat. Innocent XI soutint ce langage; il triomphait dans sa double passion contre l'infidèle et contre Louis XIV. Louis se sentit à la veille d'être engagé par ses agressions dans une guerre extérieure qui pouvait devenir universelle, et le feu de la guerre civile, allumé déjà dans le Vivarais et le Dauphiné par la politique à laquelle la mort de Colbert avait laissé le champ libre, lui rendait redoutable ce vaste incendie. Toutes les espérances, toutes les combinaisons de Louis XIV se trouvaient renversées.

Aussi la France ne put-elle unir sa voix au concert de bénédictions dont retentissait l'Europe. Les gazettes n'annoncèrent la levée du siége que sous la rubrique de Cologne, fort tard, le jour même où dans Madrid des fêtes consacraient déjà cette victoire. Encore, dans ces récits, Jean n'était pas nommé. *Un coup du ciel* avait sauvé Vienne. Quand il fallut en venir enfin à prononcer son nom, le *Mercure galant*, seul journal raisonné que la France possédât alors, employa plusieurs de ses volumes à démontrer que le roi de Pologne n'avait rien fait que tout autre prince n'eût fait à sa place; que Louis avait comme lui offert des secours; que ce n'était point sa faute si la haine

aveugle de Léopold les avait refusés; que nonobstant il avait bombardé opiniâtrément Alger pour faire une diversion utile; qu'il l'avait faite à ses dépens, tandis que d'autres, dans leur conduite, n'avaient obéi qu'à leur intérêt; qu'au reste on n'entendait pas nier que la journée de Vienne n'eût sauvé l'Allemagne et l'Italie, *puisque c'était chose d'une incontestable évidence;* mais qu'il n'y avait pas eu de bataille livrée, que toutes les relations qui en avaient couru étaient mensongères. « Au moment où on se préparoit à combattre, ajoutait l'écrivain officiel, le bruit se répandit que le roi de Pologne estoit à la tête de l'armée chrestienne. A ce nom, la frayeur saisit aussitôt le cœur de tous les Turks, et le grand-vizir, qui lisait trop dans les âmes, prit le parti de la retraite, s'imaginant de le voir encore vainqueur. Ainsi c'est sans combat que l'armée chrestienne a mis l'Italie hors de crainte; qu'elle a sauvé l'Allemagne; qu'elle a fait fuir un ennemi qui avoit couvert la campagne de ses armées formidables; qu'elle a vu avorter ses vastes entreprises, malgré ses dépenses aussi grandes que ses desseins, et qu'elle a profité de tout son butin. On peut dire que trois personnes y ont contribué : le comte de Stahremberg d'abord par sa prudente conduite; le secours de Vienne n'est pas moins dû aux prières du pape et de toute l'Église, et aux sommes que Sa Sainteté a données, sans lesquelles il eût été impossible de mettre tant de troupes sur pied. Le roi de Pologne *doit être nommé le troisième :* on le met le dernier parce que sa réputation est si forte que les Turks ont levé le siége avant que d'estre attaqués, seulement parce que l'on disoit qu'il devoit combattre en personne.... » Telle était la petite guerre de la politique française contre Jean Sobieski. C'était là une étrange ma-

nière de déprimer sa gloire. La flatterie n'eût pas trouvé si bien.

Ce qui est étrange, et ce qui console une plume française, en traçant ce grand échec de la politique de Louis XIV, c'est que Jean déplorait autant que lui cette fatalité ; il n'était arrivé là que contraint et désolé. Louis l'avait placé entre les deux intérêts permanents de sa politique : la guerre ottomane et l'alliance française. Le roi de Pologne était allé où était le péril.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

# LIVRE DIXIÈME.

## SUITE DU RÈGNE DE JEAN III.

### CAMPAGNE DE HONGRIE.

(1683.)

SOMMAIRE.

Entrevue de l'empereur Léopold avec le roi de Pologne. — Fuite de Kara-Mustapha ; ses précautions contre la colère du sultan. — Marche de Jean; ses desseins. — Obstacles. Hostilité de l'empereur. Opposition de l'armée. Menées de la reine de Pologne. — Lettres du roi. — Passage du Danube. Défaite de Parkan. Victoire de Parkan. — Siége et prise de Strigonie. — Fautes de Tékéli. Médiation de Jean. — Retour des Polonais et de leur roi en Pologne.

(Septembre, 14). Il y eut dans le monde un autre souverain qui eut le malheur de penser sur le libérateur de Vienne comme Louis XIV. Ce fut l'empereur Léopold. Il avait erré loin de l'armée, pour éviter, dit-on, de se rencontrer aux côtés de Sobieski, et de mettre en présence le rang et la gloire. Au premier bruit de la victoire qui venait de sauver sa couronne, il se hâta de redescendre le cours du Danube pour rentrer dans sa capitale. Mais quand il sut que le roi de Pologne y recevait les hommages de la population reconnaissante, il suspendit sa marche, afin de n'être pas témoin du triomphe, plus qu'il ne l'avait été du combat. Enfin, il apprit que le roi de Pologne, pénétrant les calculs de son orgueil, avait fui à son tour devant lui ; que déjà même il se mettait en marche vers la Hongrie, pressé en apparence de poursuivre les barbares, plus pressé en effet de laisser le champ libre à son allié. Léopold alors

reprit la route du palais paternel ; il reparut parmi ses peuples, « au courage desquels on aurait pu dire, selon les curieuses expressions du journal de Louis XIV, qu'il devait la conservation de sa capitale, si les rois pouvaient devoir quelque chose à leurs sujets ! »

Maintenant, ses conseillers, les électeurs, les princes, l'entouraient, criant qu'il ne pouvait laisser le libérateur de Vienne s'éloigner sans le voir : c'était s'exposer à ce qu'il reprît le chemin de la Pologne, au lieu d'achever la destruction de l'ennemi. Léopold agité tenait conseil. La question des préséances était grandement débattue. A qui appartenait la main, de lui ou de son hôte illustre ? Comment devait-il aborder un roi électif ? — A bras ouverts, s'il a sauvé l'Empire, » répondit Charles de Lorraine, toujours magnanime (sept. 15).

Cependant, le roi de Pologne avait levé ses tentes, s'acheminant du côté de la division qu'il avait lancée à la poursuite des Turks. Il fallait maintenant que Léopold allât à lui, qu'il le visitât au milieu de son armée : vives perplexités, longues négociations. L'esprit du roi fournit un expédient qui les termina au grand divertissement de l'Europe. Laissons-le parler lui-même[1] :

« J'ai eu mon entrevue avec l'Empereur, avant-hier, c'est-à-dire le 15. Il était arrivé à Vienne quelques heures après mon départ. Je l'ai envoyé complimenter par le vice-chancelier, chargé en même temps de lui remettre un des étendards du vizir, en souvenir de notre victoire.... A minuit, on m'annonce Schafgotch , arrivant avec grand empressement de la part de l'Empereur ; il m'assure que Sa

1. Lettres à la reine Marie-Casimire ; lettre dixième.

Majesté serait très-peinée de ne pouvoir communiquer avec moi que par l'entremise du vice-chancelier ; qu'elle ne veut pas voir mon envoyé ; que c'est moi en personne qu'elle désire entretenir ; qu'ainsi je devrais écrire au vice-chancelier de ne point solliciter d'audience. Je me mets à écrire en conséquence, et voilà que deux heures après arrive encore le comte de Schafgotch : « Il y a eu un malentendu, « dit-il; la faute en est à Galeçki. » « Voyant bien que tout cela n'était que pure chicane, j'ai déclaré que lorsqu'il s'agissait de parler aux souverains, je le faisais en personne, et que mon chancelier ne s'adressait qu'aux envoyés des cours ou autres autorités. — Ainsi, disais-je, vous vous inquiétez pour rien ; annoncez plutôt franchement ce que vous voulez : toute la difficulté porte sans doute sur la grande question de savoir qui aura la droite. Mais tout cela peut s'arranger et il ne s'agit que de s'entendre. » Schafgotch a répondu « qu'en effet c'était là ce qui embarrassait l'Em- « pereur ; qu'il ne pouvait point céder le pas, qu'il se trou- « vait dans le moment au milieu des électeurs, représen- « tant, pour ainsi dire, la tête de l'Empire. » « J'ai proposé le moyen suivant : « Du moment que l'Empereur appro- « chera de mon camp, j'irai à sa rencontre, nous nous sa- « luerons à cheval et nous resterons ainsi vis-à-vis l'un de « l'autre, moi du côté de mon armée, lui du côté de la « sienne et de la capitale ; lui accompagné des électeurs, « moi de mon fils, des hetmans et des sénateurs. »

« Schafgotch a accueilli cette proposition, et tout s'est passé en conséquence. Cependant l'Empereur n'a été accompagné que de l'électeur de Bavière; celui de Saxe l'avait déjà quitté. Il avait à sa suite une cinquantaine de cavaliers de sa cour, d'employés et de ministres. Des trom-

pettes le devançaient, des gardes du corps et une dizaine de valets de pied le suivaient. Je ne vous ferai pas le portrait de l'Empereur, car il est connu. Il était monté sur un cheval bai de race espagnole; il avait un justaucorps richement brodé, un chapeau à la française, avec une agrafe et des plumes blanches et rouges, une ceinture montée en saphirs et en diamants, l'épée de même. Nous nous sommes salués assez poliment; je lui ai fait mon compliment en latin et en peu de mots, il a répondu dans la même langue en termes choisis. Étant ainsi vis-à-vis l'un de l'autre, je lui ai présenté mon fils qui s'est approché et l'a salué. L'Empereur n'a pas seulement mis la main au chapeau; j'en ai été comme terrifié. Il en a usé de même avec les sénateurs et les hetmans, et même avec son allié le prince palatin de Belz[1]. Pour éviter le scandale et les gloses du public, j'ai encore adressé quelques mots à l'Empereur, après quoi j'ai tourné mon cheval : nous nous sommes salués mutuellement et j'ai repris la route de mon camp. Le palatin de Russie a fait voir notre armée à l'Empereur, ainsi qu'il l'avait désiré; mais nos gens ont été très-piqués et se plaignaient hautement de ce que l'Empereur n'avait pas daigné les remercier, ne serait-ce que du chapeau, pour tant de peines et de privations. Après cette séparation, tout a changé subitement; c'est comme si on ne nous connaissait plus. Schafgotch et le légat nous ont quittés.... On ne nous donne plus ni fourrages ni vivres. Le saint-père avait envoyé de l'argent à cet effet à l'abbé Buonvisi; mais l'abbé est resté à Lintz. »

Le roi, dans ce récit, ne rapporte pas sa réponse au re-

1. Constantin Wisniowieçki, allié de la famille impériale par le mariage du roi Michel avec l'archiduchesse Éléonore.

mercîment gauche et froid de l'Empereur, telle que la racontent toutes les relations. « Je suis bien aise, sire, aurait-il dit, de vous avoir rendu ce petit service. » Ce fut dans la plaine d'Ébersdorff qu'eut lieu cette singulière entrevue. Le roi se tint à l'aile droite de son armée, de sorte que l'Empereur fut obligé, pour le joindre, de se porter d'une extrémité à l'autre du front des Polonais. A quelque distance, il s'approcha au petit galop; tous deux portèrent la main en même temps, le roi au bonnet, Léopold au chapeau. Dans la présentation de son fils, le roi remplit la lacune que laissait le silence extraordinaire de l'Empereur, en disant qu'il l'avait amené, malgré sa jeunesse, pour lui apprendre comment on se comportait avec des alliés; et, comme Léopold continuait de ne pas trouver des paroles, le roi reprit : « Vous voulez probablement, mon frère, voir mon armée! Voilà mes généraux; je leur ai donné l'ordre de vous la montrer.» Puis, il tourna bride, et l'Empereur, jusqu'alors immobile, s'ébranla pour parcourir les lignes polonaises. Cette muette entrevue avait duré moins d'un quart d'heure. La surprise était grande dans les deux armées; grande l'indignation dans les rangs polonais. L'Empereur se décida, deux jours après (17), à fournir des excuses de son étrange procédé envers ce jeune prince Jacques, auquel la main d'une archiduchesse était promise. Il lui envoya une épée, et écrivit qu'il n'avait pu la veille exprimer toute sa reconnaissance et toute sa joie, dans le trouble où l'avaient jeté le souvenir de ses dangers et la vue de son libérateur.

La conduite de Léopold n'avait rien de nouveau. Vingt ans auparavant, le lendemain de la victoire de Saint-Godard, les Français, qui la lui avaient gagnée, ne pouvaient, à prix d'or, obtenir des fourrages et du pain : ses minis-

tres avaient l'air de tenir à affamer les libérateurs plus que les ennemis. Cette fois, c'était pis encore; les Polonais ne pouvaient obtenir ni des vivres, ni des tombeaux.

Jean écrivait à la reine[1] :

« L'envoyé d'Espagne, qui avait tant insisté pour avoir une audience, et auquel j'avais déjà accordé les honneurs d'un siége, ne paraît plus. Nos malades sont couchés sur du fumier; nos blessés, dont le nombre est assez considérable, ne peuvent pas obtenir de bateaux pour descendre la rivière jusqu'à Presbourg, où je serais plus à même de les entretenir à mes frais. On refuse d'enterrer nos morts dans les cimetières de la ville, même ceux de grades supérieurs. On leur indique les champs ou les cimetières des faubourgs ruinés et pleins de cadavres païens. Un dragon allemand a frappé, à quatre pas de moi, un de mes pages, et lui a mis le visage en sang. Je m'en suis plaint au duc de Lorraine, et n'ai obtenu aucune satisfaction. On a arraché à un autre de mes gens mon manteau qu'il portait. On pille nos bagages; on nous enlève de force nos chevaux qui étaient restés au delà des montagnes et avaient de la peine à nous rejoindre. Quelques-uns de mes gardes du corps, que j'avais laissés près des canons turks jusqu'à ce qu'on les eût distribués également (bien que ce soient les nôtres qui en ont pris le plus grand nombre le jour de la bataille), ont perdu leurs manteaux, leurs habits et leurs montures.... Il est très-vrai de dire que nous n'avons jamais été en si mauvais état. Si ce n'était l'avoine que nous avons trouvée dans le camp turk, nous aurions déjà perdu tous les chevaux. C'est un tel état de misère partout, qu'il est difficile de trouver une botte de foin ni d'herbe fraîche; des champs

1. Lettre dixième.

tout nus, voilà ce qui reste après le passage de ces nuées de païens; et cependant nous aurons encore quinze milles d'un pareil pays à traverser, à moins qu'on n'ait la charité de nous construire un pont sur le Danube, pour nous faire entrer au plus vite dans le pays ennemi. Là nous pourrions encore trouver des vivres. Mais ces messieurs de Vienne remettent tout d'un jour à l'autre; ils se sont établis en ville, et s'y adonnent à ces plaisirs et à ces débauches pour lesquels Dieu les a si justement punis.

« Le capitaine Obar a trouvé le duc de Lorraine chez le commandant de Vienne. Ils étaient à manger et à boire; tous deux l'ont reçu assez froidement, n'ont rien accordé, et nous ont seulement fait reproche des prétendus fourrages que nous avons prélevés, et que pourtant aucun de nous n'a vus ni touchés un moment. Obar y a été à même d'entendre toute sorte de discours pleins d'ingratitude. Comme beaucoup des nôtres se pressent vers la ville pour y trouver quelque nourriture, parce que l'on meurt de faim dans la campagne, le commandant de Vienne a donné l'ordre de ne pas les laisser entrer, et de faire feu sur eux : on prétend que c'est parce qu'un Polonais a tiré sur des Allemands qui voulaient lui enlever son cheval. Je viens d'envoyer à Vienne le père Haçko, jésuite, pour recueillir les malades, payer leurs dettes, et enfin louer des bateaux dans lesquels ils pourraient descendre le Danube jusqu'à Presbourg. Moi, pour ma part, j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir chez les Pères de la Société un réduit pour y déposer mes effets; encore n'ont-ils pas voulu en faire la liste, si bien que tout y est resté à la garde de Dieu. Veuillez bien, ma chère âme, raconter tout cela à monseigneur le nonce du pape.

« Après une si grande bataille où nous avons perdu tant de monde et des familles les plus illustres, nous perdrons encore nos chevaux et nos bagages, et nous nous serons exposés à la risée publique.... Les officiers de l'Empereur voudraient nous enlever même le peu que nous avons. Que nous reviendra-t-il de notre victoire, si nous n'en profitons pas pour entrer dans le pays ennemi, et si on nous laisse périr de misère? Aujourd'hui nous avons l'air de pestiférés que tout le monde évite; tandis qu'avant la bataille, mes tentes, qui, Dieu merci, sont assez spacieuses, pouvaient à peine contenir la foule des arrivants.

« Nous savons de science certaine que le Saint-Père a avancé des sommes considérables, qu'il n'a pas même épargné l'argenterie des églises; que nombre de particuliers ont contribué à des quêtes. A quoi donc tout cela a-t-il servi? Maintenant, dussent même tous ces secours arriver, il serait trop tard. Les chevaux crevés et ceux qui périssent encore tous les jours ne revivront plus.

« Sur mon Dieu, il y a de quoi mourir mille fois par jour, en voyant échapper tant d'heureuses occasions, tant de belles journées; car les chaleurs sont plus grandes ici à présent qu'elles ne le sont chez nous dans la canicule.

« Tout ce que nous avons fait et entrepris était fondé sur les promesses du pape; et maintenant il ne nous reste plus qu'à gémir en voyant périr notre armée, non pas sous les coups de l'ennemi, mais par la faute de ceux qui nous doivent tout.

« Gisa et Absalon sont arrivés ici de la part de Tékéli; ce dernier veut s'en remettre entièrement à ma décision. J'en ai fait part à l'Empereur; mais je vois qu'il ne se soucie plus de moi. Ils en sont revenus à leur ancienne fierté;

ils ont l'air même d'oublier qu'il y a un Dieu au-dessus d'eux.

« Je me mets en marche aujourd'hui pour aller peut-être au-devant d'une plus grande famine encore; mais je veux m'éloigner de cette ville de Vienne, où l'on fait feu sur les nôtres.

« Nous sommes ici sur les bords du Danube, comme autrefois les Israélites sur le bord de l'Euphrate. Nous pleurons la perte de nos chevaux, l'ingratitude de ceux que nous avons sauvés, et tant d'occasions de succès échappées. »

On regrette d'avoir à dire que l'évêque de Neustadt et de Vienne s'associa aux procédés de son gouvernement. Jean ne vit Colonitz ni à l'autel, ni chez Stahremberg, ni dans sa tente. Lui-même raconte doucement la spirituelle vengeance qu'il tira de cet oubli de toutes les convenances et de tous les services. Il écrivit au prélat que, n'ayant pas eu le plaisir de le voir, et prêt à quitter son diocèse, il prenait le parti de lui adresser par lettres ses félicitations du succès des armes chrétiennes et du rétablissement de monseigneur dans son évêché. Colonitz fit comme Louis XIV : il laissa la lettre royale sans réponse.

Du reste, l'ingratitude fut l'âme de la cour impériale. Généraux, feudataires, alliés, tous virent leurs services condamnés à un même oubli. Stahremberg seul fut comblé par l'Empereur, son élève, des grâces qu'il avait méritées. Nommé feld-maréchal contre son tour et conseiller privé, il eut encore cent mille florins et la Toison-d'Or. Le comte de Capliers, Caprara, Leslé, blessés par mille endroits, s'éloignèrent. Déjà, l'électeur de Saxe, qui avait aussi ses griefs, venait de reprendre avec son armée la route de ses

États. Les troupes des Cercles de l'Empire, Waldeck à leur tête, s'apprêtaient à replier leurs enseignes. L'électeur de Bavière menaçait aussi d'abandonner les drapeaux de l'Empereur; il défendait à ses troupes de dépasser Vienne, et une laborieuse négociation était employée à lui faire quitter la Moravie, où il s'était retiré, de sa personne, comme Achille dans sa tente.

Le duc de Lorraine lui-même, malgré ses liens de parenté, vit ses immenses services méconnus. « Le pauvre diable, écrivait Jean[1], n'a ni dépouille de l'ennemi ni gratification de l'Empereur.... J'ai eu la visite du prince de Saxe-Lawembourg, très-honnête homme, et le plus ancien de son illustre famille. Le jour de la bataille, nous avons toujours été ensemble. Il gémit et se plaint au delà de toute expression; il quitte l'armée; ses gens et ses amis murmurent et menacent; mais bien d'autres murmurent aussi, et voilà pourquoi il y a tant de retards dans nos affaires. Tout le monde est découragé et de mauvaise volonté; c'est un martyre d'entendre tout ce que disent les subalternes, ils vont jusqu'à regretter que nous ayons secouru l'Empereur. Ils auraient voulu que cette orgueilleuse race eût péri pour ne plus se relever. »

La postérité le croira-t-elle? Jean fut le seul auquel ne se présenta même point la pensée de déserter ce champ d'insultes : ses serments le tenaient lié à la fortune de l'empire. En vain Sieniawski mourant, Iablonowski indigné, tous les palatins, tous les sénateurs lui demandaient de reprendre le chemin de la Pologne; en vain nombre d'entre eux désertèrent avec leurs compagnies; en vain l'armée

1. Lettre douzième.

appuya tout entière de ses cris le vœu des grands, tantôt au nom de l'honneur de son roi, outragé par les mépris de l'Empereur, tantôt au nom des dangers de la patrie, sur laquelle, disait-on, se portaient les Tatars pour avoir raison de leur désastre. Les Polonais, dans tout le cours de leur histoire militaire, avaient si rarement combattu loin de leur pays, qu'en dépassant Vienne ils s'effrayèrent de se sentir ainsi entraînés sans voir de terme à leur course. Mais ne connaissant que sa parole, et pensant que si lui aussi abandonnait l'empire, l'armée de Kara-Mustapha, bientôt ralliée, présenterait encore un front terrible, Jean, malgré cette ingratitude, malgré son abandon, se porta en avant. Les Turks se replièrent de toutes parts devant lui, en mettant bas les armes.

Kara-Mustapha ne s'était arrêté au camp de Raab que le temps de pourvoir à sa sûreté du côté du sérail. Que fit-il pour détourner de soi les justices de son maître irrité? Il manda dans sa tente l'illustre beglier-bey de Bude, Ibrahim-Pacha, et fit à la face de l'armée tomber sa tête octogénaire. Les pachas d'Essek et de Posséga eurent le même sort. Le sang des chefs, des beys, des émirs, de quiconque avait encouru ses disgrâces, coula par torrents. Le kan des Tatars, prince également célèbre dans les arts de la paix et de la guerre, fut déposé. C'était désigner d'autres coupables que soi au courroux du sultan, et lui montrer dans tous les chefs autant de traîtres qui avaient tout perdu; c'était satisfaire chez lui le premier besoin de vengeance, en lui faisant voir la grandeur du revers promptement égalée par la grandeur de l'holocauste : gouvernements détestables, où l'esclave en crédit ose également se jouer de la crédulité du maître et de la vie des sujets; où des torts et des crimes

de plus peuvent être un moyen assuré de conserver la confiance du prince; où les hommes ne sont que des pièces d'échiquier, dont les dépositaires passagers de la puissance disposent selon l'intérêt de leur partie, et qu'ils sacrifient sans remords!

Au reste, l'armée turke, le divan et l'Europe étaient injustes pour le grand-vizir. Ce n'étaient pas ses fautes véritables et ses véritables crimes qu'on lui reprochait; on lui reprochait ce qui était sa gloire. Sa marche hardie sur Vienne fut universellement blâmée. Il resta convenu, chez les musulmans et dans la chrétienté, que là était la cause de tous les revers, là le délire qui avait tout perdu. On oublia l'épouvante que cette entreprise avait jetée, les dangers que l'empire avait courus, l'Allemagne tout entière compromise, la Hongrie subjuguée tout entière. Le malheur était de n'avoir pas su exécuter, après avoir su concevoir. C'est dans la conduite du siége que l'histoire doit chercher les torts du généralissime ottoman, et ils y surabondent.

Ses précautions sanglantes une fois prises, Kara se réfugia dans Bude, pour réorganiser les troupes et recommencer, s'il était destiné à vivre, une expédition nouvelle. A ses yeux, c'était à lui de reprendre l'offensive; la campagne lui semblait terminée en ce qui touchait les alliés. Cette terre qu'il foulait, réunie à l'empire turk depuis près de deux cents ans, faisait pour les musulmans partie de l'empire même. C'était, dans leur façon de voir, une terre sacrée. Ils n'imaginaient pas que personne pût avoir l'idée de la leur disputer.

Tel était pourtant le dessein du roi de Pologne. Il entendait remettre sur-le-champ sous la loi chrétienne le vieux royaume de saint Étienne, de Corvin, de Jean Huniade,

soumis par la conquête ou enchaîné par la vengeance à la puissance ottomane. Toute son ambition était de *porter un second coup décisif*[1] qui arrachât cette riche proie aux barbares, et il marchait à eux dans cet espoir. Ce qui est admirable, c'est que presque tous les historiens lui fassent le reproche d'avoir par ses lenteurs suspendu les progrès des Impériaux, entravé le génie de Lorraine, facilité la fuite des vaincus. Un fait bien simple réfute ces assertions. Les Polonais étaient en avant, et y furent, de bien des marches, pendant toute la campagne. Un seul écrivain rend un plein hommage à la vérité. C'est l'auteur de l'*Histoire des troubles de Hongrie*[2], ouvrage généralement fort exact. Il y est dit formellement que ce furent les Impériaux qui suspendirent la marche de Jean et entravèrent ses desseins.

En effet, Charles de Lorraine se trouvait dans Vienne encore, les Impériaux encore sous les murs de cette capitale, que Jean campait déjà dans les plaines de la Hongrie. Il est vrai que cette marche même ne fut point rapide, moins parce que le roi croyait devoir du repos à son armée, après cette course précipitée et ces opiniâtres combats, que faute de pouvoir affronter seul la fuite de ces masses qu'un élan de courage et de génie suffisait pour ramener d'un moment à l'autre sur lui. S'il y eut dans ses résolutions mollesse et indifférence sur les instants perdus, s'il y eut lieu à ce parallèle avec Annibal dans Capoue, auquel l'a condamné Voltaire, on en peut juger par ce qu'on a lu déjà, par ce qu'on va lire encore[3] :

1. Lettre quinzième.
2. 3 vol., Amsterdam, 1747.
3. Lettre dixième.

Au camp de Schonaü, sur le chemin de Presbourg,
près du Danube (17 septembre 1683).

« Seule joie de mon âme, charmante et bien aimée Mariette!

« Du temps des Romains, on accusait Annibal de n'avoir pas su user de la victoire. Aujourd'hui nous saurions bien profiter de la nôtre; mais, soit que Dieu y mette obstacle en punition de notre ingratitude après les grâces dont il nous a comblés, soit toute autre raison, l'affaire ne marche pas, sans qu'on sache à quoi cela tient. Je suis en avant, et le staroste de Luck avec Strzalkowski sont à quelques lieues devant moi, couvrant de morts les grands chemins et faisant des prisonniers par troupeaux. L'armée impériale et les autres alliés sont derrière nous, à un mille de Vienne. Aujourd'hui encore nous poussons en avant. Les Allemands ne bougeront pas, j'en suis sûr. L'électeur de Saxe a rétrogradé avec son corps d'armée, après avoir vivement exprimé son ressentiment envers l'Empereur. Je lui ai envoyé hier, en souvenir, deux chevaux richement enharnachés, deux étendards turks, quatre prisonniers, deux beaux vases et un riche voile pour l'électrice. J'ai fait remettre au général saxon Gultschoff un sabre monté en or, qui faisait partie du butin; enfin un beau cheval a payé l'officier qui est venu me complimenter de la part de l'électeur. Tout cela a été reçu avec beaucoup de reconnaissance et peut-être avec plus d'étonnement encore. Ils se trouvent recevoir les présents de celui auquel il leur convenait plutôt d'en offrir.

« L'honnête Marco d'Aviano, qui est vraiment un saint homme, pleure en voyant ce qui se passe autour de nous,

et il fait son possible pour amener ceux de Vienne à une résolution quelconque.

« Vous ferez extraire un article de la gazette de la présente, mais bien entendu en mettant de côté tous mes sujets de plainte. Il ne faut pas oublier le vieil adage de Kochanowski[1] : *Qui ne sait cacher son ennui apprête à rire à l'ennemi.* Dites seulement que les commissaires de l'Empereur ont trompé notre armée relativement aux vivres et aux fourrages qu'ils s'étaient engagés de fournir; que le pont n'est pas fait, que l'armée souffre beaucoup; que les Impériaux sont encore sous Vienne; que les Saxons se sont retirés ; que le roi est en avant; que sa cavalerie légère presse l'ennemi; que si ce n'était cette horrible dévastation du pays, pas un Turk n'aurait échappé; que le roi envoie à tout moment vers l'Empereur pour le presser d'entrer sur le territoire ennemi, et investir au moins deux forteresses tant que la saison le permet; que Tékéli m'a envoyé des émissaires, s'en remettant tout à fait à ma décision, et ainsi de suite.

« Grand nombre des nôtres demandent à revenir dans le pays, et il sera difficile de les retenir; d'autres s'échappent avec un immense butin; d'autres décampent pour éviter la famine; d'autres encore sont las de la guerre; d'autres ont leurs affaires particulières : ainsi du reste.

« Je vous embrasse un million de fois, mon cher cœur; *à M. le marquis et à ma sœur mes baisemains.*

« Dites à la princesse[2] que toutes les campagnes autour de Vienne sont dévastées, Luxembourg, Favorite, en un

1. Poète polonais du XVIe siècle.

2. La princesse veuve Sobieska-Radziwill, propre sœur du roi. L'autre sœur dont il parle plus haut, est la grande chancelière Wielopolska, sœur de la reine.

mot tout. Un seul bâtiment a été épargné, celui où l'on entretenait les lions. C'est l'endroit où, il y a cent cinquante ans, Soliman avait fait dresser ses tentes. J'avais oublié de vous en parler, ma chère âme.

« J'avais quitté Vienne, et je marchais avec l'avant-garde : j'aperçois dans une vallée un grand château non ruiné. Je demande ce que ce peut être ; sur la réponse que c'est l'endroit où l'on entretient les lions, je m'en approche, et j'entends des coups de feu (c'est ce qu'il faut aussi mentionner dans la gazette). Je fais prendre des informations sur ce que cela veut dire, et j'apprends que c'est une cinquantaine de janissaires échappés pendant la nuit des tranchées de Vienne, et qui étaient venus s'enfermer dans une tour, espérant que le vizir se raviserait et reviendrait à la charge. Ils se refusaient à toute capitulation avec les Allemands. En effet, ils avaient déjà tué beaucoup de monde, et on ne pouvait guère les déloger que par une explosion de mine. Je leur ai fait dire que j'y étais en personne ; alors ils se sont rendus, et on les a conduits sains et saufs dans mon camp. J'ai trouvé dans le château une lionne très-affamée, à qui j'ai fait donner à manger ; mais, ce qui valait bien mieux, nous y avons trouvé du biscuit pour en charger cinquante mille chariots ; car c'est d'ici qu'on approvisionnait chaque jour l'armée des assiégeants.

POST-SCRIPTUM.

« 18 septembre.

« J'ai oublié, mon cœur, de vous parler du pauvre docteur Pecovini, qui est un fort honnête homme et paraît fort habile. Pour exciter un peu son zèle au service de l'armée, je lui ai fixé des appointements sur ma cassette, comme

vous le savez; mais ne voilà-t-il pas que le père Haçko, de la compagnie de Jésus, que le nonce apostolique a établi à la tête des hôpitaux, ne veut pas entendre parler de Pecovini, attendu que monseigneur le nonce ne l'a pas marqué sur la liste. Il faut donc que vous en parliez au nonce apostolique. Non-seulement nous avons ici quantité de malades et de blessés, mais encore presque tous les officiers supérieurs ont été atteints de fièvre et de dyssenterie; c'est le résultat des fatigues, du dénûment et de ces excessives chaleurs où l'on ne vit que de boisson. Il y en a qui ont passé jusqu'à cinq jours sans nourriture, avec cela toujours à la belle étoile et empêchés de dormir. Aussi un grand nombre s'en retournent dans leurs foyers, et il est presque impossible de les retenir.

« Les chemins sont jonchés de cadavres. A un des passages de rivière, les Turks ont perdu jusqu'à 2000 hommes, massacrés tant par les nôtres que par les paysans de Newhausel, de manière que nous ne sortons d'une infection que pour rentrer dans une autre. Les Impériaux et autres Allemands n'ont pas encore bougé de Vienne. Nous ne savons donc pas comment nous continuerons la guerre, car ils y tiennent conseil sans nous.

« D'Arak, écuyer impérial, a insinué au nôtre que je ferais bien d'offrir quelques beaux chevaux de selle à l'Empereur, et que Sa Majesté impériale ne manquerait pas de me rendre la pareille. Voilà un fort joli compliment et qui vient fort à propos, à présent que je n'ai presque plus de montures. Cependant je ferai chercher si on pourra en trouver dans l'armée, puisque telle est ma destinée, que je dois obliger tout le monde, et n'avoir pour moi rien à attendre que de Dieu....

« Ce n'est pas la moindre des singularités que nous avons éprouvées de ne pas savoir ce que nous deviendrons. Il eût été convenable, je crois, de me faire demander de quelle manière je me propose de continuer la guerre, mais on ne s'adresse plus à moi. Si, du moins, ils déclaraient franchement qu'ils n'ont plus besoin de nous et qu'ils agiront séparément, j'irais de mon côté, et je serais libre dans mes mouvements. *Addio, addio, cor mio.* »

Dans toute cette conduite extraordinaire et ces éternels retards de la cour impériale, quels étaient donc les ressorts de sa politique? le voici. Beaucoup de désordre y régnait depuis que Jean ne gouvernait plus les volontés rivales; et, si quelque chose dominait dans cette anarchie, c'était la peur, au génie indécis et changeant. Les gazettes du temps font voir qu'on s'effrayait de tout, et particulièrement de la disposition du roi à tenter de nouveau les aventures, à commettre aux hasards d'une seconde bataille les résultats immenses de la première. Le conseil aulique était bien plus occupé de fortifier Vienne, et de le ravitailler sans relâche, que de troubler la fuite de l'infidèle au travers de la Hongrie. La Hongrie! Léopold pouvait-il oublier qu'il avait naguère fait briller cette couronne aux yeux du monarque polonais? Qu'allait-il advenir de l'apparition de ce héros populaire, au milieu d'une nation mécontente et placée par des traités anciens sous le protectorat de la Pologne? Quels desseins, d'ailleurs, l'y guidaient? Le conseil aulique flottait entre mille perplexités contraires. Arrêterait-on la marche du roi Jean? c'était l'irriter, perdre son assistance, livrer aux musulmans raffermis les États héréditaires. Lui laisserait-on le champ libre? on risquait la Hongrie.

Mais déjà il n'était plus temps de délibérer. L'espèce de

long défilé, et, pour ainsi dire, de porte étroite, que forment, au village de Haimbourg, les montagnes qui séparent l'Autriche de la Hongrie, s'était ouvert (19 sept.) devant les escadrons polonais, leur laissant voir tout à coup ce beau royaume, ses riants aspects, ses villes opulentes, ses îles fécondes. Le Danube coupe ce royaume en deux parties inégales : sur la rive droite, s'étend la Pannonie des Romains, ou basse Hongrie, province montagneuse, dans laquelle sont Raab, Strigonie, Bude, Weissembourg, Canitza, les plus importantes cités; sur la rive gauche, la haute Hongrie, dont les plaines fertiles vont s'élevant des bords du fleuve et des murs de Presbourg jusqu'à la Transylvanie et à la Pologne. Un peuple valeureux, une riche et fière noblesse, couvrent cette contrée, ensanglantée, depuis l'origine des temps modernes, par des guerres sans terme; illustrée souvent par des héros chers à l'histoire; presque épuisée à la longue, dans ses efforts, aussi opiniâtres que ceux de la Pologne et encore plus impuissants, pour prendre en Europe le rang de nation indépendante, et sauver de tous les jougs ses autels et ses lois.

Nous verrons le roi de Pologne dire trop bien que la Hongrie n'a pas une motte de terre qui, si on la pressait, ne rendît du sang. Toute sa correspondance est pleine de l'intérêt que lui inspire cette malheureuse nation. Aussi avait-il à cœur deux sollicitudes égales : le soin d'y briser sans retour la domination ottomane, et celui de défendre contre le conseil aulique, à la faveur de stipulations protectrices, les vieilles libertés du pays. A son aspect, l'armée du comte Budiani, qui, lors de l'ouverture des hostilités, avait couru à l'infidèle, passa sous les drapeaux des alliés, et, afin d'obtenir grâce, se jeta en Styrie sur les corps épars

de Kara-Mustapha. Tékéli, de son côté, s'éloigna des confins de la Moravie à marches forcées, pour se rapprocher du grand-vizir, non sans implorer la médiation du roi de Pologne près la cour impériale. Le prince de Transylvanie se rangea aussitôt dans la même clientèle. Jean accueillit les envoyés de ces princes ; il les protégea contre les insultes des Impériaux, et se hâta d'ouvrir des négociations à Vienne en faveur des mécontents. Léopold prit l'alarme de plus belle; il ne songea plus qu'à retarder la marche du roi dans les provinces que ce trop fidèle allié voulait lui reconquérir.

Mais les obstacles devaient se multiplier devant les pas de Sobieski, sans réussir à le détourner de son but. Courir en droite ligne sur l'ancienne capitale était son premier dessein. Le conseil de Vienne objecta le danger de s'attacher aux traces des barbares dans une contrée montagneuse, âpre, désolée. Il fut résolu que ce serait par la rive gauche du Danube que la guerre serait continuée. L'Empereur se flattait d'enchaîner ainsi le roi Jean à l'investissement de quelque place obscure, à la défense inactive de ses domaines; le roi Jean céda à l'espérance de trouver dans la haute Hongrie des fourrages et des vivres. Mais il fallait passer le fleuve. Charles de Lorraine faisait enlever et descendre en Hongrie le pont de Tuln, celui qui avait servi au premier passage des alliés, alors qu'on marchait à la délivrance de Vienne; ce furent de nouveaux retards. Jean écrivait à la reine[1] (19 septembre) :

« Nous avons l'espoir de franchir bientôt le Danube sur ce pont qui est encore à faire, et cela afin d'entrer le plus tôt possible en pays ennemi.... Les Turks ne se sont arrêtés

1. Lettre onzième.

nulle part.... Si nous avons occasion de les rencontrer en pleine campagne, nous tenterons encore une fois la fortune.

« Mais ces détails militaires n'auront peut-être pas d'intérêt pour vous, mon cœur; car j'ai souvent eu lieu d'observer, lorsqu'il nous en venait de quelque part, que vous ne les écoutiez pas avec beaucoup d'attention....

« L'Empereur est reparti de Vienne pour se rendre à Lintz; je lui ai envoyé quelques bons chevaux de selle, conformément à l'insinuation qu'il m'en avait fait passer. Je leur ai mis des harnais montés de diamants, de rubis et d'émeraudes.... J'ai envoyé aujourd'hui au prince d'Anhalt, mon ancien ami, et que je n'ai pu voir qu'un moment à Vienne, un cheval tout caparaçonné. Comme nous ne sommes pas encore à la fin de tout cela, je serai peut-être réduit à revenir dans mes foyers avec des buffles et des chameaux.

« Le père Louis et son frère auront cependant de quoi se réjouir; car j'ai fait l'acquisition, entre autres, de toute la pharmacie du vizir. Il y avait là des huiles, des gommes, des baumes, et autres choses rares, que Pecovini ne peut se lasser d'admirer. *Il faut bien avouer, à la gloire du vizir, que c'était un galant homme, et qu'il nous a donné de bien belles choses; particulièrement tout ce qui touchait son corps étaient les choses les plus mignonnes et les plus délicates du monde.* Nous y avons trouvé, entre autres, certains poissons rares, qu'on nomme éperlans de mer. Informez-vous-en, mon cœur, chez le père Louis; ce doit être une chose précieuse pour réchauffer l'estomac.

« Le duc de Lorraine est attendu, et jusque-là je n'ai pas un moment de repos ni jour ni nuit. On vient chez moi à tout moment, tantôt pour le mot d'ordre, tantôt pour la dis-

position des avant-postes, un tel de la part de l'Empereur, tel autre de la part du duc. Vous savez, *chère dame*, combien j'aime la lecture. Eh bien! je vous jure sur mon honneur que, depuis Ratibor, je n'ai pas eu un livre à la main....

« J'embrasse tendrement mon incomparable; *à M. le marquis et à ma sœur mes baisemains.*

« Nous mangeons ici, à leur intention, des grappes de raisins dont les grains sont de la longueur d'un demi-doigt. Quel beau pays! mais comme ces païens l'ont abîmé! »

Enfin le pont de Tuln arriva sous Presbourg (25). Les Polonais passèrent dans l'île de Schutt, vaste et fertile territoire, qui s'étend l'espace de plusieurs lieues entre les deux bras du Danube, de Presbourg, où cette île commence, à Comorn, qui défend son extrémité méridionale. Les Turks n'y avaient point porté leurs ravages. L'armée espéra se refaire de ses souffrances; un fléau destructeur fondit sur elle. Laissons parler le roi[1]:

Sur la rive gauche du Danube[2], vis-à-vis de Presbourg
( 28 septembre ).

« Seule joie de mon cœur, charmante et bien-aimée Mariette!

« Hier, de grand matin, nous avons vu arriver Dupont[3]....

1. Lettres douzième et treizième.

2. Cette date semble d'abord contradictoire. Car Presbourg est assis exclusivement, en amphithéâtre escarpé, sur la rive gauche du Danube. Le quartier général du roi, se trouvant *vis-à-vis* de la ville, était à la naissance de l'île de Schutt sur la rive *droite* du grand bras du fleuve, sur la rive *gauche* seulement du petit bras, dans quelqu'une des maisons de campagne des magnats de Presbourg que renferme l'île.

3. Ingénieur français au service du roi.

Combien il m'a donné de joie en m'apportant l'heureuse nouvelle que vous vous portez bien, mon cœur! Jusqu'à ce moment je suis encore à le questionner sur tout ce qu'il m'importe d'apprendre : comme il a trouvé mon incomparable, quelle a été votre surprise, ce que vous avez dit, ce que vous avez fait; en un mot, s'il a été bien interrogé chez vous, il ne l'a pas moins été dans notre camp. Je vous rends mille grâces, mon cher cœur, pour l'écharpe, et je baise un million de fois les jolies mains qui y ont travaillé. *Il n'y a rien de plus élégant et de plus mignon*, mais il n'y a pas devant qui en faire parade. Ici personne ne se soucie de toilette. Les princes et les généraux s'habillent moitié à la française, moitié à la hongroise, et ne tiennent qu'à voir leur habit doublé....

« Nous voici entrés dans un pays où il y a du fourrage; mais nous n'en sommes pas plus avancés : la moitié de notre armée est malade, et d'un mal contagieux comme la peste. On appelle cette maladie la fièvre hongroise. Elle est accompagnée de dyssenterie et de flux de sang; puis viennent les vomissements, les défaillances, le délire. Presque tous nos seigneurs et officiers sont alités à Presbourg; beaucoup sont déjà morts, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la maladie ressaisit quelquefois ceux qui l'ont déjà eue.

« .... Dieu, dans sa bonté, daignera peut-être adoucir un peu nos maux; s'ils devaient durer, il n'y aurait plus besoin d'autre ennemi pour nous détruire; il meurt encore beaucoup de monde des suites de blessures.... Le palatin de Wolhynie est très-mal. Le grand-trésorier[1], le staroste

1. Dominique Potocki.

d'Opaczyn[1] et le staroste de Wisznie sont à la mort, ainsi que les palatins de Krakowie, de Lublin et de Sandomir; c'est au point qu'en partant aujourd'hui avec le palatin de Russie pour pousser une reconnaissance sur Javarin, et prendre une vue de cette célèbre forteresse, je n'ai pas eu à qui laisser le commandement. Le palatin de Pomérélie est malade aussi; il est resté à Presbourg. Enfin, il n'y a presque plus de chefs de corps; les deux Szezuko sont alités. C'est un si étrange fléau, que vous venez de voir un homme debout et plein de vie, on vous l'annonce sans connaissance et sans espoir. Nous avons remarqué que l'ivrognerie était un moyen de salut. Pecovini, qui a passé quelques années en Hongrie, prétend que l'inquiétude et la crainte contribuent beaucoup à la contagion. Hier, le palatin de Krakowie m'a fait dire qu'il se portait un peu mieux, mais qu'il était couché parmi les cadavres; car les towarzisz et les simples soldats sont déposés dans la même salle et tombent comme des mouches. Vous concevez combien ce spectacle doit m'attrister. Cependant que Dieu soit loué, et que sa volonté soit faite! »

Le pieux héros était de toutes parts battu par les chagrins. La reine avait entendu qu'il envahirait le trône de Hongrie, et c'est à ces préoccupations ambitieuses qu'il faisait allusion dans ce passage de sa correspondance[2] :

« *Ce que vous faites, mon amour, entre les deux élévations, à la messe, me fâche et me chagrine extrêmement;* il faut vous soumettre à la volonté de Dieu et ne lui demander que ce qui peut lui plaire. Ainsi, c'est au nom

1. Stanislas Malachowski.
2. Lettre douzième.

de ce Dieu à qui vous adressez votre prière que je vous demande de vous en désister, et de vous conformer en tout à sa volonté sainte. Je ne serai tranquille que lorsque je vous verrai encore plus docile à la volonté de Dieu qu'à la mienne. »

A peine le vit-elle attaché, sans ambition personnelle, à cette laborieuse guerre, en butte cependant à l'ingratitude de l'Empereur, et exposé peut-être, dans une longue absence, à secouer le joug qu'elle tenait appesanti sur lui, la reine ne garda plus de mesure. Sa colère éclata en reproches, en persécutions sans nombre. Chaque courrier apportait au roi des tourments nouveaux. A entendre l'impérieuse Marie-Casimire, il méconnaissait le cri de sa tendresse ; il prolongeait follement la guerre par passion pour le comte Émeric; il prodiguait, par ses largesses, ce butin auquel elle avait droit sans partage; elle menaça enfin de venir en personne l'enlever à son armée et de le ramener en Pologne ! Il répondait[1] .

« .... Je n'ai aucun faible, malgré ce que vous en dites , pour Tékéli. C'est la nation hongroise qui m'inspire une grande compassion. Ils sont bien malheureux !

« Je n'ai pas pu comprendre la fin de votre lettre, ma chère amie. Vous avez dit à Starowolski que vous marcherez vous-même à la tête de votre compagnie. Quels sont donc ces heureux soldats, et quelle est la compagnie que vous voulez bien nommer la vôtre ? Il me faut finir, car il faut me mettre en route pour Javarin.... J'embrasse, non pas en vaines paroles, mais bien de vive intention, toute la personne de mon incomparable, depuis ses beaux cheveux jusqu'à ses jolis petits pieds. »

1. Lettre treizième.

A un courrier suivant il disait[1] (octobre) :

« Vous êtes en peine pour le bountzounk que j'ai donné à l'Empereur; mais j'en ai encore plusieurs, et outre cela, quelques étendards très-riches, de couleur écarlate, brodés en or. J'ai été fort contrarié d'apprendre que ce que j'ai voulu tenir secret a été imprimé en polonais, et donné comme un extrait de lettre que je vous écrivais; on y a même ajouté toutes sortes de choses. Je vous conjure de faire racheter les feuilles et de les brûler. Cette mésaventure me tourmente véritablement.

« J'ai été très-étonné aussi, mon cher cœur, de ce que vous dites avoir vu des lettres du grand-écuyer, et d'autres encore des 14, 15, 16 et 18. Je leur ai demandé quelles étaient ces occasions dont je ne savais rien. Ils jurent tous leurs grands dieux qu'ils n'ont pas été à même d'écrire si souvent, et qu'ils n'ont pas rêvé à toutes ces expéditions.

« Quant aux cartes, je n'y ai pas joué plus de dix fois depuis mon départ, et à peine deux ou trois fois avec celui que vous sous-entendez, c'est-à-dire seulement lorsqu'il n'y avait personne pour le remplacer. Toutes ces nouvelles, et autres semblables, sont forgées par des gens qui n'ont rien à faire qu'à boire et à médire. Ils devraient bien laisser en paix ceux qui, comme nous, ont déjà bien assez de soucis et de peines sans qu'on vienne leur attribuer encore des torts imaginaires.

« Nous avons perdu beaucoup de monde ces derniers jours, les uns par suite de leurs blessures, d'autres emportés par la dyssenterie. J'ai fait venir de Vienne à Presbourg quelques bateaux chargés de malades; les habitants

1. Lettre quinzième.

sont ici honnêtes et hospitaliers comme ceux de notre Pologne.

« Vous me dites que je devrais mettre l'armée en quartiers d'hiver et revenir de ma personne. Sachez, mon cœur, qu'il faut d'abord conquérir ces quartiers d'hiver ; autrement les Turks reviendraient à la charge, et ne nous laisseraient pas en repos. *Mais vous faites la guerre, mon amour, selon que vous le souhaitez.* Je vous suis bien reconnaissant de cette preuve d'attachement, et je ne demande pour toute grâce que d'être aimé présent comme je le suis maintenant dans l'absence ; bien que l'amour soit charmant en souvenir, il ne vaut cependant pas autant qu'en réalité. Puisque je ne puis en jouir, je laisse au moins un libre cours à mon imagination, et j'embrasse un million de fois mon adorable Mariette. »

Plus tard encore, il repoussait de nouvelles instances en termes dignes, comme ses actions, des regards de la postérité[1] :

« Je ne puis me résoudre à partir avant d'avoir terminé convenablement la campagne. Nous avons ici, grâce au ciel, de très-bonnes troupes, et de jour en jour il nous en arrive de nouvelles. L'ennemi recule partout et nous livre le pays. La contagion cesse peu à peu ; pourquoi donc abandonner ce qui est en si bon train ? d'ailleurs, la saison ellemême va bientôt mettre fin à la campagne. Puissions-nous du moins la finir avec avantage et avec gloire ! Je crois bien qu'il y a beaucoup de gens qui désirent mon retour en Pologne ; mais ils le désirent pour leur compte et non pour le mien. Pour moi, j'ai dévoué ma vie à la gloire de Dieu et à sa sainte cause, et j'y persiste.

1. Lettre vingtième.

« Toutefois, je n'expose ma personne qu'autant qu'il est convenable à un roi dont l'Europe entière surveille les actions. Et moi aussi je tiens à l'existence, j'y tiens pour le service de la chrétienté et de ma patrie, pour vous, mon cœur, pour mes enfants, ma famille et mes amis. Mais l'honneur, pour lequel j'ai travaillé pendant tout le cours de ma carrière, l'honneur doit aussi m'être cher! Au reste, je puis concilier tous ces intérêts, et j'espère y parvenir avec l'aide de Dieu.

« Pour l'amour de Dieu! ma chère Mariette, soyez donc en garde contre ces gens qui vous tourmentent inutilement, qui vous font voir mille chimères, et qui raisonnent à perte de vue sur ce qu'ils n'entendent pas. Oh! le beau conseil en vérité! Après avoir délivré la Hongrie, nous devrions l'évacuer pour l'hiver, laisser toutes nos provisions à la merci des autres, et ramener l'armée en Pologne, où il n'y a rien de préparé. Quel mal y a-t-il donc et quelle inconvenance à ce que notre armée passe l'hiver dans ce pays, et consomme les provisions qu'elle a conquises à coups de sabre? On dirait ces messieurs bien impatients de voir revenir les troupes dans le pays; et cependant, si on les prenait au mot, si les troupes leur tombaient sur les bras, ils en seraient bien vite dégoûtés. Non certainement, nos quartier d'hiver en Hongrie n'ont aucun inconvénient, et couvrent un peu mieux la Pologne que si nous nous établissions aux environs de Siradz ou de Posen. Libre de l'entretien d'une armée, la république pourra plus tôt réunir l'argent nécessaire pour mettre, le printemps prochain, les régiments au complet, et le recrutement se fera mieux que la dernière fois, où, pressés comme nous l'étions, nous n'avons pu faire aucun choix dans les nouvelles levées.

Enfin, le seul passage de l'armée de Litvanie écraserait le pays, et ôterait toute possibilité d'y percevoir nul impôt.

« J'espère que tout ira bien, avec l'aide de Dieu; j'établirai l'armée dans de bons quartiers d'hiver, où elle sera parfaitement bien, pourvu que les commandants ne quittent pas leur poste. Malheureusement j'ai lieu de le craindre, car, le mauvais exemple une fois donné, on n'est que trop porté à le suivre. J'ai toujours été d'avis, et je le suis encore, qu'il vaut mieux ne pas entreprendre une guerre que de s'en désister trop tôt. Ce n'est point là une partie de chasse qu'on puisse remettre d'un jour à l'autre. Pour un mille de terrain que nous céderions aujourd'hui à l'ennemi, il gagnerait des provinces entières au printemps. Conformons-nous au proverbe, et battons le fer tandis qu'il est chaud. Autrefois on établissait l'armée en Ukraine pour l'hiver, et on y perdait beaucoup d'hommes et de chevaux, plus encore que nous n'en avons perdu ici, et cela uniquement pour ne pas en faire supporter le poids à la Pologne. D'où vient donc qu'à présent on s'obstine à en juger autrement? N'est-ce pas un résultat assez important d'avoir chassé l'ennemi d'un royaume limitrophe, de lui avoir donné beaucoup à faire avant qu'il puisse penser à de nouvelles conquêtes? J'invite messieurs les discoureurs à y repenser mûrement et à ne plus déraisonner. Si la guerre n'enlevait pas les hommes, si elle ne leur imposait pas des fatigues et des privations de tout genre, il en serait de la vie des camps comme du séjour des capitales; on ne songerait qu'à se divertir, à donner des spectacles et des fêtes; mais Dieu a voulu distinguer les deux carrières aussi bien que les personnes qu'il y destine. Aux uns il a departi le plaisir, aux autres une gloire immortelle. »

C'est au milieu de tels tourments, entre les suspicions de Léopold, les persécutions de sa femme, les récris de son armée, la désertion de ses lieutenants, que Jean poursuivit sa destinée. Les Impériaux l'avaient rejoint enfin (2 oct.). Il y avait trois semaines de la victoire de Vienne, trois semaines à peu près perdues. Un conseil, tenu à Wiswar, sous Comorn, avec le duc de Lorraine (3), fixa la suite des opérations, et les Polonais passèrent le second bras du Danube. Deux jours après, les Allemands suivirent (5). L'armée chrétienne descendit le cours du fleuve par la rive gauche pour marcher aux musulmans. En prenant la route du midi, les troupes de la république poussèrent des cris de désespoir; elles se croyaient à mille lieues de leur patrie, et le roi était près de le croire lui-même. Une de ses lettres commence ainsi[1] :

« Figurez-vous que M. Daleyrac est venu ici de Krakowie en quatre jours. Nous en étions tous ébahis. Nous nous figurions être réellement au bout du monde, et dans ces chaudes régions vers lesquelles nos oiseaux prennent leur vol en hiver. Je regarde l'arrivée de Daleyrac comme une preuve de votre affection, mon cher cœur; de votre côté, vous devriez être bien assurée que si mes lettres ne parviennent pas, ce n'est point ma faute. Malgré les constantes occupations qui pèsent à tout moment sur moi, je n'ai pas laissé passer la moindre occasion. »

Ce Daleyrac, de qui la présence touchait Jean comme une preuve de l'affection de la reine, arrivait avec la mission d'enflammer les mécontentements des sénateurs, et de contraindre ainsi le roi à reprendre le chemin de la Pologne.

Il ne le pouvait plus alors sans tout perdre. Des lettres

1 Lettre quinzième.

clémentes de Mahomet IV venaient d'arriver dans Bude au vizir, avec de nouveaux étendards. Le sultan, après avoir passé le temps de la guerre à chasser en Thrace et dans la Grèce, s'était rapproché de Constantinople, pour y faire son entrée triomphale quand il apprendrait la soumission de Vienne : il apprit les revers de ses armes. Mais les sanglants artifices de Kara-Mustapha furent couronnés d'un plein succès. Mahomet ne vit que les trahisons dont se plaignait son lieutenant, son gendre, et leur châtiment rapide. Il pardonna à condition qu'aucune conquête ne serait faite sur la Sublime-Porte, qu'aucune place ne tomberait au pouvoir des chrétiens. Kara-Mustapha répondait de l'intégrité de l'empire sur sa tête. Ces nouvelles ranimèrent son génie. Il versa ses trésors parmi les troupes, intimida les chefs par cette restauration de son pouvoir, remplit les soldats de religieuses alarmes, leur montra l'islamisme menacé dans ses vieilles conquêtes, poursuivi jusque dans ses foyers. A la voix des musseims, une nouvelle ardeur guerrière pénétra dans les rangs. Tous avaient à redouter les foudres de leur chef et à bien mériter de leur Dieu.

Le vizir porta donc son armée en avant, sur Parkan et Strigonie, même cité, ainsi que Bude et Pesth, sous un double nom. Strigonie, que les Hongrois appellent Gran, est située, comme Bude, sur la rive droite, la rive occidentale, alors toute musulmane, avec un pont sur le fleuve : au delà, un faubourg fortifié, à l'instar de Pesth, sert de tête de pont et s'appelle Parkan. C'était par là que venait de passer une partie des Turks. Le nouveau kan des Tatars les avait devancés dans cette traversée du Danube. Ses colonnes s'étendaient à l'est et au nord vers les montagnes par lesquelles devait arriver Tékéli. Tékéli comptait sous ses enseignes

près de 40 000 combattants. Parmi les corps qui composaient l'armée musulmane, beaucoup étaient étrangers au désastre de Vienne, et n'avaient pas combattu. C'étaient des détachements laissés à l'arrière-garde pendant le siége, des garnisons tirées de toutes les places, des renforts venus de Grèce ou d'Asie. Sauf les bandes grecques, tous étaient jaloux de faire mieux que les combattants du camp de Vienne, et ceux-ci à leur tour brûlaient de laver leur injure.

Les Polonais, toujours sur la rive gauche, continuaient d'avoir une marche sur les Impériaux. Un jour (7 octobre), leur avant-garde descendait un rideau de hauteurs boisées qui finissent au Danube : en avant était le fort de Parkan; plus loin sur la droite, et sur l'autre bord, se montrait Strigonie, avec sa citadelle dominant le cours du fleuve et sa double rive. Tout à coup les Turks parurent. Les dragons voulurent mettre pied à terre : ils furent culbutés. Les Kosakes, les Pancernes, accoururent conduits par le vaillant Lydzynski, castellan de Sandomir. Leurs charges expirèrent devant la furie des infidèles. Tout fut renversé, sabré, détruit; à l'aspect de leurs débris fugitifs, le roi laisse fantassins, bouches à feu, et formant en bataille le reste de son escorte au nombre de 4000 chevaux, il s'avance à la tête des hussards pour soutenir le choc. Trois fois, en effet, l'ennemi a plié sous ses coups terribles. Le grand-enseigne de la couronne, Leszczynski, se signale par des prodiges d'audace. Mais l'infanterie était loin encore, l'artillerie n'arrivait pas; on n'avait point de nouvelles des Impériaux; le feu des Ottomans qui occupaient la citadelle de Strigonie portait le ravage dans les escadrons polonais à travers le Danube; on voyait les colonnes musulmanes se déployer et s'étendre vers leur droite pour tout

envelopper : les hussards qui formaient l'aile gauche furent pris d'épouvante ; ils se débandèrent. En même temps, l'aile droite succombait sous les charges multipliées des spahis ; tout s'enfuit à la fois. Le comte de Maligny, une foule de volontaires français, Iablonowski, le roi lui-même faillirent être massacrés par ces bandes éperdues qu'ils voulaient arrêter. Il fallut que tout cédât au torrent. Le roi, furieux, s'obstinait à combattre encore. Une foule de sénateurs, l'évêque vice-chancelier, le général des Impériaux Dunewald, qui ne l'avait pas quitté, le suppliaient de penser à son salut. Il ne pensait qu'à son désespoir et à la vengeance. Enfin, le flot l'entraîna. Il fuyait entouré du palatin de Pomérélie, comte de Dönhoff, de Joseph Sluszka, maréchal de la cour du Grand-Duché, du référendaire de la couronne Kraszinski, du vice-chancelier Gninski, prélat intrépide, d'une foule de gentilshommes qui se serraient autour de lui pour sauver sa vie sacrée, et sur lesquels s'acharnait la rage triomphante des vainqueurs. Un Turk touchait son épaule du cimeterre, quand cet homme fut abattu par un towarzisz, qui tomba lui-même au même instant. La plaine, théâtre de cette déroute horrible, était hérissée de monticules, sillonnée de ravins, couverte de vignobles, jonchée de cadavres, embarrassée de monceaux de lances, d'étendards, de timbales, de tambours que jetaient les fuyards. En courant au travers de tant d'obstacles, les chevaux tombaient de toutes parts les uns sur les autres, et pour le cavalier toute chute était la mort. Le cheval du roi, sous le lourd fardeau qu'il portait, ne bronchait pas. Il volait au milieu des rochers, des sillons, des débris ; mais sa course rapide passait les forces de son maître. Jean n'était plus jeune. Il n'était pas accoutumé à fuir. Son émotion,

sa douleur ajoutaient à sa lassitude. Sa main fatiguée ne put bientôt plus tenir les rênes. Sa tête flottait sur sa poitrine. Le fidèle Matczynski, maintenant grand-écuyer, et Czerkas, gentilhomme litvanien, le soutenaient de chaque côté en présentant le pistolet aux spahis qui voulaient sa vie. Les seuls mots qu'il pût proférer étaient de demander si on avait des nouvelles de son fils, et on n'en avait pas. Il était arrivé à son âge, après trente-cinq ans de combats, sans savoir ce que c'était que d'être vaincu. Il l'éprouvait cruellement pour la première fois.

Enfin Kontski parut à la tête de l'artillerie et des fantassins en bon ordre. Les Impériaux approchaient. La contenance de ces troupes imposa aux vainqueurs. Ils s'arrêtèrent. Les deux armées couchèrent sur le champ de bataille. Le roi, étouffé, meurtri, haletant, était étendu sans respiration sur un peu de foin, au milieu de ses lieutenants en deuil. Il avait l'âme et le corps également brisés. L'unique signe de vie qu'il pût donner fut de redemander son fils, dont le sort était toujours un mystère. On sut qu'un officier français lui avait sauvé la vie en le conduisant dans une chapelle éloignée, où il attendait du secours. Le grand-écuyer courut le dégager; il le ramena. A sa vue, son père souleva la paupière et fixa sur lui un morne regard. Vinrent bientôt en hâte les généraux allemands qui se mêlaient aux Polonais consternés, et entouraient le roi, la douleur à la bouche et la joie dans le cœur. Quand le duc de Lorraine arriva, le roi ne pouvait encore parler. Il fit un effort, et s'adressant à la foule des généraux et des princes allemands : « Messieurs, leur dit-il, j'ai été bien battu, mais je prendrai ma revanche avec vous et pour vous. C'est de quoi il faut s'occuper. »

L'aspect du roi Jean dans sa triste fortune n'inspira à Charles de Lorraine que des sentiments généreux. Le brave duc vit la victoire de Vienne perdue et l'empire compromis, tandis qu'on essayait de lui faire voir dans ce revers des injures vengées. Tout ce qui l'entourait accusait le roi de Pologne d'avoir commencé l'action en son absence, pour s'assurer sans partage la gloire de la journée. L'histoire a reproduit et consacré ces reproches. La relation qu'on va lire prouve que cette affaire, si mal engagée, le fut contre la volonté du roi. Ce n'était pas ainsi en effet qu'il s'y prenait d'ordinaire pour livrer bataille. Ce qui est possible, c'est qu'il eût trop légèrement lancé son avant-garde. Il paraît en effet que Charles de Lorraine n'avait pas entendu qu'on dût paraître sitôt sous les murs de Parkan, ce qui répond à cet autre reproche d'avoir enchaîné l'élan des Impériaux. Quoi qu'il en soit, est-on curieux de savoir comment ce héros, qui avait triomphé en tant d'illustres journées, parlait de sa défaite ? Voici ses termes[1] :

« Vendredi 8 octobre, à un mille de Gran (Parkan-Strigonie).

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette !

« La journée d'hier n'a pas été heureuse. Selon ma coutume, je m'étais mis en marche dès le point du jour, et j'avais dépêché l'abbé Zebrzydowski vers le duc de Lorraine, afin qu'il me suivît avec sa cavalerie; en même temps, je donnai ordre à l'avant-garde de pousser en avant, de s'emparer des bateaux sur le Danube, de faire halte à un mille du pont, de m'y attendre et de reconnaître l'ennemi.

1. Lettre seizième.

« En cas que l'ennemi vînt à évacuer Parkan, qui est de ce côté-ci du fleuve, et qu'il se retirât de l'autre côté dans la ville de Gran en détruisant le pont, nous devions occuper Parkan et nous y retrancher. Si au contraire il y avait un corps qui voulût défendre ce lieu, je voulais m'arrêter à la distance d'un mille, et attendre l'infanterie et les canons qui étaient encore loin derrière nous; mais l'avant-garde, sans avoir pris de renseignements sur la position de l'ennemi et sans me prévenir, s'est avancée jusqu'au Danube et y a trouvé toute l'armée turke, qui venait de passer le pont, la nuit même. L'escarmouche commença; le palatin de Russie accourut aussitôt à l'avant-garde et fit mettre à pied ses dragons; mais on vit bientôt les Turks sortir de toutes parts des bruyères et s'avancer en force. Dès lors il n'était plus temps de reculer, car on aurait perdu et les dragons et toute la cavalerie. Dans cet embarras, le palatin m'envoie demander des secours; je m'avance avec les régiments que j'avais près de moi, mais sans infanterie et sans canons, puisque tout était resté en arrière, et que d'ailleurs on ne m'avait pas averti que j'avais affaire à toute l'armée ennemie. Tout à coup notre avant-garde est attaquée, enfoncée, et la cavalerie fuit en abandonnant les dragons à leur malheureux sort.

« Cependant je rangeais en bataille le peu de régiments dont je pouvais disposer; bientôt je vois paraître l'ennemi, qui prend position à la distance d'environ cent pas. Nous n'avions pas tout à fait 5000 hommes; car nous avions déjà beaucoup perdu en tués, morts de maladies, malades à Presbourg; un plus grand nombre encore était déjà près des bagages. Je fis faire halte, et, en attendant, j'envoyais courrier sur courrier au duc de Lorraine et aux régiments

d'infanterie. Je mis le palatin de Russie[1] à l'aile droite, celui de Krakowie[2] à l'aile gauche, celui de Lublin[3] au centre. Enfin, je disposai de mon mieux ce petit corps d'armée faible de nombre et déjà ébranlé.

« Cette situation des esprits frappa le palatin de Russie, qui vint en toute hâte me conjurer, pour l'amour de Dieu et de la patrie, de me retirer à temps. Effectivement, les dragons, qui étaient près de moi, refusaient à toute force de descendre de cheval, et la cavalerie légère ne voulait pas davantage aller au poste qu'on lui indiquait. Mais après avoir conduit les miens dans un mauvais pas, pouvais-je les y abandonner? Je restai donc là à observer *la contenance de l'ennemi*. J'avais à mes côtés le général Dunewald de l'armée impériale; c'était le seul de ces gens-là qui fût venu, et il envoyait aussi de son côté pour demander au duc de Lorraine, ne fût-ce que quelques régiments de cavalerie. Ces secours n'arrivaient pas.

« Sur ces entrefaites, l'ennemi fit une forte charge contre le palatin de Russie, fut repoussé, réitéra l'attaque et dut se retirer encore. Enfin, les Turks chargent une troisième fois Iablonowski, et avec la plus grande furie. Ses régiments sont attaqués de front, de flanc et à dos. Ils tourbillonnent et commencent à fuir. Persuadé que le plus grand danger qu'on puisse courir, c'est de s'éparpiller devant les Turks, je me mets à la tête de ce que j'avais de mieux, c'est-à-dire de l'escadron de hussards du staroste Szczurowieçki et de quelques autres encore, et je me porte sur ceux des ennemis qui avaient tourné le palatin de Russie. Avec

1. Iablonowski.
2. Félix Potoçki.
3. Martin Zamoyski.

l'aide de Dieu je les ai bientôt mis en fuite; mais à peine avais-je fait un changement de front que notre centre et notre aile gauche, qui n'avaient même pas d'ennemis vis-à-vis d'eux, se mirent à fuir. Les Turks les poursuivirent avec acharnement l'espace d'un demi-mille, et sans s'arrêter un moment. J'avais beau crier et retenir, tous m'abandonnèrent. J'ordónnai alors à Fanfan de prendre les devants avec les fuyards, mais j'en ai été bien inquiet ensuite, ne pouvant apprendre de personne ce qu'il était devenu; j'ai cru en mourir de douleur. Enfin je me mis à fuir après tout le monde, n'ayant plus que six ou sept cavaliers autour de moi. Dans toute cette confusion, l'on se poussait de cheval l'un l'autre, comme il est arrivé à notre pauvre palatin de Pomérélie, qui est resté sur le carreau avec tant d'autres. J'avais auprès de moi le grand-écuyer, le staroste de Luck, Piekarski, Czerkas, Ustryzçki, towarzisz de mon escadron de hussards, et un soldat de grosse cavalerie.

« On avait répandu dans notre armée, comme chez les Impériaux, le bruit que j'avais succombé. Il est en effet miraculeux que cela ne soit pas arrivé. A Dieu seul en appartient la gloire; car aucune créature humaine n'avait ni le pouvoir ni la pensée de me sauver. Les palatins de Russie, de Lublin et autres, abusés par les bruits qui couraient, m'avaient déjà cherché parmi les morts. Ainsi, pour que ces bruits n'arrivent pas jusqu'à vous, je me hâte de vous écrire et de vous annoncer que je suis sain et sauf, grâce au ciel !

« Je ne doute pas que l'ennemi n'ait repris courage; peut-être même le vizir voudra-t-il repasser le Danube. Pourvu que nous puissions réunir toute l'infanterie impé-

riale, nous attaquerons dès demain Parkan et le pont. Il nous faut recevoir notre échec comme une juste punition de Dieu pour le pillage de tant d'églises, pour tant de rapines, de libertinage et de désordres. J'ai vu venir tout cela, et j'ai souvent menacé de tout quitter, ne voulant plus rester avec une armée qui s'attirait le courroux de Dieu par toutes ses actions. Ajoutez à cela que tous nos gens se sont amollis, qu'ils ont oublié les manœuvres; les officiers sont ignares, indolents; les soldats se plaignent hautement d'eux, surtout les dragons, qu'on a misérablement sacrifiés. Imaginez qu'ils n'avaient pas même leurs mèches allumées [1]. Hier encore j'ai proposé au duc de Lorraine de venir de suite attaquer les Turks, quoique je pusse à peine me tenir à cheval de douleur et de fatigue. J'avais les mains, les cuisses et tout le corps meurtris par les armures et les sabretaches des fuyards. En outre, il fallait franchir des fossés, des tas de morts, des tambours, les monceaux d'effets qu'on avait jetés dans la fuite. Le duc de Lorraine n'a pas été très-pressé de venir à notre secours. Il a donné pour excuse qu'il n'avait pu réunir assez vite tous ses détachements, bien que, le pays étant très-ouvert, il n'y eût pas lieu de marcher en colonnes séparées, et qu'on pût s'avancer en masses. Le staroste de Sandomir s'est abattu deux fois avec son cheval; on l'a relevé heureusement, et il est sain et sauf. Il a seulement perdu son secrétaire italien. Le maréchal de la cour [2] n'était pas avec nous, il était resté avec l'armée impériale. Il nous a encore manqué deux régiments qui étaient en réserve. J'embrasse mille fois

1. On se servait encore de mèches dans ce temps pour faire partir le coup de fusi.

2. Le chevalier Lubomirski.

votre chère personne ; *à M. le marquis et à ma sœur mes baisemains*. J'embrasse les enfants. »

*Apostille du prince Jacques, fils du roi.*

« J'embrasse les genoux de Votre Majesté, en lui annonçant que je suis sain et sauf, grâce à Dieu !

« De Votre Majesté,

« Madame,

« *Le très-humble et très-obéissant serviteur,*

« JACQUES. »

Le roi était résolu à avoir réparation de son injure. Pouvant à peine remonter à cheval, il voulait marcher à l'ennemi. Les Polonais hésitaient. « Chose singulière ! a raconté le roi[1] ; le lendemain de notre désastre, je consultais les miens sur ce qui nous restait à faire, et le plus grand nombre était d'avis de nous retirer en Pologne avec toute cette honte sur le corps. Je leur ai répondu que c'était la consternation qui les faisait parler ; que l'armée, pour s'être mal conduite la veille, n'en pouvait pas moins tout réparer le lendemain, comme on l'a vu souvent. « Écoutez « les Allemands, leur disais-je, ils ne sont point intimidés : « aussi leur avis ne sera-t-il pas non plus timide ! » Je leur ai déclaré en finissant qu'il fallait faire un acte de contrition pour nos péchés, et que dès le lendemain tout irait pour le mieux ; alors l'abbé Skopowski a récité une exhortation où il a développé la série de crimes qui avaient attiré sur nous les châtiments de Dieu. Il a touché tout l'auditoire, et on s'est mis en marche avec confiance et courage ; les escadrons se trouvaient même plus complets

1. Lettre dix-septième.

que la veille, où une grande partie de nos gens s'étaient tenus près des bagages. »

Déjà il n'y avait plus moyen de différer le combat. Les Turks venaient le présenter. Il fallait le recevoir ou fuir.

A la nouvelle de sa victoire, Kara-Mustapha, qui était à Bude, à dix lieues du champ de bataille, porta toutes ses troupes en avant par les deux rives du Danube, avec l'instruction de charger l'ennemi vaincu tête baissée, de le poursuivre dans toutes les directions et de l'exterminer. Il manda Tékéli en toute hâte avec ses quarante mille Hongrois. Le kan des Tatars eut ordre de déborder l'armée chrétienne, de répandre ses hordes dans les champs de Newhausel pour en détruire les derniers débris.

Les Turks se formaient dans la plaine de Parkan, débouchant à la fois par les montagnes qui s'étendent vers Pesth et par le pont de Strigonie. Toute la nuit on entendit le bruit des bataillons traversant le Danube. L'armée ottomane n'avait jamais été plus belle, et maintenant elle joignait à l'ardeur de sa foi ranimée la confiance de la victoire. On croyait que Jean Sobieski n'était plus. Le bruit en courut dans toute l'Europe. Les Turks pensaient n'avoir plus d'ennemis devant eux.

Le samedi matin (9 octobre), ils s'avancèrent en poussant des cris de triomphe et d'extermination. C'était un jour heureux à Sobieski, le jour de Chocim, le jour de l'élection, le jour de la prise de possession du Kahlemberg. Jean courut à leur rencontre.

Ils s'étendaient du fort de Parkan aux montagnes qui couronnent la plaine, ayant leur droite appuyée aux gorges par où devait d'un moment à l'autre déboucher l'armée hongroise. Cette aile était commandée par Kara-Méhémet,

qui avait succédé au vieil Ibrahim dans le pachalik de Bude. Le pacha de Silistrie commandait le centre; l'aile gauche avait pour chef Ali, pacha de Karamanie, illustre parmi les musulmans. Leur ordre de bataille se composait d'une seule ligne, mais profonde; et derrière un rideau de collines s'avançaient trois formidables colonnes, prêtes à se précipiter au premier signal et à se déployer en tous sens.

L'armée chrétienne, malgré les combats, les maladies, les désertions, comptait encore près de 40 000 combattants. Frédéric-Guillaume, en voyant la victoire de Vienne, s'était séparé de Louis XIV. Son contingent venait d'arriver. Jean avait reçu ses Kosakes. Les troupes de Litvanie lui étaient annoncées enfin, et le bruit de leur marche ne laissait pas que d'inquiéter les Turks. Une heure avant le lever du jour, Jean avait rangé l'armée en bataille sur trois lignes, en mêlant les troupes de toutes les nations, dans la vue d'exciter davantage l'émulation et les courages. Ce fut à neuf heures du matin que tout s'ébranla pour se porter, au petit pas, à la rencontre de l'ennemi. Le roi était à l'aile droite qu'il se proposait de lancer hardiment sur Parkan. Lorraine marchait au centre, ayant Louis de Bade, le duc de Croy et Stahremberg sous ses ordres. La gauche était confiée à Iablonowski. Là furent les premiers et les plus terribles coups. Les Turks voulaient tourner le grand-hetman pour envelopper les chrétiens. Leur choc fut effroyable. Jamais une armée entière n'avait montré tant de furie. Iablonowski leur opposa un front de fer. Étonnés, ils revinrent à la charge avec leur ligne entière; mais le duc de Lorraine porta en avant son infanterie d'une façon si habile que cette terrible ligne en fut rompue. Les escadrons, qui arrivèrent sur les chrétiens, ne s'y enfoncèrent que pour être

accablés. Kara-Méhémet fut atteint de trois coups de sabre au milieu des rangs polonais; le pacha de Karamanie tomba blessé aux mains des hussards qu'il avait entamés. Le pacha de Silistrie perça assez avant pour rester seul, avec une quarantaine des siens, au milieu de la cavalerie allemande. Sa petite troupe mit pied à terre pour lui faire un rempart. Tous tombèrent et le pacha, sanglant, cherchant des yeux Iablonowski, ne voulut remettre qu'à lui son cimeterre.

Cependant, le roi s'avançait vers Parkan, sous le feu du château de Strigonie, masquant sa marche à la faveur des plis du terrain, les lances de ses hussards baissées sur le poitrail de leurs chevaux. Enfin, il parut au pied du fort. A cet aspect, l'épouvante saisit tous ces escadrons déjà rompus par leurs charges inutiles; tous se précipitèrent du côté de Parkan, de ses murailles, de son pont qui fléchissait sous le poids des fuyards. Les deux ailes de l'armée chrétienne, formant un vaste croissant, s'appuyèrent bientôt au Danube. Dans le même moment, Jean chargea avec furie toutes ces troupes débandées, et le duc de Lorraine pointa son artillerie sur le pont encombré ; alors ce ne fut plus une déroute, mais une fuite, une terreur, un désespoir. Toute cette multitude consternée se culbutait dans la plaine, s'écrasait dans le fort, se noyait dans le fleuve tout noirci d'hommes et de chevaux. « C'était, dit Daleyrac, un spectacle divertissant; les moins hardis à tenter ce chemin dangereux furent taillés en pièces sur la rive, et il y en resta des monceaux, entassés d'une toise de hauteur, qui formaient une espèce de parapet sur les bords du fleuve. »

Au milieu de cette épouvante, le roi était parvenu au pied des murailles de Parkan; les palissades étaient hérissées des têtes de ses soldats tombés dans leur défaite de

l'avant-veille. Il ordonna à son infanterie d'emporter sur-le-champ le fort chargé de ces funestes trophées. Le comte de Morsztyn, parent du grand-trésorier, et Sessevin se mettent en devoir d'obéir : ils vont droit à l'une des deux portes ; le prince Louis de Bade court à l'autre avec trois régiments de dragons qui ont mis pied à terre. On force l'entrée : les Turks éperdus posent bas les armes ; ils arborent un drapeau blanc ; ils crient : merci ! Mais le Polonais, dans l'ivresse de la victoire, ne sait pas faire quartier : on fond sur ces masses suppliantes, on les poursuit, on les extermine, jusqu'à ce que, ranimés par le désespoir, les malheureux ramassent leurs armes, font volte-face et chargent avec furie les vainqueurs débandés. Ces vainqueurs, tout à l'heure impitoyables, s'enfuyaient à leur tour, quand un jeune page de France, La Moûilly, gentilhomme du marquis d'Arquien, s'établit à l'une des portes, et repousse à coups de sabre les fuyards. Ces lieux étaient propices à la valeur française : il y avait vingt ans que l'armée de Coligny et de La Feuillade s'y était illustrée par une nouvelle victoire, après la victoire de Saint-Godard.

Cette fois, arrêtés par le courageux enfant, les Polonais se retournèrent contre l'ennemi et ramenèrent la fortune. Le pont s'était écroulé : ils tuent tout ce que le Danube ne dévore pas. Une foule de généraux, entre autres cinq pachas, y périssent. Kara-Méhémet, seul des chefs, arrive tout sanglant sur l'autre bord. La multitude des malheureux, perdus dans le fleuve et retenus par les restes du pont détruit, avait fini par former un autre pont, un pont de cadavres, sur lequel quelques centaines de fugitifs passèrent. On compta en tout trois ou quatre mille hommes échappés à cet effroyable désastre.

Les Polonais et les Impériaux, battant des mains sur le rivage, jouissaient de tout ce qu'il y avait d'hommes noyés, ou se disputaient les chevaux et les armes qui surnageaient. Dans ce moment, parut sur les montagnes, du côté de la Hongrie, une nombreuse et florissante armée : c'était Tékéli. La comtesse marchait, suivant son usage, à cheval à ses côtés. Ils arrivaient trop tard. On a dit que le comte s'était à dessein égaré dans sa marche. La déroute du ro de Pologne l'avait affligé : elle le laissait à la merci des Turks! la destruction des Turks l'affligea : elle le laissait à la merci des Impériaux. Dans cette situation cruelle, il ne prit même point le seul parti qui s'offrît à lui désormais, celui d'entrer dans les vues du roi de Pologne, en se prêtant franchement à des négociations. Le roi attendit longtemps en vain ses commissaires, soit qu'il y eût indécision chez le malheureux comte, soit que son orguei. ne pût se plier à des concessions ; soit que Jean voulût l'impossible, en se flattant de conclure des arrangements où il fallait concilier la sujétion avec la liberté.

L'armée chrétienne campa sur la rive qu'elle venait de conquérir. Le roi, dans la nuit, écrivit à Marie-Casimire une relation de la journée, où il oublie sa victoire pour ne parler encore que de sa défaite. Il est tout simple qu'une défaite lui tînt plus à cœur que ses triomphes. Cette lettre est la seule où, dans l'effusion de sa pieuse allégresse, il se soit départi de sa formule favorite : Seule joie de mon âme, incomparable et bien-aimée Mariette[1].

« Parkan, vis-à-vis Strigonie, le dimanche 10 octobre.

« Ah! que Dieu est bon, ma chère Mariette, de nous avoir donné, en dédommagement d'un peu de confusion, une vic

1. Lettre dix-septième.

toire encore plus grande que celle de Vienne! Au nom de votre amour pour moi, ne cessez de lui rendre grâces; demandez-lui toujours de continuer ses miséricordes à son peuple fidèle; faites encore une fois célébrer les obsèques de ceux qui ont succombé.

« J'ai écrit de ma propre main, et en français, le bulletin de la journée; je l'ai fait transcrire par Dupont. Il faut l'envoyer à toutes les cours; c'est un récit fidèle.

« Je suis, grâce au ciel! tout à fait bien portant; je puis même dire que je me sens plus jeune de vingt années depuis notre victoire; mais je me souviendrai longtemps des deux nuits précédentes : je m'en souviendrai surtout pour l'honneur de ma nation.

« Enfin, Dieu soit loué! tout est réparé maintenant, et les Allemands entonnent de nouveau nos louanges. Ils en étaient déjà à dire aux Polonais : « Vous n'êtes pas dignes « de votre roi, vous l'avez abandonné! » Et pourtant on assure que nos soldats d'infanterie, au moment où on leur annonçait que je ne vivais plus, s'étaient écriés : « Que nous « importe de vivre, à présent que nous avons perdu notre « père! Menez-nous au feu, et périssons tous! »

« Je vous ai mandé, ma chère amie, qu'Ustryzçki était près de moi dans ce pressant péril; je me suis trompé, c'était un towarzisz de la compagnie de mon fils. Quant au soldat de cavalerie dont je vous ai parlé, c'est bien lui à qui je dois la vie; deux Turks me cernaient de près, et dans le même moment il tua l'un et blessa l'autre. Je lui avais destiné une grande récompense, mais, hélas! il n'est pas sorti vivant de ce combat. Du moins, qu'il soit fait mention particulière de lui dans le service divin!

« A présent que me voici entièrement rétabli, je peux

vous avouer, mon cher cœur, que j'ai été tellement foulé et meurtri par les fuyards, que dans beaucoup d'endroits mon corps était noir comme du charbon.

« Le pauvre palatin de Pomérélie[1] a été trouvé sans tête; ces barbares ne font pas de prisonniers. Voilà pourquoi les nôtres aussi ne font point de quartier. Les massacres nous sont déjà si familiers que nous regardons avec indifférence la mort de nos gens, comme celle de nos ennemis.

« Presque tous mes pages ont péri dans l'action. Gdonski est mort de maladie avant-hier. Notre petit nègre Joseph est tombé dans les mains des Turks, qui lui ont coupé la tête. J'avais aussi un jeune Hongrois qui parlait plusieurs langues; il a péri. Mais apprenez, mon amie, ce qui est arrivé à mon petit Kalmouck; vous savez son habileté à la chasse forcée du lièvre; eh bien! toute son adresse à cheval n'a pu le sauver; mais, par je ne sais quel heureux hasard, les Turks, qui l'avaient pris, l'ont épargné. Hier, après la défaite des infidèles, on l'a trouvé dans une de leurs tentes. Les nôtres l'avaient aussitôt reconnu, ainsi que son cheval attaché à la même tente, lorsqu'un Allemand accourut, et lui lança un coup d'espadon dans la figure; malgré les promesses des chirurgiens, qui donnent de l'espérance, je ne sais s'il en échappera.

« Nous allons tenir conseil sur ce qu'il s'agit de faire ultérieurement, et nous commencerons, avant toute chose, par rendre nos actions de grâces à la divine Providence....

« Il faut que je vous raconte un trait curieux d'un valet de la compagnie des hussards. M'étant mis à la tête de mes escadrons, j'avais ordonné que quiconque avait encore une lance se rangeât en première ligne; voilà qu'un valet se

1. Dönhoff.



présente la lance au poing, et son maître le suit pour la lui reprendre; mais le valet de lui répondre : « Non, monsieur, « j'ai rapporté cette arme de la bataille; je ne l'ai pas jetée « comme tant d'autres; elle est à moi. » J'ai beaucoup loué ce brave homme, et je lui ai donné cinq ducats.

« Deux envoyés de Tékéli ont assisté à la journée d'hier. Ils tremblaient d'abord et s'attendaient à nous voir écrasés par les Turks. A présent, je ne sais si c'est de bonne foi qu'ils se réjouissent, mais enfin cela pourrait bien être, puisqu'ils sont catholiques. Je ne les renvoie qu'aujourd'hui; car après le désastre qui les avait eus pour témoins, il m'importait de les retenir jusqu'après la victoire dont je n'ai pas douté un moment; j'avais confiance en Dieu.

« Je n'ai pas le temps d'écrire à ma tante l'abbesse[1]; veuillez bien, mon cher cœur, le faire pour moi en lui donnant le récit de tout ce qui s'est passé, et nous recommandant à ses prières.

« C'est une chose bizarre : jeudi dernier, lorsque nous marchions à l'ennemi, un chien noir, sans oreilles, était constamment devant nous sans qu'il fût possible de le chasser; ajoutez qu'un aigle noir a plané, pendant quelque temps, presque au niveau de nos têtes, et puis s'est envolé derrière nous. Hier, au contraire, un pigeon blanc s'est placé plusieurs fois devant nos escadrons; un très-bel aigle, tout blanc aussi, s'est abattu devant nos lignes, et, rasant presque la terre, il a semblé nous conduire sur l'ennemi.

« Il me faut finir, j'embrasse un million de fois votre chère personne; *à M. le marquis et à ma sœur mes baisemains;* j'embrasse les enfants.

1. Dorothée Danilowicz, tante du roi, était abbesse d'un couvent de bénédictines, à Léopol.

« Fanfan s'est bien habitué au feu dans la journée d'hier; car l'artillerie du château, de l'autre côté du Danube, nous a canonnés sans cesse. On ne peut nier que le sang de la noblesse polonaise n'ait coulé à flots pour la cause de l'Empereur et pour celle de la chrétienté. Les Impériaux ont perdu bien moins d'hommes que nous.

« On dit que l'électeur de Bavière est revenu au projet de nous rejoindre, et qu'il nous arrivé quelques secours du cercle de Souabe. Galeçki m'annonce en même temps que l'Empereur a reçu avec plaisir les chevaux que je lui ai envoyés, et rien de plus. »

A la nouvelle de ce désastre, Kara-Mustapha s'enfuit de Bude à Belgrade, pour fléchir par des artifices nouveaux les justices de son maître. Comme il proposait une escorte au juif chargé de ses diamants, de peur qu'il ne fût pillé par ses propres soldats : « Non, dit cet homme; je mettrai sur la tête mon bonnet à l'allemande : toute votre armée fuira. » — « Tant il est vrai, répondit le vizir en levant les yeux au ciel, que le proverbe a bien raison de le dire : Ceux que Dieu a mis en fuite auraient peur même d'un juif. »

En apprenant cette retraite de Kara-Mustapha, la joie de Jean fut grande. « Voilà donc, s'écriait-il[1], la Hongrie délivrée de l'infidèle après deux cents ans. Belgrade n'est plus en Hongrie, mais en Servie.... Les Turks n'ont de garnison que dans cinq ou six principales forteresses. Ainsi il ne nous faut plus que quatorze jours de temps pour qu'à l'aide de Dieu nous délivrions entièrement ce grand et beau royaume. Voilà qui a passé notre espoir, et, je crois, celui de tous nos contemporains. »

C'était toujours par Bude qu'il se proposait de commen-

1. Lettre dix-neuvième.

cer le cours de ses conquêtes, si rapides et si faciles, au gré de son génie. Le duc de Lorraine préféra tenter d'abord le siége de Strigonie. Cette disposition était plus prudente. Jean y consentit. Ici encore, les retards viendront de Lorraine et des Impériaux.

Gran ou Strigonie est l'une des plus importantes cités et des plus fortes de la Hongrie. Les Hongrois la révéraient comme la ville sainte, l'antique siége primatial de leur nation. Les Turks y régnaient depuis plus de cent quarante ans. Soliman II n'avait pas marqué son règne par de plus glorieuses conquêtes. Il fallut, en 1543, un siége de quatre mois pour la faire tomber en ses mains. Depuis lors, le comte de Mansfeld, qui mourut sous ses murailles, et l'archiduc Mathias la rendirent un moment à l'Empire; mais elle rentra aussitôt sous la domination musulmane, et son siége archiépiscopal, plus ancien que la couronne de Hongrie, fut transféré à Presbourg, qui hérita en même temps des honneurs de Bude et de ceux de Strigonie. Cette possession donnait aux Turks la souveraineté du cours du Danube, un libre passage de la haute à la basse Hongrie, un lien entre Weissembourg et Newhausel, un point d'appui pour attaquer Javarin et Comorn, pour menacer Vienne et Presbourg. Les alliés en étaient séparés par le fleuve, qu'il fallait franchir sous le feu de l'ennemi. La place se composait d'une ville basse entourée de fossés, de murs et de tours; d'une ville haute, ou citadelle, assise sur des roches escarpées, et d'un fort extérieur planté aussi sur un mont inaccessible, le Thomasberg. Une garnison de 5000 janissaires défendait ces postes si bien défendus par la nature, et on ne pouvait douter qu'il n'y eût des munitions en abondance. Tandis que l'armée chrétienne enton-

nait, à genoux sur le rivage, le *Te Deum* en l'honneur du Dieu qui lui avait donné la victoire, on voyait des convois de chameaux se succéder par centaines dans les murs de Strigonie pour la ravitailler.

Les alliés jetèrent des troupes dans les îles situées à une lieue au-dessus de la ville, et envoyèrent chercher dans l'île de Schutt ce pont officieux de Tuln et de Comorn, qui avait été deux fois déjà si funeste aux Ottomans. Il arriva, fut placé, et 2000 chevaux passèrent. Le roi et le duc de Lorraine allèrent reconnaître les abords de la place. A leur aspect, les Turks brûlèrent les hameaux de la plaine, la ville basse, les faubourgs; et Jean résolut d'ouvrir la tranchée sans retard.

Mais les Polonais n'étaient pas disposés à mettre le Danube, comme une barrière de plus, entre eux et la patrie. La désertion, le brigandage, la maladie, multipliaient à l'envi les ravages dans leurs rangs.

« Nous ne voyons, écrivait le roi [1], que maladies, pillages, villes en feu, églises dévastées. Avant-hier encore, trois brigands ont été brûlés vifs. Hier, on en a pendu quelques-uns.

« Tous les nôtres sont bien dégoûtés, et soupirent après leurs foyers, leurs fours et leur bière. L'autre jour, P... a dit devant beaucoup de monde : « Je m'en retourne, et je « ramènerai mon escadron en Pologne; car ce pont que l'on « construit sur le Danube, c'est pour nous conduire à Bude, « où nous périrons jusqu'au dernier. » Je ne lui ai pas encore parlé; j'attends la première occasion. Le maréchal de Litvanie [2] a voulu avoir le régiment que j'ai préféré donner

1. Lettre dix-huitième.
2. Stanislas Radziwill.



au castellan de Livonie[1]. Comment voulait-il servir à la fois dans les armées de la couronne et de la Litvanie? Dès ce moment, il s'est mis aussi à bouder.... J'aurais encore mille choses à vous dire, mais je n'en ai pas le temps; c'est à présent plus que jamais qu'il faut songer à tout, si nous voulons glorieusement finir la campagne. Je ne me dissimule pas que, si on voulait satisfaire nos gens, il faudrait les conduire tout droit en Pologne, du côté de la mauvaise bière et des fours enfumés qu'ils préfèrent aux beaux palais et au vin de Tokay. Après tout cela, votre lettre, mon âme, au lieu de m'apporter quelque consolation, m'annonce au contraire qu'on glose sur ce que je n'ai pas tout quitté après la bataille de Vienne. Ç'aurait donc été pour qu'on dit de moi que je sais vaincre et non pas profiter de la victoire.

« Vous finissez par me déclarer, mon cher cœur, que vous êtes grandement mécontente de moi, et cependant je vous ai fait part de tout dans mes lettres. Voilà quel est mon sort, quelle est ma consolation dans mes peines!

« Ce que vous me dites ensuite des affaires du temps est tout à fait inintelligible pour moi. Qui me recherche? et qui faut-il écouter? car je ne vois que le seul Tékéli qui se soit adressé à moi, et encore avez-vous dit, mon cœur, mille fois que c'était un traître, et qu'il ne fallait pas s'intéresser à lui. »

A-t-on besoin de le dire? la reine conspirait contre les résolutions de Jean avec tous les mécontents de l'armée. Ces mécontents étaient ceux du parti de France; ils reconnaissaient pour chef le grand-hetman Iablonowski, depuis que ce n'était plus le roi; et la reine revenait au parti français, depuis que l'ingratitude de Léopold avait mis dans

1. Othon Felkersamb.

son âme une exaspération plus récente et plus vive, à la place de son exaspération contre Louis XIV. Habile à faire jouer tous les ressorts, elle toucha la corde qu'elle savait la plus sensible dans le cœur de son époux, se dit alarmée pour sa propre sûreté des incursions que Tékéli pouvait tenter sur Krakowie, appela le roi à son secours. Il répondit[1] :

«.... Je suis fort étonné de ce que vous êtes toujours dans la crainte de Tékéli. Vous n'avez donc pas lu mes lettres avec attention? Tékéli est à 6 mille de nous et à 50 des frontières de Pologne : pour peu que nous fassions un pas vers lui, il marche jour et nuit pour s'éloigner davantage....

« Je vous conseillerai de vous établir plutôt en ville qu'au château; pour ce qui regarde le danger, je vous garantis qu'il n'y a rien à craindre; mais, en cela comme en toute chose, que la volonté de Dieu soit faite, et ensuite la vôtre, mon cher cœur.

« Votre mauvaise santé me chagrine sensiblement et influe sur la mienne. Remettons-nous à la miséricorde de Dieu; il sait mieux ce qui nous convient : il faut donc avoir confiance en lui, et tout ira bien, j'espère. Bude est plus près de Krakowie que de Stryi, comme je vous l'ai déjà mandé plusieurs fois. Si, avec l'aide de Dieu, nous faisons la conquête de Strigonie, nous repasserons le Danube, et nous le côtoierons sur l'autre rive, dans la direction de Pesth, ville située vis-à-vis de Bude, et ensuite nous nous dirigerons vers les frontières de Pologne pour mettre l'armée en quartiers. »

« Peu après le départ de M. Daleyrac[2], je me suis mis

1 Lettre dix-neuvième.
2. Lettre vingt et unième.

à débrouiller les chiffres, et je n'ai gagné à ce travail que du chagrin. Au nom de Dieu, dites-moi donc quel est le brouillon qui vous souffle et vous fait prendre toutes ces idées! Je dois donc m'attirer la haine des Polonais! pourquoi! parce que j'expose pour eux tous les jours ma fortune, ma santé, ma vie. On a voulu l'alliance avec l'Empereur, j'y ai consenti; j'ai fait marcher l'armée sans qu'il en ait coûté un sou à la république. Je lui épargne l'entretien des troupes pendant l'hiver. J'ai procuré de la gloire et des richesses à mes soldats. S'il a péri du monde, eh bien! c'est notre lot à tous, nous naissons pour mourir.

« Il faut, dit-on, ménager l'armée; oui, sans doute, au commencement d'une campagne, mais point vers la fin; car l'année prochaine il peut n'y avoir pas de guerre, il faut cent ans pour retrouver une pareille fortune.

« Vous me dites dans vos chiffres que d'autres se sont dès long-temps retirés : pourquoi ne pourrais-je pas aussi m'en aller en ma qualité d'auxiliaire? Mais, ma chère âme, il y a une grande différence entre moi et les autres. D'abord, il est de notre intérêt de combattre un ennemi qui nous attaquerait en Pologne s'il n'était pas occupé ici. Secondement, aucun autre n'a fait un serment aussi solennel que celui que j'ai prêté dans les mains du cardinal-légat de ne point abandonner mon allié. Troisièmement, si je m'éloignais, l'Empereur s'arrangerait avec les Turks à mes dépens. Quatrièmement, les armées chrétiennes m'ont élu pour leur généralissime; et si même l'armée polonaise m'avait quitté, je serais resté seul, j'aurais fini la campagne avec les troupes impériales, bavaroises, allemandes. A présent même, au siége de Strigonie, tous les généraux étrangers m'ont prié de les commander, sans

faire concourir à cette opération mes Polonais. Ils sont bien malintentionnés, ceux qui veulent nous faire rentrer dans notre pays ; c'est vouloir le dévaster et le mettre hors d'état de payer des impôts. Il n'y a qu'un ennemi de la patrie et de la religion qui ait pu vouloir vous mettre ces idées dans la tête. Une fois pour toutes, je ne ramènerai pas l'armée en Pologne; quelque autre pourra s'y résoudre; qu'il fasse ce beau présent à son pays.... Pour moi, il est temps que je me repose, car aucun ennemi ne m'a tant accablé que ces raisonnements et ces injustices.

« Comme ils savent parler ces hommes d'État du coin de la cheminée! et quand ils se tromperaient dans leurs calculs, que leur importe? ils se dédiront, et voilà tout! Oh! je renonce bien, pour l'avenir, à toutes ces alliances et à tous ces commandements, fût-ce de l'Europe entière!

« C'est donc moi qu'il faut accuser, moi qui m'expose aux fatigues, aux privations de tout genre, qui me tourmente jour et nuit pour le bonheur de mon pays! Eh bien! qu'ils montrent leur savoir-faire, ces habiles discoureurs, et qu'ils me remplacent dans mon autorité, puisque tout ce que je fais est mal, quoi qu'en dise le monde entier. Oui, que l'avis de vos conseillers prévale! que tout se fasse selon leurs caprices! aussi bien ma tâche ici est bientôt remplie. Elle le sera avec honneur et gloire, du moins d'après l'avis des étrangers, si ce n'est d'après celui de mes concitoyens.

« Je suis trop à plaindre, en vérité : je me tourmente de ces chiffres; je m'attends à y débrouiller quelque chose d'agréable, quelque consolation pour mon cœur, et je ne trouve que les anciennes et éternelles clabauderies. »

Au milieu de toute la colère à laquelle ce mari et ce roi

si docile se laissait entraîner contre sa coutume, il racontait gaiement à son impérieuse compagne que, si elle était indignée de sa fidélité aux intérêts de la république chrétienne, les Turks n'en étaient pas moins surpris.

« Les pachas que nous avons faits prisonniers, racontait-il tout en discourant avec le staroste de Kulm[1], lui ont demandé : « Eh bien ! que ferez-vous à présent ? Nous avions cru que vous vous en retourneriez après la victoire de Vienne. » Le staroste leur a répondu : « Nous continuerons la guerre pour reconquérir les pays que vous avez « enlevés aux chrétiens. » — « Nous voyons bien, reprirent-ils, que c'est Dieu même qui a suscité votre roi pour « nous punir; mais tout cela ne répond pas à ce qui est « écrit dans nos livres saints; c'est nous qui devions d'abord subjuguer toute la chrétienté, et votre tour devait « venir plus tard ; mais pourquoi vous hâtez-vous tant ? « êtes-vous si impatients de voir arriver le jugement dernier ? car il est dit dans nos livres que du moment que « les chrétiens l'emporteront et que les Turks seront subjugués, ce sera la fin du monde. Eh bien ! voulez-vous « la voir venir sitôt ? » Le staroste se mit à rire, et leur dit « que nous n'avions pas peur du jour du jugement, et que « nous ne cesserions pas de les poursuivre. »

Cependant, ce ne furent pas les Polonais qui eurent à poursuivre l'attaque de Strigonie. Le roi les laissa sur la rive gauche du Danube, battant, avec l'artillerie de Lemasson postée à Parkan, les tours dont les murailles de la ville étaient flanquées ; il n'établit que des Impériaux et des Bavarois au pied de la place, et le siége à peine entrepris fut poussé avec vigueur. Charles de Lorraine, Stahrem-

1. Michel Rzewuski.

berg et le baron de Mercy ne quittaient pas les ouvrages. Ils guidaient les sapeurs, pointaient les mortiers, présidaient aux assauts. Ce bombardement, ces travaux, ces attaques rapides étonnaient les Turks, déjà consternés de tant de revers. C'était la première fois depuis la fondation de leur Empire qu'ils avaient à soutenir des siéges, à défendre des places. Jusque-là ils n'avaient fait qu'attaquer. Ils étaient, après trois cents ans, vaincus et envahis à leur tour. C'était pour eux un art inconnu à apprendre; c'était une ère nouvelle qui commençait pour le monde. Au bout de quatre jours, le roi put écrire à la reine [1] :

« Dans la ville même de Strigonie, 28 octobre.

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette !

« Que Dieu soit loué pour les bienfaits dont il nous comble tous les jours dans son inépuisable bonté! Pressé par la mauvaise saison et le manque de fourrages, j'ai résolu, contre l'avis de tout le monde, d'attaquer la forteresse. Et quoiqu'il y eût là trois mosquées que les Turks étaient intéressés à défendre, dès le quatrième jour de siége, c'est-à-dire cette nuit, la garnison a capitulé sous mes auspices, bien que je n'aie pas employé mes Polonais à cette opération, à cause de l'épuisement où ils se trouvent.

« Il y avait à Strigonie 5000 Turks et deux pachas. Ils étaient commandés par le pacha d'Alep, un des plus distingués parmi les leurs, à qui le vizir avait ordonné de défendre la forteresse jusqu'à la dernière goutte de sang. Tout en donnant ces ordres, le vizir s'était enfui lui-même de

1. Lettre vingt et unième.

Bude, où il ne se croyait pas en sûreté.... Les Turks vomissent des imprécations contre leur chef, qui prétend punir la lâcheté de mort, et qui en donne le premier l'exemple.

« La garnison a obtenu libre sortie avec armes, mais sans bagages ni artillerie. Tous les nôtres sont dans la joie. Il y a trois jours, personne ne rêvait un pareil résultat. C'est la plus forte place de tout le royaume de Hongrie. Strigonie a été pendant cent quarante ans dans les mains des Turks, et a servi de tout temps de théâtre à d'affreux combats; malheureuse contrée où chaque motte de terre qu'on presserait dans la main devrait rendre du sang! Voilà encore un nouveau grief ajouté à tant d'autres que les Turks auront contre moi. Ils m'ont déjà appelé leur bourreau à cause du grand nombre d'hommes que leur ont coûté mes victoires. Eh bien! cependant ils aiment encore mieux s'en rapporter à ma foi qu'à celle de tout autre.... Si la saison n'était pas si avancée, ils auraient été forcés, suivant toute vraisemblance, d'évacuer toutes les forteresses de la Hongrie.

« A quel changement de fortune le monde est sujet! Dans quel état étaient les affaires de l'Empire en juillet et en août? et vous voyez ce qu'elles sont devenues! Cependant personne ne veut nous parler ni du passé ni du présent. Dieu et la gloire, voilà notre récompense! »

La fortune de l'Empire était grande en effet; de toutes parts des troupes d'insurgés mettaient bas les armes. Les comtés de Transchin, de Tirnau, de Nitria se soumirent. Une foule de châteaux arborèrent les enseignes impériales. La place de Leventz ouvrit ses portes au général Dunewald; Newhausel, coupé ainsi de Bude, se trouva perdu pour

les Turks. Ajoutez que Strigonie était une conquête qui assurait la possession de tout le reste. Cette place n'était plus destinée à recevoir des drapeaux étrangers dans ses murs, grâce à quelques princes français, Conti, La Roche-Guyon, Commercy, qui, l'année suivante, la sauvèrent.

Avant de la remettre aux Impériaux, Jean voulut restituer en personne au Dieu des chrétiens la cathédrale où saint Étienne, premier roi de Hongrie, avait reçu l'onction sacrée des mains de saint Adalbert, et où sa cendre repose. Ce triomphe était celui qui flattait le plus son orgueil. « Il y a, écrivait-il[1], beaucoup de choses curieuses « à Strigonie; la montagne sur laquelle le château est as- « sis est une espèce de rocher contenant du marbre de « toutes couleurs, mais surtout de cette couleur rougeâtre « comme sont les monuments dans la cathédrale de Kra- « kowie;... la chapelle du château est toute en marbre. Les « païens l'avaient convertie en mosquée : mais pour la « réhabiliter nous y avons fait chanter la messe et le *Te* « *Deum* le jour des saints Apôtres; c'était la première fois « depuis cent quarante ans. Le grand autel est en marbre, « et d'un ouvrage merveilleux; seulement les figures sont « un peu endommagées; l'ensemble de l'architecture est « fort bien, et les mosaïques très-curieuses. »

Pendant ce siége de quelques jours, les pluies avaient rendu tous les chemins impraticables; les neiges qui suivirent et des froids précoces achevèrent de fournir à Iablonowski des motifs suffisants pour porter dans la tente royale les cris de l'armée. Il parlait de revendiquer ses droits de grand-hetman, et d'ordonner le départ. Les menaces de *confédération* retentissaient dans le camp, comme

1. Lettre vingt-deuxième.

sous le roi Michel Korybuth. Suivant toute apparence, Iablonowski eût emmené les troupes si Jean avait persisté dans son dessein de profiter de la surprise et de la consternation des Turks pour leur enlever Bude sur-le-champ. La saison ne le permettait plus. De son côté, Charles de Lorraine ne pouvait retenir plus longtems les troupes auxiliaires sous les drapeaux. La campagne était terminée, et Jean s'en consolait en s'écriant : « Du moins, elle l'est avec gloire! »

On se mit en marche sur-le-champ pour gagner les quartiers d'hiver. Ceux des Impériaux furent fixés sur le Danube. Jean choisit pour les siens le cours de la Theisse ou Tibisque, et particulièrement les comtés d'Éperiès et de Tokay, dans la Hongrie supérieure. Arrivé là, il pouvait cantonner l'armée dans de riches provinces, se trouver au printemps également en mesure de porter le poids de ses armes sur Bude ou sur Kamiéniéç, et suivre pendant tout l'hiver ses négociations avec le kan des Tatars, les hospodars et Tékéli. Les Polonais reprirent avec joie, quoique par un temps affreux, la route du nord. Sénateurs et soldats ne s'inquiétaient guère de la pensée d'hiverner en deçà des monts Karpathes. Ils comptaient bien forcer leur roi à franchir les frontières.

Le roi, content de ce qu'il avait fait pour la chrétienté, ne pouvait se résoudre à s'éloigner sans avoir fait quelque chose pour la Hongrie. Les commissaires de Tékéli, conduits par le jeune comte d'Humanaï, étaient arrivés enfin à ses quartiers. « Mais, dit le roi dans sa correspondance[1], les commissaires impériaux ne veulent plus traiter avec eux.... Je leur ai dit de se rappeler quelle était leur situa-

1. Lettre vingt-deuxième.

tion en juillet et en août; ce que Dieu leur avait fait éprouver, et combien il importait de garder des mesures dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Il est vrai aussi que Tékéli peut, en grande partie, attribuer ses malheurs à lui-même. Il n'a pas voulu suivre mes avis; il a biaisé, et n'a pas pris de fortes résolutions en temps opportun. Je ne sais pas à présent ce que le désespoir va lui dicter. »

« L'écervelé, disait ailleurs le roi, s'est perdu avec ses retards. » En effet, plus tôt, le roi pouvait encore commander en quelque sorte au conseil aulique, car alors il commandait à la fortune. Aujourd'hui, il avait tant relevé l'Empire, qu'on pouvait ne plus le redouter : il s'était désarmé par ses bienfaits.

Cependant, il exigea que Charles de Lorraine et les commissaires de l'Empereur entrassent en conférence avec d'Humanay. C'était le dernier jour de marche commune. Impériaux et Polonais campaient cette fois ensemble sur les bords de l'Yspel. Jean tint ce colloque de Poissy dans sa tente, auprès du village de Chago. Le vice-chancelier posa en son nom les bases d'une transaction. Mais l'Empereur était enflé des victoires qu'on lui avait gagnées. Le prince Charles répondit pour Sa Majesté Apostolique d'une façon haute et dure : des promesses d'amnistie furent tout ce qu'on obtint de lui. Ensuite, ces deux rivaux d'ambition et de gloire se dirent adieu pour toujours. Ils se séparèrent emportant des sentiments amers. De leur côté, les envoyés de Tékéli s'éloignèrent irrités. Jean comptait encore et sur ses services pour désarmer Léopold, et sur son ascendant pour convaincre Tékéli. Un incident vint tout entraver.

Nous avons dit que l'armée litvanienne se trouvait prête enfin à entrer en campagne. C'était un peu tard. Elle ne

s'achemina pas moins vers la Moravie, sous les ordres de son grand-hetman Sapiéha, comme s'il y avait eu encore un siége de Vienne à lever, charmée qu'elle était de traverser la Pologne entière, les États autrichiens, la Hongrie : on ne pouvait manquer une occasion si belle de piller trois royaumes. A l'approche de ces tardifs défenseurs, la Moravie avait poussé des cris d'effroi. Des ordres du roi arrivèrent. Ses lieutenants se résolurent à le rejoindre au travers de la haute Hongrie; et des dévastations inouïes marquèrent leur passage. Les commissaires de Tékéli trouvèrent dans tout cet ensemble d'hostilités et de mécomptes la preuve d'une trahison des Polonais. La douleur de Jean fut profonde : il l'exprimait ainsi :

« Toute la négociation a été arrêtée par la nouvelle des désordres de l'armée de Litvanie.....

« Ah! pour Dieu, comment peut-on faire souffrir ces pauvres paysans? Quant à moi, je donne même la liberté aux soldats hongrois que je fais prisonniers, en leur expliquant que je ne suis pas venu faire la guerre aux chrétiens, fussent-ils même calvinistes, mais que je n'en veux qu'aux païens. Aussi, tout le peuple ici prie Dieu pour notre cause; il se met sous notre protection, il n'a d'espoir qu'en nous; et nous voudrions les massacrer! Ce sont eux qui nous ont nourris jusqu'à présent, et qui nous nourriront encore. D'ailleurs, ce n'était pas là le chemin de l'armée de Litvanie; qu'est-elle allée faire du côté de la Moravie, où l'on est en paix? C'est ici que sont les Turks et Tékéli; c'est ici qu'il leur conviendrait de venir escarmoucher avec l'ennemi, et non pas d'aller exterminer de malheureux laboureurs. »

Comment les ordres du souverain furent-ils exécutés par

les généraux du grand-duché ? On le voit dans la suite de sa correspondance ; après bien des jours, il disait avec amertume[1] :

« Nous n'avons aucune nouvelle de l'armée litvanienne. Le towarzisz, que les deux hetmans ont envoyé, annonçait leur arrivée pour le surlendemain, et voici déjà treize jours de passés. Il est à craindre que pour éviter la frontière turke ils ne soient entrés dans l'enceinte des quartiers de l'armée impériale. Ils y mettront le désordre, et nous donneront du fil à retordre. Leur campagne se sera bornée à marcher, manger et boire, tout le long de la Litvanie, de la Pologne et de la Hongrie. »

C'est ainsi qu'un roi de Pologne était obéi de son armée, alors que ce roi était Jean Sobieski, Jean chargé de triomphes et couronné de gloire. Aussi disait-il que la détestable conduite des Litvaniens avait tout compromis. Tékéli, ballotté entre ses défiances, ses terreurs, ses emportements contraires, se jeta plus que jamais dans les bras des Turks. Il rompit en visière au chef de la république polonaise, son unique appui. Jean, assailli de tous côtés par les troupes hongroises, s'écriait dans la tristesse de son cœur[2] :

« Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point j'ai été trompé et par l'Empereur et par Tékéli.... Tékéli a été perfide envers nous ; ne voulant pas attendre mon arrivée malgré toutes les garanties que je lui avais données, il s'est dirigé du côté de Debretschyn avec sa femme ; dans le même moment, il a fait marcher toutes ses troupes sur le pays que nous devions occuper, avec ordre de nous traiter partout en ennemis, et cela sans en prévenir ni moi ni mes

1. Lettre vingt-troisième.
2. Lettre vingt-huitième.

envoyés. Aussi, dès l'instant où nous sommes entrés dans la Hongrie supérieure, quand nous croyions être parfaitement en sûreté, nous avons rencontré des hostilités de toutes parts, à commencer par le château de Stawar, à dix milles d'ici. On fait feu sur nous de chaque village et de chaque buisson. Nobles, paysans et soldats, tous nous donnent la chasse comme à des loups. Les malades qui ne peuvent suivre l'armée sont égorgés avec la plus grande cruauté. Les Hongrois sont pires que les Turks. Voilà pourquoi nous devons avancer lentement et être sur nos gardes le jour et la nuit, pour ne pas perdre plus de monde encore. »

La longue, la laborieuse marche du roi de Pologne fut une suite de négociations et de conquêtes. Il avançait vers ses quartiers, plaidant près de l'Empereur la cause des mécontents, et soumettant à l'Empire toutes ces places dont les populations venaient l'assaillir, où le drapeau de la Hongrie était placé sous la garde de troupes musulmanes. L'anniversaire de la journée de Chocim devait être relevé par un triomphe. Jean l'a raconté dans une narration rapide comme ses conquêtes.

« Schetzin, le jour de la Saint-Martin.

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette !

« Gloire et louange à Dieu pour la grâce qu'il nous a accordée hier, contre toute attente humaine ! Comme il nous fallait passer sous le canon de Schetzin, j'ai envoyé l'ordre à messieurs les hetmans de tenir conseil de guerre avec les généraux et colonels, pour décider s'il fallait attaquer ou passer outre. Deux exceptés, tous se sont accordés à résoudre la question dans ce dernier sens. En attendant,

j'ai envoyé Fánfan, avec le castellan de Léopol[1], le palatin de Lublin[2], Dunewald, général autrichien, et Truels, général brandebourgeois, pour reconnaître les lieux.... Nous nous sommes campés hier sous les murs de la ville, au milieu des neiges et des giboulées.... Nous avons trouvé les fortifications en bon état, les palissades doubles; avec cela fossé, murailles, et grosses tours; le tout sur une éminence. A la vue de ces remparts si bien garnis, les nôtres ont désespéré de la réussite. J'ai relevé leur courage en leur disant que j'avais du bonheur avec les places fortes, et qu'elles avaient coutume de se rendre à la seule nouvelle de mon approche. Tandis que notre infanterie et nos dragons se portaient en avant, l'ennemi a mis le feu aux faubourgs, où nous aurions pu nous établir. J'ai commandé aux Kosakes d'aller de suite éteindre l'incendie. Ils ont exécuté mes ordres avec tant de courage et de célérité que dans peu de temps ils ont été les maîtres, non-seulement des faubourgs, mais encore des palissades avancées, où ils ont arboré leurs étendards avec le signe de la croix. Rapportez ce fait, mon cher cœur, au nonce apostolique; il lui fera grand plaisir.

« L'infanterie et les dragons vinrent bientôt les soutenir, et s'emparèrent du reste des palissades. Le feu devenant plus pressant de la part des assiégés et nous enlevant du monde, nos seigneurs recommençaient déjà à murmurer de l'entreprise, lorsque enfin Dieu daigna exaucer mes prières, et, après trois heures de combat, les assiégés élevèrent le pavillon blanc et demandèrent grâce du haut des remparts. Je fis cesser le feu, et nous vîmes descendre le

1. Martin Kontski.
2. Martin Zamoyski.

long du mur le bey commandant de la place et deux religieux, l'un représentant l'état ecclésiastique, l'autre les habitants de la ville. Ils annoncèrent qu'ils se rendaient à discrétion, et ouvrirent les portes à notre infanterie. Ils demandèrent à me voir, et, dès qu'ils me furent amenés, les voilà de trembler comme s'ils avaient eu la fièvre; de tomber la face contre terre, de baiser le pan de mes habits, et de demander grâce pour la vie.

« Vous avez ma parole, leur dis-je, cela suffit, quoique « vous m'ayez offensé hier en refusant de vous rendre. »

« Ils tombèrent encore une fois à mes pieds, et répondirent : « Nous ne pouvions pas faire autrement; le vizir « nous eût punis de mort. »

« Ne craignez rien, repris-je, il ne vous tombera pas « un cheveu de la tête. Je ne suis pas orgueilleux dans la « prospérité, car c'est à Dieu seul que je l'attribue. »

« Ah! répondirent-ils tous ensemble, assurément c'est « nous qui avons été orgueilleux, et Dieu nous punit. »

« Après cela, il demandèrent à voir les pachas prisonniers. Ceux-ci leur adressèrent des reproches pour s'être rendus. « Nous ne pouvions plus résister, répliquèrent-ils; nous avions déjà trop perdu de monde. »

« Les envoyés retournèrent en ville, mais ils étaient transis de crainte. Je m'approchai alors des remparts, et je m'assurai que cette reddition était vraiment une grâce de Dieu, car la place aurait pu se défendre quelques semaines, étant d'ailleurs abondamment pourvue de munitions et de vivres. Faites donc encore chanter le *Te Deum* en actions de grâces pour la terreur que Dieu a répandue parmi les païens, et en même temps pour la confiance qu'ils ont en ma parole.

« Aujourd'hui encore, j'ai envoyé des détachements sur quelques forts occupés par les Turks et qu'ils sont à la veille d'évacuer. Schetzin une fois pris, Newhausel est perdu pour les Turks, et l'empereur n'a pas besoin d'y sacrifier un seul homme, une seule livre de poudre ; car Parkan et Strigonie ont coupé la communication avec Bude, et Schetzin avec Agria.

« Demain, je vais faire célébrer l'office divin dans les deux mosquées. En voilà cinq enlevées aux païens cette année. Grâces en soient rendues au Tout-Puissant !

« Faites extraire une gazette de cette lettre. Il faut augmenter la pension du gazetier pour le porter ainsi à être plus véridique. L'armée litvanienne se traîne lentement à notre suite, évitant non-seulement les forteresses, mais même les frontières turkes. Elle n'était déjà plus qu'à quelques milles de distance ; mais les chefs n'ont voulu ni se présenter chez moi, ni faire leur rapport. Ils se sont arrêtés aux environs de l'armée impériale, près de Leventz, dévastant le pays et attendant je ne sais quelle artillerie. D'ailleurs il leur serait fort difficile de dire contre qui ils voudraient l'employer. Enfin ils ont si bien fait que depuis la Wilia[1] jusqu'à la Theisse[2] ils n'ont pas vu d'ennemis. Je suis dans l'intention d'écrire d'Éperiès à l'empereur, en lui faisant mes adieux, et en lui rappelant que ce n'est qu'à mon alliance qu'il doit sa capitale, son duché d'Autriche et son royaume de Hongrie. Qu'on me cite l'exemple de prince qui ait jamais fait autant pour un autre et en aussi peu de temps ! Nous n'avons pas marchandé pour des assauts et pour des batailles comme cela s'est

1. Rivière du nord de la Litvanie.
2. Rivière en Hongrie.

pratiqué de leur part dans les combats près de Krakowie contre les Suédois[1]. Nous n'avons pas demandé non plus des villes de Hongrie en hypothèque comme on nous a demandé à nous nos salines de Wiéliczka. »

Jean parvint, à travers les combats, les succès, les fatigues dans la contrée où son armée devait se reposer de ses travaux et de sa gloire : « Nous tiendrons conseil aujourd'hui, écrivait-il, sur ce qu'il faut faire et sur la manière d'établir notre armée. En attendant, il circule ici mille bruits. On raconte comment c'est moi qui ai voulu perdre l'armée. »

En effet tout manquait. La famine et la maladie faisaient un égal ravage. « Nous bivouaquons en plein air, ajoutait le roi ; car nous ne pouvons pas même nous servir de nos tentes, la terre étant si gelée qu'il est impossible d'y enfoncer un pieu.

« Je ne saurais vous exprimer tout ce que j'éprouve de peine depuis trois jours. Nous voici entrés dans un pays tout à fait ennemi. Les villes et châteaux ferment devant nous leurs portes. Ils sont occupés par des soldats de Tékéli. Quant à lui, il a passé la Lisa et est entré sur le territoire turk sans donner réponse à aucune de mes propositions. Koschytze a une garnison de quelques milliers d'hommes. Nous y avons envoyé des parlementaires, mais je doute qu'ils obtiennent quelque chose. Je vous écrirai la prochaine fois ce qui en sera résulté. »

Il en résulta qu'on tira sur le parlementaire, que de toutes parts se multiplièrent les agressions et les assassinats. Jean prit en considération, dit-il, qu'il y avait dans cette ville beaucoup de catholiques, qui auraient péri tous

1. Lors de l'invasion de Charles-Gustave en Pologne.

s'il eût donné l'assaut. Il se contenta d'enlever la place de Sibin. Ce poste était assez important pour offrir des quartiers à une partie de l'armée ; mais l'armée sut y mettre bon ordre. Il s'agissait pour elle par-dessus tout de faire faire ses volontés à son roi. « Cette prise, continuait-il[1], n'est pas du goût de beaucoup de monde; ils n'ont plus rien en vue que de rentrer au plus vite dans notre malheureuse Pologne. Nous voici dans un pays riche et abondant. Mais les mécontents parmi les nôtres mettent le feu aux greniers, aux villages, même aux églises catholiques, afin qu'il nous soit impossible de nous y établir. Ils ne songent pas que l'ennnemi peut reprendre courage et nous poursuivre jusqu'en Pologne. »

La reine, de son côté, voulait obliger le roi à changer de dessein. Elle avait en quelque sorte pris le parti de l'affamer. Il ne recevait plus d'elle signe de vie, et ignorait ce qui se passait dans le monde entier. « Si la Pologne, disait-il une autre fois, était une île au milieu de l'Océan, elle serait pour nous à présent comme celles dont nous parlent les historiens, qu'on voyait flottantes au-dessus des mers, tantôt visibles et tantôt submergées. Depuis cinq semaines je ne sais vraiment plus s'il est une Pologne au monde. Après tout, ce n'est pas tant de nouvelles politiques que je suis avide; car celles-ci pourraient encore me parvenir en faisant un circuit par Vienne, et puis par les communications militaires. Ce sont surtout des nouvelles de votre santé qu'il m'importe d'avoir, de cette santé dont dépend la mienne, dont dépendent mon bonheur et ma vie. »

Jean cessa de lutter contre la reine, contre les frimas,

1. Lettre vingt-neuvième.

contre la disette, contre l'armée. Il laissa dans ces cantonnements les troupes étrangères, les reîtres, toute son infanterie, les corps enfin dont le passage eût été le plus onéreux à la Pologne; et, ouvrant les monts Karpathes à sa noblesse, il prit avec elle le chemin de la patrie. Il ne put jeter un dernier regard sur le beau royaume qu'il venait d'arracher à la domination des barbares, sans tenter un nouvel effort pour écarter des Hongrois cet autre joug prêt à les ressaisir. Ce fut au pape Innocent XI qu'il recourut. Il adressa à son ministre près le saint-siége des instructions qui méritent d'être connues. Nous les traduisons, en les abrégeant.

« L'abbé de Dônhoff se rendra auprès du saint-père, et seul avec Sa Sainteté il lui exposera respectueusement que Sa Majesté Sacrée, par son alliance, sa marche rapide, ses travaux, a fait des prodiges en faveur de l'empire, aux yeux de quiconque connaît l'état des affaires en Pologne; que de magnifiques appâts lui ayant été offerts par S. M. I. A., il les a repoussés, ne voulant que la gloire de servir Dieu et l'univers.

« S. M. S. avait prévu dès longtemps que les indignes traitements faits à Tékéli et aux Hongrois les jetteraient dans les bras des Turks; l'empereur reçut ses conseils amis, et lui déféra la médiation dans ces grands démêlés.

« Le roi l'accepta pour le bien de l'empereur et pour celui de la chrétienté. Car Tékéli satisfait, son concours contre le Turk est acquis; la Transylvanie, que le poids de la tyrannie allemande a livrée au protectorat de l'infidèle, reprend confiance et se lie aux puissances chrétiennes; la Walaquie imite cet exemple, les Kosakes, les Serviens,

les Bulgares, tous ces disciples de l'Évangile l'auront bientôt suivi.

« S. M. S. a déposé avec une confiance filiale dans le sein de Sa Sainteté, ses griefs, ses déboires, ses mécomptes; mais de tous ses chagrins le plus grand est qu'on attribue ce qu'il a fait pour le sérénissime empereur, ce qui est tenté pour la Hongrie, à des intérêts personnels, au projet de prendre ou de donner au prince Jacques la couronne de saint Étienne. Le roi l'a refusée, on le sait. Et, s'il la voulait, quoi de meilleur pour lui qu'un système qui de chaque Hongrois ferait un Tékéli !

« L'unique intérêt de S. M. S. est de rallier les peuples contre les païens. Pour cela il demande qu'on traite chrétiennement la nation qu'il a reconquise à la loi chrétienne.

« Chef d'un peuple libre, le roi ne pourrait donner les mains à l'asservissement des Hongrois, armés pour conserver les libertés de leurs pères. L'alliance sainte se trouverait donc compromise, et, comme le traité de Warsowie a pour garant le chef de l'Église, S. M. S. supplie Sa Sainteté de faire en sorte que la médiation qui lui a été déférée cesse d'être un titre vain et trompeur. C'est l'unique récompense que le roi ambitionne pour les services qu'il a rendus à la cause de la croix et à celle de l'empire.

« S. M. S. en a besoin comme d'une consolation pour toutes les pertes de sa patrie dans cette expédition ruineuse, pour la mort de tant de sénateurs et de guerriers illustres, pour le deuil de tant de familles, qui pleurent des fils, des frères, des neveux. Le roi leur offrira-t-il en dédommagement le spectacle des villes de Hongrie reconquises sur Tékéli au profit de la tyrannie impériale? C'est là une considération qui doit toucher le conseil de Vienne

si on veut la coopération de la Pologne dans la suite de la guerre. Car il faut que la république, il faut que l'armée même y consente, puisque ceux-là qui marchent sous les drapeaux dans la guerre sont les citoyens qui siégent aux comices dans la paix[1]. »

Ce fut à Lubowla, au milieu des défilés glacés des montagnes, que Jean toucha le sol de la patrie. Il y rapportait la reconnaissance, l'admiration de l'Europe, un butin magnifique, les dépouilles de l'Orient; et, triste présage! il y trouva, à peine entré, des chagrins. Le premier fut la mort de l'hetman de campagne, le vaillant Sieniawski, et celle de Dominique Potoçki, grand-trésorier de la couronne, qui expirèrent dans la ville même de Lubowla, en quelque sorte sur le seuil de leur pays. Il éprouva une affliction non moins vive de la scission de Iablonowski, qui s'éloigna sans prendre congé de lui, comme s'il regrettait de n'avoir pas eu à exécuter les menaces des factieux et à se porter pour chef d'une confédération des troupes insurgées. Ce lui fut une autre peine de ne pas rencontrer sur ses pas Marie-Casimire. Elle était bien accourue, mais non par la route qu'il avait tracée, celle de Nowitarg; « car, écrivait-il amèrement[2], je suis si malheureux que je ne puis rien persuader à personne. On fait toujours à rebours de mes volontés. » Marie-Casimire était passée par Sandecz et Wiéliczka. C'était le chemin que suivait le gros de l'armée, sous la conduite de Iablonowski. Enfin, les deux époux se rejoignirent, et Jean reprit ses chaînes, laissant à décider à l'histoire ce qu'il y a de plus extraordinaire : ou qu'un homme de cette hauteur d'âme et de génie pliât

1. Zaluski, t. II, p. 777.
2. Lettre trentième.

sous une telle femme; ou que le chef de ces troupes volontaires, indisciplinées, séditieuses, fût parvenu à moissonner une telle gloire. Qu'eût fait Jean Sobieski sur un trône plus fort? qu'eût-il été sous de plus dignes chaînes?

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

# LIVRE ONZIÈME.

## SUITE DU RÈGNE DE JEAN III,

### ET DE LA GUERRE D'ORIENT.

### JUSQU'APRÈS LA RUPTURE DE LA PAIX DE NIMÈGUE.

### (1683-1689.)

SOMMAIRE.

Retour du roi à Krakowie. Retour du grand-vizir en Turquie. Sa mort. — Caractère des victoires de Jean Sobieski. Impression en Europe. Résultats généraux. — Résultats particuliers pour la Pologne. Recouvrement de l'Ukraine. Destruction des Tatars. Respect des puissances. — Alliance avec les Vénitiens. Négociation avec la princesse Sophie et les tzars. Harangue d'un ambassadeur de Léopold. — Trêve de Ratisbonne entre Louis XIV et la maison d'Autriche. Abandon de la Hongrie. Faute de Louis. Faute de Jean. — Amnistie de Léopold. Mécontentement du roi. — Campagne stérile des impériaux en son absence. Prise de Sainte-Maure et de Prévésa par les Vénitiens. Course du roi sur le Dniester. — Mécontentement des hetmans. Opposition du parti de France. Diète de Grodno tenue à Warsowie. — Nouvelle campagne. Absence de Jean. Point de résultats. — Fondements de la ligue d'Augsbourg. Importance de l'Angleterre et de la Pologne. Projets de Guillaume sur l'Angleterre. Tentatives de l'empereur sur la Pologne. — Portrait du père Vota. Ses efforts près de Jean. Nouvel accord de l'empereur et de Sobieski. Plan pour la destruction de l'empire ottoman. Alliance avec les Tzars — Marche des alliés sur la Turquie. Captivité de Tékéli. Siége de Bude. Invasion de l'Albanie. Combat et prise de Navarin, de Modon, de Napoli de Romanie. Volontaires et princes de France. — Campagne de Jean en Moldavie et en Bessarabie. Prise de Bude. Soumission de la Transylvanie. — Vengeances de Léopold en Hongrie. — Nouvelle campagne Siége de Kamiéniéc. Bataille de Mohats. Prise du château de Morée, de celui de Romélie, de Patras, de Lépante, de Corinthe, de Misitra, d'Athènes. Rançon exigée d'Athènes par Morosini. — Révolution à Constantinople. Soliman III. — Politique de Léopold. Ses intrigues contre le roi de Pologne pour l'empêcher de faire des conquêtes. Efforts de la France pour détacher Jean de la ligue. Diète de Grodno. Esprit des partis. Succès de

**l'empereur. Projet de mariage du prince Jacques. Trahison conduite par Léopold. — Embarras de la France. Fidélité de Jean à ses engagements. Armements du prince d'Orange. Négociations de la Porte avec l'empire. — Alliance de Louis XIV avec les Turks. Guerre contre l'empire, contre toute l'Europe. Siége de Philippsbourg. Révolution d'Angleterre. — Torts et fautes de Louis depuis la paix de Nimègue. Sa grandeur et sa gloire jusqu'à la paix de Ryswick.**

Ce fut la veille des fêtes de Noël (1683), que le roi rentra dans Krakowie sous des arcs de triomphe. Les Polonais le revirent avec tous les transports d'un peuple ivre d'orgueil et de joie. Il n'y avait que quatre mois qu'il s'était éloigné de leurs frontières, et il revenait chargé d'une immense moisson de gloire.

Précisément le lendemain, un aga des janissaires se présentait dans Belgrade au grand-vizir fugitif. Cet officier venait, au nom du sultan, lui demander sa tête. Mahomet IV avait pardonné le désastre de Vienne; mais la défaite de Parkan mit à bout sa clémence : entre deux parties de chasse ou de débauche, il lança sur son ministre, son favori, son gendre, le fatal cordon. Cet homme qui, peu auparavant, entouré de toutes les forces de l'Asie, tenait des empires en suspens sur leurs destinées, eut pour toute grâce la permission de recourir, pour se faire étrangler, à ses propres bourreaux. Mahomet IV l'aimait pourtant; on a même dit qu'il avait voulu le sauver; mais telle était l'exaspération du peuple et de l'armée qu'il eut peur pour sa propre vie et sacrifia son lieutenant à ses terreurs, comme celui-ci avait fait dubeglier-beyde Bude et de tous les autres! Ce sont là les justices et le libre arbitre des gouvernements despotiques. Mandé d'abord à Constantinople, Kara-Mustapha avait caché ses trésors en faisant égorger les ouvriers albanais qu'il y employait; il avait

feint une maladie, dans l'espoir de détourner son destin en l'ajournant. La mort vint le chercher. Il aperçut d'une des fenêtres de son palais l'aga et le kehaïassi du Grand-Seigneur qui s'avançaient au milieu d'une escorte nombreuse; il changea d'abord de couleur, envoya ses ichoglans au-devant des messages de son maître, les reçut avec calme, tira de sa poitrine le sceau de l'empire qu'ils redemandaient, le baisa, ainsi que le hattischérif de mort, fit une prière, lava ses mains, son visage, sa tête, pour recevoir, pur de corps et d'âme, le martyre; puis, s'étant agenouillé, il ajusta lui-même le lacet que lui présentaient ses esclaves, et sa tête, quelques jours après, décorait les portes du sérail. C'était un trophée qui rendait témoignage, jusque dans les murs de Constantinople, des triomphes de Jean Sobieski.

On ne saurait aujourd'hui se faire une idée du retentissement que ces triomphes eurent dans tout l'univers. Les Turks ne sont plus, pour la chrétienté, des objets d'épouvante. C'est précisément depuis lors qu'ils ont cessé de l'être. Mais le XVII^e^ siècle nourrissait des sentiments presque aussi vifs que ceux qui avaient fait les croisades. Si l'horreur sainte s'était affaiblie, la terreur politique s'était accrue par cette longue suite de conquêtes qui avait porté l'étendard de l'infidèle, des murs de La Mecqe, de Jérusalem, de Damas, jusques en vue du Vatican. La chute de Candie, dont le monde tremblait encore, et celle des places de la Hongrie supérieure, venaient de menacer à la fois l'Italie par le nord et par le midi. L'islamisme semblait s'avancer sur l'Europe dans un progrès éternel, d'une façon fatale. L'invasion de Kara-Mustapha s'était offerte aux imaginations comme une suite de ce déborde-

ment destructeur et inévitable. Jean survient. Le torrent se brise à ses pieds. Ses victoires ont quelque chose d'héroïque et de miraculeux, de désintéressé et d'utile au genre humain. Elles tranchent un débat qui tenait également fixés les regards d'Aureng-Zeb poursuivant ses conquêtes à travers l'Asie, et ceux de Penn dictant ses austères lois au Nouveau-Monde. Toutes les églises de l'univers chrétien célébrèrent les louanges de cet autre Machabée; les académies les consacrèrent par leurs dissertations savantes. Les poëtes s'inspiraient à ce double triomphe de Jean et de Jésus-Christ. Il n'arriva de France qu'un distique. Un évêque eut ce courage[1]. A cela près, toute notre littérature fit silence. Il est digne de remarque qu'on n'y trouve tracé nulle part ce nom de Sobieski, partout écrit chez les poëtes italiens, allemands et anglais de cette époque. C'est que l'adulation, toujours prête à charger les rois de ses bassesses, avait inventé parmi nous de se montrer jalouse du héros de la Pologne pour faire honneur à Louis XIV; et, il faut le dire, Louis XIV avait eu le tort de provoquer ce triste hommage.

Qu'on nous pardonne les détails où nous entrons : l'histoire est le registre des faiblesses humaines. Ne sera-t-il pas curieux de voir le gouvernement français et la cour impériale se rencontrer dans un même travail pour fixer sur la tête d'Innocent XI toute la gloire de la délivrance de Vienne? Léopold ayant à choisir entre des alliés et des bienfaiteurs, Louis XIV entre des ennemis ou des rivaux, ce fut le souverain pontife qu'ils se mirent ensemble à exalter. De tous les princes qui avaient secouru l'un et contre-

1. Dignior imperio numne Austrius, anne Polonus?
Odrysias acies, hic fugat; ille fugit

carré l'autre, le pape était celui dont la puissance et la renommée faisaient à tous deux le moins d'ombrage.

Le vertueux Innocent XI eut la faiblesse de prendre les louanges des deux cours au sérieux et de tremper dans leurs dédicaces jalouses. Il institua, en l'honneur du triomphe de la chrétienté, une fête où étaient portées en procession des bannières décorées de son portrait et de celui de l'empereur. C'était le cas d'appliquer le mot de Tacite : Le public ne vit sur les bannières que l'image qui n'y était pas.

Léopold, de son côté, après avoir frappé des médailles, où il ne faisait mention que de lui-même, et où il se montrait sauvant l'empire, les armes à la main, Léopold décréta qu'une statue serait élevée dans Vienne *au libérateur de la chrétienté*. Qui nommait-il ainsi? C'était Innocent XI! Dans le même temps un prédicateur parlant à Paris le jour de Noël, devant la cour, s'exprimait en ces termes :

« Que César (l'empereur) ne se vante pas que ce soient la force de son bras et la valeur de ses alliés qui ont fait lever le siége si fameux de Vienne et qui ont mis en déroute le tyran de l'Asie! C'est l'*ange de Dieu* qui a dissipé l'armée de Sennacherib, et qui a frappé ses soldats d'une *terreur panique*. A la vérité Josué (le roi de Pologne) est venu au secours et a combattu. Mais c'est Moïse (le pape) qui a vaincu Amalec. » Ainsi, pour flatter Louis XIV, il fallait attribuer à une terreur panique, à une intervention de l'ange de Dieu les victoires du roi de Pologne, et par là que faisait-on? On déclarait à Louis en face que la cause qu'il avait désertée n'était rien moins que la cause du ciel.

Cependant, la France est enthousiaste pour la vraie gloire. Le gouvernement sentit le besoin de justifier la mauvaise humeur que le salut de la chrétienté lui avait donnée; ses apologistes officiels s'en prirent, par une assertion hardie, à un défaut de forme. « Il a fallu tout ignorer, dit le *Mercure*, comme on ignore une mort jusqu'à notification. Que de réjouissances nous aurions vues si tout se fust faict dans les règles! Mais nous n'avons pu nous réjouir que dans le cœur d'un avantage qu'on a voulu que nous ignorassions. »

La société française et la cour elle-même s'associaient aux sentiments de l'Europe à ce point que le duc de Saint-Aignan, l'un des grands seigneurs placés le plus près de l'oreille de Louis XIV, ayant reçu de Marie-Casimire, sa parente, un des sabres du roi de Pologne, les journaux, les entretiens, les livres, tout fut rempli de ce présent. Croirait-on que, durant des mois entiers, ce ne furent, dans tous les écrits du temps, qu'admirations de cette arme glorieuse, récits de sa magnificence, gravures qui la représentaient! Le duc en reçut les compliments de la cour et de la ville comme d'une promotion. Pressé entre le besoin de caresser un favori et la crainte d'irriter le maître, Bussy, pliant toujours plus bas à mesure qu'il était plus frappé, adressa au duc de Saint-Aignan ses vives félicitations d'un événement qui était, à l'entendre, « la plus grande joie qu'il eût eue depuis plus d'un an. Il n'y a, ajoutait-il, qu'un tel don du roi notre maître, qui me parût plus doux et plus honorable. »

Auparavant, Jean Sobieski n'avait vaincu en quelque sorte que dans l'ombre, loin des regards du monde, sur les confins de l'Asie, au milieu de régions et de peuples

barbares; cette fois, il venait de combattre au grand jour de l'Occident et du Midi, et sous les yeux de l'univers. Il avait combattu à la tête d'une moitié de l'Europe policée, au milieu de capitaines illustres, de dignes juges de son génie. Et, quand sortait-il ainsi des nuages qui tenaient sa patrie cachée au reste du monde? Dans un moment où la scène était silencieuse, pour ainsi dire, et vacante. Louis s'était effacé. Après avoir voulu profiter des dangers de la maison d'Autriche pour envahir ses domaines, à peine vit-il Vienne sauvé, qu'il se mit à tempérer ses foudres, de peur d'allumer un incendie général qui pourrait lui devenir funeste. La prise de Courtray et de Dixmude avait été un triomphe aussi compromettant que facile; on ne peut soupçonner à quel point ce triomphe était impopulaire en Europe. Le contraste de la politique des deux monarques conciliait la faveur publique au libérateur de l'empire. Ses victoires s'agrandissaient du chagrin qu'on supposait au roi de France. C'étaient les premières qui eussent affligé l'orgueil de Louis le Grand.

C'étaient d'ailleurs, il faut le reconnaître, les plus éclatantes et les plus décisives qui eussent été remportées depuis plusieurs siècles. Non pas certes que nous pensions avec les contemporains que la prise de Vienne eût entraîné sans retour la sujétion de l'Allemagne et de l'Italie. Assurément l'émoi et le danger eussent été grands; mais là n'est point le caractère principal de cet événement. Ce qui le distingue, c'est qu'on ne sait si on trouverait dans l'histoire une autre bataille qui eût aussi nettement marqué, pour un empire conquérant, le passage de la grandeur à la décadence. Le désastre de Lépante n'avait fait que suspendre l'essor des Turks : celui de Vienne le brisa.

Après la victoire de don Juan, l'islamisme s'était remis à soumettre, comme si de rien n'était, des provinces, des îles, des royaumes. Depuis la victoire de Jean III, le divan n'a pas fait une guerre, pas un traité où il ait gagné un pouce de terre : la trêve de Zurawno fut sa dernière paix conquérante. Dans la campagne de Vienne, Jean lui arracha en trois mois plus qu'il n'avait conquis en cent ans. La suite ne devait pas démentir ces brillants débuts. Une guerre de quinze années avait commencé par là, mais allait être, pour la chrétienté, féconde en réparations et en victoires. Aussi, est-ce des journées de Chocim, de Vienne, de Parkan, de Strigonie, qu'à l'exemple du prince Cantémir, tous les historiens font dater le rapide déclin de l'empire des Mahomet et des Soliman.

Cette révolution était particulièrement profitable à la Pologne. Le plus opiniâtre de ses ennemis et le plus terrible se trouvait abattu sans retour. Les Turks avaient perdu l'offensive. C'était à eux de trembler pour leurs frontières. De toutes leurs conquêtes sur la république, rien ne leur restait que cet inexpugnable rocher de Kamiéniéç, que la Pologne n'était pas en mesure de ressaisir par un siége long et dispendieux, mais que la paix ne pouvait manquer désormais de lui restituer.

En effet, la partie de l'Ukraine que le traité de Zurawno avait aliénée, était rentrée sous les lois de la couronne. Les Kosakes de ces cantons, reconnaissant l'autorité royale, avaient reçu de Jean victorieux un hetman. Ce chef, appelé Kuniçki, se réunit à Félix Potoçki, castellan de Krakowie, qui recueillit bientôt le bulawa d'hetman de campagne, laissé vacant par Sieniawski, et tous deux de concert massacrèrent par milliers les hordes qui, de Hongrie, cher-

chaient à regagner la Krimée ou à redescendre le Danube. Ces victoires redoublées méritèrent que Léopold allât solennellement en rendre grâce à Dieu. La nation tatare, débris de la domination de Tchengis-Kan, et poste avancé de l'islamisme dans le nord, après avoir été ainsi battue en ruine par les Polonais, se trouva pour jamais hors d'état de menacer sérieusement leur repos, et ce fut un des effets heureux des triomphes du roi Jean.

Les troupes de la république s'avancèrent dès lors (janvier 1684), sur les restes des hordes mutilées, le long des bords du Pruth et du Borysthène, au cœur des provinces ottomanes. Potoçki rétablit dans le principat de Moldavie (fév.) Petryczaïko, cet hospodar qui, sur le champ de bataille de Chocim, était passé sous les drapeaux de Sobieski. Son compétiteur, appelé jusqu'alors l'heureux Ducas, tomba dans les mains des Polonais, et vint à Javorow orner de ses malheurs (mars) les prospérités de Jean. Les boyards de Walaquie y arrivèrent à leur tour, apportant la foi et l'hommage de cette principauté. La république remontait ainsi à son rang entre les couronnes. Elle se relevait à la fois par le recouvrement de ses annexes et par l'abaissement de ses voisins. Personne alors n'aurait deviné que l'abaissement des Tatars ne tournerait qu'au profit de ces tzars presque ignorés encore, et celui des Turks qu'au profit de la maison d'Autriche.

Jamais, depuis les temps modernes, la Pologne n'avait été placée si haut dans l'opinion des hommes. Ce n'était plus cette république dédaignée naguère, et vouée par ses voisins au partage. Une auréole éclatante cachait, pour toute la vie du roi, aux regards de l'étranger les blessures profondes du dedans. Cette plaie fatale du servage, qui

paralysait le corps entier du peuple, cette autre plaie, non moins fatale, de la licence indomptable de l'ordre équestre, enfin le défaut absolu de commerce, d'administration, de concorde, suite de ces maladies invétérées de la Pologne, tout cela disparut derrière les trophées de Vienne. On crut à un robuste empire, parce qu'on avait vu un capitaine, des escadrons et des victoires.

Cette impression universelle était encore un résultat réel des travaux de Jean Sobieski. Pour les nations comme pour les simples hommes, l'estime est de la puissance : la Pologne s'agrandissait en quelque sorte et se fortifiait des respects du monde.

Dans la cour tranquille de la starostie de Javorow que Jean aimait en mémoire de ses aïeux, se pressaient les ambassadeurs chargés de lui porter les félicitations et les remercîments de l'Europe. C'étaient (avril) les princes de Courlande, Ferdinand et Alexandre-Bras-de-Fer pour le Brandebourg, pour l'Autriche un Wallenstein, un Morosini pour Venise, pour l'Espagne un Montecuculli, les noms les plus militaires et les plus grands de ce siècle. Le pape envoya au roi dans sa retraite l'épée bénite, et à Marie-Casimire la rose d'or. Le marquis de Béthune vint sans mission avouée représenter la France dans ce rendez-vous d'illustrations et d'hommages. Les nations et les rois briguaient à l'envi l'amitié de la Pologne.

Venise, qui songeait à tirer vengeance de vieilles injures depuis qu'elle avait vu la Porte écrasée, sollicita l'alliance des Polonais, après l'avoir naguère repoussée durement. Le traité fut conclu (15 av.). Cette autre république, qui tenait des princes à sa solde, arma à grand bruit, et fit commander

son infanterie par Alexandre de Parme, sa cavalerie par Ferdinand d'Este, son artillerie par le duc de la Mirandole; elle ne confiait les flottes, sa force et sa gloire, qu'à un de ses citoyens : ce fut le grand Morosini, le défenseur de Candie, qu'elle plaça comme généralissime, malgré sa vieillesse, à la tête d'une puissante expédition dirigée sur la Grèce.

La princesse Sophie, gouvernante des deux jeunes tzars et de l'empire, voulut associer la Moskowie à cette ligue qui semblait devoir renverser la puissance ottomane; elle espérait achever la destruction des Tatars, que les Polonais continuaient à exterminer en Ukraine. Jean exigea, au préalable, la restitution de Kiow et de Smolensk avant de traiter. Mais la politique tracée par Alexis à ses successeurs, qui ne l'ont pas oubliée, était d'avancer le plus possible sur l'Europe, de ne rétrograder jamais. Sophie refusa donc. Innocent XI, infatigable chef de l'alliance, intervint vainement. Ses tentatives échouèrent devant la résolution de Sophie, ou plutôt de son ministre, de son favori, l'habile Galitzin.

L'empereur espéra être plus heureux. Une ambassade solennelle (mai) alla gourmander durement les jeunes tzars, dans une harangue qui forme un monument littéraire et un monument diplomatique également curieux. Nous la transcrivons[1]. Il faut voir dans quel style la cour de Vienne dé-

1. *Oraison que le 28 may la grande deputation imperiale fit en langue latine aux grands-ducs de Moskowie par la bouche du baron de Blomberg.*

Sa Majesté Imperiale de Rome, nostre Seigneur tres clement, se diligente à vous donner des marques copieuses de la sincerité de son affection fraternelle, ne doutant pas qu'à l'imitation de leurs ancestres de glorieuse et louable memoire, Vos Majestez ne soient enclines à une amitié et affection reciproques. L'on a pour cet effet des temps propres devant soy, de sorte

clarait *peu beau* le retardement des Russes à s'ouvrir la mer Noire, et les suppliait de marcher sur Byzance, de

que les temps se peuvent conformer au temps. La Suede a fait une paix éternelle, et la Pologne une treve asseurée. Le pauvre estat de la Porte Ottomane, et de ses forces épuisées, donne à connoistre que ce sera bien-tost fait de lui. Apres la defaite qu'ils ont eüe de Vienne, l'on ne doit pas faire plus de compte de leur vigueur que de mouches, puis qu'une terreur panique a estouffé leurs esprits vitaux, et que la honteuse fuite a enflammé leur sang, par où il leur est né une maladie dont ils ne se releveront pas. Le nerf de leurs meilleures troupes a esté battu pres de Barcan, et ce qui a voulu prendre la fuite a esté englouty du Danube. Que leur reste t'il maintenant qu'une chair sans os, un corps sans corps, et une teste sans teste? L'un de leurs bras qui estoit composé de Morlaques, Croates et Albanais, et l'autre que composoient les Moldaves et Walaques, leur ont esté coupez par les Venitiens et ceux de Sarmatie. Il semble que la charge de l'empire ottoman, comme trop pesante à soy mesme, doive estouffer et perir là dessous, que son estomac surchargé et assouvy se soit enfin lassé, et qu'il veuille revomir ce qu'il a pris de trop, avec troublement de tout le corps.

C'est maintenant l'occasion la plus propre que l'on puisse jamais souhaiter, laquelle monstre au doigt par où se peut ouvrir le chemin au Pont-Euxin, puisqu'il n'y a aucun empeschement pour la mer Scyte, et qu'il n'y en a presque aucun pour la mer Noire. *La mer Rouge souhaite de vous recevoir à bras ouverts; toute la Grèce et l'Asie vous attendent;* et au lieu que dernierement il vous fut difficile de mettre le pied dans le Crim (la Crimée), vous pouvez maintenant le faire à vostre aise. Le temps de réduire sous vostre domination cet oiseau de proye, et ces meurtriers, est enfin venu, et les contraindre à adorer votre diademe. Combien de temps souffrirez-vous encore que les Tartares du Crim abusent de vostre patience? Mettez au loup un frein dans la gueule craignant que vous n'en soyez dévorez. Vostre ville de Czechrin est desja engloutie, Arosp ruiné, et ils taschent maintenant à penetrer jusque dans vos entrailles. Prenez donc, craignant que vous ne soyez pris; le Turk est troublé dans l'Orient aussi bien que dans l'Occident et ne sçait d'où procede l'esclat d'un si grand Dieu. Si le Ciel avoit voulu que son corps fust égal à la convoitise de son cœur, tout le monde ne pourroit l'assouvir ny le comprendre. Il se joüe des serments comme de dez, et ne garde ny paix ny treve, puis qu'incontinent apres la guerre de Hongrie il alla attaquer la Candie, mais non pas comme un potentat de bien et d'honneur. Aprés qu'il eut pris Candie, il donna dans là Podolie, et avant que cette querelle fust entierement appaisée, il vous prit une bonne partie de vos terres; enfin la treve n'estoit pas encore expirée lors qu'il a mis à feu et à sang l'Austriche avec le beau et gras pays de Hongrie. Le moment precieux est maintenant venu, pour fouler aux pieds ce faux dieu, et ruiner l'esclat

réduire sous leur domination la Grèce et l'Asie, *jusqu'à la mer Rouge, qui les attendait à bras ouverts!* Pierre, qui

de sa gloire. Ce clair du croissant est desja obscurcy par Leopold ; et par anagramme, *luna* (lune) vaut autant à dire que *ulna* (aune) laquelle estant demie, comme le croissant l'est aussi, peut-estre mesurée sans beaucoup de peine. La demie lune ne connoist point d'eclipse, mais aime mieux disparoistre tout à fait. Il faut que sa medieté se diminue, et que vostre clarté s'augmente de rechef. Si vous estendez une autre fois vostre aune valeureuse, vous ferez en sorte que le dragon ottoman soit réduit à la moitié de l'aune. La glace est maintenant rompue et le lion est donné en proye à l'aigle. Le cimeterre du sultan commence à s'émousser; croyez et tenez pour certain que le sultan d'aujourd'hui ressemble à une vieille femme qui ne sauroit suer, mais si fait bien pleurer. Que la Porte soit brisée par la force de vostre armée. Que vos armes ouvrent la Porte à de grands pays. Ce n'est pas sans une providence particuliere de la Tres-Sainte Trinité, que les deux freres Pierre et Jean ont esté establis regents, puis que comme nostre Sauveur choisit deux disciples de ces noms pour la felicité eternelle, et pour executer de grandes choses dans le monde, l'on peut esperer de mesme que les deux czars feront quelque chose d'extraordinaire et qu'ils se rendront fort grands. Il a sans doute destiné l'un à la priere et à l'administration de la justice et l'autre à la conduite des armées; l'un aux armes et l'autre à la robe; l'un à la sagesse et l'autre à la guerre : il a esté donné une ame unanime, mais non pas discordante, aux deux corps. Et qui oseroit maintenant s'opposer à deux tels princes! Le grand et puissant empereur romain leur souhaite bien de la grandeur; il souhaite que ce qui a esté possedé par vos ancestres soit pareillement possedé par vous autres. Il vous souhaite le ciel tousjours beau et serein, et non pas jamais nubileux ny humide. Il vous souhaite un siége affermy, et un throne sans troubles et sans espines, mais enrichy de conquestes de ses ennemis. Il vous souhaite à tous deux un diademe esclatant et un sceptre glorieux par ses triomphes; en un mot il vous souhaite heureux de toute part. Mais nous, suivant la coustume du grand Basile qui avoit accoustumé anciennement de conseiller les rois de la Grece, nous souhaitons que vostre cœur soit remply de sagesse, comme le Jordain inonde la terre du temps de la moisson et le Nil dans l'automne. Faites voir, devant l'arrière saison, vostre volonté, qui soit conforme à vostre pouvoir. Faites ouyr vos hautbois et vos tambours. Malheur à roy ou prince qui laisse refroidir le sang de sa premiere jeunesse, flestrir la fleur de son adolescence, et secher les fruits de son age viril. Afin que le regne de Christ soit accreu, il faut sacrifier le sang, la fleur, et les fruits. Vostre puissance est plus grande que vostre volonté. Si vostre vouloir alloit de pair avec vostre puissance, vous deviendriez semblables à la Divinité, puisque la puissance et la volonté de Dieu sont Dieu mesme. Si vous ne le faites pas, vous ne serez pas dieux,

écoutait ce langage, avait alors onze ans. La leçon ne fut pas perdue. Ses successeurs après lui n'ont pas demandé

mais vous serez encore plus petits que vous n'estes maintenant. Cela n'est pas beau : la volonté qui est plus grande que le pouvoir est plus louable que le pouvoir qui est plus grand que la volonté. Tous les princes de la chrestienté s'efforceront maintenant de rompre les cornes du croissant ottoman. Vous qui mesme vous vantez, voulez-vous estre les seuls qui soyez exclus honteusement de la communion des fidelles? Quel tiltre meriterez-vous, si vous n'estes pas du nombre des chrestiens militants? Vous ne serez pas traitez de sultans, comme un autre, mais plustost de satans, et à bon droit, quoy que vous proteztiez injustement à l'encontre. Lors qu'un chrestien n'aide pas l'autre contre l'ennemy hereditaire des chrestiens, il est luy mesme ennemy. Personne ne doit estre plus grand amy que les chrestiens entre eux, parceque qui ne se souvient pas de ses membres est un corps mort et insensible. Permettez-vous que vos membres qui se sont revestus de Christ soient oppressez sous le joug de la tyrannie? Combatez pour la croix de Jesus-Christ, marchez devant afin que ces impies soyent exterminez. Vengez la croix de Christ et allumez sa lumière. *Prenez Constantinople où vos patriarches doivent avoir le siege.* Il est honteux de recevoir la regle de la foy d'un infidelle qui a ruiné vos eglises, en établissant sur leurs mazures le siege de l'idolatrie. Qui peut et ne veut pas, negligeant ce à quoy il est obligé, commet un double peché. Si vous souhaitez d'estre aimez des chrestiens au culte et à la lumiere de qui vous participez, il faut que vous vous aimiez reciproquement. Il ne faut pas seulement porter le nom mais aussi les effets d'un chrestien. Vous donnerez une marque de charité, si vous ne doutez pas de demander, par où vous obteniez, ny de chercher, par où vous trouviez. Que si vous voulez chercher en fuyant vous ne trouverez jamais. Qu'un desir interne vous eguillone à vouloir recouvrer cela mesme que vous avez. Combatez et vous serez appelez grands czars, fares de toute la chrestienté, où on allume les feux de la nuit pour addresser les voyageurs. Combatez sur terre, afin que vous triomphiez au ciel. Agissez justement, afin qu'il ne vous soit pas fait de tort. Il faut que vous en usiez fraternellement avec vostre frere Leopold; car si vous l'abandonnez vous serez aussi abandonnez, et si vous ne l'aidez pas vous ne serez pas aidez non plus. Catilina, Verres, et Sylla ont pris place dans le sein de vostre empire, dont la poison ennemie doit estre jettée non pas sur vous mais sur le faux Mahomet. La mauvaise et impertinente douleur se répand encore dans le navire de vostre royaume, mais elle peut estre evacuée par une guerre contre les Turcs. Il faut se faire des amis afin de n'avoir pas à craindre les ennemis. Si vostre navire commence une fois à se rendre inhabile et à faire eau, où trouvera-t-on de la place à mettre à sec vos gens de guerre? Où sont les archers attachez ensemble, ou les nautoniers qui parlent la langue de Barbarie?

mieux que d'exaucer l'Autriche. L'Autriche seule a oublié ses sommations.

L'appui que Léopold cherchait en Moskowie, Louis XIV le chercha en Pologne. Il essaya de profiter des mécontentements de la cour de Zolkiew et des nouvelles liaisons de la reine avec le parti de France pour se réconcilier avec le cabinet de Warsowie, détacher Jean des Impériaux, et l'entraîner dans ses inimitiés contre la maison d'Autriche. Il venait de mettre le siége devant Luxembourg, et il jetait

Lorsque la mer est calme, il faut songer à l'ancre et à la voile, qui est tendue par dessus et par dessous la poupe du navire, et à la proüe. Pensez à un baston au dedans duquel il y ait un poignard. Qui se reveillera à vos cris si durant la tempeste que souffrent vos amis vous ne leur tendez pas la main? Pendez à la droite de vostre ceinture le poids de vos entreprises, afin que vous ne soyez pas surpris à la gauche. Prenez garde que la pointe de vostre esprit ne s'émousse par des discussions trop subtiles. Vous voyez bien, mais vous ne discernez point qui l'affaire touche. Vous estes bien douez d'entendement, mais vous vous laissez séduire par la fausseté. Vous souhaitez ce qui est aimable et cher; mais vous rendez le bien pour le mal. Vous considerez merveilleusement le bien, mais vous ne sçavez pas eviter le mal. Si vous ne voulez pas vous mettre en campagne, vous ne gaignerez rien. Vous craignez la cheute, et, si, vous suivez un abisme. Entrez dans l'alliance, prenez les armes, armez vous du bouclier et vous aurez la domination de la terre et de la mer; le triomphe est asseurement entre vos mains, veu que vous n'avez pas à faire avec des lions mais avec des gens epouvantez; vous verrez bien des sabres et epées, mais ils ne vous donneront pas d'empeschement. Vous aurez devant vous de grandes troupes, mais des hommes dont le cœur est au jeu et non pas au casque. Il y aura beaucoup de gens, mais ils consisteront en soldats nouveaux. Il y aura un gros peloton, mais la conduite luy manquera. Prenez maintenant l'occasion aux cheveux, qui vous eschapera si vous la négligez. Les Venitiens et Polonois sont prests à donner du secours, et sont egalement puissants, belliqueux et vaillants. Embarquez vous sur le vaisseau de l'empereur, dont les anges sont les pilotes, et Christ le patron et le port. Si vous négligez cette occasion et que vous nous laissiez partir sans rien effectuer, lors que nous vous prions d'observer vostre interest, vous perdrez vostre grand renom et vostre fortune. Nous vous prions très humblement de nous expedier au plustost et comme nous le souhaitons, afin que nous puissions nous resjouir et dire avec allegresse : vivez longtemps et portez vous bien!

treize mille bombes sur Gênes la superbe, en punition de ce qu'on parlait mal de lui tout haut dans cette république, et de ce qu'on y montrait de l'inclination pour l'Espagne. Le prince d'Orange, de son côté, redoubla d'efforts pour (juin) armer les états généraux contre la France. Les états généraux voulurent d'abord entraîner Charles II, le médiateur et le garant de la paix de Nimègue. Ce prince était important par ses royaumes, comme la Pologne l'était plus que jamais par son roi. Mais ébranler Charles Stuart fut heureusement impossible; il avait autre chose à faire que de maintenir en Europe les traités placés sous sa garde. Sydney venait de périr. C'étaient maintenant lord Grey, le comte d'Essex, l'infâme Titus Oates, le duc de Monmouth, une légion de gentilshommes qui étaient accusés de haute trahison. Charles justifia son inaction aux yeux de la Hollande, comme à ceux de l'Angleterre, en montrant les complots, la guerre civile, les échafauds. Il expliquait ses fautes par ses fautes.

Louis XIV, à son tour, n'eut pas plus de succès auprès du roi de Pologne, que Guillaume auprès du roi d'Angleterre; mais ce fut par d'autres raisons. Jean était engagé par sa parole dans la guerre d'Orient. C'en fut assez pour qu'il restât sourd à toutes les propositions du cabinet de Versailles. Dès lors on se résigna des deux parts à déposer tout espoir de guerre. Luxembourg pris, Louis offrit de traiter; il craignait que l'Empereur ne fît sa paix avec la Porte, que la nation anglaise ne réussît à maîtriser son roi, que la Pologne ne pût à aucun prix être détachée de l'alliance impériale. Il restitua Courtray et Dixmude (juillet), et conclut avec les deux branches de la maison d'Autriche, à défaut d'arrangements définitifs, la trêve de Ra-

tisbonne qui devait durer vingt ans, qui eut peine à durer vingt mois. C'était la seconde fois qu'après avoir alimenté l'insurrection de Tékéli, Louis XIV, puissant et libre, abandonnait les Hongrois à leur sort.

La faute était grande. Jean eut le tort de l'imiter, en n'intervenant pas d'une façon plus directe et plus haute dans les affaires de ce royaume. Telle est à nos yeux l'unique erreur qui puisse être imputée à ce prince au milieu de conjonctures si difficiles ; et celle-là, l'histoire, écho fidèle des plus folles accusations de ses concitoyens, n'a pas plus qu'eux pensé à la lui reprocher. S'il avait mis la continuation de ses hostilités contre la Porte ottomane au prix de concessions décisives en faveur de la Hongrie; s'il avait déclaré, en désespoir de cause, que ce vieux royaume était placé sous la protection de la même épée qui venait de le reconquérir à la chrétienté, nul doute que l'Europe n'eût compté une nation, et la Pologne une alliée, un rempart de plus. Jean aurait ainsi satisfait un double intérêt, celui d'affaiblir la Porte de tout un royaume, et de ne pas en fortifier cette maison impériale déjà chargée de couronnes. Mais, d'un côté, la conscience timorée de Jean lui exagéra ses devoirs d'allié de l'Empire; de l'autre, son génie ne discerna point assez nettement les intérêts à venir du citoyen et du roi de Pologne. Il ne vit pas que la maison d'Autriche, en rendant à la fois tous ses trônes héréditaires et absolus, allait être une voisine aussi dangereuse que la Porte l'avait été jusqu'alors.

C'est là notre destin à tous, que nous n'ayons de sollicitudes que pour les dangers déjà ressentis. Bien courte a été de tout temps la prévoyance des plus grands hommes. Personne, en Europe, n'aurait dit alors que les héritiers de

Léopold dépouilleraient dans un avenir prochain les successeurs de Jean Sobieski. Sobieski avait été nourri dans une seule haine, dans un seul effroi : c'étaient les Turks. Par religion autant que par loyauté, il était esclave des traités qui l'enchaînaient au Saint-Empire. Nous verrons toutes les infidélités du cabinet de Vienne impuissantes à l'ébranler; jamais il ne se serait enhardi jusqu'à introduire des conditions nouvelles dans les engagements qu'il avait souscrits au pied de la croix. Quelle plus grande excuse pour l'erreur reprochée ici à sa politique, que de voir le roi de France tomber dans le même aveuglement, sans avoir les mêmes liens! Louis, qui passa sa vie à tout faire pour abaisser la grandeur de la maison d'Autriche, Louis, qui prodigua tant de fois la guerre par ambition, par faste ou par passion, Louis, qui provoqua les Hongrois pendant vingt ans à l'insurrection et à la guerre, Louis épargna le coup de canon qui les aurait sauvés. A quoi sert d'être un grand politique et un puissant monarque pour commettre de telles fautes (juillet)?

Jean fut loin de pousser l'insouciance des intérêts de la Hongrie aussi loin que le cabinet de Versailles. Pour lui complaire, le conseil de Vienne avait publié, au commencement de l'année, une grande et complète amnistie. La restitution des biens et des temples confisqués y était comprise, mais non la restauration des anciennes libertés. Tékéli n'était point reconnu pour prince indépendant et tributaire. L'intraitable comte, irrité, attaqua Polonais et Allemands avec furie, et comme une foule de seigneurs avaient accepté l'amnistie impériale, entre autres le comte d'Humanaï, les Baragotzi, François Clébai, Étienne Maskaï, les noms les plus illustres de Hongrie, il les poursui-

vit, en saisit plusieurs, et, imitant les procédés de Léopold, il fit tomber leurs têtes sur les échafauds.

Jean restait mécontent des concessions incomplètes du conseil aulique ; sans se croire le droit de rompre ses liens, il résolut de retirer à l'Empire l'appui de sa présence. Il refusa pour le prince Jacques la Toison-d'Or, rappela ses troupes de Hongrie, les porta sur le Dniester (août), et laissant les impériaux mettre le siége devant Bude sous la conduite de Charles de Lorraine, tandis que Morosini enlevait, à l'entrée du golfe d'Ambracie, l'île de Leucade et sa forteresse de Sainte-Maure, il partit de Javorow pour menacer d'un troisième côté la puissance ottomane.

Les Turks avaient porté cent mille hommes sur les frontières de la république ; le plus expérimenté de leurs capitaines, Aineji-Soliman-Pacha, qui devint peu après grand-vizir, fut préposé à la tâche d'arrêter le roi de Pologne. La nation tatare se trouva en même temps tenue en échec tout entière. Jean secourut ainsi les impériaux par la terreur de son nom. Ce fut une diversion puissante dont les alliés ne surent pas profiter. Dieu voulait qu'ils sentissent son absence.

En effet, le vide qu'il avait laissé à leur tête fut rempli par des revers (septembre). Les Vénitiens se bornèrent en quelque sorte à jeter l'ancre sur le continent de la Grèce, aux rivages d'Actium : les chevaliers de Malte, des langues de Provence, d'Auvergne et de France, qui faisaient partie de l'expédition de Morosini, conquirent Prévésa (28 sept.) ; un cri d'indépendance, parti des monts de l'Acarnanie à l'aspect des enseignes chrétiennes, courut d'écho en écho réveiller l'ardeur guerrière des Maïnotes sur les ruines de Lacédémone. Mais, malgré l'épuisement des Turks, obligés à faire face aux Vénitiens comme à la Pologne, malgré l'en-

trée en ligne des troupes campées sur le Rhin avant la trêve de Ratisbonne, l'armée impériale ne sut pas reprendre un pouce de terre sur le divan. Après quatre mois de tranchée ouverte, et la perte de plus de 25 000 hommes, elle allait être contrainte de lever le siége de Bude et de se retirer sous le canon de Strigonie. L'Europe s'aperçut que les troupes de l'empire étaient veuves de leur glorieux chef. Le renom du roi de Pologne et de sa vaillante armée s'agrandit des échecs de cette seconde campagne, autant que des succès de la première.

Jean, cependant, venait d'emporter Iaslowicz, la seconde capitale de la Podolie, le dernier poste des Turks dans ces contrées, si on en excepte Kamiéniéç; tel était le prestige dont il marchait maintenant environné, que la chute de cette place subalterne fit grand bruit en Europe. Il éleva, en vue de Kamiéniéç, une forteresse menaçante pour en contenir la garnison. Un jour (oct.), il s'avança, à travers une pluie de boulets, jusque sur les glacis de cette place imprenable, de manière à voir ce qui se passait dans les rues, consolé par cette prouesse de jeune homme de ne pouvoir tenter davantage; ensuite il promena ses drapeaux le long du Dniester. On raconte qu'un chef tatar qui l'avait connu, se trouvant en face de lui le long du Dniester, demande la permission de le visiter. Jean le permet et lui fait même offrir des otages. « Je n'en ai pas besoin, répond le musulman; sa parole est un sauf-conduit. » Ce barbare trouva le chef de la Pologne au milieu de la cour la plus illustre et la plus magnifique qui eût encore brillé sous les cieux du Nord. Tous les représentants de l'Europe, les princes de Courlande, le jeune Montecuculli, Wallenstein, Angelo Morosini, Béthune, s'étaient pressés autour de son char de

victoire. La reine, fière de cette auréole, avait voulu être de la partie avec les princes ses fils, et c'est peut-être ce qui allait faire échouer la campagne.

Soliman-Pacha, résolu à éviter le destin de ses prédécesseurs, avait pris le parti de renoncer à la prétention de vaincre; c'était à ses yeux l'unique manière de ravir au roi la victoire : il refusait partout le combat. Une fois, Jean vit jour à livrer bataille. Iablonowski blâma son dessein, probablement par ordre de la reine : il demanda la réunion d'un conseil de guerre, et opposa enfin son autorité de grand-hetman au vœu du roi. Le roi, désolé, ne songea plus qu'à reprendre le chemin de son vieux manoir de Zolkiew (novembre), impatient d'y cacher sa vie et sa gloire. L'étranger avait, pour sa personne, plus de respect que les nationaux. Beaucoup se pressaient toujours sous sa tente. Cette année même, des essaims de gentilshommes français, oisifs depuis la diète de Ratisbonne, étaient venus grossir, par cet attrait de gloire qui est le propre de la nation, la foule de noblesse française que le roi de Pologne comptait toujours sous ses drapeaux. D'illustres seigneurs ne craignaient pas de s'éloigner de Versailles, pour aller, disaient-ils, apprendre l'art de la guerre à cette grande école, quoiqu'ils eussent Louis XIV pour maître. On vit successivement briller, parmi ces volontaires, un Gramont, le marquis de Colbert, le marquis de Souvré, fils de Louvois. Des Bourbons même, l'année suivante (1685), les jeunes Conti, s'évadèrent encore une fois de Versailles, avec le chevalier d'Angoulême, le prince de Commercy, le prince de Turenne, le comte de Soissons et une foule d'officiers que Louis cassa. Ils se proposaient d'employer près du roi de Pologne leur vaillance désœuvrée. Chemin faisant, l'électeur de Bavière

leur apprit que le roi Jean ne commanderait pas ses armées en personne, dans la campagne prochaine, et il les entraîna en Hongrie avec lui.

Jean ne trouvait pas le bonheur dans tout cet éclat de son nom et de sa fortune; sa patrie n'y trouva point la puissance. Il voulait qu'elle profitât du répit que lui donnait le ciel pour assurer ses destinées : les coutumes antiques, les préjugés, les institutions ne le permirent pas.

Les Polonais avaient déjà oublié leurs premiers transports. Les factions, un moment calmées, ne tardèrent pas à reprendre les complots déconcertés l'année précédente par la fermeté du roi, suspendus par la guerre et par la victoire; ces complots n'étaient point la faute des hommes, ils tenaient au fond même des lois. Une royauté, devenue viagère, tentait toutes les ambitions; des charges, des commandements, des ministères, devenus inamovibles, assuraient l'impunité à toutes les entreprises. Déplorable régime, où les grands dignitaires n'ayant rien à redouter de la disgrâce, rien à espérer de la faveur, pouvaient cependant tout attendre du sort; où les serviteurs les plus éminents du trône ne considéraient dans le trône, tour à tour, qu'un but et qu'un obstacle; où le dépositaire nominal et viager de l'autorité royale devait promptement être pour eux un ennemi commun; où les rois sans valeur étaient jaloux de leurs sujets renommés; où les sujets, sous un grand prince, osaient être jaloux de leur roi!

Jean vit avec une douleur profonde ses amis, ses parents même, céder à l'entraînement de leur position, et se tourner par degrés contre lui. La faction de France se grossit de tous les mécontents à titres divers; ceux qui d'abord avaient gardé des mesures, furent emportés par

cette inévitable pente des partis aux dernières violences. Les Sapiéha ne se souvenaient plus de ce que le roi avait fait pour leur grandeur. Son règne pesait surtout à celui d'entre eux qui, successeur de Michel Paç, n'apercevait plus devant soi qu'un échelon à franchir. Grand-hetman de la Litvanie, l'ambitieux Casimir rêvait une couronne; si le royaume devait lui échapper, il ne méditait rien moins que de rendre au duché sa vieille indépendance pour mettre le patrimoine des Jagellons dans sa famille. Au temps des monarques débiles, les chefs des deux armées de la république tourmentaient l'État de leurs implacables rivalités; à présent que les hetmans voyaient un citoyen plus grand qu'eux sur le trône, ils compromettaient la république par leur concorde factieuse.

Également effacés par la gloire de leur roi, également impatients de se créer des titres à une promotion de plus, Iablonowski et Sapiéha se laissèrent entraîner à mettre en commun leurs ressentiments. Le premier de leurs griefs était de ne paraître dans les armées que pour voir ce roi toujours à cheval recueillir seul l'honneur de succès, achetés, disaient-ils, au prix de leurs veilles et de leur sang. Peut-être le palatin de Russie avait-il commencé par regarder d'un œil mécontent, à son propre insu, l'obstination que mettait Sobieski à gagner, trente ou quarante ans de suite, des batailles. Maintenant, il était le chef avoué de tous ceux que l'aversion de l'Autriche, un engagement avec la France, l'inquiétude d'esprit, la passion, la conscience même, soulevaient contre la politique de leur roi. La conscience, disons-nous! car tant que le roi avait cédé aux inspirations de Louis XIV, tout le monde était de très-bonne foi du parti de l'Autriche. D'aussi bonne foi, la foule était aujour-

d'hui du parti de la France. Le mot d'ordre de cette faction était Kamiéniéç. Pourquoi, disaient-ils, n'avoir pas repris sur l'infidèle la capitale de la Podolie, l'unique boulevard de la république, plutôt que de voler au secours de capitales étrangères? A quoi bon dépenser le sang, l'or, le temps des Polonais dans des expéditions inutiles pour la patrie? Quel profit l'État retirerait-il de ces triomphes? Un seul intérêt avait été servi, celui de la renommée de Jean III. N'était-il pas manifeste qu'il avait tout immolé, qu'il immolait tout encore à des espérances où son pays n'avait point de part, à des projets d'établissement de famille, qui ne serviraient qu'à mettre en péril, par une alliance plus étroite avec la maison d'Autriche, les libertés de la patrie? Les amis des grands-hetmans avaient soin d'ajouter que si Leurs Dominations Illustrissimes rentraient en possession d'un droit de leur charge, fort témérairement usurpé par la couronne, celui de commander les armées, on aurait des campagnes conduites dans l'intérêt de tous : dès lors, Kamiéniéç pourrait être reconquis. A ce nom, la foule docile criait : Kamiéniéç! Kamiéniéç!

La diète devait cette fois siéger en Litvanie, d'après la constitution décrétée sous le roi Michel. Ce fut à Warsowie que le roi la convoqua. La proximité du théâtre de la guerre, l'approche des hostilités, la nécessité de promptes solutions, la convenance de ménager le temps et la fortune de la noblesse dans de telles conjonctures, motivèrent ce changement. A tort ou à raison (février), la Litvanie supposa au roi des arrière-pensées, et ce furent entre le royaume et le Grand-Duché de nouveaux, d'effroyables discords.

La diète devait s'ouvrir le 16 février, le jour où Charles Stuart terminait son règne frivole et cruel, où ce funeste

héritage échut à Jacques II, prince digne, par son noble cœur, d'une moins triste scène et d'une meilleure destinée. La Litvanie manqua tout entière au rendez-vous. Elle s'était assemblée à Grodno, opposant ses comices à ceux de la couronne. Il fallut d'interminables négociations pour pacifier ces débuts. La reine s'y employa de toute sa puissance (mars), et son esprit fertile en ressources, son charme inexprimable, son empire sur Iablonowski, et celui de Iablonowski sur les Sapiéha empêchèrent de se prolonger la scission qui menaçait de séparer sans retour le Grand-Duché de la Pologne. En consentant à se rendre sur la Wistule, les Litvaniens, pour conserver le droit de leur pays, stipulèrent que l'assemblée prendrait le titre de diète de Grodno, et que le maréchal serait choisi parmi eux. Ces résistances vaincues (avril), la succession du grand chancelier Christophe Paç, mort récemment, suscita de nouveaux orages : ce seigneur devait être funeste à Jean jusque dans le tombeau. Le roi avait donné les sceaux à Michel Oginski, personnage de haute naissance, et peu après gendre du grand-chancelier de la couronne, Wielopolski, le beau-frère de la reine. On contestait la légalité de cette nomination, parce qu'elle n'avait pas été faite en présence de la diète. Un autre Paç, irrité de n'avoir recueilli la succession d'aucun des membres de sa famille, remplit l'assemblée de ses fureurs. C'était lui qui, trente-cinq ans auparavant, avait fait à Sobieski, jeune alors, dans un combat singulier, la blessure qui le retint loin du champ de bataille où son frère Marc alla seul mourir pour la patrie. Cet homme osa, en pleine diète, envoyer jusqu'au trône de telles injures, que le roi porta la main à son cimeterre, et le Litvanien répondit au défi royal, en se promettant de lui faire voir de nou-

veau la pesanteur de son bras. Les choses ne se passaient pas autrement chez les Slaves, dans l'état sauvage. La Pologne était la seule république au monde où le premier magistrat pût rencontrer de tels outrages, la seule monarchie où le roi pût entendre de telles menaces ; et ce roi était celui que tant de princes souverains suivaient naguère au combat avec obéissance, celui qui, sujet et roi, avait sauvé dix fois sa patrie du joug de l'étranger !

On ne peut dire si de telles scènes sont plus remarquables comme restes d'une origine barbare, ou comme présages de catastrophes prochaines. Ces déchirements ne permettaient de rien accomplir d'utile à la république, et ne laissaient que trop peu de place à l'espérance.

Jean crut désarmer le chef des opposants en annonçant que sa santé délabrée lui défendait de commander l'armée en personne. Mais ses efforts pour hâter le vote des impôts et celui des contingents ne furent pas plus heureux. On accusa toujours son égoïste fidélité à l'alliance de Léopold, alors même que Léopold (avril) donnait au jeune électeur de Bavière la main de l'archiduchesse Marie-Antoinette, promise depuis longtemps au prince Jacques ; dans le même temps, ces hommes qui voulaient que la Pologne, pour la première fois peut-être depuis son origine, se hasardât à tenter le siége d'une place puissante, mirent en délibération, par jalousie, par dédain nobiliaire, la suppression de l'infanterie dans leurs armées ! Un seul point put être résolu. Il s'agissait de Tékéli, qui sollicitait, par l'entremise du saint-siége, la médiation des Polonais, n'attendant, disait-il, que la restauration des droits héréditaires de ses concitoyens pour se séparer des infidèles. Les comices repoussèrent l'illustre suppliant : c'était oublier qu'il est des

rapports de situation et de destinée, des sympathies nécessaires au-dessus desquelles les peuples ne s'élèvent jamais sans danger. Une assemblée où domine l'esprit de la France ne remarque pas que la Hongrie, une fois abattue, la maison d'Autriche va être également redoutable à toutes les nations libres d'alentour, et par ses armes et par ses maximes! C'est le seul point où les Polonais, irrités des agressions de Tékéli, s'entendent avec le roi. C'était jouer de malheur.

La diète se sépare enfin (31 mai); Iablonowski court se mettre à la tête des troupes de la république. Tandis que les peuples d'Occident emploient leur repos suivant leur génie (juin), la cour de Portugal en célébrant des auto-da-fé, celle de Madrid des courses de taureaux, celle de France des carrousels où assiste une magnifique ambassade des deux tzars[1], celle d'Angleterre d'autres spectacles que défrayent la rébellion du comte d'Argyle et le procès de lord Danby, celle de Rome des *chapelles* tenues pour appeler, par des prières et des fêtes, les bénédictions du ciel sur les armes chrétiennes, les Vénitiens, les impériaux, les Polonais, vont assaillir en même temps la Turquie sur tous ses confins, depuis les eaux du Péloponèse jusques au cours du Dniester.... Comme dans l'Iliade, toute la gloire sera pour le héros resté dans sa tente.

Cette fois encore, les Vénitiens furent les plus heureux d'entre les alliés. L'armée de Morosini, où se rencontrèrent

1. Cette ambassade, que Voltaire place en 1687, est celle dont il dit que c'était la première qui fût venue de Moskowie en France, « où, ajoute-t-il, on n'avait eu encore aucune correspondance avec ce pays, et où on ne le connaissait pas. » Nous avons vu, pendant toute la durée du règne, beaucoup trop oublié, d'Alexis, des ambassades fréquentes de ce prince près la cour de Saint-Germain et de Versailles.

le prince Maximilien de Brunswick, Philippe de Savoie, le brave commandeur de Latour-Maubourg, de l'*auberge* d'Auvergne, et 400 chevaliers de la *religion* qui avaient défendu Candie sous ses ordres; cette armée, rendez-vous de ce que l'Italie, l'Allemagne et la France avaient de plus brave, apparut sur les rivages de la Grèce. Morosini venait disputer cette noble terre aux barbares; il débarqua dans ces mêmes eaux de Sapienza, où, un siècle et demi après, les enseignes françaises devaient revenir prendre terre pour ressusciter enfin la nation grecque.

La croix fut arborée sur les murs de Calamata (24 juin); un assaut sanglant livra ceux de Coron au lion de Saint-Marc. La conquête d'Éperiès, d'Essek, de Newhausel, fut tout ce que les impériaux tentèrent. Ils s'estimèrent heureux d'empêcher Strigonie de retomber au pouvoir des Ottomans (16 juillet). Charles de Lorraine, cette année encore, s'arrêta au pied de Bude (août). La campagne n'avait servi qu'à faire briller, au milieu de la paix dont jouissait la France, l'ardent courage de ses plus nobles fils. Conti, La Roche-sur-Yon, un jeune Turenne, Commercy, Vaudemont, prodiguèrent leur bravoure et leur sang dans toutes les rencontres. Les impériaux les virent toujours devant eux. La chrétienté comptait partout, à son avant-garde, des gentilshommes ou des princes de France.

Iablonowski n'ouvrit la campagne (septembre) que lorsque Charles de Lorraine venait de la fermer. Ses universaux avaient en vain appelé l'ordre équestre aux armes. Malgré les efforts des factions, la voix du roi était la seule qui pût être entendue. Les grands-hetmans n'eurent pas 15 000 hommes à conduire aux ennemis.

Loin de reprendre Kamiéniéç, dont ils avaient fait tant

de bruit, ils ne pensèrent pas à tenter le siége; ils ne purent même point empêcher les Turks de ravitailler la place par une marche hardie; comme ils voulaient marquer du moins leur commandement par quelques coups éclatants (octobre), ils allèrent en Moldavie se faire envelopper et battre par les Turks, les Walaques et les Tatars.

C'était à Boyani. Les cruautés effroyables de Petryczaïko et de ses Moldaves en Bessarabie avaient soulevé la population entière contre lui. Aineji-Soliman-Pacha n'eut pas de peine à resserrer les liens des principautés avec le divan. Il institua hospodar de Moldavie Constantin Cantémir, prince chrétien du sang de Tamerlan. La Walaquie obéissait à Sirvan Cantacuzène, génie plus ambitieux que hardi, qui se souvenait d'être issu des empereurs de Byzance, s'indignait de sa sujétion, et rêvait des destins meilleurs. Cantémir, qui avait autrefois servi en Pologne, était près de penser comme Cantacuzène. Mais tous deux suivaient Soliman-Pacha par souci des nombreux otages qu'eux ou leur noblesse avaient à Constantinople, et par effroi de la faiblesse de l'armée polonaise. Un malentendu apparemment fit qu'après des négociations secrètes et des relations amies avec Cantémir, ce furent ses troupes sans défiance que Iablonowski attaqua. Les Moldaves et les Walaques, indignés, se défendirent avec furie. Sélim-Gieray, rétabli à la tête des Tatars, et Soliman-Pacha, survinrent. L'habileté du grand-hetman, les efforts de Kontski, la bravoure des princes de Courlande, celle du comte de Maligny et des autres volontaires français, les coups d'éclat de Souvré, ne purent rien contre les difficultés de la position et du nombre. Les Polonais furent écrasés. Derrière eux s'étendait, les séparant de la patrie, l'immense et inculte forêt de la

Bukowine. Les Turks ne voyaient dans leurs débris qu'une proie dont s'amusait l'orgueil musulman. Iablonowski sut se frayer un passage sur le corps d'ennemis renversés, au travers des bois abattus. Cette retraite fut une réparation de ses fautes, sinon pour le profit, au moins pour la gloire.

Au premier bruit de ses dangers, le roi souffrant avait soulevé le poids de la maladie pour rassembler la noblesse de son voisinage, et courir ainsi au-devant de son lieutenant. Il apprit en chemin que l'armée était vivante et libre. Mais elle avait perdu l'artillerie, les bagages, les chevaux, un tiers des hommes, et, ce qui est plus que tout, l'offensive.

La faction de Iablonowski était déconcertée. Ses partisans s'avisèrent de rejeter sur le roi ses revers; le roi, disaient-ils, avait annoncé des renforts toujours attendus en vain, et ne s'était ébranlé dans sa retraite paisible, pour aller au secours du grand-hetman, qu'aux dernières extrémités; en un mot, il nourrissait une secrète jalousie des talents de cet illustre officier et de sa renommée croissante. Soit pour autoriser ces bruits, soit par honte du mauvais résultat des menées auxquelles il avait donné les mains, Iablonowski ne se présenta point à Zolkiew. Le roi se rappelait que c'était lui dont le suffrage lui avait ouvert les chemins du trône; il lui écrivit la lettre suivante :

« Les nombreuses obligations que je vous ai, monsieur le grand-hetman, et l'affection qui me lie à vous, me font apercevoir votre longue absence, et remarquer avec douleur l'indifférence que vous me témoignez. Que je l'aie méritée ou non, venez promptement dissiper le nuage qui a couvert notre intime amitié, et croyez que votre présence sera plus efficace pour mon prompt rétablissement, que tout l'art des médecins dont je suis entouré. »

Cette lettre peint Sobieski. La bonne grâce et la grandeur indulgente qui y respirent, font voir s'il savait oublier les injures. Toutefois, il n'étendait plus jusqu'à la cour de Vienne cette disposition magnanime : elle l'avait blessé dans tous ses sentiments de roi et de père. Envers ce prince d'extraction commune, on ne se croyait point tenu à des égards ; l'ingratitude alla si loin que, pendant deux ans, on lui disputa les canons d'origine polonaise qu'il avait repris dans le camp du grand-vizir [1]. La reine était si exaspérée, qu'elle se rapprochait de Louis XIV. En même temps qu'elle travaillait à rompre les nœuds qui attachaient la politique de Jean à la guerre d'Orient, elle s'occupait de le réconcilier avec la France. Il n'y répugnait pas. C'était même à ses yeux un moyen de désarmer l'opposition qui se tenait à la solde de Louis XIV. Son beau-frère, le chancelier Wielopolski, alla en ambassade solennelle proposer à Louis l'oubli du passé. Ce seigneur, dans son discours d'apparat, étonna l'orgueil du grand roi par un long parallèle entre les *deux soleils égaux* qui éclairaient alors le monde, l'un levé sur l'Occident, l'autre qui brillait dans le Nord. Cependant, le renouvellement officiel des anciens rapports entre les deux cours fit une sensation profonde en Europe. On savait que les conseils de la vindicative Marie-Casimire luttaient près de Jean contre les scrupules de sa conscience et la lettre de ses engagements. L'Empereur et les Vénitiens, tous les ennemis de la Porte et de la France prirent l'alarme.

Une grande trame s'ourdissait alors ; la Pologne y devait

1. L'Empereur lui écrivit : *Vestris spoliis non invidimus*. — *Non spoliator veni*, répondit-il, *sed liberator*.

tenir une place considérable. Les bases de la ligue d'Augsbourg venaient d'être posées.

Louis XIV et le roi Jacques appartenaient tout entiers aux préoccupations de leur conscience. Celui-ci, au milieu des rébellions et des échafauds, marchait avec assurance à son but, l'affranchissement périlleux, et, disait-on, le triomphe de la foi de ses pères : il voulait demander au parlement, en faveur de l'Église catholique, sous le nom de liberté, sa place au soleil en attendant l'empire. Louis détournait ses regards des affaires générales du monde, pour s'occuper de deux intérêts, alors plus hauts dans sa pensée : la révocation définitive de l'Édit de Nantes, et son mariage avec Mme de Maintenon. Le mariage fut ajourné de quelques mois; mais le chancelier Le Tellier eut la joie de sceller l'édit destructeur, et, huit jours après, il expira. Les cultes protestants étaient décidément abolis sous peine de mort; les temples devaient être démolis, les ministres bannis, les pères et mères dépossédés de leurs enfants; l'émigration était punie de la confiscation; il fallait que les réformés n'eussent que des domestiques catholiques, sous peine des galères pour les hommes, du fouet et de la marque pour les femmes; en un mot, 1 200 000 Français se virent condamnés à l'alternative de l'abjuration ou de l'exil. Ce fut l'exil qu'ils choisirent, et la France perdit 1 200 000 des plus industrieux de ses citoyens, sans reconquérir l'unité : ce bienfait et cette force de l'unité, dont l'espérance égarait la sagesse du grand roi et entraînait son orgueil, mais que de tels moyens ne pouvaient pas nous rendre : car le bien ne sort pas de torts ni de maux si grands, et celui-là, dans les desseins de Dieu, semble ne devoir plus être le partage des nations.

Le prince d'Orange avait l'œil sur Louis XIV et sur Jac-

ques II. Comme tous les princes protestants et plus qu'aucun d'eux, il tendait les bras aux Français expatriés ; et tout en s'enrichissant des pertes de la France, il comptait ravir encore davantage au roi d'Angleterre.

La haine qu'il nourrissait contre Louis XIV, et que le coup de main tenté par M. de Grignan sur la principauté d'Orange à l'ombre de la paix de Nimègue, avait exaspérée, ne trouvait que trop de sympathie en Europe. Louis avait pour ennemis tous ceux qui étaient jaloux de sa grandeur, comme le roi d'Espagne et l'empereur; tous ceux que les conquêtes judiciaires des chambres de Metz ou de Brisach, l'enlèvement de Strasbourg, l'occupation de Casal avaient soulevés, tels que le roi de Suède, les états généraux de Hollande, l'électeur Palatin, le duc de Neubourg, la maison de Savoie; tous ceux enfin qui ne lui pardonnaient pas ses ententes avec l'infidèle, maintenues au péril du repos, de l'indépendance, de la foi de l'Allemagne et de l'Italie, c'est-à-dire l'électeur de Saxe, celui de Bavière, plus que tout Innocent XI. De là naissait une coalition, fondée sur les exigences du protestantisme en Angleterre comme sur ses misères parmi nous, et elle se trouvait avoir pour principaux appuis la maison d'Autriche et le saint-siége! C'était afin d'entraîner l'électeur de Bavière, qui hésitait encore, que Léopold lui avait donné l'archiduchesse promise au roi de Pologne pour son fils. A la foule des princes entrés dans la coalition, il faut joindre l'inquiet et changeant Frédéric-Guillaume. C'était l'Europe même. Ce fut ce qu'on appela la ligue d'Augsbourg.

Ainsi, cette politique, si ambitieuse et si superbe, qui a trop imposé aux historiens par sa hauteur, allait aboutir à un soulèvement de la chrétienté entière, à une guerre achar-

née sous le poids de laquelle la France, à la longue, ne pouvait manquer de fléchir.

Chose singulière ! le traité de coalition contre la France alla jusques à comprendre, dans sa prévoyance minutieuse, le détail des forces que chaque puissance devait fournir ; et avec toutes les ressources de son gouvernement sans contrepoids, avec toutes les pratiques de sa police sans entraves, Louis XIV ignora tout !

Cependant, la ligue reconnut qu'avant d'agir, il lui fallait deux points d'appui, l'Angleterre et la Pologne :

L'Angleterre, pour qu'avec son secours les flottes de l'Espagne et de la Hollande pussent affronter le pavillon blanc sur les mers, et que, la guerre menaçant à la fois tous nos établissements et tous nos rivages, la monarchie française se vît assiégée par tous ses confins ;

La Pologne, pour que la Hongrie pût être domptée par l'Autriche, la Porte ottomane réduite à recevoir la paix, les derrières de l'Allemagne assurés contre toute diversion.

Le prince d'Orange se chargea de l'Angleterre. Depuis l'avénement d'un prince constant et résolu comme Jacques II, il ne voyait plus jour à entraîner l'empire britannique autrement que par une révolution ; dans le but d'affaiblir Louis XIV, l'Europe se mit à conspirer la chute des Stuarts. Déjà Guillaume avait aidé le duc de Monmouth à tenter ces grandes chances. Le malheureux fils de Charles II avait rencontré sur le sol britannique, au lieu de la victoire et de la royauté, la mort des traîtres. Dès lors, le prince d'Orange ne s'appliqua plus qu'à détourner vers soi les vœux de l'Angleterre protestante et la couronne de son beau-père. Les alliés ne voulaient commencer la lutte que quand la Grande-Bretagne serait passée dans leur camp : ils atten-

dirent en silence. C'était un secret qui embrassait l'Europe, et il fut gardé!

De son côté, Léopold n'entendait pas avoir en même temps à soutenir le poids d'une double guerre. Il lui fallait avant tout en finir avec les mécontents de Hongrie. Mais la Porte se refusait à les abandonner; elle ne pouvait se résoudre à souscrire pour la première fois une paix inglorieuse; elle demandait la restitution de son territoire perdu, ou du moins l'indépendance de la nation hongroise et de son chef. Léopold sentit qu'il ne pouvait arriver à pacifier ses frontières de ce côté, qu'en frappant sur la Turquie des coups éclatants et décisifs. Pour cela, il fallait que le roi Jean descendît de nouveau dans la lice. Le voudrait-il?

Pour l'entraîner, il ne s'agissait de rien moins que de réparer les ravages de deux ans d'ingratitude, de détruire le crédit renaissant du marquis de Béthune, de combattre l'ascendant de la reine, de renverser ses conseils impérieux et passionnés. Peu de chances de succès paraissaient s'offrir à la coalition. Nous empruntons à Daleyrac un spirituel portrait du négociateur qu'elle y employa.

« Un ministre caché et secret de la cour de Vienne, dit le prétendu chevalier de Beaujeu[1], était arrivé, sous l'habit de jésuite et sous le titre spécieux de missionnaire député en Moskowie pour la réunion des Russiens schismatiques. C'est le fameux père Vota, Savoyard de naissance, Autrichien par inclination, et de profession grand parleur, mais parlant bien, homme de cour nourri dans la fine politique d'Italie, élevé dans les intrigues du cabinet tant pour les manéges des princes que des républiques. Il a, avec cette

1. Anecdotes de Pologne, t. I, p. 367, par Daleyrac.

grande pratique, un esprit vif, pénétrant, éclairé, la mémoire fournie de tout ce que l'histoire a de plus rare, grand théologien, géographe élégant, enfin, l'homme universel; adroit à détourner les questions délicates, à prévenir celui qui les fait par des insinuations adulatoires, à dépayser le discoureur en sorte qu'il étourdit, qu'il prime sur tout, qu'il paraît en tout le maître d'escrime, voulant aussi parler toujours sans qu'on puisse attraper le moment de répliquer; car il ne mouche, ni ne crache, ni ne tousse. Semblable à une machine qui va de la longueur de son ressort, dès que son esprit est monté sur une matière, il ne s'arrête plus que faute d'auditeurs. Il avait le défaut, attaché à la soutane de la Société, d'aimer surtout le commerce des grands, les honneurs, les distinctions, la préséance dans les compagnies illustres, les civilités des têtes couronnées. Du reste, homme de bonnes mœurs, sobre, n'estimant la bonne chère que celle qu'on lui faisait en l'écoutant, très-bon religieux, dévot sans forfanterie, simple sans affectation, dépouillé des vanités mondaines, et véritable homme de bien.

« L'empereur ne pouvait mieux choisir. Il savait que le monarque aimait les doux amusements d'esprit, les affaires de savoir, les intrigues de la république des lettres, qu'il lui fallait un *plastron de conversation*, un *savantas* à toute outrance; mais un esprit souple, rampant, sujet, essuyant reproches, injures, contre-temps, travail, incommodités. Le jésuite était né dans tout cela. Je l'ai vu coucher cent fois sur le plancher pour ne pas s'éloigner des occasions d'entretenir le roi. Par ce moyen, il s'est rendu nécessaire; il est entré dans toutes les négociations délicates. Il s'est rendu maître du secret des affaires. »

Tel était le compétiteur que la ligue sainte avait suscité

à Marie-Casimire. La tâche difficile n'était point de combattre les efforts tentés par Béthune pour séparer le roi de ses alliés. Le roi avait juré au pied de la croix de ne jamais traiter seul; et il n'était pas de griefs qui pussent balancer dans son esprit le poids de ses serments. La grande affaire était de le ramener de sa personne dans les camps, de lever les entraves qu'opposaient à sa naturelle passion de la guerre ses ressentiments légitimes et ceux de la reine. Innocent XI se servit du père Vota pour remplir Zolkiew des alarmes, des plaintes, des prières de la religion éplorée, pour rappeler au roi la mission sainte qu'il avait reçue de ses ancêtres, qu'il avait acceptée au milieu des tombeaux de tous les siens et des pleurs de sa mère, celle de terrasser à tout prix l'infidèle et de donner à sa patrie, comme à sa famille, un vengeur. L'empereur employa son habile agent à intéresser l'ambition de Marie-Casimire au succès de ses vœux, en faisant briller aux yeux de cette princesse l'éclat de souverainetés indépendantes pour ses fils. Le cabinet de Vienne s'offrit à garantir par un traité aux princes de la maison de Sobieski la possession de ces vastes principautés des bords du Danube que la Porte gouvernait par des fanariotes sous le nom de hospodars, et dont la Pologne revendiquait depuis des siècles la suzeraineté.

Il n'était pas besoin de tant de promesses et d'artifices pour éveiller dans le cœur de Jean des besoins de gloire. Il suffisait d'entrer dans un rêve qui avait rempli sa vie, de revenir à des plans dont il avait sans cesse entretenu l'Europe : par là on le détermina sur-le-champ, et il se trouva participer aux fins de la ligue d'Augsbourg, sans soupçonner, plus que Louis XIV, l'existence de ce grand complot.

Le rêve que le petit-fils de Zolkiewski roulait toujours dans sa pensée aurait changé la face du monde et marqué d'une gloire éternelle le terme de sa carrière. Deux nations de races et de mœurs étrangères, barbares égarés vers les confins de l'Europe policée, pesaient depuis trop longtemps de tout leur poids sur la Pologne et la chrétienté. Ce sont les Turks et les Tatars. Jean avait proposé cent fois de rendre à l'Asie ces hôtes funestes, de relever les nations chrétiennes qui n'étaient qu'abattues, qui vivaient et frémissaient toujours. On s'engage à l'y aider. En deux campagnes, il poussera ses armes aussi loin que les Sarmates soient jamais parvenus le long de la mer Noire. La Krimée le verra d'abord chasser ces pâtres armés, ces soldats nomades qui, tous les ans, infestaient la république de leurs incursions et de leurs brigandages. Il ira ensuite apparaître sous les murs de Byzance. Morosini, Courbon, Latour-Maubourg, Brunswick, qui conduisent les armées de Venise, et le prince de Lorraine, l'électeur de Bavière, qui marchent à la tête des troupes de l'empire, arriveront les uns de la Hongrie, les autres du Péloponèse, à ce rendez-vous de la dernière des croisades. Sous Mahomet IV s'écroulera l'empire que Mahomet II a fondé. Tels sont les vastes desseins de Jean; telles, les dernières clartés de ce génie qui depuis un demi-siècle éclaire le Nord tout entier.

Et ce n'était pas seulement la destruction des barbares qui préoccupait le roi de Pologne. Il voulait fonder sur leurs ruines la grandeur de sa patrie par des créations plus utiles que les conquêtes. Son plan était d'appuyer la Pologne au cours du Danube et au Pont-Euxin. Elle aurait été bornée alors par deux mers, et il négociait avec la Hol-

lande un traité qui, assurant l'exploitation de cette double source de prospérités, devait introduire parmi les Polonais des arts nouveaux et de nouvelles richesses. Il voyait déjà le commerce unissant pour la première fois la Propontide et la Baltique par des canaux, des routes, des échanges. C'était une pensée vaste et sage. Plus loin dans le Nord grandissait un enfant qui se chargea de l'accomplir, mais à son profit : pour la Moskowie, et contre la Pologne.

Le roi Jean sentait la nécessité d'associer cette Moskowie, qu'attendaient d'autres grandeurs, à ses projets. Il cherche à la Porte des adversaires jusque dans la Perse. Il veut traiter l'empire turk comme une place forte, l'investir, l'assiéger de toutes parts, ouvrir à la fois de tous côtés la tranchée. Il mesure l'attaque au colosse. Des sacrifices ne lui coûteront pas pour attirer sur l'infidèle le débordement des immenses armées moskowites. Après tout, fallût-il abandonner à prix d'argent les droits de la couronne sur Kiow et Smolensk, ce ne serait souscrire qu'à un arrêt irrévocable de la fortune. La Pologne n'est pas en mesure de ressaisir les capitales de la Russie Blanche et de la Russie Rouge. D'ailleurs l'une de ces places est en dehors de la frontière naturelle de la république. L'autre ne fait qu'y toucher. Ce qui l'intéresse, c'est de conserver cette frontière même, de la conserver en l'étendant de la Baltique jusqu'au Pont-Euxin. Peu importe aux Polonais ce qui se passera sur l'autre rive du Borysthène, si le Borysthène et le Danube bornent seuls leur empire du côté du midi, jusqu'aux rivages de la mer Noire (1686).

En conséquence, le palatin de Posnanie, avec une suite de 300 gentilshommes, va (20 février), aux applaudissements de la Pologne, traiter sur ces bases avec les tzars.

Sophie et Galitzin luttent deux mois contre les conditions auxquelles Jean met l'abandon de prétentions vaines. Les négociations sont plusieurs fois rompues. Enfin (14 avril). Sophie consent une soulte de 1 500 000 florins, une alliance offensive et défensive contre les Turks, la promesse de les attaquer depuis le Caucase jusqu'au Borysthène et de se refuser à toute transaction séparée; elle stipule la liberté du commerce entre les deux États, sauf l'introduction en Russie de l'eau-de-vie et du tabac, denrées, il est vrai, qui sont celles qu'on y consomme le plus; elle ajoute l'établissement d'une ligne de poste aux lettres, depuis Moskou jusqu'à Warsowie. Les Russes prenaient tous les moyens d'entrer en Europe; ils se liaient à la chrétienté par la politique, pour la première fois.

C'était au mois de mai que les alliés avaient fixé la reprise des hostilités. Sûrs de la coopération active du roi de Pologne, ils ne mirent de bornes ni à leurs espérances ni à leurs apprêts.

L'empire porta toutes ses forces en avant (avril). Venise soudoya des troupes dans tout l'univers. De son côté, Jean épuisa son propre trésor pour mettre au complet l'armée de la république; il versa en Ukraine 300 000 florins de ses deniers, afin d'animer les Kosakes à cette grande lutte, et la parole de Cantémir, celle de Cantacuzène, lui promirent le concours des hospodars.

L'empire ottoman fut menacé à la fois sur toutes ses frontières, et il l'était aussi au cœur. A la même heure (avril), Morosini faisait voile de Corfou pour continuer la conquête du Péloponèse et de l'Achaïe, le provéditeur Cornaro enlevait la Dalmatie pied à pied, la Croatie rentrait sous les lois de Léopold, le Danube fléchissait sous le

poids des troupes impériales, les foudres de la Pologne grondaient sur les principautés, Galitzin parlait de lancer 300 000 hommes au centre de la Tatarie, les saïques du Kosake sillonnaient le Pont-Euxin, et les galères de Venise, celles de Malte, celles du pape, celles de Florence, agitaient tous les rivages de la mer Égée (mai); ces flottes se rencontrèrent devant Constantinople, elles y portèrent l'épouvante ; liant ainsi en quelque sorte les opérations du midi à celles du nord, elles complétèrent autour de l'empire ottoman cette rude ceinture de combats et de dangers.

Au dedans, les Turks rencontraient d'autres dangers et d'autres combats. La croix n'avait pas reparu en vain sur la terre de Grèce; du Taygète au Balkan, toute une race d'hommes s'était réveillée de son esclavage. Les Klepthes, les Armatoles, étaient descendus de leurs montagnes dans la plaine. Les Maïnotes combattaient en batailles rangées le pacha du Péloponèse. Ceux d'Athènes appelaient des libérateurs ; une armée nationale se formait sur les rivages et dans les gorges de Thessalonique ; les Morlaques tenaient plus loin en échec toutes les forces du pacha de Bosnie; les Monténégrins, les Albanais, ceux des îles, plus policés et aussi braves, les Candiotes surtout, entrèrent dans cette ligue qui se formait, sans concert préalable, au cri de religion, patrie et liberté! L'Europe s'émut de cette renaissance de tout un peuple. Les princes de l'Allemagne et de l'Italie coururent en soldats sous les drapeaux des alliés. Les seigneurs de France s'y précipitèrent de toutes parts. Les noms de Philopœmen et de Léonidas remplissent les journaux du temps, comme nous les avons vus, de 1820 à 1830, remplir ceux du nôtre. Il n'y a pas prescription contre les nations grecques.

Les mécontents de Hongrie échappaient aussi à la Porte ottomane. Tékéli par ses négociations avait irrité le divan. A la fin de la dernière campagne, les pachas de Waradin et de Bude, faisant pour la cause de Léopold plus que n'avaient fait ses armées, avaient jeté le comte dans les fers. C'était porter l'effroi et le désordre dans son parti; c'était envoyer ses amis et ses soldats aux pieds de l'empereur. Les populations, les villes, les troupes, la noblesse tombèrent devant les impériaux, en criant : merci! La Hongrie supérieure se trouva réduite tout entière sans coup férir. Seule inébranlable au milieu du désespoir public, la digne compagne du comté se réfugia sur le rocher de Montchaz, résolue à s'ensevelir sous les ruines de son château avec ses fils. Un bombardement effroyable ne l'étonna point. Durant trente mois, elle vit plus d'une fois sans s'émouvoir les bombes se briser à ses pieds, contente de venger par du sang le sang de Zrini, son père, et de tenir levé quelque temps encore l'étendard où était écrit : Pour Dieu et la liberté!

Étonnés de leur ouvrage, les Turks se hâtèrent de rendre au comte ses titres et ses armes. Ils ne lui rendirent pas ses soldats, ses villes, son pouvoir. Le mal était irréparable : la Hongrie se trouvait sans retour assujettie à la maison d'Autriche.

Malheureuse nation! elle avait compté trois alliés, le roi de France, le roi de Pologne, le Grand-Seigneur; tous trois, à des titres et par des procédés différents, la perdirent!

La campagne fut ouverte; jamais les Turks, depuis le temps de leur établissement en deçà du Bosphore, n'avaient vu gronder sur eux un plus terrible orage, jamais ils n'avaient été plus prompts et plus habiles à ordonner leurs

apprêts. Aineji-Soliman-Pacha, jugé digne, dans les deux dernières campagnes, de tenir tête au roi de Pologne, venait d'être préposé au gouvernement de l'empire (juin). Il mit promptement sur pied cinq armées pour couvrir le Péloponèse, la Dalmatie, la Croatie, la Hongrie, les principautés; il laissa Sélim-Gieray chargé du soin de défendre la Krimée, et lui-même se disposa à courir où seraient les plus grands périls.

Jean était allé dans les monts Karpathes, concerter avec les généraux autrichiens les opérations des alliés; les plans convenus, l'Europe entière sembla s'ébranler. Partout les Ottomans plièrent. Tandis que le comte Caprara s'avançait sur la Transylvanie, le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière, à la tête de deux armées qui formaient ensemble 90 000 hommes, descendirent la double rive du Danube; ils vinrent placer hardiment le siége devant la capitale de la Hongrie. En même temps, le *ban* de Croatie, baron de Mercy, se précipita entre le cours de la Drave et de la Save jusques aux limites de l'Esclavonie, et tourna les corps ottomans qui défendaient Bude. Les Vénitiens de terre ferme étendirent leurs lignes des bouches du Cattaro au fond de l'Albanie; Morosini jeta l'ancre, à la tête des flottes alliées, dans le port de Navarin, sous le feu des batteries musulmanes, et, envoyant ses lieutenants, le comte de Kœnigsmark et le marquis de Courbon, battre le séraskier de la Morée, à leur retour, il enleva cette place, que Bajazet II avait conquise, que don Juan, vainqueur à Lépante, ne put reprendre; ensuite, il courut à Modon, y planta les enseignes chrétiennes (juillet), triompha aux champs, ou plutôt aux sépulcres d'Argos (6 août), emporta enfin, sur ce rivage illustre, Napoli de Romanie, où une foule de chevaliers de

Malte des langues de France payèrent de leur sang la victoire ; Venise, au milieu des fêtes, tira de la poussière, pour l'arborer sur le palais Saint-Marc, l'étendard de la Morée, qui n'avait pas vu depuis cent ans la clarté du jour.

Cependant, Jean campait depuis un mois sur le Dniester, et y campait presque seul. Au milieu de sa Pologne toujours divisée, il semblait un esprit, une âme de feu dans un corps impuissant. Vieux, infirme, embarrassé d'un enbompoint qui l'accablait, lui seul savait vouloir et agir. Les hetmans avaient jugé ses grands desseins impraticables. C'était aux pieds de Kamiéniéç que Iablonowski voulait toujours borner l'essor de la Pologne, et on seconde mal les plans qu'on improuve. Les hetmans d'ailleurs pouvaient seuls lever, réunir, ordonner l'armée; suivant le vieil usage, rien ne se trouva préparé à temps.

Jean n'avait autour de soi que les ambassadeurs des cours, Béthune, et une troupe de volontaires de France conduits par le marquis de Courtenvaux, fils de Louvois; il était venu pour assister à des batailles; il trouvait Jean, sa solitude et son désespoir.

Toutefois, Jean était une armée. Abaffi s'excusa auprès de la Porte de ne point marcher au secours de Bude sur la présence du roi de Pologne aux frontières ; les Tatars refusèrent par le même motif d'obéir à l'appel du divan; de sorte que, lorsque les impériaux sous les ordres de Caprara se portèrent au milieu de la Transylvanie, le grand-vizir ne put détacher, pour sauver cette province, le corps d'armée chargé de maintenir la foi suspecte des hospodars : il fallait avant tout empêcher que le roi Jean ne vînt, au travers de ces contrées indécises, menacer les derrières des lignes musulmanes.

Enfin, 24 000 hommes furent rassemblés autour de la lance royale, et Jean s'avança contre le colosse ébranlé de l'empire ottoman. L'été versait depuis longtemps tous ses feux sur ces steppes sans bornes qu'on allait conquérir. L'enthousiasme, dont le roi remplit les troupes au départ, ne les empêchait pas de mesurer les fatigues et les privations qui les attendaient sous un ciel brûlant, sur une terre dévorée. Ces soldats, accoutumés à ne pas quitter la patrie, même pour la mieux défendre, ne laissèrent pas derrière soi sans terreur cette forêt profonde de la Bukowine, où ils avaient manqué périr, et qui était encore jonchée de leurs débris. On atteignit le Pruth, on côtoya ses bords. La marche était difficile et lente. On arriva dans un désert jonché de restes d'armures, triste scène où le temps avait respecté tous les témoignages d'un grand désastre. Jean fit incliner les armes et célébrer les mystères saints en l'honneur des guerriers morts pour la patrie. Ce lieu était illustre par le souvenir de Zolkiewski.

Bientôt (15 août), les Polonais entrent dans la capitale de la Moldavie. Les habitants, les boyards surtout engagent au roi et à la république leurs serments. D'immenses provisions sont amassées par une sollicitude prévoyante pour refaire l'armée. Mais celui qui a eu ce soin ne se montre pas : il a pris la fuite; c'est Cantémir, et on n'entend pas parler de Cantacuzène. Surpris du retard du roi de Pologne et de la faiblesse de son armée, ces princes ont craint de compromettre leurs fils, leur couronne, leur tête. Au lieu d'une résolution hardie qui entraînerait la fortune, ils attendent ce qu'elle aura décidé; faisant entre les deux camps, qui leur semblent avoir des chances égales, un égal partage, ils portent au séraskier musulman leur per-

sonne et leur armée, en laissant au roi de Pologne des vivres et leurs sujets.

Après deux jours de repos [1] (17 août), Jean et ses troupes se remettent en marche. Devant eux s'étendent arides et brûlantes ces plaintes éternelles que la nature fit fécondes, que la guerre a rendues désertes et sauvages, lieux d'étrange destin qui, depuis deux mille ans, servent de frontières à la civilisation et à la barbarie, sans pouvoir appartenir à l'une ou à l'autre; provinces malheureuses que Darius, que la Grèce, que les Césars convoitèrent comme le Bas-Empire, et la monarchie de Rurik comme les fils de Tchengis-Kan, comme les héritiers de Charles-Quint. Là nul grand État ne s'est assis; là des races ennemies se sont sans cesse combattues; sous les hospodars ainsi que sous les Daces, cette terre reste en proie à de perpétuels ravages, également désolée par qui la possède et par qui la désire. Affaiblie à chaque pas par la lassitude et la faim, l'armée allait conquérant des déserts, recueillant les serments des rares bourgades, surprise de s'approcher par de tels chemins du Danube qu'elle avait vu à Vienne et à Parkan, moins éloignée alors de Constantinople que de Vienne ou de Warsowie, et plus abattue, plus découragée à mesure qu'elle apercevait de plus près le Pont-Euxin, et de plus loin la patrie.

Depuis deux jours, on n'avait pas trouvé âme vivante :

1. Tous les historiens, à l'exemple du prince Démétrius Cantémir, fils du hospodar, disent que le roi de Pologne demeura quinze jours dans Yassy, et la plupart lui en font reproche. Le Journal de Iablonowski, qui donne étape par étape la marche des Polonais, celui de Daleyrac, une lettre du roi au pape conservée par Zaluski, et plus que tout la suite des événements, font voir que cette accusation est sans fondement. Le roi, de sa personne, ne coucha même point dans Yassy. Cantémir a confondu un second séjour du roi avec le premier, et tous les écrivains l'ont copié sans réflexion.

cette solitude étonnait les plus fiers courages. Tout à coup des mugissements lointains retentissent dans le désert : c'étaient ceux du canon ; on s'arrête avec surprise. Rzewski, à la tête de l'avant-garde, venait de rencontrer la nation entière des Tatars (21 août).

Galitzin et ses Moskowites n'avaient point paru : le kan de Krimée, rassuré sur son territoire, s'était acheminé vers Jean Sobieski. Il le trouve, et ses hordes reculent. Mais les Polonais ne vont plus faire un pas dans cette Bessarabie sauvage sans avoir à lutter contre le monde d'ennemis qui les entoure : le ciel était un ennemi plus menaçant encore. L'armée resta une fois trois jours sans une goutte d'eau ; on rencontrait des rivières : elles étaient à sec ; un lac : il était empoisonné, ou du moins on le croyait, parce que les imprudents en grand nombre y trouvaient la mort. Les Tatars, disait-on, avaient des plantes vénéneuses avec lesquelles ils savaient tout infecter. En approchant de la mer Noire, le sol changea d'aspect. C'étaient des monts arides, des abîmes, des gorges redoutables ; et, partout en embuscade, hérissant les hauteurs, coupant les communications, taillant en pièces les traînards, détruisant le bagage, du reste inaccessibles et refusant toujours le combat, les Tatars semaient la terreur et les désastres sur les pas des Polonais affamés. Il fallut changer de route, se rapprocher du Pruth, le franchir à Serecz, pour se mettre à couvert de ces hordes terribles, chercher ainsi le Danube, et gagner par ses rivages la route du Pont-Euxin (31 août).

Mais l'armée s'épuisait (septembre) par les marches, les combats, le désespoir, la faim. On sut que le séraskier Buickly-Mustapha, pacha de Romélie, qui courait vers

Bude avec 34 000 soldats d'élite, s'était détourné pour défendre l'empire ottoman contre ce danger plus pressant que les événements de la Hongrie. L'effroi régnait au sérail; Constantinople croyait voir le roi de Pologne à ses portes. Les Turks s'avancèrent donc à marches forcées; déjà ils étaient proche. Le jeune Poniatowski les a vus : sa compagnie de hussards vient de faire des prodiges contre un corps de spahis. Aussi les hospodars ont-ils repris courage; ils rallient leurs troupes et marchent à la rencontre de l'armée polonaise : fixés maintenant dans leur incertitude, ils sont résolus à l'écraser. Que sont devenus les impériaux de Transylvanie et leur coopération promise? Ce que deviennent les Moskowites. Jean était abandonné seul à la merci des Turks, des Kosakes, des Tatars.

C'étaient les mêmes déserts où Pierre le Grand, quelques années plus tard, se sentit au moment de voir sa jeune étoile défaillir. Dans cette situation extraordinaire, Jean a du loisir pour la lecture et l'érudition. L'armée passait non loin d'un mohila célèbre dans toute la contrée, tombeau barbare, qu'on appelait le rempart de Trajan. Il y va muni de ses livres, croit reconnaître un monument élevé à Décébale, gravit au sommet pour mieux l'observer, et il découvre dans le lointain les flots de l'armée musulmane. Il tressaille; il espère qu'une bataille va le rendre maître du cours du Danube et des principautés. Mustapha-Pacha refuse aux Polonais l'occasion de la victoire; il se retranche, il veut les voir périr sans combat, pressés entre le fleuve, lui, les Tatars. Un tiers de l'armée chrétienne n'était déjà plus. Les forces et les espérances de ce qui restait, épuisées par les fatigues, les privations, les combats, étaient tombées depuis longtemps devant les inquiétudes

défiantes des hetmans et leur contagieuse incrédulité. On ne doutait plus que le destin de Zolkiewski ne fût réservé à son petit-fils. Il fallait à Jean lui-même le souvenir des prodiges de Podhaïce et de Zurawno pour ne pas s'épouvanter. Iablonowski et Sapiéha s'épouvantèrent pour lui; ils appuyèrent de leur autorité le cri de l'armée qui demandait la retraite. La retraite était plus difficile, plus dangereuse à opérer qu'une position à prendre sur le Danube; mais le roi ignorait le sort des alliés; les populations, prévenues de la haine des Polonais pour l'Église grecque, s'étaient montrées à lui trop mal disposées en faveur d'un suzerain catholique, pour qu'il pût en attendre assistance. D'ailleurs la volonté des grands-hetmans était précise; il ne pouvait lutter contre leur prérogative en même temps que contre le désespoir des troupes. Il se résigna donc, et, l'œil sur l'horizon lointain qui lui montrait les Balkans et lui révélait Andrinople, il donna le signal du retour.

Ce même jour (3 septembre), les impériaux, après cent quarante ans, rentraient enfin dans Bude. Le grand-vizir Soliman avait fait pour sauver la capitale de la Hongrie une démonstration vaine. Privé des secours du séraskier de Romélie, de ceux des Walaques et des Moldaves, de ceux des Tatars, il n'avait remonté le Danube que pour assister au triomphe de la croix. Abafii, dès l'apparition du roi de Pologne sur ses frontières, avait livré sans défense la Transylvanie aux armes du comte Caraffa; et Jean, l'auteur de tant de biens, restait perdu au milieu d'affreux déserts. Cerné par près de 200 000 hommes, destitué des appuis que lui assuraient les traités, il se devait beaucoup louer de sa fortune s'il sauvait sa vie et celle de son armée.

Jamais marche ne fut plus effroyable. Il fallait affronter un ennemi innombrable, féroce, insaisissable, vivre d'herbes desséchées, chercher de l'eau en creusant sous les sables, soutenir la chaleur des jours, perdre en combats sans espoir le repos des nuits. Les feux du soleil et ceux de la guerre n'étaient pas les seuls qu'on eût à braver; la torche du Tatar allumait les roseaux de ces rivières taries et les bruyères de ces plaines désolées. L'incendie aussitôt courait d'un bout de l'horizon à l'autre, et on avait à fouler cet embrasement destructeur, à percer ces flammes étouffantes en les abaissant sous les pieds des chevaux avec des lances, fortifiées des cuirasses des hussards. Quand les ardeurs de l'été s'apaisèrent, ce furent d'autres tourments : le vent soulevait, de ces herbes mortes et de ces cendres, une poussière dévorante comme les sables de la Libye. A Yassy enfin, on trouve des vivres (12 septembre); quelques combats heureux répriment la furie des Tatars. Après quarante jours, cette petite armée que les Turks n'avaient osé combattre, que les Tatars n'avaient pu entamer, que son chef glorieux avait sauvée de tous les assauts, hormis ceux du découragement, de la fatigue, de la faim, rentra par la route de Soczowa et d'Uszcye dans ces frontières fatales que la Pologne semblait ne pouvoir dépasser (13 octobre).

En ce moment, Seghédin ouvrait ses portes aux impériaux; Cinq-Églises était assiégé et allait capituler ainsi que Darda et d'autres places. La Drave et la Save ne coulaient plus que sous les lois de l'empire : une femme, la comtesse Tékéli, continua seule à protester, les armes à la main, en faveur de la vieille cause de la Hongrie. Le comte errait exilé dans les camps ottomans; Léopold régnait sur

des provinces que ses aïeux n'auraient pas osé ambitionner. La Turquie était tout ouverte aux assauts de la chrétienté. Les hospodars, qui pensaient trouver dans le conseil aulique un appui plus sûr que dans la république polonaise, tournaient déjà du côté de Vienne des regards suppliants. L'attente de la coalition était surpassée. Par sa diversion puissante, l'armée polonaise avait déterminé ces grands résultats; et, dans ses travaux héroïques, il n'y eut de profit que pour Léopold!

Jean trouva établie à Zolkiew (novembre) une ambassade ou plutôt une armée moskowite, qui vivait aux frais de ses hôtes, suivant l'usage d'alors. Prolongeant à dessein cet utile séjour, elle attendait le roi pour justifier près de lui le manque de parole des tzars; les tzars s'excusaient moins sur la longueur des apprêts que sur la nécessité d'attendre, pour l'exécution des conditions promises, la formalité du serment qu'il devait prêter à leur exemple; de l'avis d'un sénatus-consulte, Jean le prêta.

L'empereur ne se donna point la peine de pallier les torts de ses généraux, ou plutôt ceux de son cabinet. Comme la faction des hetmans se récriait plus haut que jamais contre le système des grandes entreprises, le roi détourna les yeux de Constantinople, et, les ramenant sur sa patrie, loin de laquelle il avait rejeté pour jamais le joug ottoman, il annonça la résolution de borner l'effort de la campagne prochaine au siége de Kamiéniéç.

Il employa l'hiver (1687) à organiser une artillerie de siége, à faire venir des artilleurs, des officiers du génie, de Saxe et de France, à fortifier son infanterie. Cependant, Léopold s'occupait d'affermir ses conquêtes; la victoire ne le contentait pas sans la vengeance; ce n'était pas assez

d'avoir dompté la Hongrie, il fallait la punir. Les échafauds furent dressés; celui d'Épériès resta neuf mois en permanence : comme le bourreau n'est pas infatigable, trente aides lui furent donnés, qui se relayaient dans leur effroyable travail. La noblesse hongroise ne compta point une famille qui ne fournît à ces expiations sanglantes son contingent de mort.

L'été venu (juin), le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière ouvrirent la campagne. Les princes de France ne se montraient plus auprès d'eux. L'aîné des Conti était mort, peut-être du chagrin que l'amour de son frère La Roche-sur-Yon pour la princesse de Conti lui avait donné; celui-ci, héritier de son titre, était allé se réconcilier avec Louis XIV et recueillir le dernier soupir du grand Condé. On sentit leur absence dans les batailles; on sentit dans les opérations celle de Sobieski. Rassuré du côté de la Pologne, Soliman-Pacha fut en mesure de tenir tête aux impériaux. Abaffi se replaça sous la protection et dans l'alliance de la Porte ottomane. Battus devant Essek (17 juin), le prince Charles et l'électeur se retirèrent sous le canon de Bude. Galitzin ne fut pas plus heureux du côté des Tatars; il trouva cette nation tout entière en armes, fit sur Pérécop une tentative vaine, bâtit quelques forts, perdit dans ces solitudes, renommées peu après par le désastre de Charles XII, ses bandes sans nombre; enfin, avec ses 200 000 hommes, il ne sut faire rien de mémorable, si ce n'est de donner pour hetman aux Kosakes cet ancien page de Jean-Casimir, que nous avons connu presque aux débuts de ce récit : l'intrépide et vieux Mazeppa.

Iablonowski, Sapiéha et le prince Jacques (juillet) étaient allés mettre le siége devant Kamiéniéç. Le roi craignait trop

que la valeur polonaise ne fût pas assez patiente pour en venir à son honneur, ni le trésor de la république assez prodigue pour créer tout ce qui manquait à ses armées il suivait du regard cette tentative, en ayant soin de laisser aux hetmans toute liberté d'action. Cependant, Soliman-Pacha, inquiet pour la clef du nord, envoyait Buickly-Mustapha-Pacha avec une division puissante au secours des assiégés. Jean aussitôt (août), de s'élancer de Zolkiew, de jeter des ponts sur le Dniester, de courir aux Turks pour les détruire. Dans le même temps, Lorraine et Bavière marchaient au grand-vizir, et combattaient dans les champs de Mohats, (10 août), où Ligniville, Commercy, Villars illustrent leur bravoure. Morosini, de son côté, est rentré en campagne, et, en trois jours, il a enlevé le château de Morée et celui de Romélie, Patras et Lépante. Kœnigsmark et Courbon, Philippe de Savoie, le landgrave de Hesse, Brunswick, deux princes de Wirtemberg, un d'Harcourt, un Conflans chassent tour à tour les derniers restes de l'armée ottomane des grandes ruines de Corinthe, de Misitra, d'Athènes, noms immortels (septembre) ! Athènes a vu tous ses enfants se lever pour accueillir les défenseurs de la croix. Les barbares soutiennent un siége dans ses murs, et le canon des soldats de l'Europe policée foudroie, pour l'affranchir, le Parthénon. Mais ce n'est pas tout : il faudra que les habitants chrétiens négocient avec l'armée chrétienne victorieuse pour se racheter du pillage : le marché sera plusieurs fois rompu et repris ; 100 000 florins sont dédaignés. Enfin, on va jusqu'à 200 000 (27 sept.). A ce prix, les Vénitiens renoncent au sac d'Athènes, et, comme l'Achaïe, comme le Péloponnèse, l'Attique est réunie à leur empire.

Les Turks étaient épouvantés (octobre) de cette longue suite de revers; le Grand-Seigneur faisait tomber la tête de ses généraux vaincus : le peuple, las d'adversités, s'en prit à son maître de tous ces coups du sort. L'armée, abandonnant les provinces, s'avança sur Constantinople pour exercer aussi ses justices. Mahomet IV crut apaiser la sédition en sacrifiant le grand-vizir Soliman (8 oct.), le seul homme de tête et de cœur qui eût tenu les sceaux de l'empire depuis les Kiuperli. Mais il fallait une plus grande victime. En vain le sultan annonce-t-il une réforme dans ses mœurs et dans ses dépenses. En vain ouvre-t-il les portes du harem à mille esclaves superflues qu'il y tenait renfermées pour le luxe de ses passions. En vain fait-il étrangler ministres, beys, émirs, pachas. La rébellion grossit et approche. Pour la conjurer, il imagine de rester seul de la race d'Othman. Il va lui-même présider à l'égorgement de ses frères et de ses fils. Mais, à la porte de leur prison, le bostangibachi lui barre le passage; le sultan étonné ordonne qu'on tue cet homme : les eunuques se regardent au lieu d'obéir.... (7 nov.). Le pouvoir absolu expirait dans sa main, parce qu'un eunuque n'obéissait pas.

Cependant, à la voix d'un fils d'Achmet Kiuperli, on procède d'une façon régulière à sa déposition. Les chefs vont à Sainte-Sophie consulter le muphti, qui déclare, au nom des ulémas, du peuple et de la milice, Mahomet IV déchu du trône sur lequel il pesait depuis quarante ans (8). On le jette dans la prison, d'où l'on tire, pour régner, son frère Soliman, qui se consolait de la captivité par l'ascétisme et que rien ne console de son élévation, tant elle l'épouvante. Il croit longtemps qu'on le raille, qu'on le perd, qu'on veut sa tête; il s'évanouit, revient à soi, règne, et

voilà des millions d'hommes esclaves de cet esclave qu'on couronne ! Remarquons que cette révolution est le fruit du long travail de Sobieski : les quarante ans de pouvoir de l'infortuné Mahomet tombent devant ses quarante ans de victoire.

Ce sera miracle si l'empire turk se relève sous son nouveau maître. Digne frère de l'incapable Mahomet IV, le temps que celui-ci usait dans des chasses ruineuses, Soliman III l'emploie dans de mystiques rêveries : la différence fut que le premier avait reçu du hasard, pour gouverner son enfance et sa jeunesse, une suite de grands hommes ; l'inexpérience sénile du second, au lieu de s'appuyer sur cet autre Kiuperli qui s'annonçait pour l'héritier de leur génie, commence par l'exiler à la voix des janissaires, et par livrer les rênes à l'anarchie. Nul doute que l'empire ottoman se serait écroulé si Léopold avait su loyalement s'entendre avec le roi de Pologne et avec les deux tzars, pour rejoindre les Vénitiens sous les murs de Constantinople. Mais ce prince, qui ne pardonnait pas aux services et à la gloire de Jean, était près déjà d'en vouloir aussi à sa puissance. Il n'entendait pas que les principautés du Danube fussent reconquises au profit de la république ; c'était pour lui-même qu'il les aurait maintenant ambitionnées. Hommes de nos jours, nous avons la présomption de croire qu'il y a des questions nouvelles et de nouveaux procédés. Dans la politique, tout se répète sans fin. Cela est vrai du cabinet de Vienne plus que d'aucun autre ! S'emparer du grand fleuve allemand jusqu'à son embouchure dans le Pont-Euxin et se saisir des principautés tentait son orgueil, mais laisser les Vénitiens s'agrandir alarmait sa politique, tourner ses armes contre Louis XIV, abaisser la France,

satisfaisait à la fois sa politique, son orgueil et sa passion. Ce fut à ce parti qu'il s'arrêta.

Rien ne l'empêchait plus de porter la guerre à l'occident. Les derniers vivants de la noblesse hongroise venaient de déclarer en face des bourreaux la couronne héréditaire dans sa maison (9 décembre); il fit sacrer son fils dans Presbourg. Après trente mois de siége, Montchaz tomba enfin. La comtesse Tékéli alla (23 janvier 1688), dans Vienne, décorer de sa captivité le triomphe de la cour impériale. Victorieux des armes et des lois de la Hongrie, l'empereur n'avait plus qu'à maintenir la Pologne dépendante. C'était l'affaire de menées faciles. A la faveur du long sommeil de Louis XIV, qui semblait ne plus avoir de sollicitude que pour l'extirpation de l'hérésie ou les controverses de sectes subalternes, le prince d'Orange armait dans les ports de la Hollande la flotte destinée à couper court aux résistances des Stuarts, et à conquérir aux confédérés d'Augsbourg, impatients d'éclater, l'accession de l'Angleterre.

A la fin, Louis commence à ouvrir les yeux. La rencontre de l'électeur de Bavière avec le duc Victor-Amédée dans les bals de Venise l'étonnait. Sans deviner encore par quel endroit Guillaume comptait l'atteindre, il ne se dissimulait pas que les armements d'Amsterdam étaient dirigés contre la France. Il comprenait, mais trop tard, qu'abandonner la Hongrie avait été une faute immense. On apprit que Soliman III, épouvanté, avait résolu d'envoyer Alexandre Maurocordato proposer, ou, en d'autres termes, demander la paix à l'empereur; c'était la première fois que les Turks en venaient à cette extrémité. L'alarme fut grande à Versailles. Girardin à Constantinople eut ordre de tout tenter pour changer les vues du divan; Béthune à Warsowie eut

ordre de tout promettre pour détourner de la Turquie les hostilités de la Pologne.

Le moment était propice; la diète siégeait à Grodno (27 janv.) Elle était un champ de bataille ouvert à toutes les passions du dedans et à toutes les intrigues du dehors.

Les partis avaient pris dans les derniers temps une face nouvelle. A la lutte des grands et de l'ordre équestre avait succédé d'abord la lutte du parti de France et du parti de l'empire, représentés, celui-ci par la Litvanie, celui-là par la Pologne. Depuis quelques années, tous deux s'étaient réunis dans une opposition commune contre les amis du roi et de sa gloire, qui formaient une sorte de parti nouveau : celui de la cour. La faction de France combattait la politique du roi; la faction impériale, Litvaniens entêtés des haines des Paç, combattait sa personne. Tous suivaient des chefs que des ambitions personnelles animaient à cette guerre intestine, qui étaient las de la paix intérieure de la république, las du long règne de Jean Sobieski et de leur longue obéissance. Ils voyaient dans l'élection future une sorte de loterie brillante, où des chances sans nombre étaient ouvertes à leur orgueil; aussi comptait-on de ce côté la plupart des grands.

Cette fois, trois camps distincts se montrèrent à peu près également ennemis entre eux. Il y avait deux oppositions, hostiles l'une à l'autre autant qu'au trône et à ses partisans. L'opposition polonaise, conduite par Iablonowski, liée d'intérêts avec Louis XIV, demandait à grands cris la paix avec le divan. Elle voulait soulever les comices contre toute demande de troupes et de subsides, et obliger le roi à rester impuissant, si on ne pouvait le détacher de l'alliance impériale. L'opposition litvanienne ne s'entendait

plus avec celle-là que pour semer les obstacles autour du roi. Les Sapiéha, comme on le pense, marchaient à sa tête ils se trouvaient ainsi tenir, au milieu de ces discordes, la place des Paç qu'ils avaient tant combattus : peut-être était-il impossible que les premiers dignitaires du grand-duché ne fussent pas les ennemis de la Pologne. Ce parti demandait la continuation de la guerre, mais en traçant au roi des plans étroits et stériles. Il n'était pas, du reste, le moins violent, le moins subversif. Une main invisible tenait tous les fils de sa conduite : c'était l'empereur.

L'empereur attachait désormais plus de prix à l'alliance qu'à la coopération de la Pologne. Il voulait qu'elle lui restât unie, sans entreprendre des conquêtes du côté de la mer Noire, et la solution de ce problème s'offrait dans le cri de Kamiéniéç. Ses émissaires aigrissaient donc la multitude, en accusant le roi de sacrifier l'or et le sang des peuples à l'espérance de doter ses fils de puissantes principautés sur le Danube; comme s'il avait pu ignorer que ces provinces une fois conquises avec les soldats et les deniers de la république, elle seule prétendrait y régner! C'était toujours oublier l'impossibilité de reconquérir dans des courses de quelques semaines une place formidable, l'utilité au contraire de rejeter les Turks derrière le Danube, de bloquer ainsi et de reprendre, sans coup férir, Kamiéniéç, de conquérir, enfin, l'accès de la mer Noire pour unir les deux mers, et continuer par là à compter entre les grands empires, malgré l'assiette nouvelle de l'Autriche.

La diète passa en emportements tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Les animosités étaient fomentées par cette grande haine toujours croissante des Litvaniens et des Polonais; la noblesse, les valets, les paysans mêmes avaient

partout le sabre et le pistolet à la main (fév.); on se battait dans les rues et dans les couvents, dans les faubourgs et sur les marches du trône. Six semaines s'écoulèrent sans que la première des formalités, celle de l'élection du maréchal, pût être remplie; comme les Polonais voyaient cette anarchie prolonger leur séjour dans le grand-duché, le terme légal fut à peine atteint, qu'ils se levèrent en déclarant la diète rompue (5 mars): c'était une nouvelle forme du *liberum veto*. Les fureurs s'accrurent; tous les partis s'accusaient de cette trahison, tous demandaient une révolution à grands cris, comme l'unique remède aux maux de la République.

Le roi ne pouvait se passer d'impôts et d'armées. Il recourt à une *convocation* ou réunion extraordinaire du sénat, et assemble sur-le-champ ce grand corps (9 mars). Mais il y retrouve tous les chefs de l'ordre équestre. C'étaient eux surtout dont l'ambition éveillée soupirait après un nouveau règne. Le collége des pères de la patrie fut agité d'autant de tourmentes que l'avaient été les comices. Ceux des grands qui se croyaient le plus près du trône ourdissaient une conspiration (avril) pour attenter aux jours du héros de la Pologne ou le déposer.

Au milieu des calamités et des injures grossières que les factieux élevaient jusqu'au trône, Jean n'était attentif qu'à presser l'affaire des subsides. Les opposants demandèrent qu'on s'assurât des intentions du saint-siége sur la continuation des secours qu'il avait fournis à la Pologne depuis les commencements de la ligue sainte. L'archevêque de Césarée, Cantelmi, nonce apostolique, répondit par un mémoire, ou plutôt un manifeste, qui plaçait sous la protection révérée du souverain pontife les desseins de l'Autriche et

les accusations des conjurés. Il déclara qu'Innocent XI ne fournirait des subsides que si la guerre était poursuivie dans l'intérêt de la Pologne et de la chrétienté, non plus pour des ambitions personnelles, des conquêtes téméraires, de dispendieuses folies !... Léopold, qui avait garanti le retour des principautés à la couronne de Pologne, dut trouver piquant d'empêcher ainsi, au nom de Dieu et de la république, l'exécution des promesses qu'il avait faites à la république, et qu'il avait mises sous la sauvegarde du Dieu vengeur des serments.

Jean se soumit à demeurer un an désarmé; il congédia les sénateurs; mais il eut la consolation d'apprendre que ces complots n'avaient pu réussir à compromettre son nom dans l'affection publique. Wilna s'était plaint de n'avoir jamais contemplé son roi; il visita la capitale de la Litvanie, et sa présence réveilla ces vieux transports qu'il voyait éclater autrefois le lendemain des campagnes où il avait sauvé son pays. La patrie des Paç et des Sapiéha se chargeait d'acquitter envers ce grand homme la dette immense de la Pologne.

Léopold lui réservait d'autres chagrins. Le prince Radziwill avait laissé en mourant une fille héritière de ses vastes domaines. Sa naissance la rendait digne d'alliances royales, et ses propriétés, ses forteresses, sa puissance en Litvanie la faisaient rechercher de tous les voisins de la république. Oncle et tuteur de la jeune orpheline, Jean s'était promis de l'unir au prince Jacques. Elle avait préféré le margrave Louis de Brandebourg; elle le perdit au bout de deux ans, et le roi reprit ses premiers projets (mai). La princesse habitait Berlin, où le grand-électeur venait d'expirer au milieu de son conseil, en donnant sa bénédic-

tion à son fils Frédéric III, celui qui revêtit, le premier, la dignité royale. Comme Louis XIV cherchait avidement les occasions de complaire au roi de Pologne, le marquis de Gravel, ministre de France en Brandebourg, intervint, au nom de son maître, en faveur du prince polonais. Il réussit dans sa négociation; la princesse promit sa main; elle voulut même que Jacques vînt dans Berlin recevoir, au vû de toute l'Europe, ses engagements (juin). Elle lui donna son portrait, souscrivit la promesse de se marier à la fin de son deuil, et ajouta un dédit en forme qui comprenait toute sa fortune. Jacques, heureux de sa conquête, repartit pour Warsowie, et, le surlendemain, Charles de Neubourg, frère du prince que Jean avait autrefois écarté du trône de Pologne, épousa, dans l'hôtel où il se tenait caché, la fille des Radziwill. On ne saurait imaginer plus odieuse et plus lâche déception. Par qui cette intrigue avait-elle été conduite? par Léopold, a-t-on dit. On serait d'abord tenté de croire qu'il prodiguait les affronts à son allié par le besoin de se venger de ses services. En y regardant de plus près, on reconnaît à la politique impériale d'autres mobiles : le compétiteur du prince Jacques était frère de l'impératrice. Ne l'eût-il pas été, les choses se seraient encore passées ainsi. Les Sapiéha s'épouvantaient d'un mariage qui donnait au sang des Sobieski de nouvelles chances d'élévation, et formait un nouveau lien entre la Litvanie et la Pologne. L'empereur mit un double intérêt à complaire aux Sapiéha et à entrer dans leur projet de séparer quelque jour, s'ils ne pouvaient aspirer plus haut, le royaume du grand-duché. En effet, la scission s'est accomplie plus tard. On sait si ce fut au profit des Sapiéha et de la maison d'Autriche!

Louis XIV triomphait. Il ne douta point que l'alliance de Sobieski et de Léopold ne fût rompue ; il fit arriver à Warsowie une ambassade ottomane qui offrait la paix et Kamiéniéç démantelé (juillet). Jean refusa. Il avait banni de sa présence le résident de l'empereur : sa conscience ne lui permettait rien de plus. Il n'imaginait pas qu'il y eût quelque chose dans le monde qui pût relever d'un serment.

Grande fut l'effervescence du parti français. L'altière Marie-Casimire, qui ne respirait que vengeance, joignit ses emportements à ceux de Iablonowski et de sa faction. Elle accusait le père Vota de l'avoir dépossédée de son empire et de dominer les conseils de son époux. Des cris du peuple soudoyé, des pasquinades abominables, que les tribunaux firent brûler par la main du bourreau, propagèrent les imputations de la reine, de Béthune et de leurs amis (août). Un grand seigneur avait semé des caricatures obscènes qui représentaient le roi traîné à une procession par des jésuites, et se nourrissant, avec un air dévot, d'un livre que lui présentait Vota. Dans ce moment la Société jouait un grand rôle en Europe. Léopold faisait élever les fils de Tékéli par les jésuites de Prague ; la grande-duchesse Sophie employait les pères Gerbillon et Pereira à conquérir aux jeunes tzars, par un traité avec la Chine, la possession de la haute Asie. Le père La Chaise continuait à exercer son influence sur les affaires de la France ; Jacques II descendait du trône au bras du père Péters.

Ce prince luttait depuis plus d'un an contre le clergé anglican et le gros de la nation, afin de maintenir ses hardies déclarations pour la liberté de conscience, c'est-à-dire pour l'affranchissement de l'Église catholique et l'abolition d'une

suprématie protestante, intolérante et oppressive[1]. Ce prince allait payer de sa couronne les maximes que la Révolution française a proclamées, depuis, dans tout l'univers. Il fallait près de cent cinquante ans et plus, avant que quelque chose de ces maximes pût se produire en Angleterre sans ébranler le trône jusques aux fondements, parce qu'il fallait tout ce temps-là pour que l'émancipation de la foi catholique ne semblât point aux Anglais sa restauration et sa victoire. Louis XIV venait de découvrir enfin à quel en-

1. Une déclaration du 14 avril 1687 avait dit en substance que le roi, après avoir été conservé par une providence extraordinaire de Dieu, et établi sur le trône de ses ancêtres, n'avait eu rien de plus à cœur que de rendre son règne heureux, et d'attacher ses sujets par affection à sa personne autant que leur devoir les engageait à lui être fidèles ; qu'il avait cru ne pouvoir employer pour cet effet des moyens plus efficaces, que de leur accorder le libre exercice de leur religion.... et que le peu de succès de tout ce qui avait été fait dans les quatre derniers règnes pour établir l'uniformité de religion, faisait assez connaître les difficultés insurmontables de cette entreprise ; qu'ainsi Sa Majesté avait jugé à propos, pour donner à ses sujets une marque de sa bonté, de leur procurer le repos en accordant par cette déclaration une liberté entière de conscience, en vertu de son autorité et prérogative royale, ne doutant pas que les deux chambres du parlement ne donnent leur consentement à cette même déclaration lorsqu'il lui plaira de les assembler.... L'exécution de toutes les lois pénales contre les non-conformistes, contre ceux qui ne fréquentent pas leurs paroisses et qui ne communient pas, sera suspendue.... Afin que le roi tire de ses sujets tout le service qu'ils lui doivent en cette qualité, et qu'aucun désormais ne puisse être exclu des charges et emplois à cause des serments qui ont ordinairement été exigés en semblables occasions, Sa Majesté ordonne que les serments d'allégeance et de suprématie, et quelques autres semblables, mentionnés dans les actes des parlements de la vingt-cinquième et de la troisième année du règne de Charles II, ne seront plus exigés ; que personne ne sera obligé de les prêter, ni de les signer pour entrer dans aucune charge de robe ou d'épée. Déclarant aussi qu'elle est résolue d'accorder des lettres sous le grand sceau à tous ceux qui se seront ainsi employés, pour les dispenser de prêter les mêmes serments.

Une déclaration du 2 mai 1688 contenait que depuis la proclamation du 14 avril 1687, touchant la liberté de conscience, le roi avait eu un soin particulier de la faire exécuter sans aucune distinction, y étant encouragé par

nemi le prince d'Orange destinait ses coups; il en prévint le roi Jacques; mais tous les avertissements échouèrent devant la pieuse et opiniâtre sécurité du malheureux monarque, et, quoique le cabinet de Versailles fût loin d'imaginer[1] par quelle rapide catastrophe l'alliance dévouée de cette couronne allait lui échapper, tout le monde voyait

le grand nombre d'adresses que ses sujets de toutes sortes de religions lui ont présentées pour l'assurer de la satisfaction et de la soumission avec laquelle ils l'avaient reçue; que Sa Majesté espérait en voir des effets au prochain parlement, et reconnaître que ses soins et ses efforts pour établir à perpétuité la liberté de conscience n'ont pas été inutiles : et qu'ainsi la postérité reçoive le fruit d'un dessein si avantageux pour le bien du royaume; que par ce moyen elle souhaite établir la sûreté publique sans la contrainte des serments qui ont été établis malheureusement sous quelques règnes; mais qui n'en ont jamais pu soutenir aucun, puisque les charges, les emplois doivent être la récompense du mérite, de la fidélité et des services, et non pas de ces sortes de serments; que le roi espère que tous les bons chrétiens et toutes les personnes affectionnées au bien public du royaume se joindront à lui pour accomplir cet ouvrage; que dans cette vue il avait été obligé de changer plusieurs officiers, ne croyant pas capables de grands emplois ceux qui refusent de concourir à l'établissement de la paix et de la grandeur de leur patrie; que Sa Majesté ne désirait rien davantage, et que le bon état de ses armées et de ses flottes, qui serait encore meilleur lorsque la sûreté ou l'honneur de la nation le requerrait, était une preuve convaincante de ses bonnes intentions. Le roi exhorte ses sujets à faire réflexion sur le bonheur dont ils jouissent, et à considérer que depuis trois ans que Dieu l'a élevé sur le trône, il n'a point paru tel que ses ennemis le représentaient; qu'au contraire sa principale intention a toujours été de faire voir qu'il était le père et non l'oppresseur de son peuple; qu'il n'en peut donner de plus grande marque qu'en conjurant ses sujets de renoncer à toutes animosités particulières et à des soupçons mal fondés pour députer au prochain parlement des personnes capables de contribuer à achever ce grand ouvrage que Sa Majesté a entrepris pour le bien et pour l'avantage du royaume; et qu'elle a résolu pour cet effet de convoquer le parlement au mois de novembre prochain pour le plus tard.

1. Pellisson écrivait de la cour, plus tard, au moment même de la traversée de Guillaume : « Je ne comprends pas qu'avec 15 000 hommes on puisse aller envahir un royaume comme celui d'Angleterre, à moins qu'il soit divisé en grandes factions contraires, ce qui ne nous paraît pas jusqu'ici. » (1er novembre 1688.)

clairement que là des dangers inattendus menaçaient la France.

D'un autre côté (août), tous les efforts avaient été impuissants à Constantinople pour empêcher une démarche pacifique auprès de la cour de Vienne. Des conférences s'étaient ouvertes à Bude; Lorraine, qui les conduisait, brûlait de les mener promptement à bon terme, afin de venir sur le Rhin, à la tête des confédérés d'Augsbourg, tirer satisfaction des longues injures de Louis XIV. Louis XIV se vit de toutes parts pressé par les tempêtes. Une seule ressource lui resta : ce fut d'offrir à Soliman son alliance contre l'Empire, en profitant de ce que le divan avait repris courage à la nouvelle de l'inaction du roi de Pologne. Cette inaction, obligée puisqu'elle tenait au manque d'argent et de soldats, était venue changer la face des affaires. De là, la facile résistance des Tatars à une nouvelle tentative de Galitzin (septembre); de là, les vains efforts de Morosini contre la capitale de l'Eubée, Négrepont, que toute une armée ottomane put venir défendre, et où ce grand homme, alors doge de la république, vit succomber Courbon, Kœnigsmark et sa propre gloire; de là, en un mot, les mouvements, longtemps indécis, des troupes impériales. A la fin, Louis de Bade, à leur tête, emporta Belgrade d'assaut (6 sept.); ce fut pour la Porte l'unique revers de cette campagne. Les Turks encouragés acceptèrent les propositions de Louis XIV, à condition qu'ils en verraient les effets sur-le-champ. Cette condition était absolue. Louis alors prit prétexte (6 octobre) de difficultés survenues dans l'élection de l'évêque de Cologne, pour rompre sa trêve de vingt ans avec l'Empire : il envoya tout à coup le dauphin forcer Stahremberg dans Philippsbourg (29 oct.); l'incendie du Palatinat, qui fit hor-

reur à l'Europe, et qu'on a eu tant de peine à expliquer, acheva de tranquilliser le divan (nov.). La nécessité condamnait Louis à donner aux barbares des gages dignes d'eux.

Aussitôt Guillaume avait fait voile vers les îles Britanniques, en réalité pour les arracher à la France (16 nov.). Il descendit sur les mêmes rivages que le premier Guillaume, parti de nos provinces. Les grands, les évêques, qui endormaient Jacques au bruit de leurs serments, son gendre le prince de Danemark, sa fille, tous coururent aux pieds de cet autre gendre qui venait détrôner un père. Il entra (21 déc.) dans Londres sans coup férir. Les premiers jours de l'année 1689, si grande dans l'histoire, virent la *Convention* réunie à Londres consommer (février), par le couronnement de Guillaume et Marie, ce que les Anglais appellent leur *glorieuse révolution* de 1688.... Glorieuse? et elle se composa de perfidies, de parjures, on peut dire de parricides! Glorieuse? et elle a tenu les échafauds dressés au sein de l'Angleterre pendant quatre-vingts années, jusqu'à ce qu'enfin le sort ait épuisé le sang des Stuarts, quand les bourreaux ne pouvaient tarir celui de leurs partisans! Glorieuse? et elle plaça en dehors des institutions, qui font la vraie gloire de la Grande-Bretagne, près d'une moitié de l'Angleterre, un tiers de l'Écosse, dont il a fallu faire et qui est resté un désert, l'Irlande entière, jetée dans une misère, une tyrannie et une dégradation inouies chez les peuples modernes, enfin, tous les catholiques, condamnés sans retour à la guerre civile ou à la servitude! Elle n'eut pas la liberté pour principe, mais bien l'oppression, l'oppression effroyable d'une grande classe de sujets, d'une vaste part de la nation. Les perpétuelles suspensions de l'*habeas corpus*, les longs asservissements de

la presse l'attestent suffisamment. Aujourd'hui encore, après un siècle et demi, le sol britannique s'émeut, quand l'héritière de Guillaume III est obligée, par l'esprit universel du temps, de proclamer ces mêmes doctrines de liberté des croyances, et d'égalité des droits entre les protestants et les catholiques, qui perdirent les Stuarts! Où donc est l'explication, où est l'excuse de cette révolution tyrannique? L'explication est uniquement dans les passions anglicanes, l'excuse dans le sentiment national blessé. Les Anglais se croyaient trahis et se sentaient abaissés. C'est par là que ces rois d'Écosse, les ennemis intrépides de l'Angleterre pendant tout le cours des générations et maintenant ses maîtres hostiles, ont péri. Et si l'on cherche d'où est venue cette universelle popularité de leur chute, qui a entraîné tant de parallèles iniques et funestes, on en trouvera une première cause dans l'esprit anti-catholique de cette révolution qui lui a rallié tous les ennemis de la foi romaine, et, de proche en proche, tous ceux du principe d'autorité par tout l'univers. Une seconde a été cette superbe liberté britannique qui est venue après l'extinction des Stuarts plus qu'après leur expulsion, et dont on a reporté l'honneur à un changement qui n'a fait peut-être que la retarder, la compromettre et l'ensanglanter. Dieu sait ce que cette méprise aura coûté à la race de Louis XIV!

Voyez, dès le principe, la suite des décrets de la Providence! Louis a prétendu mettre la nation anglaise en dehors des affaires du monde en enchaînant ses princes, et il n'a réussi qu'à déposséder de leur royaume une race amie! Il a semblé n'avoir traité à Nimègue que pour pousser plus sûrement les hostilités en pleine paix : il a voulu que cette paix fût conquérante pour lui comme la guerre, qu'au

dehors elle livrât à sa politique, à ses armes, des ennemis sans défense, qu'au dedans elle abandonnât aux volontés de sa conscience, armée du glaive, ses sujets dissidents; par passion pour cette paix décevante, il a délaissé la Hongrie dans les dangers où il l'avait mise.... Et le voilà, roi très-chrétien, obligé de courir aux armes pour la défense du croissant! En pensant étouffer l'hérésie par cela seul que chez lui il la proscrivait, il a donné à l'Allemagne des artisans, à la Hollande des soldats, au prince d'Orange Schomberg, à la France une guerre civile, au protestantisme une couronne, l'une des plus grandes de l'univers! Pour quelques places envahies, pour quelques États humiliés, il a soulevé contre soi la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne tout entière : la diète de Ratisbonne le déclare ennemi public (mars); on va jusqu'à mettre au ban de l'Empire quiconque ne prendra point les armes pour l'abattre, et à traiter comme ennemi de la confédération germanique tout État étranger qui resterait neutre entre la confédération et cet *allié des barbares*, cet *ennemi de la chrétienté;* la Suède, la Savoie entrent en lice; en un mot, il a l'Europe entière, moins la Pologne, à combattre! Il a tout fait dans la vue d'abaisser Jean Sobieski; il l'a frappé de ses dédains; il a voulu lui ravir sa couronne, en punition d'un dissentiment; et maintenant il courtise ses dissentiments, il sollicite son amitié pour le tenir neutre et désarmé. Il a paru offusqué de la gloire de Jean, et, grâce à l'invasion musulmane que le cabinet de Versailles a provoquée, Jean brille d'un immense éclat; tous les rois, y compris Louis XIV, briguent son alliance; l'affection de tous les peuples environne ce roi nouveau, qui n'a au dehors qu'un ennemi avéré, et sa gloire s'en agrandit : car cet ennemi est Léopold.

Hâtons-nous d'ajouter qu'autant Louis a été immodéré, injuste, superbe, et par cela même, peu habile dans la paix et la prospérité, autant il sera grand dans la guerre. Il a provoqué l'orage, mais il saura l'affronter. Sur toutes ses frontières s'avancent, pour l'accabler, de grands princes et de grandes armées. Guillaume III, Waldeck, Vaudemont, le duc de Lorraine, l'électeur de Brandebourg l'électeur de Bavière, Victor-Amédée, à la tête de toutes les forces de l'Angleterre, de la Hollande, des Pays-Bas, de l'Empire, de la Savoie, de l'Italie, vont se donner la main depuis la Manche jusqu'à la Méditerranée. L'Espagne se lève en armes. Toutes les flottes de l'univers assiégent et incendient nos rivages. Mais Louis fait les grands hommes : car il les discerne. Tourville, Mortemart, Duguay-Trouin, Château-Renaud, Jean Bart maintiendront le pavillon de France grand sur les mers; Noailles et Vendôme couvriront les Pyrénées; Catinat et Villars, les Alpes; Villeroi, Boufflers et Luxembourg, le Rhin; Vauban, tout! Dans une lutte effroyable de six années, la France, battue en brèche par l'Europe comme un camp retranché, sera inexpugnable. Elle prodiguera les sacrifices, les efforts, les armées. Elle comptera presque autant de grands capitaines que de généraux, presque autant de victoires que de batailles; à la longue, elle sera épuisée plutôt que vaincue, et, si Louis a besoin de toute cette gloire pour expier ses torts, celle de la France du moins est entière : car la France était innocente de ses malheurs.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

# LIVRE DOUZIÈME.

## FIN DU RÈGNE ET DE LA MAISON DE JEAN III,

### ET SUITE DES DEUX GUERRES D'ORIENT ET D'OCCIDENT,

### JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE LA PAIX GÉNÉRALE PAR LES TRAITÉS DE RISWICK ET DE CARLOWITZ.

(1689-1699.)

SOMMAIRE.

**Gloire et chagrins de Jean Sobieski. — Menées de la reine. Discordes de la maison royale. Haine réciproque des princes Jacques et Alexandre — Tentative pour assurer aux Sobieski la succession à la couronne Oppositions. Discours prophétique du roi.—Diète de Warsowie. Traité de commerce avec la Hollande. Complots de Léopold. Manœuvres des Sapiéha. Interdit. Rupture violente de la diète. — Supplice de Lyszczinski pour athéisme. Projet d'abdication. Amélioration de l'esprit public. — Révolution à Moskou. Avénement du tzar Pierre. Révolution à Constantinople. Mustapha-Kiuperli. Campagne brillante des Turks. — Rapprochement de l'empereur et du roi de Pologne. Mariage du prince Jacques. — Dernière campagne de Jean. Conquêtes en Moldavie. Bataille de Salankemen. Mort de Kiuperli. Retour de Jean. Suite de la guerre de Pologne jusqu'à la fin du règne. Suite des diètes. Démêlé de l'évêque de Wilna et du grand-hetman Sapiéha. — Vie privée du roi. Courses sous les tentes. Doctes entretiens. Soins littéraires. Crédit de l'abbé de Polignac. Les juifs Bethsal et Jonas. Leur procès. — Audace des Sapiéha. Scènes sanglantes à Warsowie. — Invasion des Tatars. Avénement de Mustapha II. Ses victoires. — Le prince Eugène. L'ingénieur Le Fort. Le tzar Pierre. Marche des Moskowites sur la mer Noire. — Dispositions pacifiques en Orient et en Occident. Médiation déférée par Innocent XII au roi de Pologne. — Mort du roi. — Entrée du cortége funèbre à Warsowie. Attentat du prince Jacques. Autre scandale. Guerre de ce prince, de la reine et d'Alexandre, pour le partage des biens du feu roi. — Diétines. Confédération de l'armée de Pologne et de l'armée de Litvanie. — Diète de convocation. Sa rupture. Confédération de la noblesse. État des partis. — Abandon de la candidature d'Alexandre. Vues de la reine sur Iablonowski, sur Vendôme. — Candidature de Conti. — Réconciliation de Jacques et de**

**la reine. — Candidature d'Auguste de Saxe. Diète d'élection. Élection double. — Marche rapide d'Auguste. Lenteurs et chute de Conti. — Paix de Ryswick. Paix de Carlowitz. Fin du XVII$^e$ siècle. — Résumé de la vie de Jean Sobieski. Ses qualités. Ses fautes. Expiation.**

Au milieu des révolutions qui rendirent l'an 1689 mémorable, et de la guerre universelle qui, pendant longues années, allait tenir le monde en feu, tandis que les mouvements contraires des armées ensanglantaient à la fois le Rhin et la Meuse, l'Ebre et le Pô, la Save et le Danube, l'Océan et la mer Égée, la Pologne, presque seule, n'entendit point le bruit des armes retentir sur ses frontières. Une paix inconnue régna même dans ses provinces : les débats des factions étaient réduits aux querelles de quelques grandes familles et de leurs clients. Le prince qui avait rappelé la république de la ruine profonde où nous l'avons vue au temps de Jean-Casimir, ce prince, porté de la foule des citoyens au rang des rois, était au faîte de la gloire, au faîte des prospérités humaines. Mais qu'il y a loin, des prospérités, ou même de la gloire, au bonheur ! Triste témoignage de la vanité des dons de la fortune, Jean le Victorieux avait le cœur dévoré d'ennuis. Il ne nous reste plus à dire que les sollicitudes privées et les chagrins publics qui allaient flétrir, et peut-être abréger les restes de cette grande vie.

Marie-Casimire fut le fléau du héros qui l'avait couronnée. La montrerons-nous remplissant le palais, comme la république, de ses complots et de ses intrigues ; mettant la main à toutes les affaires d'État ou de famille, et l'y mettant pour porter partout la discorde et la corruption ; troublant l'intérieur du roi par son inconsistance, par sa mobilité, par son inquiétude d'imagination et d'esprit, quand ce n'était pas par son ambition et son avarice ; plus

emportée dans ses caprices à mesure que les ans, qui semblaient la respecter, lui faisaient craindre de plus près son déclin ; jalouse de la confiance de son époux, comme une autre l'eût été de sa tendresse ; disputant à ses vieux jours d'honorables et douces affections, après ne lui avoir pas contesté dans sa jeunesse les fantaisies de ses obscures amours ; exilant du palais sa propre sœur la grande chancelière Wielopolska, sa belle-sœur la princesse Sobieska Radziwill, le savant Zaluski, tous les esprits capables de charmer la vie du roi, pour livrer le pouvoir, qu'elle conservait ainsi, à deux femmes de chambre, la Letreu et la Féderba, ennemies acharnées, qui régnaient sur elle comme elle sur le roi, et remplissaient, à son exemple, la ville et la cour de menées, de discordes, de fureurs, de vénalité ? Un trait fera juger de l'esclavage où l'amour de la paix domestique, le premier des biens aux yeux de Jean, fit tomber l'infortuné monarque. Il avait promis les sceaux à Zaluski. Wielopolski mort, il les lui présente ; car il était plus esclave encore de sa parole que de la volonté de Marie-Casimire. Mais : « Mon ami, lui dit-il, si vous les acceptez, c'en est fait de moi. Je serai obligé de fuir ma maison. Je n'imagine pas où je pourrai aller mourir en paix ! »

La famille royale était, à l'image du palais, en proie aux haines et à l'anarchie. Là, comme dans l'État, Jean travaillait vainement à rétablir la concorde, partout troublée par les passions emportées et changeantes de la reine. Contenus comme les partis sous sa main royale, ses trois fils, ne pouvant se combattre hautement, se haïrent : ce fut une de ces haines fraternelles dont parle Tacite. Au sortir du berceau, ils n'étaient déjà plus des frères ; c'étaient des compétiteurs.

Le roi vivant, sa famille, la Pologne et l'Europe disputaient son héritage. Lui-même, l'œil fixé sur le vide qu'il laisserait au sein de sa malheureuse patrie, n'était occupé que des moyens de le remplir.

Du milieu de ses chagrins domestiques, sa pensée planait sur l'avenir de la Pologne; et de toutes les sollicitudes qui assiégeaient son âme, il l'a dit mille fois, celle-là était encore la plus amère.

Sujet et grand dignitaire, on l'a vu ambitionner pour son pays le régime de l'hérédité. C'était dans l'espoir d'accomplir cette révolution qu'il s'était associé aux vœux de Jean-Casimir et de Louise de Gonzague, en faveur du sang des Condé; occupé seulement du salut de la république, il voulait alors affermir, au profit de la maison de France, ce trône auquel il touchait. Roi et père, faudra-t-il s'étonner s'il nourrit le désir d'assurer la couronne à ses fils ?

Bien que le principe de l'élection passe pour avoir toujours régi la monarchie polonaise, trois dynasties avaient obtenu le bénéfice de l'ordre héréditaire. Ces dynasties ne finirent même que lorsque le trône échut à des rois qui n'avaient point d'héritiers directs; et, comme les princes intermédiaires, tels que Louis de Hongrie, Étienne Batory, Michel Korybuth, ne laissèrent point de fils, il n'y avait pas d'exemple que le fils aîné du roi n'eût point régné sur la Pologne. Le titre auguste dont il était revêtu du vivant de son père, semblait le destiner à la couronne. L'espoir de Jean III reposait donc sur des précédents tellement consacrés, qu'on pouvait y voir un élément de la constitution nationale. En voulant que la désignation de l'héritier du trône eût lieu de son vivant, il sauvait la république des

brigues de l'élection et des malheurs de l'interrègne ; et ce n'était pas innover : car les choses s'étaient ainsi passées sous les Jagellons. Si pourtant Jean-Casimir, en formant le même vœu, avait excité tant d'orages, on avait pu attribuer le soulèvement de l'ordre équestre à la haine de ce parti pour Louise de Gonzague, à l'extraction française du prince qu'elle présentait, aux maximes despotiques dont on supposait imbu tout ce qui avait respiré l'air des Richelieu et des Mazarin; plus que tout, aux étroites liaisons du duc d'Enghien avec les grands. Cette fois, ce n'était point pour un étranger que Jean nourrissait la même pensée : c'était pour son fils ; c'était pour le prince de Pologne.

Cependant, il savait trop bien que les difficultés étaient immenses; car les maux comme les biens s'enchaînent. Les mœurs antiques des Slaves avaient enfanté les institutions de la Pologne, et ces institutions avaient produit les mœurs publiques des derniers temps. La liberté devenait plus chatouilleuse et plus exigeante de règne en règne ; l'élection n'était plus un principe abstrait ou une orgueilleuse formalité, mais un droit actif, une constante pratique; maintenant que les guerres du dehors, la paix intérieure, l'empire de Jean avaient suspendu les querelles de la petite et de la haute noblesse, en affermissant le pouvoir des grands, leur ambition excitée s'opposait, autant que les ombrages jaloux de l'ordre équestre, à la tentative qu'ils avaient appuyée sous la reine Louise. Jean avait une chance de succès; c'était sa gloire : mais il sentait sa gloire compromise dans le respect et l'amour des peuples par son inquiète compagne. A travers tous les prestiges de sa tendresse confiante, il voyait cette princesse

défier la haine publique par ses caprices et ses intrigues, blesser l'orgueil national par l'usurpation altière de toutes les prérogatives souveraines de son mari, se porter pour l'arbitre de tous les choix au péril de leur commune renommée, braver trop souvent les bienséances et les lois; et, comme si ce n'était pas assez de tous ces torts pour mettre en péril l'avenir de la maison royale, Marie-Casimire était en dissidence avec lui, et le contrecarrait hautement dans la question où il devait le plus naturellement compter sur le concours d'une mère.

De ses trois fils, les deux plus jeunes étaient les plus beaux et les mieux faits. La Pologne aimait en eux des princes nés sur les marches du trône. Jacques-Louis, âgé de six ou sept ans à l'époque de l'avénement, était petit, brun, maigre, inconstant dans ses goûts; avec un esprit élevé, il déplaisait par son air seul. Le marquis de Béthune, son oncle, avait dit de lui qu'il portait l'exclusion sur son visage, et les Polonais ne l'appelaient que le fils du grand maréchal: Alexandre et Constantin étaient les fils *du roi*. Malheureusement la reine pensait sur ses fils comme la Pologne. Sa prédilection conspirait pour faire arriver au prince Alexandre cette couronne si peu assurée à sa famille. Le roi essaya vainement, par sa tendresse égale, de consoler le prince Jacques de l'inimitié de sa mère. Alexandre, fier des dons de la nature et des préférences qui s'attachaient à lui, n'était occupé qu'à en faire sentir le poids à son frère aîné. Il le traitait d'avance en rival malheureux. Tous ces complots tenaient à la constitution de la république. Dans le libre déchaînement de toutes les ambitions, des frères, placés le plus près du but, devaient être les plus ardents à se le disputer; la première des familles po-

lonaises se trouvait, comme la Pologne elle-même, condamnée à l'anarchie.

La perspective de l'établissement d'une quatrième dynastie ne blessait pas seulement tous les seigneurs qui se croyaient des chances d'arriver au trône ; il n'y avait pas maintenant de gentilhomme qui ne tînt à l'ordre électif comme à une portion de son patrimoine et de ses espérances ; car on avait deux moyens de fonder sur l'élection sa fortune : c'était d'obtenir les suffrages ou de vendre sa voix. La fierté naturelle de l'ordre équestre, la vaine et fatale gloire d'avoir seuls dans le monde conservé le droit de se donner des rois, rendaient nationale cette coutume que tant de passions avaient intérêt à maintenir. Il arriva donc que le public tout entier fut en quelque sorte pour les jeunes Sobieski ce qu'ils étaient l'un à l'autre, un compétiteur haineux. Il n'y eut pas d'ailleurs d'entreprise ni de calomnie qui coûtât à leurs adversaires pour saper dans l'affection publique la nouvelle maison royale. Toutes ces trames achevèrent d'attrister la vieillesse de son fondateur.

Tel était pourtant l'ascendant de sa renommée, que ses fils purent sans obstacle prendre le rang et exercer les priviléges d'héritiers de la couronne. Le prince Jacques avait élevé son bountzounk au-dessus de la lance de commandement des grands hetmans, sans qu'ils eussent protesté contre cette nouveauté. Déjà même ce prince n'avait pas craint d'aller un jour s'asseoir dans le sénat aux côtés de son père, qu'il n'avait pas consulté sur cette hardiesse ; et les sénateurs se turent. Le roi, auquel ces compétitions domestiques et ces tortueuses tentatives étaient également importunes, résolut de faire à la république, en faveur de sa maison, ou plutôt en faveur de la patrie même, une

demande haute et franche, déterminé, s'il n'obtenait pas gain de cause à ses vœux, d'abandonner ce dessein sans retour, et d'en imposer le sacrifice à ses enfants jusqu'au jour où sa succession serait ouverte au profit du plus digne.... du plus heureux.

Il avait compté proposer cette résolution dans la diète que nous avons vue siéger à Grodno l'année précédente. On le sut. Mais ce n'était plus le faible représentant des Jagellons et des Wasa qui occupait le trône : cette fois, les factions se contentèrent de crier à la tyrannie, ou de conspirer obscurément la chute du monarque. Une main cachée tint les fils de tous les complots, soudoya toutes les intrigues : ce fut encore Léopold.

Léopold ne voulait pas de la monarchie héréditaire en Pologne, parce que la Pologne en eût été fortifiée. D'ailleurs il y avait des archiducs ; on pouvait toujours espérer que l'un d'eux serait élu quelque jour, et alors seulement il serait temps de faire participer la Pologne, comme la Bohême et la Hongrie, aux bienfaits de l'ordre héréditaire. Pour le moment, le cabinet de Vienne prodiguait l'or à ces seigneurs, qui s'effarouchaient de toute désignation d'un héritier du trône comme d'une atteinte aux principes de la liberté et de l'égalité. L'empereur se donnait ainsi deux satisfactions ; celle d'embarrasser son bienfaiteur, de le compromettre et de jeter ses voisins dans d'interminables déchirements.

Les opposants trahirent sans ménagement leur concert avec la cour impériale. Ils se montraient aussi irrités qu'elle des luttes de Louis XIV contre la ligue sainte, des tentatives du roi pour conquérir la Moldavie, et des projets du prince Jacques ; ils demandaient l'expulsion de

Béthune et le siége de Kamiéniéç : Léopold en personne n'eût pas fait mieux.

Le roi n'avait pas parlé encore. Et déjà les grands seigneurs du parti de France ; la foule des évêques qui, tous issus des premières maisons du royaume, aspiraient à couronner un frère ou un neveu ; Iablonowski, que la reine aurait préféré, dit-on, sinon à son fils Alexandre, du moins au prince Jacques, tous enfin égalèrent en violence la foule des stipendiés de l'Autriche. Les grands cherchèrent de l'appui dans l'ordre équestre et dans l'armée pour arracher sur-le-champ au roi la couronne dont il voulait déshériter leur ambition. Ils appelaient au secours de la liberté menacée les foudres de la religion et ses maximes. Le nonce apostolique intervint ; fidèle truchement de Léopold, il déclara que la diète serait rompue, les troupes laissées sans subsides, et la chrétienté privée de l'appui de la Pologne, si S. M. S. ne renonçait aux entreprises subversives qu'elle méditait. Par cette démarche, à son insu, le saint-siége donna les mains à la ruine du seul royaume catholique qu'il y eût dans le Nord.

L'âme navrée, et résolu d'abandonner l'avenir de sa maison au souvenir de ses victoires, aux travaux de ses fils, à la nécessité, au temps, Jean éloigna de Grodno le prince Jacques. Il croyait avoir désarmé par sa condescendance la furie des factions : la diète fut rompue.

Il fallut recourir à un sénatus-consulte pour le vote des impôts. Mais là siégeaient les chefs de la noblesse polonaise, les véritables rivaux de la maison royale, et un feu nouveau embrasa les esprits. Ces créatures et ces serviteurs de la couronne surpassèrent en colère tout ce qu'on avait vu aux comices. Ce n'était pas assez pour eux d'avoir con-

traint le roi à déposer ses espérances, il fallait le châtier de les avoir conçues.

Le grand trésorier Leszczynski, jeune seigneur qui eut pour fils un roi battu aussi des orages, fixa d'abord sur la reine ses dénonciations insultantes. Ce sénateur était gendre de Iablonowski. Une attaque si vive, et venue de ce côté, dut cruellement frapper Marie-Casimire au cœur. Vint le tour du roi : le roi avait tout sacrifié, tout compromis, tout perdu. Les titres de despote, de tyran, de destructeur de la liberté lui furent prodigués. Le palatin de Siradie, son pensionnaire, poussa plus loin l'insolence : il traita le vainqueur de Slobodyszcza et de Podhaïce d'ennemi de la patrie. Le vieux monarque, indigné, se lève avec effort, et, congédiant les sénateurs, il s'exprime dans ces termes prophétiques :

« Celui-là connaissait bien les peines de l'âme, qui a dit que les petites douleurs aiment à parler, que les grandes sont muettes. L'univers même restera muet en contemplant nous et nos conseils ! Il semble que la nature doive être saisie d'étonnement. Cette mère bienfaisante a doté tout ce qui a vie de l'instinct de la conservation, et donné aux plus chétives créatures des armes pour leur défense ; nous seuls dans le monde tournons les nôtres contre nous. Cet instinct nous est ravi, non par quelque force supérieure, par un inévitable destin, mais par un délire volontaire, par nos passions, par le besoin de nous nuire à nous-mêmes. Oh ! quelle sera un jour la morne surprise de la postérité, de voir que, du faîte de tant de gloire, quand le nom polonais remplissait l'univers, nous ayons laissé notre patrie tomber en ruine, y tomber, hélas ! pour jamais ! Car, quant à moi, j'ai su vous gagner çà et là des batailles ;

mais je me reconnais destitué de tout moyen de salut. Il ne me reste plus qu'à m'en remettre, non pas à la destinée, car je suis chrétien, mais au Dieu grand et fort, de l'avenir de ma patrie bien-aimée.

« Il est vrai que, s'adressant à moi, on a dit qu'il y avait un remède aux maux de la république; ce serait que le roi ne fît point divorce avec la liberté, et la restituât.... L'a-t-il donc ravie? Sénateurs, cette liberté sainte dans laquelle je suis né, dans laquelle j'ai grandi, repose sur la foi de mes serments, et je ne suis pas un parjure. Je lui ai dévoué ma vie; dès mon jeune âge, le sang de tous les miens m'apprit à fonder ma gloire sur ce dévouement. Qu'il aille, celui qui en doute, visiter les tombeaux de mes ancêtres; qu'il suive la route qui m'a été frayée par eux vers l'immortalité. Il reconnaîtra, à la trace de leur sang, le chemin du pays des Tatars et des déserts de la Walaquie. Il entendra sortir du sein des entrailles de la terre et de dessous le marbre glacé, des voix criant : *Qu'on apprenne de moi qu'il est beau et doux de mourir pour la patrie !* Je pourrais invoquer les souvenirs de mon père, la gloire qu'il eut d'être appelé quatre fois à présider les comices dans ce sanctuaire de nos lois, et le nom de bouclier de la liberté qu'il mérita.... Croyez-moi, toute cette éloquence tribunitienne serait mieux employée contre ceux-là qui, par leurs désordres, appellent sur notre patrie le cri du prophète, que je crois, hélas! entendre déjà retentir au-dessus de nos têtes : Encore quarante jours, et Ninive sera détruite!

« Vos Dominations Illustrissimes savent que je ne crois point aux augures; je ne cherche point les oracles; je n'ajoute point foi aux songes. Ce ne sont pas des oracles,

c'est la foi qui m'enseigne que les décrets de la Providence ne peuvent manquer de s'accomplir. La puissance et la justice de celui qui régit l'univers règlent le destin des États ; et, là où l'on peut impunément oser tout du vivant du prince, élever autel contre autel, chercher les dieux étrangers sous l'œil du véritable, là grondent déjà les vengeances du Très-Haut.

« Sénateurs, en présence de Dieu, du monde, de la république entière, je proteste de mon respect pour la liberté ; je promets de la conserver telle que nous l'avons reçue. Rien ne pourra me détacher de ce saint dépôt, pas même l'ingratitude, ce monstre de la nature.... Je continuerai d'immoler ma vie aux intérêts de la religion et de la république, espérant que Dieu ne refusera point ses miséricordes à qui ne refusa jamais de donner ses jours pour son peuple.... »

L'auguste vieillard voulait poursuivre ; il ne le put. Les larmes dont sa voix était remplie s'échappèrent en sanglots. L'assemblée s'émut. Le primat du royaume, Radzieiowski, récemment revêtu de la pourpre romaine, tomba aux pieds de son trône, et protesta de la reconnaissance et de l'amour de la Pologne. Jean ne répondit qu'en demandant aux sénateurs de penser aux intérêts de la patrie. Des cris de respect s'élevèrent : son attendrissement avait passé dans tous les cœurs. Les subsides furent votés par acclamation. Impression passagère, qui prouvait seulement que les Polonais valaient mieux que leurs lois. Ces lois meurtrières, Jean Sobieski les avait bien jugées ; son discours révèle et toute son âme, et tout son génie ; la prévoyance s'y montre comme la douleur. Il savait trop bien qu'après lui l'heure de Ninive sonnerait bientôt.

Depuis lors, le roi, renonçant à réformer son pays par le faîte, ne songeait plus qu'à chercher des améliorations ailleurs. Il voulut essayer du commerce et de la paix. C'était une haute pensée ; il ne s'agissait de rien moins que de reprendre l'ouvrage du grand Casimir. Mais quatre cents ans avaient passé sur les créations de ce monarque depuis longtemps ruinées. Ce fléau de la population israélite, qui s'était propagée dans sa condition à la fois privilégiée et servile, avait desséché le commerce à ses sources en le déclassant, et pris la place de la bourgeoisie nationale, qui aurait donné à la société polonaise une nouvelle vie.

Le négoce s'était introduit dans les villes et sur le littoral de la Moskowie, sous les auspices des Hollandais. Un traité avec cette industrieuse nation fut conclu. Il promettait les mêmes biens à la Pologne. Jean voulait que la république se résolût à des sacrifices décisifs pour écraser les Ottomans, ou qu'elle l'obligeât lui-même d'accepter les propositions avantageuses de la Porte. Une résolution des comices aurait mis à l'aise sa conscience froissée entre les conseils de la religion et ceux de la politique, entre les intérêts du monde chrétien et ceux de son pays.

Il avait donc convoqué sans délai une diète nouvelle. Les diétines s'étaient réunies en décembre sous l'empire de sentiments loyaux et sages. L'impression des paroles royales avait été grande dans la république. Un esprit de modération animait les palatinats, et l'assemblée s'en montrait pénétrée.... Elle ne fit que remplir de ses orages cette année 1689, dont nous avons vu les débuts chez les Anglais. Le marquis de Béthune voulut emporter de vive force (janv.) la paix avec la Porte ottomane. Il s'occupa de grossir le parti de

Louis XIV à force d'or, et compromit par cet air d'intrigue et de faction l'utile politique qu'il proposait à la Pologne. On put dès lors présager que la faction de l'Autriche serait assez puissante, sinon pour dominer les comices, du moins pour les enchaîner. Malheureuse nation qui était déjà partagée entre les grands États, qui était déjà conquise : car les assemblées nationales appartenaient à l'étranger ! Léopold régnait à Warsovie bien autrement que Sobieski.

Le bruit public était (fév.) qu'il y avait un complot ourdi par quelques ambitieux pour en finir avec ce long règne ; et à la tête des conjurés on nommait Iablonowski, les Sapiéha, les Opalinski, les Lubomirski, Raphaël Leszczynski, enfin la reine : la reine, qui se montrait également mécontente des démarches faites par le roi en faveur du prince Jacques et de sa résolution d'empêcher toute tentative en faveur d'aucun de ses fils. Elle aurait voulu, s'il fallait en croire ces rumeurs, couronner Iablonowski, veuf alors, pour prendre place sur le trône à ses côtés ! Quoi qu'il en soit, les conjurés formaient une minorité dissidente ; en Pologne, c'en était assez pour maîtriser la diète et la république, puisqu'à force de haine pour la tyrannie, on avait établi la tyrannie des minorités.

Là comme à Grodno, éclatèrent les accusations et les outrages. La presse et le dessin les répétèrent à l'envi. Le traité de commerce avec les Hollandais excitait surtout les dédains des conjurés. On fit des caricatures représentant le roi sous le costume d'un marchand ou d'un banquier que des juifs aidaient à remplir ses poches. L'année précédente, il avait paru le destructeur de la liberté ; maintenant on le représentait, à cause de ses idées de négoce et d'industrie, comme l'ennemi de l'hon-

neur polonais. Des querelles particulières envenimèrent ces débats. L'évêque de Kulm, Opalinski, dans un jugement, s'emporta jusqu'à dire au roi : « Sois équitable ou cesse de régner! » Il faut dire que ce mot souleva une indignation universelle. Le castellan de Sandomir s'écria que la Pologne était dévorée d'une fièvre maligne, qu'il fallait lui tirer du sang : l'évêque épouvanté s'évada. On le ramena pour demander pardon au roi outragé. Il s'agenouilla aux pieds du trône, fit des excuses, et déclara qu'en expiation de sa faute il abdiquerait ses droits de sénateur ; il sortit en effet au milieu des sifflets de l'assemblée, et le palatin de Belcz Matczinski, comprenant le collége entier des évêques dans les torts d'un seul, dit tout haut qu'il fallait les renvoyer à Rome tous ensemble. « Vous oubliez, répond Zaluski, alors évêque de Kiow, qu'avant d'être évêques nous étions gentilshommes, et que nous siégeons au même titre que vous. — Sans doute, dit le roi en prenant les mains du pontife irrité, vous aussi, vous êtes des nôtres ! » et il essaya de ramener, sur les grandes questions jusqu'alors vainement appelées, l'attention des deux ordres qui venaient de lui donner ces témoignages inespérés de gratitude et de respect. Un autre incident entrava tout.

La couronne avait demandé l'application à la princesse Radziwill des lois qui ne permettaient pas les mariages avec les princes étrangers sans le consentement de la république, sous peine de confiscation ; la confiscation aurait dû être prononcée au profit de Jacques, pourvu d'un dédit authentique et irréfragable. Il était de l'intérêt de la Pologne de ne pas laisser sortir du royaume une fortune immense, ou de ne pas y laisser introduire une maison souveraine du voisinage. La politique était donc d'accord avec

les actes et les lois. Mais les Sapiéha ne voulaient pas que la postérité de Sobieski devînt puissante en Litvanie. Le Brandebourg et l'Autriche avaient les mêmes intérêts. L'Autriche, le Brandebourg, les Sapiéha, après plusieurs semaines de discussions emportées, placèrent leur querelle sous la protection du *liberum veto*. La première diète qui se fût depuis longtemps annoncée paisible et sage, avait le sort de toutes les autres. Elle était rompue.

On ramena le nonce dissident, et, ne gardant plus de ménagements envers les factieux, le roi livra aux comices des lettres d'un secrétaire italien des Sapiéha, qui donnait la clef du complot de ses maîtres. L'indignation fut grande contre eux. On voulait que justice fût faite de leur crime. Mais le roi craignit que, par la rupture de l'assemblée, leurs partisans ne missent obstacle à la conclusion des affaires, et il étendit sur eux son pardon en retour de la promesse, faite à genoux, d'expier leur faute par un long repentir, de ne plus rentrer dans Warsowie et de respecter l'activité de la diète. Le lendemain (31 mars), un nonce de leur parti lance son *veto* et s'enfuit à leur palais. Une députation court le ressaisir. Le grand-hetman de Litvanie, qui fumait à sa fenêtre, répond gaiement aux députés qui l'interrogeaient sur cet homme, que Dieu ne l'a pas chargé de garder son frère. Une négociation s'établit entre les fiers Litvaniens et les représentants de la république ; dans l'intervalle, la nuit survient, et on reste en séance sans lumière, les sénateurs dans leurs fauteuils, les nonces à leur banc, le roi sur son trône, pour ne pas donner des armes aux ennemis de la paix publique, par une infraction des lois. Toute la nuit s'écoule ainsi. Ces dignitaires, ces ministres, ce monarque, ces spectateurs

dans les ténèbres, qu'aucune affaire n'occupe, s'échauffent, tirent le sabre. Un Litvanien donne un soufflet à un évêque polonais. La fureur est à son comble, le sang coule, les bancs volent, tout s'enfuit; la diète est rompue; le cardinal primat (1er avril) lance l'interdit sur la Pologne pour trois jours, en réparation de l'outrage fait à l'épiscopat. Le ministre de Brandebourg perd dans le tumulte une lettre, qui apprend que les Sapiéha ont reçu de lui soixante mille florins pour la journée qui vient de finir; et ces seigneurs triomphants s'en retournent paisiblement dans le grand-duché avec tout leur monde, en riant de la confusion et de l'impuissance où ils ont jeté la république!

La diète se trouvait définitivement dissoute après quatre mois de travaux, sans avoir attaché son souvenir à autre chose qu'à de funestes discordes et à une décision plus funeste encore que voici : Savant modeste, Lysczinski avait passé sa vie dans de profondes études. Il lui tomba sous la main un livre de théologie où l'existence de Dieu était démontrée par des arguments tellement absurdes qu'en bonne logique ils auraient prouvé le contraire, si le contraire pouvait être prouvé. Lysczinski mit en marge cette note ironique; *Ergo non est Deus!* Un malheureux, Brzoska, son obligé et son débiteur, se hâta de produire le livre aux yeux de l'évêque de Posnanie. Dénonciation à la diète, cris unanimes, procès, jugement. L'athéisme n'était pas un crime assez grand; l'évêque y joignit le grief du blasphème contre le dogme de la divinité de Marie. La diète l'accueillit, fit arrêter le gentilhomme, le jugea, porta contre lui une sentence abominable. Car les hommes, quand ils s'avisent de venger la querelle de Dieu, entendent toujours proportionner la réparation, non au coupable, mais à l'of-

fensé, et ils n'imaginent qu'un moyen d'atteindre à la grandeur de celui qu'ils défendent : c'est par la grandeur des atrocités.

Zaluski, à la fois homme de lettres et homme d'État, raconte et justifie ainsi cette horrible scène. « Après l'amende honorable, le condamné fut mené sur l'échafaud où le bourreau lui arracha d'abord avec un fer rouge la langue et la bouche *avec lesquelles il avait été cruel envers Dieu;* ensuite, ils brûlèrent à petit feu ses mains, instruments de la production abominable. Le papier sacrilége fut jeté aux flammes; lui-même enfin, ce monstre de son siècle, ce déicide, fut précipité dans les flammes expiatoires, expiatoires si un tel forfait pouvait être lavé. »

La piété de Jean était révoltée de ces horreurs. Il s'écriait que l'inquisition n'aurait pas fait pis. Le saint-office de Rome blâma en effet la sentence. Innocent XI écrivit (mai) une lettre où sa sainte indignation des procédés du prélat qui avait cru, dit-on, marquer ainsi sa dévotion au saint-siége et se donner des droits à la pourpre romaine, éclatait en amers reproches. Odescalchi touchait au terme de son long et glorieux pontificat (12 juin). Cette lettre en fut le dernier monument.

A ce même moment, le parlement britannique, réuni autour de Guillaume III et de Marie, proclamait la longue servitude de la religion catholique, et l'éternelle déchéance de tout prince attaché à l'Église romaine. C'est alors que les évêques et la diète de la république de Pologne choisissaient pour donner au monde étonné un tel spectacle. Depuis cinq ans, c'était la seule affaire que les assemblées nationales eussent terminée.

Les annales polonaises offrent la meilleure réponse à

ceux qui supposent le culte catholique difficilement compatible avec un gouvernement libre! Quel pays au monde ou quels pontifes poussèrent plus loin la foi et la liberté?

Cependant, le roi restait indigent et désarmé sur ce trône sans lois, sans subsides, sans soldats. Le cœur blessé, le corps souffrant, l'esprit frappé de pressentiments sinistres, ce malheureux prince, qui se sentait désormais inutile à sa patrie, et la voyait tomber en ruine, n'aspira plus qu'à déposer le triste honneur de décorer de son nom cette sanglante agonie de la Pologne. Il voulut abdiquer. Le chancelier reçut l'ordre de dresser les actes. Mais le cri public le fixa sur ce trône encore brillant de sa gloire; il trouva des consolations dans l'épouvante que le bruit de sa retraite avait semée. Il vit que les masses, étrangères aux calculs des factions, aimaient son pouvoir, que les partis eux-mêmes s'étonnaient de perdre ce rempart de la patrie; il se résigna à régner jusqu'au bout, comme un soldat, à combattre sans illusion et sans espoir.

La crainte de lasser et de perdre ce grand homme produisit des effets heureux. Les conjurés, abandonnés de leur clientèle, restent soumis. Le pays est paisible. La diète, assemblée l'année suivante, pourra adopter des règlements utiles pour l'administration des finances, et échapper aux menaces du *liberum veto*. Mais jusque-là les subsides manqueront. Après avoir donné le spectacle (juillet) d'un grand roi réduit à essayer de remplir ce vide par des souscriptions, Jean renonça à tenir la campagne; Iablonowski ne put que jeter quelques bombes (août) sur Kamiéniéç. Le généralissime de la princesse Sophie, Galitzin, dans une expédition qu'il tenta sur Pérécop, eut affaire à la nation tout entière des Tatars (septembre). Il perdit son armée

dans ces steppes terribles, revint à Moskou fugitif, rencontra les mépris du tzar Pierre, voulut des vengeances, et ne fit que provoquer une révolution (6 oct.) qui dépossédа la princesse Sophie. A sa place, règne ce jeune barbare de dix-sept ans, déjà l'espoir du parti des idées nouvelles, et bientôt l'étonnement, la lumière, l'épouvante du Nord.

En même temps (30 oct.) s'accomplissait à Constantinople une révolution plus simple, car il ne s'agissait que du supplice d'un grand-vizir, mais presque aussi décisive, car elle portait également au timon de l'empire un puissant génie. Le sultan choisit pour ministre cet autre Kiuperli, frère d'Achmet, race d'une séve généreuse qui n'était pas au bout de ses prospérités, et qui avait fourni déjà en deux générations trois grands hommes. Réformant à la fois d'une manière hardie les finances, l'administration, l'armée, Mustapha-Kiuperli rendit d'abord à la monarchie ottomane la vie qui avait semblé défaillir dans ce grand corps depuis que les Kiuperli n'étaient plus. La fortune seconda son génie. La ligue sainte avait Louis XIV pour adversaire, et n'avait plus pour chef l'ardent Innocent XI, remplacé par le bienveillant Ottoboni sous le nom d'Alexandre VIII; elle allait n'avoir plus pour généralissime le simple, le magnanime, l'habile duc de Lorraine, alors mourant, autre ennemi acharné, dont la Providence délivrait Louis XIV. Morosini, doge alors, mais infirme, et malheureux naguère sous Négrepont, ne commandait plus les armées; le surnom de Péloponésiaque, qu'il portait maintenant à la tête de l'État, rappelait aux Vénitiens les périls de leur domination autant que sa gloire. Les Grecs avaient retrouvé, dans des maîtres latins, d'autres inimitiés, et les mêmes exactions. De Venise comme de

Constantinople, la tyrannie répondant seule à leurs cris de liberté, ils balançaient entre les oppresseurs. La Porte prit l'habile parti de créer un prince des Maïnotes, de race et de religion grecques, qui opposa la croix à la croix, en ralliant les Klephtes de la Laconie contre le lion de Saint-Marc. Favorisé par les événements, Mustapha-Kiuperli (1690) reporta en avant sur toutes les frontières les étendards fugitifs de la Porte ottomane; il reconquit la Servie, emporta Nissa, reprit Belgrade, la clef des deux empires; il arbora le croissant sur l'autre rive du Danube, se saisit des places et des bords de la Save, poussa jusqu'à Essek, menaça de nouveau toute la Hongrie, et installa Tékéli (juin) dans la Transylvanie comme successeur de Michel Abaffi, qui n'était plus. Enfin, il fit trembler l'empire, que Louis XIV, de l'autre côté, battait en brèche à Fleurus et à Staffarde (août). En ne secondant pas dans ses grands desseins le génie du roi de Pologne, Léopold avait retenu, pour un siècle ou deux, la monarchie ottomane sur le penchant de sa ruine, et c'était lui qui portait tout le poids de sa grandeur relevée. L'empereur, maintenant, aurait volontiers donné beaucoup pour jeter les barbares dans le Pont-Euxin : le moment en était passé. D'un autre côté, Louis voulait abattre la maison d'Autriche, et, les Hongrois écrasés, il était trop tard. Dieu sait ce que ces fautes de tant d'habiles politiques, ces étroits calculs, ces concessions à la passion du moment, ont coûté de sang aux nations européennes !

Léopold reconnut la nécessité de reconquérir l'amitié du roi de Pologne, et de rappeler à la tête des armées le génie dont l'éloignement ou le concours semblait décider la fortune. Pour ramener le cœur paternel qu'il avait si profon-

dément blessé, il flatta le prince Jacques d'une alliance royale, et, comme maintenant les promesses ne pouvaient plus suffire, il assura au jeune Sobieski le consentement d'une princesse de Neubourg, sœur du rival heureux qui lui avait enlevé l'héritière des Radziwill (1691). Cette union faisait du prince de Pologne le beau-frère à la fois du roi Pierre de Portugal, de Charles II d'Espagne et de l'empereur Léopold; elle l'alliait à tout ce qu'il y avait en Europe de têtes couronnées, mais l'attachait par des nœuds étroits aux nombreux ennemis de la France. Le marquis de Béthune mit tout en usage dans l'espoir de traverser une transaction qui resserrait les liens de l'empire et de la Pologne. On l'accusa même d'avoir soudoyé une invasion de 80 000 Tatars et de 20 000 Turks, qui vinrent, au milieu des glaces et des neiges (février), mettre à feu et à sang le patrimoine entier du roi, sans qu'à cette époque de l'année le grand-hetman eût des troupes sous les armes pour réprimer ces insolentes agressions. La colère publique, peut-être fort injuste, et les mécontentements personnels de Jean furent poussés au point que Louis se vit contraint de rappeler son ministre (mars). Laissant ses deux filles à la Pologne, où elles venaient d'épouser un prince Radziwill et le fils aîné de Iablonowski, Béthune alla mourir à Stockholm, ambassadeur de France. Le mariage de Jacques avec la princesse palatine fut célébré à Warsowie (25 mars). Toute consacrée qu'elle fût jusqu'alors par la gloire et par la royauté, la maison de Sobieski, honorée d'une alliance royale, sembla prendre place entre les familles souveraines pour la première fois.

La joie de Jean fut de courte durée. La reine et sa belle-fille, à peine en présence l'une de l'autre, se haïrent. On

ne manqua point de supposer que Marie-Casimire ne pardonnait pas à la princesse d'être jeune et belle. Elles remplirent le palais de nouvelles discordes, et affligèrent le cœur du roi de leurs efforts ennemis pour s'y disputer l'empire. D'un autre côté, le jeune Alexandre, âgé à peine de quatorze ans, avait vu avec chagrin le royal hymen de son frère, comme lui étant un échelon pour arriver au rang suprême. Il se ligua avec sa mère contre les deux époux. Les regards affaiblis de Jean ne se reposaient plus, de près et de loin, que sur des rivalités, des dissensions, des misères.

Réconcilié avec l'empereur, et pressé de châtier l'invasion qui avait désolé ses provinces, il partit bientôt (14 juillet), moins peut-être pour cueillir des palmes nouvelles que pour chercher des consolations sur les champs de bataille. Une vieillesse hâtive précipitait la fin d'une existence usée dans les veilles de l'étude, de la guerre, et du chagrin. Il y avait quarante ans qu'il combattait et tremblait pour sa patrie. Une de ses blessures était rouverte. Son corps épaissi ne se soutenait à cheval qu'avec peine; il ne put méconnaître que ses infirmités allaient rendre son génie inutile pour la guerre : les infirmités de la Pologne le rendaient inutile pour la paix. Il sentait tout cela : ce ne fut pas un des moindres désespoirs de cette âme restée jeune et puissante sous le faix des ans.

Jean emmenait avec lui, pour faire l'apprentissage du métier des armes, son fils Alexandre, qui se trouvait investi déjà, depuis la campagne de Vienne, par les soins de sa mère, d'une renommée militaire en Europe. Jacques s'indigna de voir cet enfant paraître sur les champs de bataille aux côtés de son père. Il osa, dans son désespoir (août), annoncer la

résolution d'abandonner la Pologne, et d'instruire le monde de ce qu'il appelait un complot contre son droit d'aînesse. On avait ainsi les conflits de l'hérédité dans une royauté qui n'était pas héréditaire, et précisément parce qu'elle ne l'était pas. Le roi lui répondit qu'il pouvait fuir, s'il voulait emporter la malédiction paternelle. Jacques rédigeait son manifeste, quand tous ses amis, tous ses serviteurs le délaissèrent à la fois. Effrayé de sa solitude, ramené au repentir par les officieuses exhortations du père Vota, il vint se jeter aux pieds de son père. Les deux jeunes princes firent ensemble la campagne, mais ils la firent se combattant plus qu'ils ne combattaient les Tatars, l'aîné chagrin et irrité, le plus jeune employant la séduction de ses grâces et de son esprit pour charmer l'armée, tous deux désolant le vieux roi et lui arrachant ce cri, qu'il y avait là une guerre qui lui donnerait plus de peine que celle des musulmans.

L'armée était, suivant l'usage, faible et à peine vêtue. Il jeta sur la nudité des troupes des vêtements et des armes; puis, il suivit son vieux système d'aller chercher les barbares aussi loin que la saison avancée et les pluies qui survinrent lui permettraient d'entraîner ses soldats. Le kan et ses hordes s'enfuirent de toutes parts; les Turks se replièrent. Une victoire sanglante dans les champs de Pérérita (6 août) livra la Moldavie à ses armes ; il s'empara de toutes les places fortes : Soroka, Sereth, Soczowa, d'autres villes munies de châteaux et de murailles reçurent garnison polonaise, et formèrent à la république une frontière nouvelle qui s'appuya, non plus au Dniester, mais au Pruth, le Hierasus des anciens. Kamiéniéç se trouva perdu dans les domaines de la Pologne. La Pologne reprenait par sa posi-

tion territoriale l'offensive sur les Turks et sur les Tatars; jusque-là Jean ne l'avait reprise que par ses armées.

Sur ces entrefaites, un coup du ciel releva les impériaux. Mustapha Kiuperli, après avoir donné pour successeur au faible Soliman III, qui venait de mourir, Achmet II, son frère, s'était avancé au-devant des armées impériales, commandées par Louis de Bade. L'expédition de Jean dans les principautés l'obligea d'y maintenir Buickly-Mustapha-Pacha, ainsi que les hospodars; la prudence voulut de plus qu'il détachât 20 000 hommes du côté de la Transylvanie, pour que Tékéli pût la couvrir contre une attaque de l'armée polonaise. Affaibli de cette sorte, il livra bataille dans les champs de Salankemen (19 août). Il eut à combattre en soldat comme en capitaine. La victoire fut longtemps indécise. Enfin, il la fixait dans ses rangs par un coup d'audace et de génie, quand tout à coup le tabulchana, musique guerrière qui entourait les vizirs, fait silence : l'armée musulmane s'arrête épouvantée; les impériaux, qui fuyaient, reprennent courage ; ils s'avancent sur le Turk en désordre et l'écrasent. Une balle avait abattu Kiuperli.

Cette campagne et cette mort se firent sentir longtemps à l'Europe. Les impériaux reconquirent les villes perdues; ils revinrent jusqu'au pied de Belgrade, et, pendant les trois années que son règne dura encore, Achmet II s'épuisa en efforts inutiles pour reprendre terre en Hongrie. Ce fut sur cette frontière des deux empires que la guerre se fixa. Les impériaux purent porter vers le Rhin tout le poids de leurs armes. Sauf quelques siéges illustres, tels que la prise de Mons et de Montmélian, de Namur, de Heidelberg, de Girone, dans les années suivantes, Louis XIV ne parviendra par les heureuses journées de Leuse, de Steinkerke, de la

Hogue, de Nerwinde, de la Marsaille, qu'à garder contre la ligue d'Augsbourg la défensive; il sera obligé de renoncer à réparer le mal qu'il a fait à la restauration anglaise. Déjà, avec la chute de Limerik (3 décembre), étaient tombées, sous les coups de l'heureux Guillaume III, la cause de l'Église catholique et celle de sa liberté de conscience pour un siècle et demi, la cause des Stuarts pour toujours.

Jean, cependant, rentra en Pologne pour n'en plus sortir. Les armées ne revirent plus à leur tête ce capitaine illustre qui, venu au monde dans le siècle où le génie militaire a enfanté le plus de grands hommes, eut la gloire de remporter le plus de victoires difficiles et décisives. Iablonowski, que la reconnaissance persévérante du roi porta au poste de castellan de Krakowie, pour le faire après lui-même le plus grand citoyen de la république, conduisit la guerre dans les années suivantes, de concert avec Casimir Sapiéha. Obligés de se renfermer dans les plans qu'ils avaient opposés à ceux du roi (1692), ils ne réussirent ni à reprendre Kamiéniéç, ni même à empêcher les Tatars de ravitailler cette place, et de porter parfois leurs ravages au sein de la Pologne. Les Turks, de leur côté, échouèrent dans leur entreprise, renouvelée chaque année, de se ressaisir de la frontière que le roi Jean venait de donner à la république. L'intrépide Rapp, qui avait si longtemps défendu Bialacerkiew contre les Kosaques et les Tatars, défendit Soroka contre les assauts du Turk et du Moldave. Un siége long et régulier fut stérile. La Pologne conserva ces derniers trophées de son roi.

Les diètes furent jusqu'au bout ce que nous les avons vues. Le *liberum veto* poursuivit ses funestes triomphes; il n'y eut plus de comices qui arrivassent à leur terme.

Ainsi, le gouvernement se trouva en quelque sorte suspendu, ou pour mieux dire dissous; un sénateur s'écriait très-bien que ce n'était pas une conspiration contre la couronne, mais contre la liberté; que le pouvoir absolu sortirait inévitablement de cette anarchie (1693). Il en serait en effet sorti, suivant toute apparence, sans le partage. Car les nations peuvent se passer de liberté : elle n'est que le bien-être. Le gouvernement est l'action et la pensée. C'est la vie.

Une querelle du grand-hetman de Litvanie et de l'évêque de Wilna accrut toutes ces misères. Casimir Sapiéha, bravant l'un des plus anciens priviléges du clergé, avait mis ses troupes en quartiers d'hiver sur les terres ecclésiastiques. Cette affaire tint quatre ans la république en émoi. L'excommunication fut lancée par l'évêque contre le grand-hetman (1694) : le grand-hetman fit mettre au feu ses mandements ; de là les interdits, les appels aux armes, la coalition de la Pologne et du clergé en haine des Litvaniens, des schismatiques, des dissidents. Par suite, il arriva que l'ordre équestre prit fait et cause pour Sapiéha, que les grands se prononcèrent pour les immunités ecclésiastiques, regardées par eux comme une portion de leur patrimoine, comme un élément de la fortune de leurs fils; ainsi s'annonça le réveil de cette guerre intestine de la noblesse polonaise, si funeste sous Jean-Casimir et sous Korybuth. Le saint-siége tenta vainement de rétablir la paix. Jean s'y appliquait tout entier sans mieux réussir. Recourait-il aux diètes pour accomplir une transaction, ces diètes, grosses de tempêtes, n'enfantaient que le *liberum veto*. Les Sapiéha, auxquels les Litvaniens obéissaient comme un docile troupeau, sortaient de l'assemblée avec tous leurs concitoyens; et ce

nouveau mode de rupture avait un résultat particulier, celui d'animer l'un contre l'autre les deux peuples unis depuis Jagellon. Jean en appelait-il au sénat, les sessions n'étaient pas moins orageuses, pas moins funestes; c'était également chercher le calme dans la région où se formait la tourmente. La France et l'Autriche parurent dans ces démêlés. L'intervention étrangère les envenimait. Sans cesse dans les diètes, dans les carrefours, sous la tente, quelquefois même dans l'habitation royale, le sang coula.

Au milieu de ces agitations, le roi s'accoutuma plus que jamais à vivre comme il avait fait depuis qu'il était sur le trône, loin du tumulte d'une capitale. C'était un des griefs des grands. Qu'il eût passé ses jours dans le palais de Warsowie, suivant le goût de Marie-Casimire, parmi les pompes royales, on aurait accusé le mauvais emploi de son temps et de ses trésors. Au contraire, il fuyait le monde et les fêtes; il cultivait les jardins, les domaines, et, si l'on peut parler ainsi, les habitudes de ses pères : on l'accusa d'économiser ses revenus, et d'amasser des sommes immenses pour laisser à ses fils de quoi corrompre les comices et acheter la couronne.

Il habitait Willanow durant les diètes. C'était dans le palatinat de Russie, au sein de ses manoirs paternels, qu'il passait tout le temps où les affaires ne réclamaient pas sa présence dans la capitale. Quelquefois il allait de château en château; quelquefois il errait d'un site à l'autre, suivant l'usage polonais, plantant ses tentes partout où une belle vallée, des montagnes pittoresques, des torrents, des scènes sauvages charmaient ses regards. Il tenait là sa cour nomade. La reine trouvait moyen d'avoir des fêtes dans ces palais mobiles, de donner des festins splendides aux-

quels présidait le marquis d'Arquien, d'y convier les spectacles et les danses, de jouer, au travers de cette vie imitée des Sarmates, des opéras composés la plupart du temps par l'un des abbés que le nonce apostolique avait pour secrétaires. Jean ne prenait pas d'intérêt à ces plaisirs. Son âme était souffrante comme son corps. Il tenait les rênes de l'État d'une main découragée, tel qu'un journalier qui creuse, sur un sol condamné du ciel, son vain sillon. Sa constante occupation était d'appeler les grands près de soi, de leur demander le sacrifice des haines passées, l'oubli de tout autre intérêt que celui de la patrie. Les sectes dans leurs différends étaient aussi mandées à ce tribunal, et le capitaine blanchi sous le harnois discutait avec les théologiens contraires ; il essayait de les convaincre pour les ramener plus sûrement à la modération et à la concorde, heureux de travailler ainsi à la fois au repos de sa patrie et à la satisfaction de sa conscience.

Les historiens du dernier siècle, et à leur exemple ceux du nôtre, lui ont fait reproche de s'être appliqué aveuglément à faire rentrer les Grecs dans le sein de l'Église latine. Telle avait été, en effet, la constante préoccupation de Jean-Casimir. Dans la vie de Jean III, nous n'avons pas trouvé trace d'une semblable tentative. Avec sa foi ardente, avec son amour réfléchi de l'unité catholique, on peut s'en étonner. Ses discussions, ou, pour mieux dire, ses causeries philosophiques et religieuses, ne tenaient de place que dans sa vie privée. C'était un pieux et savant emploi de ses loisirs. On s'est sûrement mépris à ses efforts pour terminer les différends de l'évêque de Wilna et du grand-hetman, dans lesquels les intérêts de l'Église d'Orient se trouvaient mêlés. Cette louange lui est due, que, sous son empire, pro

testants ou schismatiques vécurent en paix; loin qu'il effrayât de son pouvoir les dissidents, sous lui rentrèrent en grande partie dans le sein de la république ces peuples de l'Ukraine, que les intérêts de leur religion avaient jetés dans les bras du Moskowite et de l'Ottoman. Au milieu de tant de déchirements, il cicatrisa ainsi une des plus grandes plaies de la patrie. Une sage tolérance faisait partie de sa piété.

Un autre service que rendirent ses efforts et ses exemples, fut de propager, comme avait fait Louise de Gonzague, le goût des lettres, l'étude des sciences, l'intelligence des arts. Les grands mirent leur gloire de plus en plus à prendre rang, non-seulement parmi les protecteurs, mais aussi parmi les adeptes de l'érudition et de la littérature. La presse polonaise publia sous son règne plus d'ouvrages que pendant les deux siècles précédents. L'astronomie jeta un grand éclat. La médecine fleurit. L'histoire fut explorée avec ardeur; la poésie compta des disciples en foule sous les auspices de ce héros, qui savait l'inspirer à la fois et la cultiver. A ses derniers jours encore, sa main défaillante traçait des vers qui égalaient les meilleures compositions des poëtes polonais de son temps. La muse latine n'eut pas seule ses hommages; la Pologne redit encore les chansons en langue nationale, où il célébrait ses nombreuses amours. Cette langue, jusqu'alors trop négligée, fut sous son règne en honneur. Depuis, le génie polonais en a multiplié les monuments.

Une seule distraction parvenait à écarter les nuages amassés sur son front. Nous l'avons vu, entre la bataille de Vienne et celle de Parkan, écrire à la reine avec douleur que durant ces quinze jours il n'avait pas ouvert un livre.

Maintenant il goûtait le charme des lectures profondes et des doctes entretiens. Il y avait longtemps que ses infirmités ne lui permettaient plus ni l'exercice de l'arc, ni les travaux du dessin, ni les délassements de la musique, toutes choses auxquelles il avait excellé. Mais il ne lui restait que plus d'heures à donner aux sciences, surtout à l'histoire naturelle, et à la philosophie qui faisait ses délices. Là, sous ce ciel rigoureux, au milieu d'une cour magnifique campée à la manière des barbares, ce roi chargé des trophées de la guerre dissertait sur la nature de l'âme, sur les justices de la Providence, sur les merveilles de la création, sur cette autre vie, « pleine de mystères encore plus que le monde où nous sommes, redoutable et pourtant riche d'espérances, jamais trop chèrement payée par les travaux et les misères de notre existence d'un jour[1]. » Tandis qu'il parlait ainsi, les tempêtes se soulevaient de toutes parts contre sa vieillesse, et, de peur que sa mémoire ne fût en faveur de ses fils une trop puissante autorité, la jalousie, l'ambition plus que tout, ne trouvaient pas dans les trésors de la calomnie assez d'armes pour tendre contre lui tous les ressorts de la haine publique.

Ses doctes habitudes déplaisaient à l'ordre équestre. Le clergé, dépositaire du savoir et de la littérature, trouvait, à ce titre, dans son intérieur un constant accès. Aussi, ses entretiens à la manière des sages de la Grèce antique étaient-ils tournés en ridicule par la masse nobiliaire, jalouse de toutes les supériorités comme une classe inférieure, et dédaigneuse des arts de la pensée comme une aristocratie féodale. C'était là d'ailleurs que le père Vota, savant et disert, confirmait son empire, là que les ministres

1. Voyez dans Connor une de ces conversations textuellement reproduite.

étrangers, la plupart instruits et ayant bien vu le monde, se frayaient passage jusqu'à sa confiance. Le célèbre abbé, depuis cardinal de Polignac, ministre de France, vint commencer sa longue carrière dans ce royal athénée ; les grâces de son esprit, son instruction étendue mais simple, sa conversation tour à tour forte ou enjouée, et toujours vive, élégante, persuasive, charmaient également le roi et la reine. Son ascendant sur l'auguste couple inquiéta Léopold et sa faction. Marie-Casimire ne trouva pas dans ses soixante ans une protection contre les cris de la malignité publique. L'affection du roi ne fut pas en butte à moins de calomnies. Tout ce qui était vendu à l'Autriche, l'accusa de se vendre à la France.

Son médecin anglais, Connor, son médecin juif, Jonas, un autre juif qu'il avait pour intendant, suivant l'usage de toutes les grandes maisons polonaises, devaient à leur savoir l'honneur d'entrer dans ce cercle littéraire. On lui fit un crime de ces simples relations. On accusa les deux israélites de trafiquer de sa confiance ; on accusait aussi depuis longtemps la reine de trafiquer des charges et des honneurs. Ce sont là des choses toujours faciles à dire, impossibles à démentir comme à prouver. Mais on rougit d'ajouter que le roi a été enveloppé dans la même accusation par les ambitieux qui enviaient son trône et sa gloire. L'histoire a répété ces clameurs ! La vie entière de Sobieski proteste contre de tels soupçons. Nous avons vu dans sa correspondance quelles considérations déterminaient ses choix quand il y avait des offices à conférer. On sait que, dans tout le cours de sa carrière, il fut prodigue pour la Pologne de sa fortune comme de sa vie. En mettant de côté cette noblesse de cœur qui éclate dans toutes ses actions, il

y a une noblesse de rang, de dignité, de pouvoir, si haute qu'elle ne permet pas de descendre à l'infamie.

On peut douter que l'imputation adressée aux deux israélites eût elle-même quelque fondement; une diète réunie à Grodno se donna le plaisir de poursuivre l'un d'eux, Bethsal, qui fut condamné à mort. Le fait sur lequel s'appuya la sentence, était de ces crimes qu'on frappe quand on n'en peut pas prouver de véritables. Il fut condamné pour sacrilége. On accusait ce malheureux, qui était fermier des douanes, d'avoir un christ sur lequel il faisait jurer aux marchands l'observation des lois fiscales, et qu'il laissait ensuite traîner sans respect dans la poussière de ses papiers. Jean parvint à lui sauver la vie : deux ans après, il mourut insolvable.

Le médecin Jonas aurait essuyé les mêmes persécutions, si le cri public n'eût arrêté la diète. Les souffrances croissantes du roi obtinrent grâce pour celui qui, sans pouvoir prolonger sa vie, en adoucissait les derniers jours. Les Polonais songèrent cette fois à avoir pitié de Sobieski.

Il n'en était pas ainsi des Litvaniens. Le roi malade n'avait pu quitter Zolkiew pour venir à Warsowie présider les comices. Les Sapiéha exigèrent qu'on le sommât d'accourir, et, n'obtenant pas satisfaction, ils rompirent l'assemblée en prodiguant les outrages et les sévices à leurs adversaires. On a peine à comprendre le degré d'audace auquel ces seigneurs étaient parvenus. Ils faisaient trembler la Litvanie sous leurs lois, et par la Litvanie ils affrontaient la Pologne. C'était en abusant de leurs charges irrévocables et toutes-puissantes qu'ils étaient arrivés à ce pouvoir. Le grand-trésorier ne laissait pas payer un écu à qui n'était pas de leurs partisans éprouvés. Le grand-

hetman ne donnait les grades et les offices qu'à la charge de le servir ; y avait-il un chef douteux, il le destituait ; se connaissait-il un ennemi, il envoyait une compagnie, un régiment, une armée en quartier sur ses terres : c'était une famille perdue et ruinée. Ses amis n'avaient jamais à loger les troupes, à supporter les charges, à fournir les contingents ; tout pesait sur ses adversaires. Si, dans les diétines, quelques gentilshommes exaspérés voulaient nommer un nonce qui leur fût ennemi, ils envoyaient hardiment des soldats les saisir, les sabrer ; c'est ainsi que la députation du grand-duché leur appartenait tout entière comme un seul homme. Jamais le sceptre, disait-on, n'avait été si lourd que le bulawa d'un tel grand-hetman.

Les Sapiéha poussèrent enfin l'insolence au point de vouloir régner dans Warsowie même, d'une façon aussi superbe et aussi brutale que dans le grand-duché. Une diète nouvelle siégeait (1 janvier 1695); jusqu'à l'élection du maréchal, ses fonctions devaient être remplies, selon l'usage immémorial, par le maréchal de la précédente assemblée. Mais ce seigneur, nommé Kriszpin, était neveu de l'évêque de Wilna Brzostowski. Les Sapiéha contestaient sa noblesse. Deux d'entre eux, le notaire et le maître d'hôtel de Litvanie, entrent dans la salle des nonces à la tête de leur garde litvanienne, arrachent Kriszpin du fauteuil, et lui brisent sur le corps le bâton de sa charge.

Le roi tenait sa cour à Warsowie ; il y était venu pour le mariage et le départ de sa fille, la princesse Thérèse, qui allait s'asseoir sur le trône électoral de Bavière, près de ce brave Maximilien-Emmanuel, volontaire à Vienne sous Jean Sobieski, aujourd'hui l'un des grands généraux de l'empire, et veuf de l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille

de Léopold. La maison de Sobieski ne pouvait monter plus haut. Par sa gloire encore plus que par sa royauté, il lui avait donné un rang princier en Europe. Et cependant qu'était-il lui-même dans son propre pays, dans son propre palais? Les seigneurs de sa maison s'étaient indignés comme toute la diète, comme toute la Pologne, de l'attentat des Sapiéha que nous venons de dire. Niezucbowski s'était exprimé plus vivement encore que le reste de la cour. Un Litvanien envahit le palais, pénètre dans la chambre à coucher de la reine, y cherche, y frappe le Polonais, et s'enfuit en souffletant les huissiers qui veulent lui barrer le passage (fév.).

L'institution des clopêcs ne pouvait manquer d'être en vigueur au milieu de telles scènes. Pourtant les enfants des deux nations convinrent de n'avoir ni armes blanches, ni pistolets. C'était le bâton seul qui vidait, dans ces petites guerres, la querelle de la Pologne et de la Litvanie. Un des Sapiéha court vers la plaine suivi de ses hussards, va aux enfants de la troupe polonaise, les charge, les disperse, les écrase sous les pieds des chevaux. A ce dernier trait, l'indignation est au comble. La guerre civile éclate. Le peuple assaillit, dans les rues, dans les églises, dans la diète même, tout ce qui est originaire de la Litvanie, et tout ce qui tient pour elle. L'autorité royale, impuissante contre les attentats des agresseurs, l'est aussi contre les vengeances de la Pologne. La couronne avait proposé de punir de mort toutes les voies de fait sanglantes, tous les attentats contre la diète et contre la majesté royale. Les Sapiéha s'enfuirent (19 février), et cette fois encore la diète fut rompue.

Dans le même moment, les Turks et les Tatars, sur le

bruit qui avait couru de la mort de Jean, ainsi qu'il arrive fréquemment dans la vieillesse des rois, débordèrent à travers la Wolhynie sans défense; ils pénétrèrent comme le foudre vengeur jusqu'au sein de la petite Pologne, et mirent le siége sous Léopol, où Iablonowski se renferma avec ce qu'il avait d'armée. Le roi fit partir sa garde, convoqua la pospolite, et, suivi de la reine, il s'embarqua sur la Wistule.... La même Marie-Casimire et le même Jean Sobieski s'embarquaient aux mêmes lieux, il y avait quarante ans passés, avec Louise de Gonzague et son heureux époux, pour aller à ces mêmes ennemis, que, depuis lors, Jean avait tant vaincus. Cette fois, ils venaient le défier dans le repos de sa longue agonie; ils ne l'attendirent pas. Quand ils le surent vivant et en marche, ils s'enfuirent satisfaits d'avoir bravé les places qu'ils ne pouvaient reprendre, et mis à feu et à sang trois provinces.

Depuis quelques jours, Achmet II ne vivait plus. Un seul événement marqua la fin de son règne. Ce fut une course victorieuse des Vénitiens sur la mer Égée, la conquête par eux de Chio et des Cyclades, vieux berceaux de la fable et de l'histoire, qui n'échappaient un moment aux barbares que pour être reperdus bientôt par les soulèvements de l'Église d'Orient contre l'Église latine. Achmet eut pour successeur son neveu, Mustapha II, fils de Mahomet IV. C'était un homme d'esprit et de cœur. Il se mit à la tête de ses armées (août), défit les impériaux à Lugos en Hongrie, battit les Vénitiens sous Mitylène et dans les eaux de Chio qu'il reconquit (septembre); y envenima par sa politique la haine des Grecs contre les Vénitiens leurs tyrans nouveaux, en même temps qu'il leur donna courage par ses victoires; enfin, après avoir ouvert la campagne en

bravant, au cœur de la Pologne, la vieillesse de Jean Sobieski, il la termina en triomphant, sous les murs d'Azoff, de la jeunesse de Pierre le Grand vaincu et fugitif à ses premières armes. Mustapha semblait devoir rétablir la grandeur ottomane. Mais Léopold met à la tête de ses armées le jeune volontaire que lui avait donné Louis XIV, et le croissant pâlit de nouveau devant l'étoile du prince Eugène.

La ligue sainte d'un côté, la ligue d'Augsbourg de l'autre, qui s'étaient proposé en réalité le même but, abattre d'un côté Louis XIV, de l'autre le Turk, son allié, ne poursuivaient plus la guerre qu'avec mollesse (1696). C'étaient toujours des marches et contre-marches sur les mêmes frontières, ou des rencontres au pied des mêmes forteresses. En Orient surtout, depuis que le bras de Jean Sobieski s'était retiré, l'Europe semblait ne plus savoir frapper de grands coups.

L'Europe était à une de ces époques de renouvellement où des générations de grands hommes tombent et disparaissent, laissant la scène déserte, jusqu'à ce que d'autres privilégiés de la Providence s'élèvent pour disposer du monde. La foule de capitaines puissants que les guerres de l'empire avaient suscitée n'étaient plus. Sobieski avait vu finir le jet d'hommes de génie qui servirent de cortége à Richelieu, à Cromwell et à Gustave-Adolphe ; il avait vu passer Turenne, Condé, Charles de Lorraine, Morosini, le grand-électeur, les trois Kiuperli, Duquesne, Luxembourg. Au bord de la tombe, il voyait croître les perspectives du siècle suivant.

Sur le premier plan, paraissait le tzar Pierre ; maintenant seul maître de l'héritage du grand Alexis, et lieutenant-colonel sous cet ingénieur Le Fort, qui savait faire

sortir de terre des flottes, des règlem ents, des armeé qui créait la discipline, l'instruction, et créa peut-être Pierre le Grand lui-même. Pierre entrait en scène avec éclat. Il s'avançait (avril) vers la mer Noire, résolu, cette fois, à y arborer ses enseignes; Constantinople s'étonna de l'aspect de son pavillon, de la proximité de ses frontières, du nombre de ses soldats, de la grandeur de sa puissance. Conquérant bientôt d'Azoff et d'Ackerman, plantant en quelque sorte l'aigle moskovite au milieu des mers du midi, montrant à Trébisonde et à Byzance ces navires de sa création, jusque-là captifs dans les eaux du Volga, n'appuyant son empire à l'Euxin que pour l'étendre plus facilement à la Baltique, prenant ainsi position afin de braver l'Europe, d'avoir des ports et des comptoirs, des arsenaux et des chantiers, Pierre donnait des ouvertures à son empire, qui n'en avait pas eu jusqu'à lui. Il accomplissait la pensée d'Alexis, et commençait un ordre de choses nouveau pour la chrétienté. Les derniers regards de Sobieski voyaient le petit-fils de ces tzars, que son grand-père couronnait au Kremlin, accomplir promptement, dans les facilités du pouvoir absolu, les plans que lui-même, esclave dans les mille liens de la fausse liberté polonaise, n'avait pu que rêver.

Depuis plusieurs mois, l'Europe était remplie de la mort de Jean, qui descendait au tombeau à soixante-douze ans, usé par la goutte, la gravelle, des blessures, mais malade surtout de fatigue, de chagrin, de travaux, et en quelque sorte, de gloire.

Des consolations furent données à ses derniers jours. Alexandre VIII n'avait fait que passér sur la chaire de Saint-Pierre. Innocent XII, qui lui succéda, mettait sa politique

à rendre le repos au monde, comme Innocent XI à illustrer son pontificat par la guerre et par des victoires. Il fit déférer au roi de Pologne la médiation entre les couronnes, et, pour lui complaire, il éleva aux honneurs de la pourpre romaine le marquis d'Arquien, à qui Louis XIV, voulant réparer ses premiers torts, venait d'envoyer le cordon bleu. C'était avec l'abbé Dönhoff, le prince Radzieiowski, Forbin-Janson qu'Alexandre VIII avait enfin nommé, le quatrième chapeau donné au roi de Pologne. Dans le cours des siècles précédents, la république n'avait compté, dit-on, qu'un seul membre dans le sacré collége.

Autant la ligue d'Augsbourg et Louis XIV étaient disposés à quitter les armes, autant Mustapha montrait des intentions guerrières. Mais on savait que le divan était animé de sentiments moins belliqueux; le sultan lui-même, pressé de reconquérir la Hongrie et de diminuer le nombre de ses ennemis, offrait à la Pologne Kamiéniéç et la paix. Jean avait atteint le but de tous ses travaux. Il ne lui fallait plus que quelques mois de vie pour restituer à la république son précieux boulevard et pacifier le monde.

Mais il s'affaiblissait de jour en jour. On pouvait déjà prévoir qu'il ne jouirait pas de son ouvrage, quand des accidents extraordinaires se prononcèrent tout à coup. C'était dans le cours de juin. On n'ose redire quels soupçons coururent, quels soupçons le malheureux monarque lui-même emporta au tombeau.

La reine, inquiète de voir le roi expirer sans régler le partage de sa fortune entre elle et ses fils, donna commission à Zaluski d'avertir Jean de l'approche de son dernier jour. Dans le récit de cet incident, le prélat s'exprime en ces termes : « Peu d'espoir restait. La reine, qui avait plus

que la prévoyance de l'avenir, qui en avait la *prescience* (*futurorum provida et plus quam præscia*), la reine me demanda de chercher, d'une façon quelconque, l'occasion de persuader au roi de songer enfin à déposer dans un testament ses dispositions dernières. L'occasion ne se fit pas attendre; le lendemain même, le roi me parlait des ravagês qu'avait faits en lui une dose de mercure qu'il n'avait prise qu'avec effroi, et ce fut avec des sanglots qu'il me peignit ses souffrances du corps et de l'âme; puis, comme un homme emporté par la douleur : n'y aura-t-il personne, s'écria-t-il, qui veuille venger ma mort?...

« Avec quelle affection je compatis à ses peines, ajoute Zaluski, Dieu le sait. En l'écoutant, qui aurait retenu ses larmes? Ce grand prince, l'amour et l'espoir public, chez qui la bonté est moins une qualité qu'un instinct, force l'affection des plus prévenus. Je répondis, non comme j'aurais voulu, mais comme je pus; car on ne pouvait avoir un tel entretien *sans terreur*. »

Cependant, Zaluski s'occupa de remplir son message. Comme le roi lui demandait ce qu'il faisait sans cesse dans sa solitude de Pultawa, il répondit qu'il y faisait son testament. Le roi le comprit, et riant beaucoup : *O medici*, s'écria-t-il, *mediam pertundite venam!* Puis, changeant de ton, il poursuivit avec humeur : « Je ne comprends pas, monsieur l'évêque, qu'un homme d'autant de sens et de valeur que vous perde ainsi son temps. » Zaluski, voulant insister : « Pour l'amour de Dieu, reprit-il, brisons là. Pouvez-vous attendre quelque bien du temps où nous sommes? Voyez le débordement des vices, la contagion des folies; et nous croirions à l'exécution de notre volonté dernière! Nous ordonnons vivants, et ne sommes pas écoutés.

Morts, le serions-nous? » Jean voyait juste : le testament d'un roi plus puissant que lui, celui de Louis XIV, l'a prouvé.

L'entretien se prolongea; après avoir opposé aux arguments de l'évêque de Kiow, tous les motifs de sa résolution : « Qu'avez-vous à répondre, dit-il gaiement, monsieur le testamentaire? » Zaluski ne se tenait point pour battu sans retour, mais la reine entra; et elle lut aisément dans les traits des deux interlocuteurs, l'échec qu'elle avait reçu.

Le jour de la Fête-Dieu (17 juin), qui, par une étrange rencontre, avait été le jour de la naissance du roi et celui de son élection, fut aussi celui de sa mort. « Il accepta, dit Zaluski, le sacrifice de mourir, plus volontiers qu'il n'avait accepté, il y avait vingt-trois ans, celui de régner; car alors il lui fallut plus de quarante-huit heures de combats avant de se rendre aux vœux de son pays : ici, il ne combattit point, et déposa, sans se plaindre, dans cette journée solennelle, la couronne et la vie, pour l'échanger contre une autre vie, et, je le crois bien fermement, contre une autre couronne! »

La foule se pressait, pour célébrer le double anniversaire, à Willanow, où était le roi. Il demanda ce qu'on disait à Warsowie. On lui répondit que Warsowie était tout entier dans les temples, remerciant Dieu d'avoir donné aux Polonais sa glorieuse vie, et priant le ciel de leur conserver ce bienfait. Il fut ému, entendit avec recueillement la messe du père Vota, se plaignit de ne pouvoir communier parce qu'il n'était plus à jeun, et s'entretint doucement tout le jour. Le soir, la reine, l'abbé de Polignac et Zaluski étaient assis près de son lit de

souffrance. Une attaque d'apoplexie le surprit. Aux cris de Marie-Casimire, la foule de palatins et d'évêques, qui soupaient à la table du cardinal d'Arquien, accoururent, la plupart chancelant d'ivresse. Quand il reprit ses sens, il vit ce concours et dit en italien : *Stava bene*, comme s'il regrettait de reprendre à la vie. C'était pour peu de temps. Il appela son confesseur, resta vingt minutes avec lui, et reçut les sacrements; puis, frappé d'une attaque nouvelle, il expira. Le soleil venait de disparaître sous l'horizon; une tempête s'éleva, si extraordinaire et si effroyable, au dire d'un témoin oculaire, qu'il n'y avait point de termes pour rendre ces rapides révolutions du ciel! Elle sembla présager aux Polonais l'avenir prêt à se lever sur leur malheureuse patrie.

« Avec cet Atlas, continue Zaluski, est tombée à mes yeux (et puissé-je être un faux prophète!) la république même. Aussi semblons-nous moins l'avoir perdu qu'être tous descendus avec lui au tombeau. Il a porté la couronne de manière à donner à l'autorité royale plus de lustre qu'il n'en a reçu. On dirait que la patrie et sa gloire sont mortes avec lui. Je crains trop, du moins, que c'en soit fait de notre puissance.

« Aussi, à cette nouvelle, le deuil est public; on s'aborde en pleurant, et ceux même qui ne pleurent pas s'épouvantent du sort qui nous attend. A part l'effroi, quelle douleur fut jamais plus légitime? Il est peut-être le premier des rois sous lequel pas une goutte de sang n'ait été versée, en réparation de ses injures. Il n'a eu qu'un seul tort, c'est de n'être pas immortel. Né pour l'univers, il n'a vécu que pour sa patrie. Bien des siècles s'écouleront avant de faire un tel présent à la terre : excellent et grand homme, mer-

veilleux assemblage que la nature même ne croirait pas pouvoir produire, si elle n'en avait une fois étonné le monde ! »

Zaluski était un serviteur à la fois très-indépendant et très-intime. On remarquera combien tous ses récits, toutes ses expressions, tous ses présages donnent raison au point de vue où nous nous sommes placés en racontant cette grande vie.

Dans la nuit, le prince Jacques apprit qu'il n'avait plus de père ; à la pointe du jour (18 juin), il pénétra dans le château de Warsowie, y établit des troupes, recueillit le serment de la garde royale, et fit prévenir sa mère que si elle se présentait, elle ne serait point reçue. Une négociation, ouverte par les grands qui entouraient et le prince et la reine, ne réussit pas à le fléchir. Surprise et indignée, Marie-Casimire s'achemine de Willanow vers Warsowie avec l'escorte de la dépouille glacée de Jean Sobieski. Tous les grands, tous les gentilshommes, tout le peuple se pressent à sa rencontre. Le cortége entre dans la capitale ; il avance vers le palais, dans lequel le roi, qui n'est plus, doit reprendre sa place, jusqu'au jour où son successeur le mènera à la dernière demeure qui les attend tous deux. Le château fermé, Jacques en refuse l'accès à son père mort, de peur que Marie-Casimire vivante n'y pénètre sous la protection du cercueil auguste. Le peuple s'indigne ; la noblesse tonne : vain bruit ! Jean Sobieski frappe sans succès à la porte de ce palais dont il a conquis le séjour à ses fils. Le scandale se prolonge jusqu'à ce qu'enfin quelques évêques fassent entendre au coupable prince qu'en outrageant ces restes sacrés, il met ses titres en lambeaux. Il se résigne, et Marie-Casimire envahit, comme une place

conquise, la royale habitation dont Jean lui ouvre l'entrée une seconde fois.

Aussitôt on dresse le lit d'honneur, où sera exposée la dépouille du monarque. Ses traits annonçaient les ravages de la potion fatale qui lui avait donné la mort. On cherche, pour parer ce front livide, le bandeau des rois; mais Marie s'est saisie de tous les joyaux. On lui demande la couronne; elle la refuse, de crainte, dit-elle, que Jacques s'en empare; et, comme Jean Sobieski reste la tête dépouillée (19 juin), le fidèle Matczinski, que la douleur laissera survivre à peine quelques semaines à son maître, plante sur son front le casque d'un soldat, digne couronne pour un tel roi.

Le cardinal Radzieiowski, primat du royaume, et comme tel interroi, fit son entrée dans Warsowie le 20 juin. Dévoué à la maison royale, et résolu à la perpétuer sur le trône, par respect pour la mémoire du héros de la Pologne, il travailla sur-le-champ de toute sa puissance à réconcilier le fils avec la mère, à les réconcilier tous deux avec la pudeur publique. Zaluski, le palatin de Kiowie, le jeune Stanislas Leszczynski, qui faisait ses débuts sur la scène du monde par un magnifique discours à la gloire du feu roi, sans soupçonner qu'il eût des chances dans l'héritage, la foule de ceux qui avaient les mêmes sentiments, réunirent leurs efforts : ce fut en vain. La reine, Jacques, Alexandre se disputaient la succession de ce père, de ce mari dont les cendres n'étaient pas froides encore; et la part qui suscitait avant toute autre leurs passions acharnées n'était point le trône de Pologne; c'était la fortune de Sobieski, les bijoux, les terres, le trésor. Le trésor est à Zolkiew. Iablonowski (juillet) y a couru pour s'en saisir, dans l'in-

térêt de la reine, sous prétexte d'y mettre les scellés au nom de la république. Ce trésor, dont on faisait un grand bruit depuis tant d'années, se trouve de 6,000,000, somme considérable à cette époque, mais qui n'était que l'épargne de quelques années de revenu de ses domaines. Jacques s'élance à Zolkiew. Ses frères le suivent : il les reçoit à coups de canon. Marie-Casimire se présente à son tour, et les gens du cardinal d'Arquien, qui forment son avant-garde, sont sabrés. Le cardinal interroi accourt pour conserver à ces malheureux princes la véritable succession de leur père, si déplorablement compromise, ou plutôt déjà perdue, par ces abominations. Mais aux attentats de la force ouverte succède la guerre des écrits. La veuve, le fils aîné, les jeunes frères font pleuvoir les pamphlets sur la Pologne, la remplissant du bruit de leurs réclamations et de leurs griefs, la révoltant du spectacle de leur haine et de leur avidité. On ne peut dire l'impression que produisirent ces scènes extraordinaires. Le calme et le deuil régnaient. Plus les ambitieux prenaient courage, plus la république reconnaissait avec effroi qu'il y avait dans son sein un vide immense : tout le monde semblait averti que ce vide ne serait rempli que par des malheurs.... La Pologne en réalité avait vu le dernier de ses rois.

Au dehors, les espérances et les rivalités s'éveillèrent à tous ces spectacles. Les princes étrangers conçurent la pensée de se porter pour les rivaux de la maison de Sobieski, ainsi dégradée par elle-même. Les partisans de l'un des candidats qui s'annoncèrent, allaient répétant : « Vous voyez que pour ce qui est des princes du sang de Sobieski, il ne saurait être question d'eux. Puisqu'ils sont si occupés d'arranger leur fortune privée, c'est qu'ils ont abdiqué. »

Un autre imprimait : « Des trois aura les biens de Jean qui voudra. Aucun n'aura sa couronne plus que ses vertus. »

Les diétines siégeaient alors (août). Elles avaient à élire la diète de convocation. Plusieurs donnèrent l'exclusion aux fils indignes du feu roi, à Jacques, parce qu'il avait violé les lois de la patrie, exercé à main armée une puissance illégitime, outragé son père, révolté tous les cœurs; à son frère Alexandre, parce qu'il était un enfant sans courage, que ce ne serait pas lui qui régnerait, mais son odieuse mère, et qu'il n'apporterait en dot à la république que la guerre civile.

Sur ces entrefaites, l'armée prend les armes et se confédère autour d'un nommé Buranowski, personnage obscur, le prête-nom des factieux véritables qui soudoyaient l'insurrection. Quels étaient-ils?

Les sentiments connus de l'armée ne permettaient pas de douter que cette confédération ne cachât des desseins favorables au sang du feu roi; mais en peu de temps ces desseins se perdent sous des questions de solde : la reine, Jacques, Alexandre, Iablonowski, les Sapiéha, les Lubomirski, chefs d'une faction nouvelle, ou plutôt de la vieille faction purement dévouée à l'Autriche, s'imputent réciproquement le complot, et chacun compte en tirer parti.

De sages conseils, et, plus que tout, le cri des diétines, avaient fait comprendre à Jacques le mal que lui faisaient ses torts. Il voulut se réconcilier avec sa mère, sollicita un entretien, ne put la fléchir, et la poursuivit sur les chemins pour embrasser ses genoux. Un jour, il la joignit. Une foule de sénateurs et de prélats étaient à cheval autour de lui. A sa vue, Marie-Casimire ordonne à son cocher

et à ses tatars de rebrousser chemin précipitamment. Mais le cocher n'ose manquer à cet illustre cortége. Il s'arrête. Jacques se précipite sous les roues de la voiture de sa mère. Elle refuse de l'entendre, d'entendre même les grands qui l'accompagnent; elle ne lève pas, en leur parlant, le masque dont elle faisait usage pour protéger ses traits contre les ravages d'un soleil brûlant. Ce procédé envers tant d'éminents personnages parut une insulte à la république même : on ne sait en vérité ce qui indigna le plus la noblesse, l'incivilité de la reine ou la dureté de la mère!

La diète de convocation s'assembla au milieu de l'effervescence publique (29 août). Elle déclara qu'un Piast ( un Polonais ) ne pourrait être élevé au trône (septembre). C'était proscrire la race dégénérée de Jean III. Un nonce, Horodenski, lui lance son *veto;* et en se réfugiant auprès de Buranowski, il désigne à tous les yeux les instigateurs de la confédération militaire.

Bientôt ( octobre) l'armée de Litvanie suit l'exemple de l'armée de la couronne. Toute la noblesse, cruellement opprimée sous le joug des Sapiéha, saisit le moment de se révolter contre leur pouvoir. Casimir Oginski est le chef des troupes qui s'arment pour l'abattre, et auxquelles une foule de gentilshommes, conduits par les Kriszpins, se rallient. Une lettre interceptée de Marie-Casimire apprend au public qu'elle soudoie la révolte.

Cependant, la diète de convocation rompue, la noblesse à son tour se confédère en corps pour la religion et la liberté. Il fallait régler le temps, les conditions, les formes d'élection. On décide que cette fois, la pospolite entière composera le corps électoral, et on renvoie l'élection à l'an-

née suivante : autant de mesures hostiles pour les Sobieski ; car le temps ne pouvait manquer de tourner contre des princes qui en faisaient un tel usage. Les souvenirs de leur père, qui plaidaient encore leur cause, bien qu'ils eussent outragé sa mémoire, iraient s'effaçant ; la petite noblesse, que son règne avait pliée au joug des lois, semblait devoir être défavorable à ses fils.

Il y avait alors une réaction générale de l'ordre équestre contre les grands et le clergé ; ajoutez la lutte de la Litvanie et de la Pologne, la lutte de l'Autriche et de la France.

Mais ces trois grandes divisions pouvaient se réduire à à une seule. C'était entre Louis XIV et Léopold que cette fois encore roulait le débat ; car généralement, depuis cinquante ans, la petite noblesse, le grand-duché, l'Empire, faisaient cause commune ; la Pologne, sauf la Galicie, continuait, ainsi que les grands, d'appartenir à la France.

Toutefois, les haines que les Sapiéha avaient soulevées au sein du Grand-Duché, les rejetèrent dans la faction du clergé, de la Pologne, de Louis XIV. Les Lubomirski restaient fidèles aux traditions de leur famille et à l'alliance de Léopold. Iablonowski nourrissait depuis trop longtemps des ambitions et des espérances personnelles qui devaient bientôt s'évanouir. Alors il démentit ses antécédents, et se laissa gagner au parti de l'Empire. Le cardinal, les Prziemski, les Zaluski, les Sluszka, les Leszczynski, les Potoçki tenaient bon pour la maison royale ; ils croyaient à l'appui de ia cour de Vienne, et mettaient cependant leur espoir dans la haute noblesse : c'est-à-dire dans le parti français. Cette combinaison fausse acheva de tout perdre.

Le prince Jacques haïssait la France en haine de sa mère. Louis XIV, son parrain, le savait, et l'abbé de Po-

lignac eut ordre de l'exclure à tout prix. Léopold, son beau-frère, s'annonçait pour son protecteur, mais sans vouloir son succès, parce qu'avant tout il ne fallait pas fonder une quatrième dynastie au sein de la Pologne.

La France se donnait pour amie de la reine, mais afin de savoir ses brigues, et de les rompre toutes : la France gardait dans le secret de ses conseils une candidature personnelle.

Au milieu de ces incertitudes, Marie-Casimire reconnut qu'il fallait renoncer à sa chimère de couronner Alexandre. Elle tenait à ce prince, parce qu'elle seule aurait régné. C'était précisément pour cela que la Pologne ne voulait pas de lui.

L'abbé de Polignac la poursuivit alors du conseil perfide d'éloigner ses deux plus jeunes fils, dont les prétentions étaient une complication inutile, et de leur donner ses capitaux à porter en France pour les mettre en lieu de sûreté contre les entreprises de Jacques. Ils partirent, allèrent à Paris briller dans les fêtes, recueillirent d'universels respects, furent comblés d'honneurs par Louis XIV comme par la France, placèrent enfin une partie de leurs trois millions sur la ville de Paris, et la reine se trouva dépossédée.

Un nouveau dessein l'occupait. Les chances de son fils Alexandre détruites, elle voulait arriver par une autre voie à régner. Elle travaillait à conserver, par un autre mariage, son rang et sa puissance. C'était ce qu'avait fait Louise de Gonzague, ce qu'avait rêvé l'archiduchesse Éléonore, conséquence inévitable d'un ordre de choses où les reines, en perdant un époux, perdaient trône et patrie.

Un soir, les amis et la foule obséquieuse étaient assem-

blés autour d'elle. On parlait des destinées de la Pologne. « Sachez, s'écria-t-elle, que si je ne suis pas Polonaise de naissance, je le suis de cœur. Je préfère la Pologne à ma famille, et c'est pourquoi je vous le dis : gardez-vous de prendre un roi parmi les miens. Je connais mon sang mieux que vous. Si vous élisez un de mes fils, et surtout le prince Jacques, c'en est fait de la république! » Nous ne croirions pas à ces horreurs, si notre siècle n'avait vu, aux scènes d'Aranjuez et de Bayonne, en 1808, qu'il peut exister une telle mère.

Zaluski la suppliait de prendre garde à ses paroles. « Non, monsieur l'évêque, continua-t-elle, je ne les regret-« terai pas. Jamais je ne me repentirai de ma sollicitude « pour les intérêts et l'avenir de la Pologne. Prenez un « simple gentilhomme plutôt que le prince Jacques. N'avez-« vous pas ce brave palatin de Kiowie, illustré par tant de « combats?... — Madame, interrompit Kontski, Votre Ma-« jesté sacrée s'est opposée, il y a peu de mois, à ce que le « bulawa des hetmans fût remis en mes mains : comment « vous paraîtrais-je digne du sceptre aujourd'hui? »

Le brave palatin ne s'y était pas trompé. On savait de reste que c'était sur le front de Iablonowski qu'elle voulait porter la couronne. Mais Iablonowski connaissait aussi l'odieux que ces combinaisons appelaient sur lui. Il vit que la reine lui faisait plus de mal par son affection, que de bien par ses trésors et son génie; il désavoua hautement ces vues, et les désavoua en pure perte. La Pologne était résolue à ne pas lui livrer l'héritage de son malheureux ami.

Marie-Casimire, qui avait compté sur l'appui de l'abbé de Polignac pour l'exécution de ce plan, lui proposa, dans

sa colère, un autre parti. C'était de donner la couronne à Vendôme, qui en partagerait avec elle le fardeau. Polignac la flatta d'un vague espoir. Il voulait bien en effet appeler au trône le sang de France; mais son candidat caché était jeune, charmant et marié. C'était Conti. Caché? Il ne l'était plus. Polignac avait donné aux Sapiéha l'argent nécessaire pour pacifier la Litvanie et dissoudre la confédération d'Oginski, en leur faisant la loi de réunir leurs suffrages sur le vaillant neveu de Louis XIV. A cette nouvelle, la reine éclate en fureur; elle va au palais de France arracher elle-même des lambris son portrait qu'elle venait de donner à l'ambassadeur.

Dans son désespoir (novembre), elle se réconcilia avec le prince Jacques, pour rester mère, sinon femme, de roi; ils mirent en commun leurs haines, leurs brigues, leurs moyens de corruption. Mais le temps où cette coalition aurait été puissante était déjà loin. Maintenant, elle ne servit qu'à déposséder le prince Jacques du seul titre qu'il eût conservé à la bienveillance de la Pologne : l'inimitié de sa mère.

Les intrigues de Marie-Casimire soulevaient une telle indignation, qu'après mille supplications officieuses ou publiques, le cardinal interroi, qui restait fidèle à la mémoire de Jean et à sa famille, fut obligé d'obéir au vœu unanime des diétines. Il lui ordonna de s'éloigner de Warsowie (janvier 1697). On lui appliquait la loi qui bannit de la ville électorale tous les compétiteurs. Elle mit trois mois à exécuter le commandement de la république, et partit enfin (mars) chargée des malédictions de tout un peuple.

Dans son exil près Dantzig, elle plaçait encore (avril) un dernier espoir sur l'armée. Mais l'armée s'était détachée

comme la Pologne de toute cette maison déchue. Marie-Casimire voulut se donner, aux yeux de l'ordre équestre, le mérite de contribuer à la pacification générale, en avançant avec son fils une partie des sommes qu'exigeaient les confédérés. Tous les ambitieux en firent autant. Iablonowski, chargé de la négociation ouverte à Léopol, s'y employa aussi avec ardeur, dans l'espoir de se créer des chances d'élévation. Tous ces soins n'eurent d'autre résultat que de mettre un terme au déchirement du royaume. Le public se contenta de dire : Il est trop juste que ceux qui ont fait le mal le réparent.

La mort de Charles XI, roi de Suède, qui survint à ce moment (15 avril), ravit à Jacques le seul protecteur sincère qu'il eût parmi les couronnes. Cette mort fut importante par là. Elle devait l'être bien plus encore, parce qu'elle marqua l'avénement de Charles XII. Ce prince était alors âgé de quinze ans et professait depuis son enfance une passion pour Jean Sobieski. Il ne s'était décidé à l'étude du latin, que lorsqu'il avait su que c'était la langue habituelle de son héros. En apprenant sa fin, il s'écria : « De tels hommes ne devraient pas mourir ! » Mais il n'avait pas eu le temps de recueillir les rênes de son gouvernement, que déjà s'assemblait (15 mai) la diète de Pologne. Il ne put y exercer nul empire. Cet enfant du reste ne devait que trop intervenir dans les affaires de la république : il y interviendra avec son épée.

80 000 gentilshommes se pressèrent dans le champ de Wola (juin). Un candidat nouveau se mit sur les rangs, le candidat véritable de l'Autriche, qui ne proposait le prince Jacques qu'afin de mieux couvrir ses desseins. Le prince qu'elle voulait, c'était le jeune électeur de Saxe,

Frédéric-Auguste, qui lui promettait une alliance puissante en Allemagne et la Lusace. Le pape l'appuya pour gagner à l'Église catholique une maison souveraine tout entière. C'était ce qu'annonçait Frédéric-Auguste : déjà lui-même venait d'abjurer.

Tel était l'ascendant de la mémoire de Jean Sobieski, que malgré l'exclusion donnée aux Piasts, malgré toutes les fautes, tous les attentats que nous avons racontés, son coupable fils fut sur le point d'être élu (26 juin). Le cardinal Radzieiowski continua de le porter. Les premiers escadrons qui donnaient leurs voix, ceux de Krakowie et de Posnanie, d'autres encore le soutinrent; le reste de la Pologne cria Conti. Le cri de : Vive le prince Jacques! se fit entendre encore dans le palatinat de Ploçk, au milieu d'acclamations favorables à l'électeur de Saxe; puis le sabre coupa court aux prétentions des partisans des Sobieski. Ainsi rien n'était résolu; ces votes ne furent qu'un inutile hommage aux cendres du vainqueur de Podhaïce et de Chocim. Sa race s'était dépossédée; dans la nuit qui suivit ce grand jour, elle prit soin de se combattre elle-même. L'emportement des haines de la reine contre la France allait si loin, qu'au dernier moment (27) elle prodigua l'or et les manœuvres pour assurer le succès d'Auguste, plus attachée à exclure Conti qu'à élever son fils. Jacques entra dans ces combinaisons, afin de capter du moins et de conserver la protection de Léopold. Ses émissaires, d'après ses instructions, employèrent le temps qui restait à obtenir de ses partisans l'abandon de sa candidature en faveur de l'Électeur; ce qu'on ne pourrait croire si des actes de lui, dans lesquels il réclama hautement le salaire promis, n'étaient d'irrécusables preuves, il avait passé

d'avance un marché avec Auguste pour lui vendre ses voix ! On comprend que la succession de son père ne pouvait pas lui appartenir. Elle devait être dévolue au Saxon ou au Français.

Elle fut dévolue à tous deux. La majorité nomma le neveu de Louis XIV, la minorité proclama Auguste II (juillet). Les deux partis chantèrent le *Te Deum* en la gloire de leur roi. Cette fois, chacun consentait à se passer de l'unanimité.

Des deux compétiteurs, Auguste était le plus proche. Il arriva le premier (août), le mieux accompagné, et régna. C'est de cette révolution qu'on peut dire, à juste titre, que le trône fut le prix de la course.

En effet, on ne fut jamais plus expéditif à changer de foi ou à conquérir un royaume. Ces deux choses furent pour Auguste l'affaire de quelques jours. Mais une circonstance nouvelle marqua son avénement. Il se présenta sur les frontières avec une armée de Saxons. Jusqu'alors le système électif n'avait livré la Pologne qu'aux manœuvres et à l'ascendant des étrangers : maintenant, c'était à leurs armes.

Il courut droit à Krakowie pour s'y faire couronner (septembre). Le parti de France se pressa autour de la dépouille du feu roi, de peur que ses partisans ne s'en saisissent, et que la présence de Sobieski mort ne consacrât cette audacieuse inauguration. Auguste II ne se laissa pas arrêter par cet incident. Il donna le nom de diète à un gros de ses amis (15 septembre), éleva un cénotaphe à Jean III, et se joua des protestations des Radzieiowski, des Sapiéha, des Potoçki. C'est ce qu'on appela la comédie en cinq actes, savoir : un roi sans diplôme ; un enterrement sans cercueil ;

une diète sans nonces ; un sacre sans primat ; des protestations sans effet. Il advint de là que les funérailles de Jean Sobieski se trouvèrent remises à un nouveau règne, et le malheureux roi attendit trente-six ans un tombeau ! On eût dit qu'il restait debout au milieu de son peuple pour assister à l'accomplissement de ses présages, et voir après lui les nations voisines fouler la république aux pieds.

Louis XIV résolut d'attaquer les armes à la main l'usurpation d'Auguste ; mais il n'était pas heureux avec les usurpateurs. Affaissé moins sous le poids de l'Europe que sous celui de ses victoires, il avait été réduit, dans sa pénurie d'argent et d'hommes, à désirer la paix. Elle fut conclue à Ryswick (21 septembre), et par la première disposition il reconnaissait pour roi légitime d'Angleterre et pour allié Guillaume III, le héros de la foi protestante et le spoliateur des Stuarts : c'était chose à laquelle Jean Sobieski, moins engagé que lui envers les Stuarts, et uni seulement à leur cause par affection et par loyauté, ne s'était jamais soumis ; il avait semblé prévoir l'alliance qui devait, un jour, confondre son sang avec le leur.

La paix de Nimègue, qui avait été si imprudemment violée, était remise en vigueur de nom par le traité de Ryswick ; de fait, elle était abolie au préjudice de la France. Ce ne fut pas assez que les arrêts des chambres de Metz, Brisach et Besançon fussent cassés ; que le roi restituât la principauté d'Orange, Courtray, Luxembourg, Ath, Mons, le comté de Chimay, Dinant, Philippsbourg, Brisach, Kehl, Fribourg, le Brisgaw ; il rasa en outre le fort Louis, le fort Royal, Strasbourg, gloire de Vauban ; précédemment il avait cédé la Savoie, Pérouse, Sainte-Brigitte, Pignerol ; il rendit encore à l'Espagne la Catalogne,

et la vaste province de Lorraine au jeune Léopold, fils bienfaisant du vaillant duc Charles et de la reine Éléonore..... Ainsi, Louis dépouillait ses plus belles conquêtes; il avait compromis sa monarchie comme sa renommée dans des agressions altières, pour abandonner, au bout de neuf années de combat, les plus beaux fleurons de sa couronne; c'était lui maintenant qui consacrait en Angleterre la maison de Nassau, et rétablissait dans le duché paternel la maison de Lorraine. Les historiens ont eu soin de remarquer que le duc Léopold vint lui rendre hommage à genoux; mais il n'y avait d'humilié que Louis, *assis et couvert*, pour qui cet hommage était un monument de ses fautes. D'un autre côté, les Stuarts dépossédés, le ci-devant roi d'Angleterre, réduit à protester, du fond du palais de Saint-Germain, contre le délaissement du souverain qui nourrissait son exil et qui y avait tant contribué, cette reine détrônée, les princes leurs fils, les seigneurs qui leur étaient fidèles, semblèrent rester à la cour de Louis moins en témoignage de sa générosité qu'en reproche et en punition de ses fautes.

L'Europe elle-même s'étonna de ce déclin du grand roi. On essaya de voir dans sa résignation de vastes pensées; on s'attendit que du moins il allait chercher des compensations dans le Nord, qu'il ferait tout pour mettre dans sa maison, comme disaient les *Annales de la cour*, dans leur érudition officielle, le sceptre de ces trois dynasties illustres : les *Mamellins*, les *Jagellons* et les *Palatins*. Il confia en effet Conti à Jean Bart (5 octobre), pour le jeter sur la plage de Dantzig. Mais bien du temps avait été perdu; Louis épuisé ne s'était pas pressé de faire des sacrifices, et Conti lui-même s'était pressé moins encore de chercher ce trône qui lui semblait ouvert. Il aimait; car c'était à aimer

ou combattre qu'il passait sa vie. Les ordres du roi, ainsi que les prières d'Adélaïde de Bourbon sa femme, qui était encore plus avide de l'éloigner de France que de régner, l'avaient forcé d'accepter son élection et de la soutenir; mais il n'aspirait qu'à perdre un royaume par fidélité pour ses amours. Il le perdit. On doit reconnaître que dix mille louis et quelques lettres de change n'étaient ni un trésor, ni une armée qui pussent aisément balancer et l'ascendant des troupes saxonnes, et le vœu de la petite noblesse, et le dévouement de Dantzig aussi bien que des autres places protestantes, et le crédit de Léopold, et, par-dessus tout, la possession. Cependant, telles étaient l'ardeur des grands pour le sang de France, la puissance du nom de Louis XIV, et la gloire qui couvrait Conti, qu'au bruit de son arrivée en vue de la plage polonaise, tout s'émut.... Le parti français, ranimé, prit les armes (novembre). Le cardinal, Zaluski, les Sapiéha, Kontski se précipitèrent. Ils allèrent le complimenter sur ses vaisseaux, lui dire qu'ils l'avaient élu : « parce qu'une tâche immense était à remplir, celle de consoler la Pologne de la perte de Jean Sobieski; ils l'engagèrent à descendre à terre, à se rendre aux vœux de la noblesse qui accourait, à paraître au milieu des troupes qui venaient à lui de toutes parts. Il voulut attendre des forces plus considérables, resta en rade, déconcerta ses amis par ces hésitations si contraires au renom de sa vaillance téméraire. Plus découragé à mesure qu'il voyait de plus près le trône, et de plus loin la duchesse de Bourbon qui régnait sur lui, il déclara son parti trop faible pour tenter la fortune, et fit voile vers la France, préférant une femme aimée au bandeau des rois, lui sacrifiant jusqu'à sa gloire, faisant douter la Pologne de son courage, et bles-

sant, par son abandon inattendu, tous ces grands, tout ce peuple qui venaient à lui. Du moins, Henri de Valois avait consenti à régner quelque temps sur leurs ancêtres.

Auguste, après avoir eu la satisfaction de voir se montrer et disparaître cet illustre compétiteur, s'avança hardiment (16 janvier 1698) sur Warsowie. Les dissidents se rallièrent à lui en foule. Le cardinal consentit, à prix d'argent, dit-on, à paraître dans sa cour; les Sobieski mêmes s'y pressèrent. Il n'y eut pas jusqu'à Marie-Casimire qui espéra y reprendre son ascendant sur les destinées de la Pologne. L'illusion, il est vrai, dura peu; après s'être mêlée aux solennités de l'avénement, après avoir pris part aux longs banquets où Auguste fêta le tzar Pierre, qui revenait d'Europe (août), elle sentit enfin la nécessité de s'éloigner, et alla en pèlerinage, disait-elle, chercher un asile à Rome. pour sa grandeur déchue. L'antique capitale de l'univers, qui est comme une ruine immortelle et toujours vivante, semble prédestinée à servir de rendez-vous à toutes les puissances tombées. On croit, à son exemple, se relever et renaître à son ombre. Mais, pour cela, il faut n'y pas arriver avili.

Le prince Jacques se retira sur les terres de l'Empereur. Alexandre consentit à prendre du service dans la garde d'Auguste, et encore dans sa garde saxonne, comme pour reculer la limite des abaissements. C'était blesser la Pologne au cœur; car la république entière demandait le renvoi de cette milice insultante, et Auguste fut contraint de le promettre.

A la vérité, il différa de tenir sa promesse, sous prétexte de s'en servir comme d'un renfort dans la suite de la guerre contre les Turks; mais il n'y eut de guerre qu'entre

les soldats allemands et les troupes polonaises. On n'entendit pas parler des Ottomans.

Mustapha, battu à Zenta et mis en fuite par le prince Eugène, inclinait à conclure cette guerre de quinze années, si fatale à la grandeur musulmane. Un congrès des cinq puissances belligérantes se réunit à Carlowitz, sur le Danube (octobre), sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. Des difficultés d'étiquette faillirent tout entraver : Maurocordato, ministre de Mustapha, imagina un grand pavillon circulaire, à sept portes ; les sept légations avaient leur tente dressée du côté de leur pays, tous les ministres entraient à la fois et s'asseyaient au siége placé devant eux. Le traité prit pour base (26 janvier 1699) le *uti possidetis*. L'Autriche garda la Hongrie et la Transylvanie, avec la Save pour frontière du côté de l'Esclavonie. Tékéli, réfugié avec son intrépide compagne à Constantinople, où il vivait dans l'intimité du sultan, dut avoir son séjour marqué sur les rivages de l'Asie : la vengeance impériale lui interdisait la terre d'Europe. Ce fut pour peu de temps ; il ne tarda pas à revenir de ce côté de l'Hellespont, conformément à sa demande dernière, pour y être enseveli. Le tzar Pierre retint Azoff et ses possessions nouvelles. La république de Venise et celle de Pologne, maltraitées par leurs alliés, furent contraintes de céder, l'une des places situées au nord du golfe de Lépante, l'autre les dernières conquêtes de Jean sur le Dniester. Mais Venise conservait encore la Dalmatie, les îles, le Péloponèse, où le divan comptait, il est vrai, ne souffrir le lion de Saint-Marc et la croix que jusqu'au jour où la ligue sainte serait rompue. La Pologne recouvrait Kamiéniéç, qui ne vit plus l'infidèle ni dans ses murs, ni sur ses glacis. La tranquil-

lité partout établie, Auguste put s'occuper d'affermir sa puissance; Pierre le Grand, d'exterminer le parti des anciennes mœurs; l'Empire, de cicatriser ses blessures. Louis XIV s'occupa de proscrire les erreurs de Mme Guyon en même temps que celles de Luther et de Calvin. Les massacres de boyards en Moskowie, les exécutions de réformés en France, de catholiques jacobites en Angleterre, en Écosse, en Irlande, n'étaient pas choses qu'on remarquât alors; la querelle de Bossuet et de Fénelon fit seule du bruit en Europe. A ce moment solennel où le XVII^e^ siècle terminait son éclatante carrière, l'univers était en paix. L'esprit humain, représenté par la théologie, et la théologie par deux grands hommes, offrait l'unique lutte et l'unique intérêt du monde.

La paix du Nord était un hommage rendu par la fortune à la mémoire de Jean Sobieski. Ce qu'il y avait de sacrifices imposés aux Polonais, leur faisait sentir la grandeur de leur perte; les alliés n'auraient ni exigé, ni obtenu du libérateur de Vienne l'abandon de ses conquêtes en Moldavie. Ce qu'il y avait d'avantages assurés à la république attestait la sagesse de ses plans, et la puissance de ses œuvres. Il partageait avec Duguesclin l'honneur d'emporter, mort, des villes. C'était à lui que les clefs de Kamiéniéç étaient remises. Du fond de son cercueil, il abaissait le croissant et rétablissait en son lustre la Pologne.

En effet, le traité de Carlowitz était tout entier son ouvrage. C'était sa main puissante qui avait poussé jusqu'à Belgrade, jusqu'à Lépante, jusqu'à Lacédémone, cette guerre commencée sous les murs de Vienne. Tels qu'un torrent épuisé qui retire ses eaux, les barbares, sur toutes les frontières, avaient fui devant son épée. On a même

remarqué que toute la fortune de la guerre semblait tenir à sa présence : s'ébranlait-il, il entraînait la victoire, comme par miracle, depuis Salankemen jusqu'aux ruines d'Argos; restait-il témoin inactif de cette grande lutte, sur-le-champ, de Chio à Belgrade et Azoff, l'islamisme recommençait à étendre ses ravages. A la fin, le divan s'avoue vaincu. Le vœu de Jean et sa mission sont accomplis. De lui, de ses travaux, datera l'irréparable abaissement de la puissance ottomane.

Les événements qui se sont succédé depuis lors n'ont fait que rehausser sa gloire. Sa conquête posthume de Kamiéniéç a été la dernière de la Pologne. Il a été aussi son dernier roi national; il a été en outre le dernier que le monde ait respecté. Avec lui s'évanouit la puissance de la république et son prestige. Des armées étrangères s'établirent dans ses provinces pour n'en plus sortir. Ce seront tour à tour des troupes saxonnes, suédoises, moskowites, impériales, prussiennes, qui régneront. L'ordre est nécessaire aux nations. Impossible par le dedans, il lui venait du dehors. Le résultat était que la Pologne semblait n'être déjà plus. On put croire que, suivant les présages de Zaluski, elle était descendue au tombeau avec le plus grand de ses fils.

Sans doute, Jean Sobieski ne parcourut pas sa longue carrière exempt de fautes. Nous avons signalé celles qui peuvent être justement imputées à sa politique extérieure. Sa politique intérieure semble avoir été trop faible, trop dépourvue d'avenir, et en quelque sorte trop résignée; soit que, Polonais du vieux sang comme il l'était, il ne sentît pas tous les vices de l'état social et politique dans lequel il était né, soit plutôt qu'il trouvât, dans cet ordre

de choses même, un obstacle fatal et insurmontable à toutes les améliorations. Avec ces masses condamnées à l'éternelle léthargie de la servitude, cet ordre équestre, sorte de bourgeoisie à rebours, qui proscrivait l'industrie comme les autres bourgeoisies la cultivent, qui dégradait le commerce comme les autres l'honorent, qui ne comprenait de métier que celui des armes et de droits que ceux de la naissance, enfin, avec ces grands, usufruitiers de tous les abus d'un tel régime, dès lors intéressés à le maintenir, il n'y avait prise nulle part pour les tentatives d'un réformateur. Les faibles essais de Jean l'ont fait voir. Il ne put plier les grands à une ombre de monarchie héréditaire, l'ordre équestre à des dispositions protectrices du commerce, le peuple à la formation de l'infanterie agraire : il ne put pas obtenir que ce peuple, qui était toute la Pologne, moins 100 000 gentilshommes, donnât à la république des soldats. Quand on parle des vices de la constitution polonaise, il faut entendre l'état social autant que l'état politique. La société, dans l'excès insensé du principe aristocratique, partout ailleurs conservateur et robuste, était assise sur des bases caduques. C'est par là surtout que cette noble et valeureuse nation a succombé. Plus compté, le peuple aurait contraint les nobles à la concorde.

Si du prince nous passons à l'homme, nous reconnaîtrons dans le caractère de Jean Sobieski ses côtés faibles. Hélas! comment contester sa faiblesse pour sa femme, pour ses enfants, pour tout ce qui l'entoure! L'histoire est même près de passer condamnation sur ce reproche d'avarice, universellement attaché à son souvenir; et toutefois son empressement à payer l'armée de ses deniers, à la vêtir, à prendre les subsistances sur ses terres, à déposer

les priviléges lucratifs des grands-hetmans, à distribuer de toutes mains les riches dépouilles du Turk dans la campagne de Vienne, semblent justifier sa mémoire. Zaluski s'indignait, plusieurs années après, de cette imputation, et demandait qu'on interrogeât son trésor prêt à dire que ses immenses revenus privés s'épuisaient en sacrifices pour soutenir l'éclat du trône, en largesses pour subvenir à toutes les infortunes. Aux gentilshommes pauvres, était destiné, sur sa cassette personnelle, un fonds de vingt mille florins par mois. Nous avons vu ouvrir son trésor, qu'on disait immense, et qui avait excité tous les cris des factions contraires : qu'y trouva-t-on ? Une si faible épargne, qu'elle ne prouve tout au plus qu'une chose : c'est que, dans les dernières années de sa vie, il prévit le destin qui attendait ses fils, et voulut leur laisser les moyens de promener leur exil loin de leur patrie.

Du reste, brave et tendre ; pieux et philosophe ; joignant la grâce à la majesté, la douceur à la force, l'esprit au génie ; supérieur dans un tournoi comme à la guerre, et à la tribune comme sur le champ de bataille ; amoureux des sciences, des arts, de la gloire ; passionné pour la patrie : tel il se montre à la postérité, qui verra en lui l'un des hommes les plus accomplis dont parle l'histoire, et l'un des plus grands, le capitaine dont la carrière fut marquée par le plus d'utiles prodiges, le roi qui a le moins emprunté son éclat au rang suprême. Elle dira qu'il fut illustre, entre les hommes éclairés de son temps, dans le siècle du génie ; entre les hommes de guerre, quand le grand Condé vivait ; entre les têtes couronnées pendant le règne de Louis XIV. Louis XIV est le seul prince qui ait, à cette époque, jeté plus d'éclat. Voltaire dit avec raison de

Louis, que, « quoiqu'il y eût alors des héros comme les « Jean Sobieski, qui effacèrent en lui le guerrier, personne « n'effaça le monarque. » Mais, si Louis régna au dedans avec autant d'autorité que de splendeur au dehors, peut-être dut-il beaucoup aux Richelieu et aux Mazarin, qui avaient façonné la société au joug. Quand Louis vint, la puissance féodale n'existait plus, et l'esprit réformateur n'existait pas encore. En Pologne, Jean eut affaire à une société vieillie dans l'exercice du pouvoir, enivrée du sentiment de l'indépendance personnelle, incapable de commander avec modération, plus incapable encore d'obéir. Louis XIV posséda éminemment cet art des trônes, de bien placer sa faveur. Jean, au contraire, fit trop souvent des ingrats; et c'était encore une suite inévitable des institutions de son pays. On ne peut nier d'ailleurs que le roi de Pologne n'eût plus de qualités aimables, un plus vaste savoir, un plus brillant génie, ni que le roi de France sût mieux imposer aux hommes et forcer leur obéissance. Louis compta dans sa carrière de plus éclatantes journées; il avait des éclairs de gloire qui éblouissaient le monde. La splendeur de Jean fut plus soutenue; elle se composa de soixante années de faste et de puissance; il y entrait tout un cortége de hautes renommées. Car Louis remplit et absorbe son siècle : il le représente tout entier aux yeux de la postérité; en lui éclate on ne sait quelle grandeur souveraine qui semble profiter à toutes les gloires contemporaines, et que tout le monde respecte, que reconnaît et consacre l'histoire. Le héros de la Pologne n'eut pas de grands hommes pour appuis. Il était seul sur la scène, et y brillait de son pur éclat : mais il n'était qu'admiré; Louis imposait et régnait. Jean arriva au faîte de la gran-

deur à force de travaux. Le roi de France y fut porté par sa naissance; mais il était digne de sa fortune. Jean créa la sienne, et fut de tous points un grand homme : Louis XIV est le grand roi.

Les deux monarques s'étaient formés au milieu des orages; tous deux passèrent la vie à combattre; tous deux asservirent aux lois d'une femme leur vie et leur gloire; tous deux portèrent plus loin que jamais le nom de leur patrie, et l'établirent plus haut dans l'estime du monde; tous deux soutenaient à eux seuls le poids d'un régime épuisé qui n'avait plus que cent ans de vie.

La mort établit entre ces princes un dernier rapport. Leurs cendres furent insultées, celles de Louis par son peuple, celles de Jean par son fils. Louis vivant eut la douleur de voir tomber autour de soi tous les rameaux de son tronc illustre : soixante-quinze ans après, ce fut sa monarchie même, fastueuse, absolue et sans étais, qui s'écroula. De son laborieux empire, rien n'aurait survécu que le souvenir de ses magnificences, de ses prodigalités, de ses déréglements, de la longue et sombre expiation qui marqua la seconde moitié de sa carrière, si son rude et superbe despotisme n'avait laissé en héritage à sa maison et à son peuple, avec une gloire militaire immense, une gloire littéraire qui domine le cours entier des temps modernes. La famille de Sobieski tomba du rang suprême où lui seul l'avait portée, et ce fut au milieu des mépris publics; mais Jean ne le vit pas; il pressentit seulement la chute de ses fils; il pressentit aussi celle de la Pologne : soixante-quinze ans après lui, elle succomba. Mais alors que sa maison et sa patrie ne sont plus, de lui reste ce grand monument, la décadence profonde, le perpétuel refoule-

ment des barbares qui régnaient sur la double rive du Pont-Euxin, de la Propontide et de la mer d'Ozée. Le premier cri de liberté qui a retenti de nos jours parmi les ruines de la Grèce a été un hommage à sa gloire. Cette reconnaissance de tout un peuple se lie si bien au souvenir de ses travaux, qu'il n'est pas une tribune dans l'univers où n'ait retenti, au sujet des martyres de Missolonghi, de Chio, de Psara, le nom de Jean Sobieski.

Ce nom aussi sera prononcé toutes les fois que les regards du monde se porteront sur le Nord, que les destins de la Pologne sembleront se réveiller dans l'intérêt public, que la guerre ébranlera ces contrées. Il domine le cours entier des annales polonaises; il en résume la gloire. Napoléon, sur le rocher de Sainte-Hélène, a emporté le sabre de Sobieski. Celui dont l'épée a tant remué le monde, aime à contempler de ses derniers regards l'arme du héros qui a gagné plus de batailles pour faire vivre sa patrie que lui-même n'en a gagné ou perdu pour conquérir et laisser échapper l'empire du monde.

D'où vient que cet homme, si bon et si grand, a eu l'âme rongée de chagrins; que les affections et la puissance, que la vie publique et la vie privée lui ont été également amères; que ses fils grandirent sous ses yeux dans ces lâches désordres qui les ont perdus; qu'envié du monde, il a vécu, il est mort dans le désespoir? Est-ce un de ces caprices de la fortune qui étonnent la conscience? Non; Jean Sobieski avait eu un grand tort dans sa vie, et sa vie l'a expié. Quand il poursuivit, quand il obtint la main de l'éblouissante madame Zamoyska, il n'y avait pas trois semaines que le généreux Zamoyski, dont la tendresse avait élevé Marie d'Arquien au comble des honneurs et de

la fortune, venait de descendre au tombeau; sa cendre n'était pas froide encore. Jean devait se dire qu'une femme si prompte à mettre en oubli et à outrager l'homme qui lui dévoua sa vie, n'était pas digne d'un autre amour; qu'elle flétrirait toute son existence au lieu de l'honorer et de l'embellir; qu'elle mettrait au sein de ses enfants les poisons dont le sien était rempli, qu'elle saurait méconnaître quelque jour son nouvel époux comme elle insultait au premier.... La passion aveugla Sobieski; et de tous les entraînements, celui-là est assurément le plus digne d'excuse aux yeux du monde! Mais il est des hommes qui ont le devoir de se montrer élevés au-dessus de la foule par le caractère autant que par la fortune. Quand l'empire désordonné d'une femme peut influer sur le sort des nations, faut-il s'étonner que Dieu le châtie?... L'histoire bien faite serait le tableau des justices du ciel.

FIN DU LIVRE DOUZIÈME.

# CONCLUSION.

## SUITE DE L'HISTOIRE DE POLOGNE

### JUSQU'A NOS JOURS.

#### DERNIERS RÈGNES ET PARTAGES.

(1700-1830.)

SOMMAIRE.

Avénement du XVIIIe siècle. Rupture de la paix générale. Guerre de la succession au midi. Au nord, coalition contre Charles XII. Agression par le roi Auguste II. — Les troupes saxonnes en Pologne pour appuyer le parti de la petite noblesse. Accroissements du parti des grands ou Français. — Succès de Charles XII sur les Danois à Copenhague. sur les Moskowites à Narwa. — Son séjour sur la frontière de la Pologne. Ses intelligences avec le parti des grands. Déclaration commune contre le roi Auguste. Longues négociations. Politique patiente du roi de Suède. — Les troupes suédoises en Pologne pour appuyer le parti allié. Victoire de Kliszow. Confédérations contraires. — Résolution des grands, d'élire Jacques Sobieski en place d'Auguste. Captivité de Jacques. Refus d'Alexandre Sobieski d'accepter le trône. Ses vrais motifs.—Élection de Stanislas Leszczynski. Ravages que ce choix produit dans le parti français. — Marche de Charles sur la Saxe, à la faveur des guerres de l'Empire. Délivrance des Sobieski. Leur destinée. Destinée de leur mère. — Marche de Charles sur la Moskowie. Calculs insensés et ruine de ce prince. Rétablissement d'Auguste. — Paix d'Utrecht. Mort de Louis XIV. Politique nouvelle des puissances.— Rapports entre la révolution de Russie et celle de France aux deux extrémités du XVIIIe siècle. Esprit novateur en Pologne. Tentative de réformation dans le sens du pouvoir. Vœu des grands. Obstacles.—Auguste III. Anarchie. Les troupes russes, prussiennes, autrichiennes en Pologne. — Élection violente de Stanislas Poniatowski. Confédération de Bar. Secours de la France. Premier démembrement. Le roi Louis XV, seul en Europe favorable à la Pologne. — Constitution nouvelle. Recours de la petite noblesse à la Russie : confédération de Targowice. Second démembrement. — Guerres de Kosciuszko. Partage définitif. Inaction et impuissance

de la Révolution française. — Les Français en Pologne sous Napoléon. La Pologne n'est point rétablie. — Révolution de 1814. Royaume de Pologne rétabli par l'influence de Louis XVIII. — Révolution de 1830. Chute de la nouvelle institution polonaise. — Résumé de la marche contraire de la société polonaise et des autres sociétés européennes dans tout le cours de sa durée. Causes. Résultats. — Moralité.

La paix de la Pologne, ou plutôt la paix de l'univers ne fut pas de longue durée. Le XVIII[e] siècle à son lever trouva le monde en feu. C'était ainsi qu'il devait finir.

L'héritage de Gustave-Adolphe, tombé aux mains d'un prince de dix-huit ans, parut au roi de Pologne, au roi de Danemark et au tzar Pierre une proie facile. Ces princes firent contre leur jeune voisin le calcul que Charles-Gustave avait fait contre ces mêmes puissances. Ce coupable calcul mit en feu le nord.

Dans le même temps, une proie plus grande faisait courir le midi tout entier aux armes. Le roi d'Espagne, Charles II, dont la mort avait occupé les cabinets depuis sa naissance, descendait enfin au tombeau, laissant en litige entre les maisons de France et d'Autriche une succession qui comprenait la moitié du monde.

Ainsi, une double guerre allait embraser l'Europe. L'incendie commença par le double rivage de la Baltique. Frédéric-Auguste II eut la gloire de l'allumer.

Auguste, loin d'apaiser les dissensions civiles depuis la paix de Carlowitz, n'avait fait que les irriter. Le parti du clergé, des grands, de la France, rallié d'abord à ce prince par la nécessité, s'éloignait de lui chaque jour, repoussé par ses fautes. L'ascendant de l'Autriche sur ses conseils, son faible pour la petite noblesse qui l'avait élu, son intention manifeste d'abaisser les maisons puissantes, la difficulté que cet électeur absolu éprouvait à se conduire en

roi dépendant et limité, sa cour luthérienne et plus que tout ses troupes allemandes ne justifiaient que trop ceux qui avaient combattu sa candidature, et grossissaient le nombre des opposants. Peu à peu le gouvernement et le palais furent entièrement saxons comme la force militaire. L'occupation étrangère avait commencé pour ne plus finir. On comprend que le roi préférât à Iablonowski ou Sapiéha, qui le contrecarraient souvent, Flemming et Steynau, qui obéissaient toujours; toute son application fut de disperser les troupes polonaises et de les dissoudre. Il ne voulait plus avoir à son service que son armée électorale; et comme l'insolence de cette armée s'accroissait avec le besoin qu'il avait d'elle, Frédéric-Auguste fut bientôt pour ce peuple libre, qui l'avait couronné, un monarque étranger et en quelque sorte victorieux. La Pologne, humiliée et mise au pillage, se sentait un pays conquis.

Aussi les discordes étaient-elles plus que jamais ardentes. Sans que la légitimité du roi fût nulle part mise en question, des combats acharnés ensanglantaient la querelle persévérante du parti qui l'avait élu et de celui qui l'avait repoussé. En Litvanie, cette querelle prit décidément la forme d'une guerre civile sous le drapeau des Sapiéha d'un côté, de l'autre sous celui de la faction allemande, de la faction d'Auguste, qui eut pour chef d'abord un Oginski, ensuite un prince de Wisniowicz : les Wisniowieçki faisaient toujours cause commune avec la petite noblesse. En Pologne, ce fut une guerre nationale entre les troupes de la république et les Saxons, qui ne pouvaient se voir sans s'égorger.

Vainement le roi avait promis le renvoi de sa milice étrangère. Résolu de la conserver, il chercha quelque part

une guerre à déclarer; nous avons dit que ce fut Charles XII qu'il choisit pour adversaire. Contre le vœu des lois, il n'informa point la diète de sa résolution, pour marquer que c'était une guerre qui le regardait seul, et avoir le prétexte de n'employer, dans l'expédition qu'il méditait contre la Livonie, que les troupes électorales. En même temps, il se vanta de cette guerre, comme d'une preuve de sa fidélité à remplir les *pacta conventa* de son couronnement. Il y avait contracté l'obligation de restituer à la république toutes ses anciennes dépendances. Cette clause avait été faite pour Kamiéniéç : il l'appliquait à Riga.

Un obscur démêlé divisait depuis longtemps le Danemark et la Suède. Frédéric IV jugea aussi le moment opportun pour se montrer exigeant; il se trompait. Les conseillers de Charles XII, qui avaient aidé leur jeune maître à déposséder sa grand'mère de la régence, ne craignaient rien tant que le repos. La guerre de Livonie était peu considérable à leurs yeux. Ils se jetèrent avec empressement dans cette seconde guerre, toujours nationale chez les Suédois. La Hollande, l'Angleterre, le Hanovre, qui ne pardonnaient pas au cabinet de Copenhague son penchant pour la France, unirent leurs forces de terre et de mer à celles que Charles XII conduisait contre la couronne de Danemark. Charles écrasa (août) les Danois.

Cependant Frédéric-Auguste, après quelques succès contre les généraux du roi de Suède, échoua devant les fortifications de la capitale de la Livonie et sa nombreuse garnison. Il avait regagné tristement la Pologne (septembre), quand la Suède apprit qu'un troisième ennemi la menaçait vers ces frontières lointaines. Pressé de voir enfin la Baltique, le tzar Pierre s'avançait sur le golfe de Finlande avec

80 000 hommes, dit-on, commandés par le duc de Croy (octobre). Charles XII accourut. Les 80 000 moskowites, avec Pierre le Grand et Croy à leur tête, furent écrasés comme les Danois, aux champs de Narwa (3 novembre). Les Saxons le furent à leur tour. Charles les chassa de la Livonie, de la Courlande, et parut sur la frontière de la Litvanie.

Le prestige de tous ces succès diminue, si on réfléchit que l'extermination des Strélitz venait d'énerver l'empire moskowite, que les armées russes, malgré le long travail d'Alexis et de Pierre Ier, montraient encore peu d'ordre et d'instruction, qu'enfin on voit dans Puffendorf le roi de Suède mettre en ligne, à Narva, plus de 30 000 hommes, et que c'étaient à peu près les meilleures troupes de l'Europe · c'étaient les plus vieilles, les plus instruites, les mieux payées.

Il faut considérer qu'au milieu d'une conflagration universelle, la Suède était, depuis vingt ans, en paix. Le sage roi Charles XI s'était appliqué à cicatriser la plaie profonde des guerres de Gustave-Adolphe et de Charles-Gustave. Ce prince, absolu mais sage, et habile quoique dur, laissa à son successeur un pouvoir illimité, une population nombreuse et robuste, un commerce et un crédit florissants, des flottes qui faisaient l'admiration comme l'effroi du Nord, une armée admirable, des coffres remplis. Cette longue épargne d'argent et d'hommes égalait Charles XII, tant qu'elle durerait, aux plus grands rois. Fils prodigue, il allait la dissiper.

Au lieu de profiter de ses triomphes pour dicter la paix à Pierre Ier, à Auguste II, à Frédéric IV, Charles déclara sa résolution de ne pas reconnaître pour légitime l'élection

qui avait couronné Auguste. Cette déclaration ébranla jusqu'aux fondements la Pologne. Ce fut contre le roi Auguste une guerre de quatre années, la plus étrange qui se fût vue encore dans le monde et dont l'histoire de Voltaire ne donne nullement l'idée. En le lisant, on se demande comment il aurait traité une œuvre d'imagination qui eût ainsi abusé des faits historiques ou un livre d'histoire qui les eût ainsi méconnus ou défiés.

Après ce qui s'était passé, le parti français en Pologne ne plaçait plus d'espoir sur la France. Les grands cherchaient ailleurs un appui. Deux monarques s'offrirent à eux : l'un était le margrave de Brandebourg, Frédéric II, premier roi de Prusse, qui mettait en ce moment sur son front, de sa propre main, la couronne royale (17 janv. 1701), mais qui, par cette hardiesse autant que par son voisinage, inspirait des alarmes aux grands sur l'indépendance de la Pologne; l'autre fut le jeune victorieux qui venait du fond du Nord pour donner, disait-il, main-forte aux Polonais opprimés, sans autre ambition que d'assurer la liberté de leur patrie. Les Sapiéha se jetèrent les premiers dans ses bras, et le cardinal Radzieiowski promit d'en faire autant.

Pendant dix-huit mois, ce roi de vingt ans, qui se voyait à la tête d'une puissante armée, resta immobile sur les frontières de la république, encourageant à une révolution par des négociations secrètes ou patentes le sénat, les hetmans, l'archevêque de Gnezne, tous les chefs du parti qui l'appelait, refusant de négocier avec le roi Auguste comme illégitimement élu, battant çà et là ses Saxons (juill.), et se déclarant en paix avec la république. Dans cette politique circonspecte et obstinée, on reconnaît le génie de Pi-

per, sa prudence imperturbable, qui trouvait un appui dans la volonté entêtée de son jeune maître. C'était beaucoup que, brave et ambitieux de renommée, Charles, à son âge, sût comprendre et adopter les vues de Piper. Quel prince de vingt ans aurait eu cette connaissance des hommes et des factions, ce tact à en manier les ressorts, cette confiance qui sait attendre, cette modération calculée qui rassurait la Pologne et ôtait à l'Empereur la pensée d'intervenir dans le différend ?

Dans ces conjonctures extraordinaires, Auguste sentit la nécessité de lier les Polonais à sa querelle et de les engager envers lui. Il prit le parti de rappeler son armée saxonne, en ordonnant aux hetmans de se porter sur les frontières à la tête des troupes nationales. Les hetmans refusèrent, parce que la république n'avait pas déclaré la guerre à la Suède. De cette sorte, la Pologne resta ouverte, et Charles continua de négocier l'expulsion du roi sans envahir le royaume.

Le pape intervint ; il menaça le primat de ses foudres s'il trempait dans une conjuration ourdie pour livrer aux armes d'hérétiques obstinés la Pologne catholique. Clément XII oubliait que les Saxons étaient hérétiques comme les Suédois ; et que le parti à la tête duquel marchait le cardinal était celui des évêques et des grands. Mais ce parti était ennemi de l'Autriche ; ce parti aimait la France ; ce parti tendait la main au monarque sous lequel avait tremblé l'Empire ; et Léopold continuait de dominer la politique du Vatican.

Radzieiowski répondit au pape qu'il affronterait mille fois le martyre pour soustraire la Pologne à l'ascendant des hérétiques. Il conseilla au roi Auguste d'accréditer sa

favorite, la comtesse de Kœnigsmark, près le jeune roi de Suède, pour lui arracher la paix; il écrivit à Piper d'empêcher son maître de recevoir cette dangereuse ambassadrice, et conspira plus passionnément que jamais la chute du prince devant lequel il pliait le genou.

Une diète, à laquelle le roi s'avisa de recourir, fut élue sous l'influence des grands : la haine que la nation portait à la domination saxonne avait fortifié leur ascendant. Le souvenir de Jean Sobieski et sa gloire, le nom de ses fils et leurs griefs remplirent les débats. Auguste comprit qu'il marchait à un abîme.

Cependant (1702), Radzieiowski s'étonna de ne pas trouver dans ses amis l'audace qu'il aurait voulue. Par une suite étrange de l'état de la Pologne, le roi voyait clairement tous ces complots; il en était entouré sans avoir la puissance de les déjouer, ni de les punir; et, de leur côté, ceux qui les avaient ourdis hésitaient à les consommer. Une foule de motifs les empêchaient de prononcer la déchéance: comment espérer avec les longues animosités de l'ordre équestre un concours unanime? La religion du serment n'était-elle pas puissante d'ailleurs chez ce pieux et vaillant peuple? Enfin, quel moyen de s'accorder sur le futur roi? Le chagrin de n'être pas compté au nombre des candidats avança, dit-on, la mort de Iablonowski, effacé au milieu de ces orages, et moins grand que jamais depuis que le grand homme, dont il s'était laissé entraîner à envier la couronne, avait cessé de la porter (avril). Le cardinal et les Sapiéha prirent le parti d'engager Charles XII à venir fixer, par sa présence, ces longues incertitudes. On avait les Saxons : on aurait les Suédois. Des voisins armés partout! Charles hésita. Mais la guerre de la succession ébranlait

l'Empire; la France triomphait; Philippe V, maître de Madrid, maître de Naples, marchait victorieusement sur le nord de l'Italie; Charles ne courait aucun risque, en descendant, à la tête de son armée, dans les provinces de la Pologne. Il la fit entrer dans Warsowie, sans coup férir (24 mai); et, ne voyant d'obstacle à un entier triomphe que l'armée d'Auguste, dont les lignes couvraient Krakowie, il alla renverser l'obstacle dans les plaines de Kliszow (août). De Kliszow, il poursuivit Auguste sur le champ de bataille de Pultusk; Thorn tomba devant lui comme Krakowie; il avait Warsowie, Léopol, toutes les capitales. Le trône fut déclaré vacant.

En traversant Warsowie, Charles avait adressé au primat, chef de la république selon lui comme dans un interrègne, l'invitation de profiter de la délivrance de la Pologne pour mettre au plus tôt, par une élection régulière, un terme à ses malheurs. Radzieiowski n'avait pas de vœu plus cher; le parti qui avait succombé aux élections dernières se trouvait relevé par l'appui de Charles XII, et pourtant deux années encore allaient se passer dans ces négociations patientes du roi de Suède, dans ces menées indécises du parti français.

Jamais peuple n'eut une situation plus extraordinaire. Deux factions, vieilles comme la Pologne, étaient en présence : toutes deux avaient, pour les représenter et les défendre, une armée, mais une armée étrangère, une armée quasi conquérante, et conquérante sans combat! L'élu de la petite noblesse avait introduit les Saxons; les grands, maintenant, appelaient les Suédois. Ainsi, à dater du jour où Jean Sobieski a fermé les yeux, l'étranger se montre au sein de la Pologne et va y dicter des lois. C'est qu'une na-

tion sans peuple est promptement épuisée : la république semblait n'avoir plus de sang à donner pour la guerre civile même. On ne voyait de rencontres armées qu'entre les troupes suédoises et allemandes; c'étaient en quelque sorte les champions des combats judiciaires d'autrefois : les factions conduisaient leur querelle comme un procès. Réunies autour de l'électeur de Saxe ou du roi de Suède, en diètes, en confédérations, en sénat, partout où la victoire conduisait ces princes, elles échangeaient les notes et les sommations (1703). La passion se montrait encore dans ces démêlés, et non la violence; on cherchait de part et d'autre à gagner ses adversaires plus qu'à les abattre. C'est ainsi que l'or, dit-on, enleva le chevalier Lubomirski à la faction allemande, et que l'office de grand-chancelier lui donna Zaluski. Réciproquement déclarés traîtres à la patrie, les chefs passaient sans cesse d'un camp à l'autre. Le cardinal partagea sa vie entre les devoirs qu'il rendait à Auguste dans sa cour, et la trame qu'il conduisait contre lui dans le camp de Charles XII.

Cette prolongation d'anarchie tenait à la difficulté de faire un roi. Charles XII, tout protestant qu'il fût, puisait sa force dans le concours intéressé d'un parti où se rencontraient tous les évêques, d'un parti qui soulevait la Pologne contre le cortége hérétique de Frédéric-Auguste, d'un parti devant lequel s'étaient brisés les efforts et les victoires de Charles-Gustave. Piper reconnut donc que son maître n'avait pas une chance de conquérir plus que de recevoir la couronne. Charles déclara dès lors que le choix de la république était libre. L'unique condition fut d'élire un Piast. Les Suédois craignaient qu'un prince étranger ne se montrât pas assez soumis à leur tutelle, et leur orgueil

souhaitait que ce roi, destiné à être leur vassal, fût du sang de Jean Sobieski.

Dès les premiers jours, les grands avaient tourné leurs regards vers le prince Jacques, et lui-même avait tendu les mains à la couronne, qui brillait de nouveau à ses regards. Des réclamations dans les diètes contre le gouvernement d'Auguste annoncèrent sa candidature ; mais Léopold, sur les terres duquel il habitait, qui était devenu, par son mariage, son patron en Europe, et qui lui avait promis un gouvernement dans les États héréditaires, Léopold aurait vu avec épouvante l'ascendant d'un roi de Suède sur les frontières de l'Empire. Menacé de l'inimitié impériale, et combattu entre les conseils contraires de son ambition, Jacques hésita longtemps. Enfin, il se décida pour la royauté. Un acte de Charles XII déclara (oct.) que, s'il était librement élu, son amitié comme son assistance lui étaient à jamais acquises. Cette transaction semblait devoir mettre un terme à l'interrègne; ce grand nom rétablir l'indépendance de la Pologne (mars 1704). Quelques mois après, un jour que le prince et un de ses frères chassaient dans leurs terres de Silésie, trente cavaliers sortent d'un bois, les enlèvent, les traînent en Saxe, et une forteresse répond d'eux à leur audacieux rival.

Voltaire raconte que Charles offrit le trône à celui des trois frères qui était libre encore, puis, il ajoute : « Le prince déclara que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte Piper, tous ses amis, et surtout le jeune palatin de Posnanie, Stanislas Leszczynski, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, et ne savaient lequel ils

devaient admirer davantage, ou un roi de Suède, qui, à l'âge de vingt-deux ans, donnait la couronne de Pologne, ou le prince qui la refusait. »

Nous ne rappelons ce récit que parce que tous les historiens l'ont fidèlement répété. Or, on comprend aisément que Charles XII ne mettait pas de générosité à disposer de la couronne : car, protestant, il n'était pas en sa puissance de la saisir. On voudrait que le reste fût véritable. Mais, hélas! si les fils de Sobieski ont perdu leur illustre héritage, la faute n'en est point à leurs vertus. Pour dissuader les lecteurs, il suffirait de dire que des trois frères, celui qui demeurait libre, était le second, Alexandre. Des prodiges de tendresse fraternelle ne s'attendent pas de lui.

D'ailleurs, le sacrifice qu'on suppose n'eût pas été héroïque; il eût été insensé. La sagesse et le dévouement étaient, en pareille occurrence, d'accepter la couronne, pour la garder au prisonnier d'Auguste.

Nous allons trop voir la vraie conduite d'Alexandre. Des documents sans nombre, officiels et privés, établissent comment les choses se passèrent.

Un fait vrai, car le roi Auguste le constate (avril) dans une note adressée à la diète de Ratisbonne en justification du guet-apens qu'il venait de commettre sur les terres de l'Empire : c'est que le jeune Constantin n'avait pas été destiné à être captif, et demanda à partager le sort de son frère. Ce prince n'avait et ne voulait avoir, on le verra, aucune chance personnelle; il pensa en être plus défendu ainsi. Ce fut son vrai motif. Du reste, l'attentat réveilla dans tous les cœurs un intérêt si animé en faveur de cette race illustre, qu'Alexandre, resté libre, aurait pu aisément se saisir du trône : Dantzig lui-même se prononça contre Au-

guste (mai). Une confédération formée à Warsowie déclara qu'elle était armée pour défendre et sauver les fils de celui qui avait tant de fois défendu, tant de fois sauvé la patrie. Dès lors la déchéance d'Auguste fut résolue. Chacun se crut affranchi de ses serments. Mais ce ne fut point par un désintéressement inouï qu'Alexandre laissa échapper cette couronne tant enviée de son enfance; il nous faut dire ses procédés et ses raisons.

A la première nouvelle de l'arrestation de son frère, il avait résolu d'en tirer parti, en fit grand bruit en Europe, déféra ses plaintes au tribunal de la République et à celui de l'Empire, se porta enfin pour le chef des confédérés. Ses volumineux manifestes contre Auguste furent remplis de répétitions pécuniaires, qui contrastaient avec la grandeur du véritable débat. Il redemandait entre autres deux cent mille florins promis à sa mère, lors de la dernière élection, pour appuyer l'électeur de Saxe au préjudice de la France, au préjudice de Jacques peut-être. Auguste répondit très-bien qu'il se garderait de nier la dette; qu'il s'estimait trop heureux de voir ces princes convenir d'une telle lâcheté, et en réclamer le salaire.

Les Polonais avaient contre Alexandre d'autres griefs. En prenant des années, ce *fils de la grâce et non de la nature*, comme Zaluski l'appelle, s'était de jour en jour efféminé. Les grands, qui reprochaient à son frère de n'être pas assez guerrier pour marcher à leur tête, étaient toutefois très-loin de confondre avec l'indécision et la mollesse d'Alexandre l'esprit peu militaire, mais prompt et hardi, de Jacques. Malgré tout, telle était la puissance du nom de Sobieski, telle fut la révolte de la Pologne à la nouvelle du coup qui avait frappé les *pupilles*, les *décorations* de la République,

que, dans l'extrémité où l'on était, les confédérés s'accordaient à porter sur Alexandre leurs suffrages. On lui demanda des sacrifices pour lever des troupes et gagner des voix. Il répondit (juin) qu'il ne placerait pas un sou sur quelque chose d'aussi fragile que la faveur qu'on lui montrait. La colère des confédérés peut s'imaginer; ses amis essayèrent de lui faire voir l'abîme où il précipitait sa maison et sa patrie. Tout fut inutile : *expensarum pericula detrectavit;* et, de tous les dangers, celui de dépenses inutiles n'était pas encore à ses yeux le plus redoutable. Que deviendrait-on, disait-il, si l'Empereur, faisant sa paix avec le roi de France, tournait ses armes contre l'élu du parti suédois? Les confédérés de Warsowie n'avaient point d'armée. L'ordre équestre n'était pas pour eux. Qui pouvait lui répondre qu'en *mettant la main dans ce tronc brisé, il l'en retirerait tout entière?*

Ces objections, opposées à Charles XII comme aux confédérés, portèrent l'indignation dans les cœurs. En vain le roi de Suède fit-il de nombreux efforts pour donner à ce jeune homme le courage d'être roi. En vain Marie-Casimire, présente du milieu de l'Italie à toutes les intrigues, et qui lui écrivait, par les courriers de l'Autriche, de repousser les propositions funestes de la Suède, lui écrivait-elle par ceux de France de les accepter. Plus il approchait du but, plus en quelque sorte sa tête tournait. Il aurait voulu être élu sans risques comme sans frais, pour ainsi dire à son insu et malgré lui, de manière à n'armer contre soi ni l'Empereur, ni Auguste même, ni la fortune.

Cependant, il fallait un roi à Charles XII. L'interrègne usait sans fruit son armée. Il se rencontra un seigneur, jeune, éloquent et brave, qui lui avait plu; c'était Sta-

nislas Leszczynski, fils de la fille de ce même Iablonowski, bien plus grand que lui de nom, de rang, de services, et qui n'avait pu être roi. Les confédérés l'élurent (14 juillet).

Mais ce choix était loin d'avoir l'autorité qu'aurait eue le nom des Sobieski. Jérôme Lubomirski, le primat, les Potoçki, d'autres grands s'éloignèrent indignés. Stanislas, au lieu de prêter de la force aux Suédois, ne pouvait en recevoir que d'eux. Vainement Louis XIV et Philippe V se hâtèrent de reconnaître le simple particulier substitué au prince de Conti. On put pressentir qu'il serait aussi l'héritier de sa fortune, que cette élection violente et partielle ne le ferait point roi de Pologne. Par d'étranges vicissitudes, elle fit sa fille, alors au berceau, reine de France. Tout devait être bizarre dans les destinées d'un peuple livré désormais au hasard de ses caprices, avec l'unique tempérament des calculs hostiles de l'étranger.

On ne peut douter que le prince Jacques, malgré ses fautes, n'eût régné s'il eût été libre; probablement sa royauté, consacrée par des souvenirs dont la Pologne se montrait chaque jour plus reconnaissante et plus fière, aurait survécu aux désastres même des Suédois. Aussi Auguste le resserra-t-il (1705) plus étroitement que jamais. L'Empereur, qui croyait le danger passé, réclama son beau-frère pour complaire à la diète de Ratisbonne et ne point paraître complice de cet attentat. Tandis qu'Auguste luttait avec embarras contre une volonté qu'il n'osait ni satisfaire, ni repousser, il apprit que l'Empereur était au lit de mort. Les derniers regards de ce prince avaient vu le génie de la France fléchissant aux plaines d'Hochstett, la maison de Bourbon, son éternelle rivale, accablée depuis

Gibraltar jusque dans les Pays-Bas et en Italie, Churchill et Eugène couronnés de gloire. Ce fut au milieu de ces triomphes, qu'après un règne perfide, cruel et fortuné de quarante-sept années, Léopold tomba entre les mains de Dieu (16 août).

L'empereur Joseph Ier, son fils, donna peu de soins à la délivrance des Sobieski. Lui-même mit au ban de l'Empire (1706) leur beau-frère, l'électeur de Bavière, coupable d'attachement à la France, et tint en prison ses jeunes fils. Pendant que tous les enfants de Jean Sobieski étaient ainsi battus des orages, les factions et l'étranger se disputaient avec acharnement la couronne qu'aucun d'eux n'avait su ni reprendre, ni mériter. L'avénement de Stanislas Leszczynski, fortifia le roi Auguste, et lui fit trouver des soldats. Plusieurs palatinats, dans la petite Pologne surtout, plus voisine de la Saxe, prirent les armes pour sa querelle. Il reparut avec ses Saxons sur le territoire de la République. En même temps, les Litvaniens se levèrent; un nouveau champion était entré dans cette ligue sanglante : c'était le Moskowite qui prenait terre en Pologne, à peu près pour n'en plus sortir.

Charles XII alors fait voir et sentir ses armes. Il ramène Stanislas à Warsowie, où Auguste II était rentré; il le fait couronner; il nettoie successivement la Litvanie de Moskowites, et la Pologne de Saxons. Il fixe sous les drapeaux de Stanislas la foule des grands; et, comme les efforts victorieux de Villars, de Vendôme, de Berwick, pour réparer, après le désastre d'Hochstett, le désastre de Ramillies, l'ont rassuré du côté des Impériaux en les épuisant, il va, à travers la Silésie et au cœur de l'Empire, tarir, dans la Saxe même, la source de cette grande guerre. Ce fut l'af-

faire de quelques journées (septembre). Pendant ce temps, une armée moskowite était revenue, à travers tout le royaume de Pologne, pour combattre dans les rangs de l'armée saxonne. C'était la première fois que l'Allemagne et l'Occident lui-même voyaient mêlés à leurs affaires ces hôtes redoutables, qui allaient, à dater de ce jour, y tenir une si grande place. Pourtant, Moskowites et Saxons furent écrasés à Alt-Ranstadt. On ne sait pourquoi Charles resta ensuite une année entière (1707) campé dans ces contrées, où Gustave-Adolphe était tombé aux champs de Lutzen. Peut-être s'amuse-t-il d'intimider l'Empereur, dont la fortune faiblissait devant les grands hommes suscités pour sauver la France. Du moins se complaît-il à dicter des lois à Auguste épouvanté. Il l'oblige de renoncer solennellement à la couronne de Pologne après dix ans de cette usurpation combattue, d'écrire à Stanislas Leszczynski des félicitations sur son triomphe, de rendre la liberté aux princes sérénissimes qu'il tient captifs. Auguste s'abandonne lui-même jusqu'à livrer aux barbaries de Charles l'infortuné Patkul, Livonien émigré, que son titre d'ambassadeur du tzar, allié et protecteur d'Auguste, ne protége ni contre les faiblesses du vaincu, ni contre les vengeances du vainqueur. Enfin, Charles part, après avoir fait à l'électeur, dans Dresde, une visite dès longtemps réglée entre les deux souverains, et le roi Stanislas, maître du trône de Jean Sobieski, écrit à la reine Marie-Casimire que, de toutes les grâces qu'il a reçues du ciel, la plus grande est d'avoir vu affranchis de leurs fers les rejetons illustres d'un héros, l'éternel honneur de la Pologne (1708).

La vie de tous ces princes était désormais terminée.

Marie-Casimire traîna son inquiète vieillesse, neuf années encore, en Italie et en France, où elle revint mourir en 1717, à quatre-vingt-deux ans, deux ans après Louis XIV ; le château de Blois fut son dernier séjour. Le prince Alexandre mourut jeune, à Rome, sous l'habit de capucin. Le prince Constantin vécut obscurément en Pologne. Jacques fut gouverneur de la Styrie, mais resta citoyen polonais et termina ses jours en 1737, dans le manoir de Zolkiew. Il avait deux filles. L'aînée épousa, l'un après l'autre, dans l'espace de quelques mois, deux frères de la maison de La Tour-d'Auvergne, tous deux ducs de Bouillon et grands chambellans de France : plusieurs de nos plus illustres maisons se glorifient de se rattacher au roi Sobieski par ce rameau. La seconde épousa le prétendant au trône d'Angleterre, le chevalier de Saint-Georges. Le sang des Stuarts et celui des Sobieski se confondirent en vain sur la terre d'exil. Pour ces deux races, le jour des prospérités était passé sans retour. Et, toutefois, leur union ne fut pas inféconde. Elle donna naissance au brave et malheureux prince Édouard. Jean pouvait avouer cet héritier.

Qu'était devenu, cependant, Charles XII ? Il était rentré dans cette Pologne, qu'il avait affranchie tout entière de la domination saxonne par une intervention opiniâtre de huit années, dont on ne voit ni l'intérêt, ni le but pour sa couronne. Il résolut d'y briser aussi définitivement le joug du protectorat moskowite, en frappant le tzar au cœur. Ceci, du moins, eût affranchi à jamais d'un péril croissant les possessions suédoises qui embrassaient la Baltique.

Mais Charles n'était plus ce prince qui croyait aux conseils. Il n'était plus ce roi qui avait des trésors et des soldats légués à sa jeunesse par les longs travaux d'un père.

Dans les neuf ans qui venaient de s'écouler depuis la bataille de Narva, il avait en pure perte et pour un seul caprice épuisé la Suède d'argent et d'hommes. Des recrues remplaçaient maintenant ses vieilles bandes, et rien dans son génie ne remplaçait les lumières, la sagacité, la prudence de ministres maintenant dédaignés. Pour avoir terrassé Auguste et ses 20 000 Saxons avec l'appui des Polonais, il crut pouvoir renverser seul le colosse moskowite. Pour avoir parcouru en tous sens la Pologne, sous les auspices et pour le compte de l'un des grands partis qui la divisaient, il imagina l'avoir conquise, et pensa pouvoir aussi conquérir la Moskowie. C'était du délire. Au lieu d'accorder la paix au tzar qui l'implorait, au lieu de s'établir ainsi l'arbitre du Nord, il employa une année (1709) à franchir le Niémen, la Bérézina, le Borysthène, descendant vers le midi d'une façon insensée, sans plan, sans but, sans base d'opération, sans point d'appui, sans alliés! Et, en conséquence, épuisé bientôt par les marches, les fatigues, le climat, il disparut, comme le Rhin dans les sables, au milieu des steppes de l'Ukraine, dans la journée de Pultawa, sous un pas de Pierre le Grand (juillet).

Aussitôt Auguste, secouant le traité d'Alt-Ranstadt, imposé par la victoire, se présenta aux Polonais à la tête de son armée saxonne. Le tzar Pierre vint au-devant de lui à travers tout le royaume jusqu'à Thorn, pour lui donner en quelque sorte l'investiture, comme Charles avait fait à Stanislas. Les tzars prenaient ainsi possession de la Pologne! Destitué de tout appui étranger, Stanislas était une ombre qui ne pouvait se soutenir. Les deux grands partis nationaux se faisaient si exactement équilibre, que les puissances voisines, en pesant dans la balance, la fai-

saient aussitôt pencher. De la sorte, le vœu national ne devait plus suffire à disposer des destinées de la République. Pour affranchir son pays en le dominant, le vertueux Leszczynski manquait des deux premières conditions de la royauté : la naissance et le génie, la naissance qui est le titre de la royauté même, le génie qui est la force personnelle et viagère du prince. Le parti des grands l'abandonna pour tomber aux pieds de l'élu de l'ordre équestre ; le parti français, abandonné de la France, s'inclinait devant ce roi Allemand, Autrichien jusqu'alors, et désormais Moskowite. Stanislas erra quelque temps en Europe; il courut jusqu'en Turquie s'aboucher avec Charles XII, prisonnier à Bender, avant de chercher en France un asile. Enfin, tout en murmurant contre le joug d'une domination à la fois moskowite et saxonne, la République, de guerre lasse, s'y assujettit.

(1713.) La paix d'Utrecht vint alors fixer les lots entre les cohéritiers de la monarchie espagnole; Philippe V régna. La couronne d'Espagne, qui comprenait le nouveau monde presque entier, consola Louis XIV de la Pologne perdue. Toutes les puissances désarmèrent. Le monde respira.

Peu après, Louis XIV frappé à coups redoublés par la fortune dans sa puissance, par la mort dans sa famille et dans ses affections, Louis XIV descendit du théâtre du monde qu'il avait rempli pendant près de trois quarts de siècle (1715). Comme ces rois d'Asie avec qui étaient ensevelis leurs trophées, leurs trésors, leurs esclaves, il sembla emporter toute sa monarchie au tombeau. L'ordre ancien disparaissait avec lui. On dirait que l'esprit humain, captif à ses pieds, sortit de tutelle. Sous la régence du duc d'Orléans, toutes les libertés se déchaînèrent. Le joug avait

porté sur les mœurs, sur la foi, sur les lettres, sur la société tout entière. Les mœurs, les croyances, les lettres, la société enfin se vengèrent par la licence. La licence remplit le XVIIIe siècle tout entier. Contenue et voilée dans les *Lettres persanes*, insultante, impie et charmante dans Voltaire, décevante et antisociale dans Rousseau, subversive simplement dans Raynal, dans Diderot, dans Beaumarchais, plus subversive encore, et non moins coupable, parce que là elle est dépravée et royale, dans le Régent et dans Louis XV, à la fin hideuse et sanglante dans l'anarchie et la terreur, elle avait successivement tourné contre la monarchie toutes les forces du trône, de l'État, de l'esprit français, en ne laissant à la France d'autres perspectives que les résultats de la soudaine et tragique rénovation qui, sous le nom de Révolution française, sera le plus grand événement de l'histoire des hommes.

Chose singulière! cette rénovation, que le XVIIIe siècle venait accomplir en France et dans l'univers, avait, à ce moment même, pour devancier le Scythe du vieux sang, ivrogne, emporté, cruel, grossier, qui dominait le Nord. Elle commença parmi les barbares de Moskowie, comme elle devait finir dans la France de Louis XIV, en procédant par le glaive et la hache aux améliorations qu'elle promettait, en courbant, sous le niveau effroyable des bourreaux, les grands, les riches, lo parti entier des anciennes institutions et des anciennes mœurs. Impitoyable novateur, Pierre entendit tout réformer dans son empire, hormis lui-même. Comme fit peu après Joseph II, comme fit plus tard la Convention, il voulut tout réformer à la même heure, les mœurs et les lois, les modes et les arts, la robe orientale et les préjugés sauvages. Il inventa cette politique de donner la

terreur pour institutrice à tout un peuple; car le despotisme et la démagogie se ressemblent. Des deux côtés, c'est la même passion de nivellement, et, au besoin, la même tyrannie intraitable, précipitée, cruelle. Pierre se plaisait, comme la révolution française, à gouverner par ce qu'il y avait de plus obscur et de plus féroce, au nom des lumières et de l'égalité. Mais ce n'est pas en violentant la nature humaine qu'on l'améliore. Vainement, multiplier les écoles et propager les sciences sera l'application de ce héros extraordinaire, barbare par tempérament, législateur par instinct, tambour et charpentier par passion de gloire. En plantant dans le sang l'arbre de la civilisation qu'il veut faire fleurir sous le ciel du Nord, il retardera pour un siècle les progrès réels de ses peuples autant qu'Alexis les avait hâtés. Mais il établit incontestablement leur grandeur, parce que son bras de géant a renversé ce qui restait des anciennes barrières entre eux et le reste du monde; il a mis les Russes en communication, depuis le golfe de Finlande jusques à la mer Noire, avec les États et les affaires de l'Europe. Il les fait peser par là dans la balance des nations pour le poids de leur nombre et de leur discipline. Cet empire ignoré a pu aspirer hautement à devenir le pôle matériel de l'univers, comme la France est le pôle intellectuel et moral. La plupart des guerres, des coalitions, des révolutions territoriales qui vont se succéder rouleront sur lui.

Ce qui manifeste tout à coup l'ascendant de la Russie, en la rendant dès lors présente et formidable dans toutes les complications européennes, c'est sa domination marquée, à dater de la chute de Jean Sobieski, sur le vaste et vaillant royaume qui s'étendait de la Dzwina et du Borys-

thène aux Karpathes et à l'Oder. Ce fut seulement sous la forme d'une médiation officieuse et permanente dans les affaires intérieures de la République, que cette domination se prononça pendant le long règne d'Auguste II, c'est-à-dire pendant trente-sept années qui comprennent la fin de Pierre le Grand (1725), le court règne de la première Catherine, sa veuve (1727), celui de Pierre II, son petit-fils (1730), et les commencements de l'impératrice Anne, sa nièce. Mais la médiation russe allait jusqu'à faire réduire au pied de 24000 hommes l'état militaire de la Pologne. Cette loi parut un gage de repos et de prospérité! Avec une puissante alliance comme Pierre le Grand, comme Catherine, comme Pierre II, comme l'impératrice Anne, à quoi servait une armée?

La mort de Frédéric-Auguste (1733) ne réveilla qu'un moment de leur sommeil les deux partis, les deux systèmes, les deux camps que nous avons tant vus aux prises. Les grands et la France firent que Stanislas Leszczynski fut élu de nouveau; vingt sénateurs et l'ordre équestre en appelèrent à l'armée russe. Elle parut, et le fils d'Auguste, Frédéric-Auguste II, ou Auguste III, régna. Quelques troupes françaises n'aidèrent Stanislas qu'à soutenir un siége de cinq mois à Dantzig contre les lieutenants de l'impératrice Anne. A la fin, il se réfugia en France. La France (1735), par une guerre de cinq années contre l'Empire, qui est l'honneur du ministère du cardinal de Fleury, lui obtint le dédommagement de la Lorraine en se réservant la survivance de cette importante possession : il la gouverna trente années avec gloire. Auguste, de son côté, régna trente ans sur la Pologne, ou plutôt l'armée saxonne, le *liberum veto*, l'influence russe régnèrent. Auguste assurait son om-

bre de royauté en s'entourant de ses troupes allemandes. La Pologne maintenait une ombre de liberté en rompant les diètes, et brisant ainsi la puissance publique aux mains de ses maîtres. La Russie, tantôt avec ses conseils, tantôt avec ses armées, pesait, et sur ces maîtres impuissants, et sur ces impuissants citoyens : entre tant de fantômes, la seule chose réelle était son pouvoir. Aussi n'y eut-il, pendant ce long période, ni guerre civile, ni troubles extraordinaires. La Pologne, contre son usage, était calme et semblait prospère. Dans la vieillesse des États condamnés du sort, il se rencontre de ces jours, où, tous les dangers étant à la fois visibles et suspendus, toutes les agitations s'ajournent; l'œil peut se tromper à cet air de repos et de sécurité. On dirait de la force et de la vie; c'est de l'impuissance, de l'étourdissement, une attente fatale, une publique et calme léthargie. Telle était la Pologne; plus de convocations, de Rockosz, de guerre civile; seulement, il n'y avait non plus ni diète, ni gouvernement, ni nation.

Il n'y eut point davantage guerre étrangère, quoique les règnes d'Yvan VI, d'Élisabeth, de Pierre III, fussent remplis de collisions avec la Porte, la Suède, la Prusse; que la succession de Charles VI (1740), la gloire de Fontenoy et la fortune du grand Frédéric missent l'Europe en feu; qu'après la guerrre de succession, celle de Sept ans fût venue (1756). L'Allemagne et l'Europe sentirent alors tout le poids des armées russes. Elles traversaient le territoire de la Pologne comme une province conquise, sans que cette Pologne assoupie dans sa paix immuable se réveillât. C'était une ruine qui restait debout; c'était un champ ouvert qui attendait l'établissement définitif des bataillons de l'étranger.

Quand il fallut (1763) donner un successeur à Auguste III,

les bataillons de l'étranger arrivèrent. Catherine la Grande régnait. Anne avait donné Ernest de Biren pour prince à la Courlande. Catherine voulait donner pour roi à la Pologne Stanislas Poniatowski, son favori. Cette fois, il n'était plus question de marchander la couronne dans les comices et de l'acheter. 40 000 Russes vinrent fixer les votes flottants. La diète se tint, suivant un vieil usage, *sous le bouclier* (1764), mais sous le bouclier du Moskowite, du Kosake, du Tatar, qui brandissaient leurs armes autour du kolo. En rompant la diète par l'organe du courageux Mokranowski, le *liberum veto*, comme pour se réhabiliter à la dernière heure de la patrie, protesta contre cette nouveauté, conséquence et châtiment de toutes les fautes des siècles précédents. Vain effort ! Stanislas Poniatowski fut roi, il en porta du moins le titre; et quand, peu après, la Pologne, avertie enfin, voulut abolir ce droit funeste, dont elle venait de faire un héroïque usage, elle apprit avec étonnement (1766) que la Russie et la Prusse, par un traité particulier, avaient pris le *liberum veto* sous leur garantie ! La République était condamnée à rester libre, en dépit d'elle-même, libre de ses libertés fatales. C'était dire que ses alliés entendaient qu'elle restât démantelée.

Pourtant, dans le mouvement de réformation qui commençait à travailler le monde, c'était l'unique changement que rêvât la Pologne. A l'exemple de toutes les nations, elle réfléchissait sur elle-même : et, comme il fallait qu'entre elle et le reste du monde tout différât jusqu'au bout, tandis qu'ailleurs on s'agitait pour arriver à la liberté, c'était contre sa mortelle liberté que se tournaient avec raison les efforts de ses réformateurs. Ils veulent maintenant un pouvoir tutélaire; ils sentent que le salut de la Pologne est à ce

prix. Elle n'obtiendra point des monarques, ses voisins, la permission de réformer ses institutions dans le sens de la monarchie, de l'ordre, de la stabilité. Les autres grands États se sont tous agrandis autour d'elle, et elle doit périr.

C'était la haute noblesse qui, plus éclairée, comprenait la nécessité de se créer des remparts par les lois; mais il était trop tard. On ne lui eût pas laissé réunir la pospolite, et elle n'avait pas de troupes pour se faire respecter. L'abus des armes qui, avec celui des institutions, avait contribué à tout perdre, s'était perdu lui-même dans une longue paix, ou plutôt dans une longue sujétion; les partis ne marchaient plus que sous la tutelle des puissances étrangères. Quand on en est là, il n'y a plus de patrie.

Les grands, qui voulaient la réforme monarchique, et s'appelaient avec raison le parti patriote, n'avaient que des alliés lointains : la Suède ou la France. La plèbe nobiliaire, qu'on appellera désormais la faction républicaine, persistait à maintenir ce qu'elle appelait la liberté et l'égalité antiques, c'est-à-dire l'oppression des serfs et sa propre anarchie; elle était destinée à avoir des appuis toujours présents : autrefois, la maison d'Autriche; maintenant, la Russie. La Russie, par le penchant des Litvaniens pour elle, par sa puissance, par la gloire des quatre femmes qui marchèrent successivement à sa tête, par le vasselage intéressé de la maison de Saxe envers elle, gouvernait souverainement la Pologne.

Dans sa passion pour les libertés subversives, la petite noblesse fit la faute immense de conspirer avec Catherine pour mettre les vieilles institutions à l'abri des plans de réforme que les grands nourrissaient, et vers lesquels, malgré son servage, inclinait Stanislas. La tzarine embrassa

la cause de ces républicains aveugles contre le roi qu'elle leur avait donné. En même temps, elle dictait à la République, en faveur des protestants et des Grecs schismatiques, des lois de tolérance violemment imposées. La Pologne eut le spectacle de ses plus grands citoyens chassés, arrachés de leur siége, déportés en Sibérie (oct. 1767), comme s'ils étaient déjà des sujets russes, au nom de cette tolérance prétendue qui faisait battre des mains aux philosophes français. Les grands, le clergé, tous ceux qui tenaient encore au régime exclusif par passion, et pensaient à en maintenir le funeste empire plus qu'à établir la concorde; tous ceux aussi qui comprenaient l'étendue des périls où l'intervention insultante de Catherine jetait la patrie, coururent aux armes. Cette révolte du patriotisme, qui parut celle de l'intolérance, constitua la célèbre confédération de Bar (fév. 1768). Le gouvernement français, avec raison, ne vit en elle que son côté national. Seul en Europe, Louis XV répondit à ses appels, sans s'inquiéter des égards dus au roi reconnu, qui était censé régner sur la Pologne. Il vint en aide hardiment à l'insurrection libératrice. Appuyée des vœux publics, appuyée surtout des secours du cabinet de Versailles, que Choiseul présidait encore, du génie de Dumouriez, du courage de Viomesnil, elle rendit de généreux combats contre les oppresseurs de la patrie. A la longue, après des efforts héroïques, elle fut vaincue; son chef le grand-hetman Braniçki n'était plus (1771); Choiseul venait de tomber; Joseph II et Marie-Thérèse se réunirent à la tzarine et au grand Frédéric (17 fév. 1772) pour le partage des dépouilles. Tandis que la haute noblesse, résolue de constituer enfin la royauté sur de solides bases, imaginait de deman-

der dans ce but les conseils de Jean-Jacques Rousseau, et que le philosophe conseillait de faire tomber la tête du roi, comme principal moyen de salut public, seul expédient anarchique auquel l'anarchie polonaise n'eût jamais pensé, le premier traité de démembrement réalisait les longues prédictions de Jean-Casimir et de Jean Sobieski (1773). Cinq millions de Polonais étaient enlevés à la Pologne; de cette Pologne infortunée il ne restait plus qu'un débris. La France, qui, seule, avait assisté les confédérés, protesta seule par ses ambassadeurs près les trois puissances. C'est-à-dire Louis XV, le roi tant accusé! Car la France même garda le silence. Ou plutôt, non : de son sein partirent, pour s'élever vers le grand Frédéric et la Sémiramis du Nord, les apothéoses de Voltaire!

Une chose étrange s'est passée à la suite de cet attentat des trois couronnes. La France était, dès ce temps-là, l'âme et la pensée du monde, et chez elle, plus que nulle part ailleurs, l'opinion ne s'occupa point du démembrement de la Pologne. Ni la grandeur de l'injustice, ni le déplacement des forces, ni l'accroissement de trois monarchies militaires dont deux venaient de nous être ennemies, dont une l'avait été trois cents ans, ni les malheurs et la chute d'alliés vaillants et séculaires, n'intéressèrent parmi nous les esprits. On n'était occupé que de la chute des jésuites. C'était l'affaire de tout le monde, et personne n'avait de souci pour aucune autre. Une nation, entêtée comme la Pologne de catholicisme autant que de liberté, ne semblait pas aux philosophes qui régnaient et à leur fausse tolérance, digne de vivre [1] ! Et, pourtant, quand d'autres

1. Voir à ce sujet l'ouvrage intitulé *Pièces diplomatiques* du comte Alexis de Saint-Priest, sur la chute de la Pologne.

points de vue, la réflexion, le temps, les périls de l'Occident, ceux de la France ont rappelé l'esprit public sur ce grand intérêt, c'est la monarchie française, ce sont le roi Louis XV et son gouvernement, qui ont été accusés unanimement d'avoir souffert une catastrophe que l'âme attristée de Louis XV et la sollicitude de son cabinet avaient seules, dans l'univers, essayé de conjurer. L'histoire ne s'en est prise à aucun autre des grands États. La polémique de nos temps agités et injustes a propagé ces accusations. Il est arrivé à des voix monarchiques de les reproduire et de les accréditer. Rien n'est plus contraire à la justice et à la vérité.

En effet, le duc de Choiseul, qui avait préparé à la France le point d'appui du pacte de famille contre les rivalités de l'Angleterre, et celui du traité de 1756 avec l'Autriche, contre les agrandissements de la Russie, ne fit point la faute d'être insensible plus que son maître aux dangers de la Pologne. Il n'écrivit point sur le partage, qui n'eut lieu qu'après sa chute, une dépêche que M. de Saint-Priest a publiée le premier, qu'il applique à cet événement, et qui n'avait trait qu'à l'élection de Stanislas-Auguste, six années auparavant, quand, en effet, les puissances, plus tard copartageantes, alors divisées encore de vues et d'intérêts, n'avaient pas arrêté entre elles, ni même concerté le démembrement. Ce ne fut point la faute du roi de France, ni celle de son ministre, si la confédération de Bar, qui n'était qu'une association, et, il faut dire le mot, une rébellion de grands seigneurs héroïques, ayant contre soi l'ordre établi, les lois et le roi de Pologne en même temps que les trois puissances, n'offrait à l'action de la France qu'un point d'appui très-évidemment

incomplet et insuffisant. La triple invasion de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse, s'accomplit. L'acte qui les saisissait irrévocablement des provinces limitrophes arrivé à la connaissance de l'Europe, les réclamations de la France s'élevèrent aussitôt. Elles furent repoussées au nom des acquisitions territoriales que la monarchie française venait de réaliser en pleine paix, à cette même époque, par l'accession de la Lorraine, l'occupation du comtat venaissin, la conquête de la Corse. La Corse presque entière, sous la conduite du général Paoli, de M. Charles Bonaparte, de plusieurs autres chefs, occupait, par ses résistances opiniâtres, toute une armée aux ordres de M. de Marbœuf et du maréchal de Vaux. Louis, affaibli par là, ne pouvait cependant, pour les Polonais, que recourir à la force. Devait-il faire la guerre aux trois puissances, c'est-à-dire au continent presque entier? Quels auraient été ses alliés? L'Angleterre était déjà aux prises avec les troubles de Boston; la séparation de l'Amérique lui semblait un danger plus grand pour elle que la chute de la Pologne, et, croyons-le : les accroissements de la France sur toutes ses frontières, la possession de la Corse dans la Méditerranée, la possession de l'île de France, les trônes de Sicile, de Naples et de Parme, conquis par Louis XV à sa maison, les souvenirs saignants de Fontenoy, intéressaient bien autrement la politique anglaise que les changements de maîtres de la Galicie, de la Prusse polonaise et de la Litvanie. L'Europe avait tort de prendre si légèrement la chute de la Pologne, qui affectait l'équilibre du monde; elle avait bien raison d'attacher de l'importance à tous ces grands actes de la politique de Louis XV, si utiles à la France! Ils étaient si bien conçus que le temps, la guerre,

les révolutions les ont respectés, et la France n'en a tenu compte ni au prince, ni à la race qui nous dotèrent d'une façon durable de ces grandeurs? D'une des conquêtes de Louis XV, devaient venir à la maison de Bourbon des rivaux inattendus, à la France et au monde entier, toute une ère de luttes gigantesques, de catastrophes inouies, de péripéties inattendues, dont Dieu seul connaît toute la suite! On le voit assez; la monarchie fut innocente des malheurs de la Pologne, dont on la fait responsable. Nous apprendrons, en avançant, si la Révolution et l'Empire, depuis lors, ont fait mieux qu'elle.

Disons d'abord que cette grande et terrible leçon du démembrement ne fut pas perdue pour ce qui restait de la nation polonaise! La République, à ce moment suprême, extermina le *liberum veto* qui l'avait perdue. Les partis se pressèrent autour du faible, mais patriotique Stanislas. Les grands ne furent plus les seuls à comprendre que des institutions, nées dans les forêts de la Sarmatie, étaient impuissantes, en présence de la force d'action développée par les lumières nouvelles dans tous les gouvernements, et du mouvement ascendant constitué chez tous les peuples par le génie croissant de l'égalité. On comprit que ce n'était pas assez de chercher des remparts dans une réforme politique; qu'il fallait demander à une réforme sociale des richesses et des armées. Ces questions furent débattues pendant vingt années, en dépit de tous les efforts de la Russie, de ses menaces même pour maintenir les lois anarchiques en qui elle voyait ses auxiliaires et ses vassales. Aussi, le 3 mai 1791, jour mémorable, qui est celui des remords officiels d'un grand peuple, une constitution basée sur l'hérédité du trône, sur l'abolition du *liberum veto*, sur la tolérance des divers

cultes, sur l'émancipation de la bourgeoisie, sur l'affranchissement progressif des serfs, fut proclamée par le roi Stanislas-Auguste. Elle fut proclamée au milieu des pleurs de joie de cette malheureuse nation qui se croyait sauvée.

Elle méritait de l'être. Ces vingt ans dignes, sages, intrépides, et l'acte qui les couronna, avaient réparé toutes ses fautes. On lui reproche son intolérance, ses systèmes exclusifs, son anarchie. On n'a plus ce droit. Elle-même avait tout reconnu et tout condamné. A ce moment, partout l'ordre antique tombait devant l'esprit nouveau : en France, sous les coups de la faction populaire et de l'anarchie; en Pologne, sous l'influence bienfaisante de la noblesse, dans l'intérêt de l'ordre, dans le sens du pouvoir. Et, mystérieuse dispensation de la Providence! la réforme populaire et sanglante de la France a fini par enfanter, après les crimes et les malheurs, des prospérités, de la puissance, des lois, la liberté de 1814 et de 1830 : la réforme sensée de la Pologne ne produisit que les invasions et le partage.

C'est que le temps même de la sagesse était passé pour les Polonais; ils avaient porté le joug des passions de leur premier âge, jusqu'à cette heure qui ne laisse plus de place à la réforme, où tout est impuissant, même le repentir. Maintenant, toute tentative d'amélioration venait trop tard. La Pologne ne comptait plus en Europe que par ses adversités.

Dans ses adversités, elle trouvera la gloire. Rien ne lui fera retrouver sa force. Quoique vaincu au 3 mai par le cri national, le parti des vieilles mœurs, des vieilles libertés vivait encore; l'ordre équestre s'arma dans Targowice pour les défendre; il s'y confédéra; il implora Ca-

therine à son aide ! confédération criminelle à laquelle la Pologne a imputé toutes ses infortunes. La Pologne a eu tort : ce prétexte aurait manqué à la tzarine, qu'il y avait toujours l'inévitable pente du Nord sur le Midi, l'éternelle inclination de la Russie vers l'Europe, son secret dessein de rassembler sous ses lois les rameaux épars de la race slavone, par-dessus tout, la terrible sentence que faisait peser sur la république de Pologne le cours entier de l'histoire. Un second démembrement (1793) instruisit la République du sort que lui réservaient les alliés. Le meurtre de la nation polonaise par les rois, et le meurtre de Louis XVI par la révolution se répondirent l'un à l'autre. Ces deux attentats se seront balancés dans les bassins de la justice divine. De l'un naquit pour la France la nécessité de tenir tête à l'Europe et d'affronter le monde, de l'autre pour l'Europe l'entraînement à peser de tout son poids sur la France. Le dénouement final est encore un secret de Dieu. Ce qui peut se dire, c'est que les rois furent bien coupables de ne voir dans la chute de la monarchie française, dans les malheurs de Louis XVI et de Marie-Antoinette, que des occasions de s'agrandir impunément. Ils méritèrent par là toutes les vindictes que leur destinait la fortune. De son côté, la révolution ne fit rien pour les Polonais. Louis les avait plaints et assistés. Dans le trouble où elle était et où elle avait mis la France, elle ne put aller jusque-là.

La diète de Grodno, sommée d'adhérer au démembrement, cria qu'on la déportât en Sibérie. Une lutte terrible s'engagea. Les Polonais recoururent à leur courage. Ils appelèrent les serfs (1794), le peuple entier aux armes. Tardifs efforts ! La noblesse se trouva seule préparée à

descendre au champ d'honneur. Une loi n'avait pu réveiller les paysans de dix siècles d'esclavage; un retour de sagesse n'avait pu donner une bourgeoisie à la Pologne.

Nous ne redirons point les travaux du chef de cette grande guerre. Qui ne connaît Kosciuszko ? Brave et tendre comme Jean Sobieski, un amour malheureux l'avait conduit dans les solitudes américaines, et il y avait rencontré, longues années auparavant, les drapeaux et l'estime de Washington. Une autre passion malheureuse, la patrie, le ramena. Après avoir vu naître et grandir la jeune liberté du nouveau monde, il vint pour voir tomber, au milieu de toutes les républiques, française, cisalpine, transalpine, batave, dont se hérissait l'Europe, les deux plus vieilles républiques de l'univers : la Pologne par les mains des trois puissances, Venise par les nôtres. Ses combats contre le roi de Prusse et contre Souwarow furent héroïques, terribles, impuissants. On prétend que, resté sur le champ de bataille de Macéjowice (octobre), il laissa tomber de sa bouche ce mot, ce soupir : *Finis Poloniæ !* En effet, la dernière vivante des races guerrières de qui est issu le monde moderne, la Pologne n'était plus ; mais il ne mourut pas avec elle. Le Tékéli de la constitution polonaise devait survivre à sa patrie, et la France, après l'Amérique, recueillit, plus tard, son exil.

A la fin, Stanislas-Auguste (1795) abdiqua sa fausse et douloureuse royauté. Neveu des Czartoryski, placé par là au-dessus de la foule des seigneurs, d'un cœur généreux, d'un esprit élevé, de manières royales, il aurait paru digne du rang suprême dans une situation moins violente et des temps moins funestes. Il alla vivre à Saint-Pétersbourg en captif, et le dernier traité de partage fut conclu.

Les successeurs de ces margraves de Brandebourg, qui prêtaient serment de fidélité à la République dans les diètes, de ces tzars que Zolkiewski détrônait au Kremlin ou y couronnait, de ce Léopold que Jean III sauvait à Vienne et à Parkan, ces princes décidèrent que la Pologne serait définitivement rayée du rang des nations.

La guerre alors ébranlait le monde. Les enfants désespérés de tant de guerriers illustres cherchèrent les champs de bataille. La France, décimée et sanglante, tenait levé, d'une main intrépide et superbe, un drapeau que, dans sa servitude révolutionnaire, elle appelait le drapeau de la liberté; ils y coururent.

Semblable à ces guerriers scandinaves dont les ombres valeureuses continuent à chercher dans le bruit des armes les périls et la gloire, la Pologne ne vivait plus, qu'elle combattait encore. Ses fils illustrèrent quinze ans par d'héroïques exploits ce nom qu'ils n'avaient plus le droit de porter. Nous tous qui les avons vus alors, témoins de leur vaillance dans le combat, de leur fidélité dans le revers, cette fraternité d'armes vivra éternellement dans nos cœurs.

Hélas! dans le drame des guerres impériales, il y eut un jour où la Pologne pensa renaître; un homme eut dans la main son sort tout entier. Il avait la puissance du destin. Il pouvait donner à la société polonaise une nouvelle vie, en lui donnant les trois choses qui manquèrent à son génie et à son courage, une dynastie, des lois et des frontières. On l'avait vu, après Iéna, après Eylau, après Friedland, par le traité de Tilsitt (1808), constituer un grand-duché de Warsowie, et appeler la maison de Saxe à y régner, ce qui avait semblé une pierre d'attente, ce que les cœurs polonais avaient pris pour une promesse.

Maintenant (1812), ses armées couvraient le sol entier de l'Allemagne et de la Pologne. L'Autriche était courbée sous le joug de son alliance, et la Russie semblait prête à tomber sous celui de sa conquête. La Wistule, le Niémen, la Dzwina coulaient, de leur source à leur embouchure, sous l'ombre épaisse de ses drapeaux. Il campait à Smolensk, la fière tête de pont du Borysthène, qui domine toutes les Russies. Un mot de sa bouche pouvait rendre à 25 millions d'hommes, qui attendaient ce mot à genoux, l'espoir, l'existence, leur nom, leur puissance, leur gloire. Artisan opiniâtre de dynasties nouvelles, il pouvait placer là son sang qui n'avait pas de compétiteurs, qui aurait eu l'honneur incomparable d'être la fortune, la joie, l'amour de tout un peuple. Il pouvait lui donner une dot superbe, en réparant, après trois siècles, les suites de l'usurpation des terres teutoniques et restituant aux Polonais toute la rive droite de l'Oder, toute la rive gauche de la Dzwina, tout le littoral de la Baltique d'un fleuve à l'autre. Il pouvait, comme nul ne le pourra, dans tout le cours des âges, régulariser ainsi et affermir les confins de la Pologne en même temps que ses institutions, et donner ce gage à l'équilibre des États, cette consolation à la conscience du genre humain. Mais c'eût été, même dans ce lointain du nord, une barrière à sa puissance. Il aima mieux essayer périlleusement d'abaisser au Kremlin un trône de plus, qu'accepter la gloire de refaire à coup sûr un peuple. Il courut à Moscou, y trouva la borne fatale marquée à sa grandeur, et revint, refoulé de bataille en bataille, jusqu'au Niémen, jusqu'à la Wistule, jusqu'à l'Oder, jusqu'au Rhin, jusqu'à la Seine, jusqu'à l'Océan, jusqu'au rocher de Sainte-Hélène. Il donna deux invasions

à la France, qui, en quatorze siècles, n'avait pas connu ce fléau, pour n'avoir pas voulu rendre la vie à la Pologne! Ce qui est étrange, c'est que, depuis, on a tonné plus que jamais sur Louis XV : on s'est tu sur Napoléon. Les passions révolutionnaires ont toujours un fonds de bon vouloir pour les fils de la Révolution, ceux même qui lui ont été le plus sévères.

Cependant, les légions polonaises, engagées sous nos aigles, combattirent fidèlement jusqu'au bout pour l'adversité de ce maître du monde qui avait eu le tort, et qui avait fait la faute de dédaigner les destinées de leur patrie ; nous vîmes, dans nos rangs, tomber pour son empire l'héroïque Poniatowski, comme le roi Stanislas-Auguste, l'oncle du héros, aurait dû tomber pour la Pologne. Parmi ces efforts désespérés, Napoléon continua de descendre, plus rapidement encore qu'il ne l'avait franchie, l'échelle entière des vicissitudes humaines, et, quand le monde l'eut enfermé vivant dans le sépulcre de son rocher, il se trouva qu'il avait emporté dans son exil, comme on l'a dit plus haut, parmi les joyaux et les débris de sa gloire, le sabre de Jean Sobieski. Pourquoi? Était-ce comme trophée de ses triomphes, ou comme monument de ses fautes?

Ainsi, ces armées moskowites, que nous avons vues, dans cette histoire, initiées depuis Sobieski à toutes les affaires de la Pologne, de l'Allemagne, de l'Europe, que Souwarow était venu montrer à nos soldats en Suisse et en Italie, avaient poussé cette fois leur reconnaissance inattendue jusques à la capitale de la France. L'empereur Alexandre ne voulut rapporter dans son empire qu'un témoignage de ses prospérités, les cendres de Kosciuszko.

La Pologne, dans le même temps, lui était attribuée comme sa part dans la victoire. Mais, du moins, en refaisant contre la France vaincue cette paix de Westphalie qui avait été tracée par le génie et l'épée de la France, en assouvissant quatre puissances, nouvelles pour la plupart, aux dépens de l'équilibre et du repos ultérieurs du monde, le congrès de Vienne admit un tempérament considérable, par la ferme volonté de Louis XVIII désarmé et l'ascendant de son représentant au congrès. La Pologne ne fut placée sous l'autorité du souverain de toutes les Russies, qu'à la condition de retrouver son drapeau, son nom, le titre de royaume, une existence distincte et séparée, une armée nationale, des chambres, le droit de dresser un tombeau au dernier de ses grands hommes. On put croire que Dieu prenait pitié de ses malheurs. Ce bienfait des Bourbons dura quinze ans; la suite fut terrible. Le contre-coup de la révolution de 1830 porta le trouble dans ces destinées incomplètes des Polonais, dans ces âmes faciles à tous les entraînements. L'armée nationale se crut de force à rompre le lien de l'union russe. Une lutte désespérée tint deux années en suspens l'attente des nations et les forces de la Russie; puis le nom polonais fut effacé une seconde fois de la carte du monde.

Nous ne tenterons pas d'interroger l'avenir! Le passé seul appartient à l'histoire. Au terme de la trop longue carrière qu'il nous a ouverte, jetterons-nous un dernier regard sur les longues annales que nous venons de raconter? Qui ne voit que cette vaillante république ne pouvait manquer à la longue de succomber aux coups de ses voisins? La civilisation, qui organisait les autres, ne faisait que la démanteler. Tandis que le mélange des races, des

classes, des pouvoirs, avait créé partout ailleurs des nations robustes, là, il n'y avait qu'un État, de plus en plus orageux et divisé. La noblesse éclairée du Midi y avait manqué longtemps; le tiers état des sociétés modernes y manqua toujours; c'était un édifice qui s'écroulait faute de base.

Les progrès, qui, dans le reste du monde, enfantaient des prodiges par l'admirable puissance du travail commun de tout un peuple, ne pénétrèrent dans cette organisation, tradition et débris des temps primitifs, que pour l'affaiblir : l'altière noblesse, unique défense du pays, s'amollissait en se poliçant. Quand la paix fut devenue forcément, sous le poids de voisins agrandis et prépondérants, la condition d'existence de ce vaillant peuple, alors on vit, avec l'esprit militaire, la vie même s'évanouir.

La constitution politique résuma tous ces contre-sens funestes. Nous y avons en vain cherché la royauté féconde de l'Europe moderne, qui concilie le progrès avec la stabilité, l'égalité avec l'aristocratie, la force avec la liberté. A sa place, croît et s'étend de siècle en siècle, avec l'esprit de nivellement qui abaisse et corrompt, l'anarchie active qui épuise, ou bien l'anarchie lente qui dissout et qui tue.

Aussi l'histoire de la Pologne est-elle, plus qu'aucune autre, instructive et morale. C'est qu'elle est plus complète. Le drame a un dénoûment : ce dénoûment fait sentir la nécessité de la justice dans la domination, la nécessité de l'ordre et du pouvoir auprès de la liberté, la nécessité de l'union des classes entre elles pour la constitution et la durée d'un grand empire. Les Polonais, en se passant de ce qui était en bas, et en l'opprimant, se perdirent à coup

sûr. Tout le monde en convient. Il y a des esprits qui pensent qu'on peut plus aisément se passer de ce qui est en haut, fixer le pouvoir au centre, ou même au bas de la pyramide. On sait une grande nation qui se débat sous ce sophisme : il l'a menée par les voies les plus étranges et les plus extrêmes. Dans ce cas, le suicide pourrait être plus long. A la fin, il serait aussi certain.

Ce sont là les lois sous lesquelles Dieu a placé les sociétés humaines. Le malheur de la Pologne, avec ses dix siècles de gloire, est de les avoir toutes méconnues. Cela vint de ce que le principe de la constitution barbare domina le cours entier de ses destinées. Ce principe était la force et non le droit, la passion et non la sagesse : c'est par là qu'elle a péri.

. . . . . . . . *Ferrea jura*
*Insanumque forum.*

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

## LIVRE SEPTIÈME.

RÈGNE DE JEAN III JUSQU'A LA PAIX DE ZURAWNO ET AUX CONFÉRENCES DE NIMÈGUE. (JUIN 1674.—OCTOBRE 1676.)



## LIVRE HUITIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE JEAN III. PRÉLIMINAIRES DE LA CAMPAGNE DE VIENNE. (OCTOBRE 1676.—DÉCEMBRE 1682.)

## LIVRE NEUVIÈME.

### SUITE DU RÈGNE DE JEAN III. CAMPAGNE DE VIENNE. (1683.)

## LIVRE DIXIÈME.

### SUITE DU RÈGNE DE JEAN III. CAMPAGNE DE HONGRIE. (1683.)



## LIVRE ONZIÈME.

### SUITE DU RÈGNE DE JEAN III, ET DE LA GUERRE D'ORIENT, JUSQU'APRÈS LA RUPTURE DE LA PAIX DE NIMÈGUE. (1683-1689.)

## LIVRE DOUZIÈME.

FIN DU RÈGNE ET DE LA MAISON DE JEAN III, ET SUITE DES DEUX GUERRES D'ORIENT ET D'OCCIDENT, JUSQU'À L'ÉTABLISSEMENT DE LA PAIX GÉNÉRALE PAR LES TRAITÉS DE RISWICK ET DE CARLOWITZ. (1689-1699.)

## CONCLUSION.

SUITE DE L'HISTOIRE DE POLOGNE JUSQU'A NOS JOURS. DERNIERS RÈGNES ET PARTAGES. (1830.)

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie P.-A. Bourdier et Cᵒ, rue Mazarine, 30.

